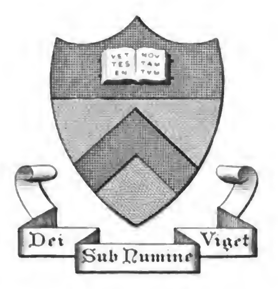

Princeton University Library
32101 072852450


VET TES TAMEN TVM
NOV TAM
Dei
Sub Numine
Viget



Isidor Loewenthal

Inclusive 1852-55

Französische Chrestomathie

zum

Gebrauch der höhern Klassen.

Aus den

vorzüglichsten neuern Schriftstellern

gesammlet

von

D. Friedrich Gedike,

ehemal. Königl. Preuß. Oberkonsistorial- und Oberschulrath,
Direktor des Berlinisch-Kölnisch. Gymnasiums rc.

Sechste verbesserte Auflage.

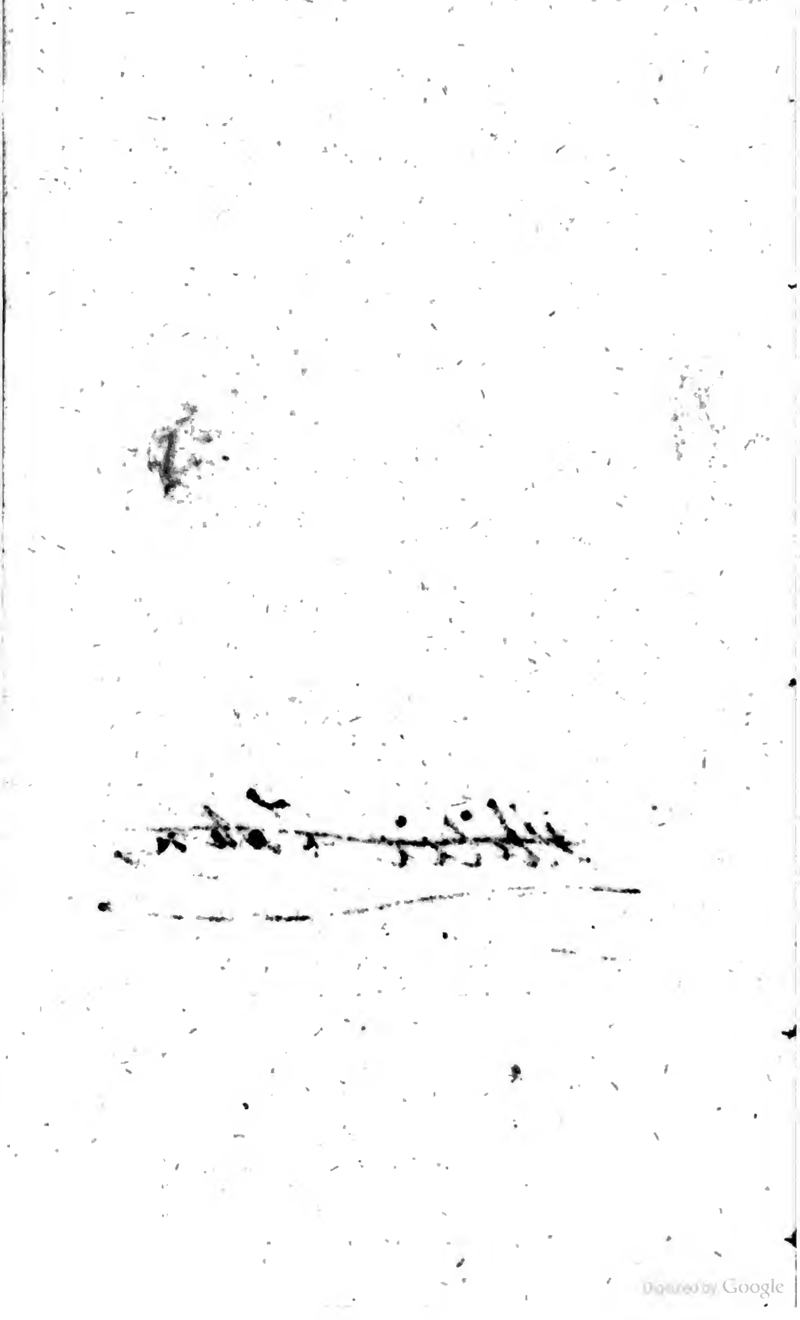
Berlin,

in der Myliussischen Buchhandlung,

Brüder-Straße Nr. 4.

1825.

Preis 12 Groschen.



Vorrede.

Schon, als vor sieben Jahren die erste Ausgabe meines französischen Lesebuchs erschien, war ich Willens, auf dasselbe sogleich ein zweites Buch zum Gebrauch der reifern Jugend und der höhern Klassen nachfolgen zu lassen. Meine von Jahr zu Jahr immer mehr anschwellenden Amtsgeschäfte machten dies mir bisher unmöglich. Indessen fühlte ich bei meinem eignen Gymnasium zu sehr das Bedürfnis eines solchen Buchs, als daß ich die Ausführung meines Plans noch länger hätte verschieben können. Es war mir bei dieser Sammlung vornehmlich darum zu thun, dem Jüngling ein lehrreiches und zugleich unterhaltendes Lesebuch in die Hände zu geben, das ihm zugleich Bekanntschaft mit den neuesten und berühmtesten Schriftstellern der französischen Sprache und mit dem in der That neuen Gepräge, das durch sie diese Sprache erhalten hat, verschaffen könnte. Ich blieb absichtlich bei den neuesten Schriftstellern stehen, weil bekanntlich die französische Sprache seit etwa 30 Jahren einen neuen Schwung genommen, und gewissermaßen, schon lange vor der Nation selbst, eine Revolution erlitten hat. Ob die Sprache dabei gewonnen oder verloren, mag ich jetzt nicht untersuchen. Genug, man kömmt bei der Lesung neuerer französischer Schriften nicht fort, wenn man bloß in den ältern belesen ist. — Ich habe übrigens in diese Sammlung lauter solche Stücke aufgenommen, die auch der erwachsene Freund der französischen Litteratur und Sprache mit Vergnügen lesen wird. Um dies zu beweisen, brauche ich nur die Namen der Schriftsteller, aus denen ich gesammlet, herzusetzen: 1) Marmontel. Von S. 1 bis 11. 2) Berquin. Von S. 11 — 28. 3) Voltaire. Von S. 29 — 36, und nachher von S. 45 — 71, und S. 85 — 87. 4) Diderot. Von S. 37 — 45. 5) d'Arnaud. Von S. 72 — 85. 6) Raynal. Von S. 88. — 116. 7) Montesquieu. Von S. 116 — 122. 8) Mercier. Von S. 122 — 150. 9) Barthélemy. Von S. 150 — 172. 10) Thomas. Von S. 172 — 179. und nachher von S. 205 — 221. 11) d'Alembert. Von S. 179 — 186.

186. 12) Brissot (aus s. Voyages dans l'Amérique). Von S. 187 — 202. 13) Condorcet. Von S. 202 — 205. 14) Guibert. Von S. 221. — 238. 15) Friedrich. Von S. 238 — 255. 16) Duclos. (aus s. Memoires secrets). Von S. 255 — 269. 17) Baron de Tott. Von S. 269 — 277. 18) Rousseau. Von S. 278 — 298. 19) Du Paty. Von S. 299 — 304.

Daß ich hie und da einen zu langen Aufsatz abgekürzt habe, bedarf, wie mich dünkt, keiner Entschuldigung, da mein Zweck dergleichen Abkürzung oft nothwendig machte, zumal da dadurch der Zusammenhang nirgends gelitten hat. Die Verschiedenheit der Orthographie ist absichtlich beibehalten worden, indem es mir nützlich schien, junge Leute mit dieser auch unter den französischen Schriftstellern, wie unter den Deutschen herschenden Verschiedenheit und also mit der jedem Schriftsteller eignen, alten oder neuen, Orthographie bekannt zu machen. Das hinzugefügte erklärende Register der schwerern und seltnern Wörter wird hoffentlich Lehrern und Lernenden nicht unwillkommen sein, so wie der äußerst billige Preis von 12 Groschen, für den die Verlagshandlung dies 20½ enggedruckte Bogen betragende Buch verkauft, die Einführung desselben in Gymnasien und Schulen ohne Zweifel befördern wird. Da man meine bisherigen Schulbücher brauchbar gefunden, und sie wirklich in sehr vielen Anstalten mit Nutzen gebraucht hat, so darf ich hoffen, daß man auch diese meine französische, so wie meine in wenigen Wochen erscheinende lateinische Chrestomathie nicht unnütz und unzweckmäßig finden wird.

Berlin, den 2. Mai 1792.

F. Gedike.

Verbesserung.

Seite 53 Zeile 10, 11. schr. Chaulieu — Hamilton — Voiture.

I. La

I.

LA VEILLÉE.

Un ſoir, durant les troubles de Paris, une ſociété d'amis retirée à la campagne, après s'être inutilement fatiguée de réflexions et de prévoyances, cherchoit quelques moyens d'y faire diverſion; quand la Maîtreſſe de la maiſon, Madame de Verval, qui aimoit les contes, et qui avoit elle-même le talent de conter avec beaucoup de naturel et d'agrément, propoſa une ronde, où chacun à ſon tour rappelleroit l'évènement de ſa vie le plus heureux, ou l'un des plus heureux.

La propoſition fut goûtée, et il fut décidé que les plus jeunes commenceroient. Ah! maman, que ce ne ſoit pas moi qui commence, dit Juliette, je n'en aurois pas le courage. A la bonne heure, dit la mère; Dervis, votre couſin, va vous apprendre à vaincre cette timidité, qui n'eſt pas toujours de la modeſtie. Vraiment, dit tout bas Juliette, un Avocat du Roi parle quand il lui plaît, et comme il lui plaît. Moi, je ne plaide point, et je n'ai jamais fait de contes. Et puis, il a vingt-trois ans paſſés, Monſieur Dervis, et moi, je n'en ai pas dix-huit: la différence eſt grande.

Dervis, qui s'étoit recueilli pendant cet aparté, prit la parole.

Si mon père, dit-il, veut me permettre de parler de lui, je dirai ce qui dans ma vie m'a le plus agréablement et le plus vivement touché. Voyons, dit le ſage Ormeſan: il eſt permis de parler de ſon père, à moins qu'on n'en diſe du mal, ou trop de bien. Et Dervis commença.

Feu ma mère, dit-il avec émotion, étoit ſi bonne, que tout le monde l'accuſoit de gâter ſes enfans. Il

eſt vrai, qu'elle étoit plus affligée que nous-mêmes, quand mon père nous corrigeoit. Si nos fautes avoient une excuſe, elle étoit la première à la trouver, même avant nous; et s'il n'y en avoit pas, elle y en trouvoit encore. Quelquefois elle nous grondoit; mais la voix de ſa colère étoit ſi douce, qu'on l'auroit priſe pour celle de l'amour; et quand ſes beaux ſourcils ſe fronçoient pour nous menacer, ſous ces ſourcils il y avoit encore des yeux ſi tendres, que le pardon perçoit à travers la menace. Vous jugez bien, que, ſi telle étoit ſon indulgence, lorsque nous avions manqué à nos devoirs, ſa joie étoit ſenſible et ne ſe cachoit point, lorsque nous les avions remplis: ſon viſage en étoit rayonnant; et ſi on lui parloit de ſa ſanté, de ſa fraîcheur, de cette beauté qui ſembloit, hélas! devoir être immortelle: Ce ſont mes enfans, diſoit-elle, qui ont le don de me rajeunir.

Dervis à ces mots s'interrompit pour reſpirer; et en eſſuyant deux larmes qui tomboient de ſes yeux. Pardon, dit-il, je parle de ma mère. En l'écoutant, Juliette embraſſoit la ſienne; et ſes beaux yeux, attachés ſur elle, brilloient d'une humide langueur.

J'avois beſoin, reprit Dervis, de rappeller cet excès de bonté pour excuſer mon injuſtice. Mon père, dont je n'oſerois vous peindre en ſa préſence l'ame et le caractère, avoit jugé que, de ſon côté, une ſévérité froide et impoſante pouvoit ſeule remédier au mal que nous feroit, du côté de ma mère, un excès de tendreſſe. Il s'étoit imposé le pénible devoir de nous tenir ſans ceſſe en crainte devant lui; les fautes légères étoient repriſes; les fautes graves étoient punies. Sa vigilance obſervoit tout, ſa ſévérité ne nous paſſoit rien; et les bons témoignages qu'on lui rendoit de nous, étoient reçus de lui ſans aucune marque de joie. „On veut bien être content de vous, nous diſoit„il: continuez, et faites mieux encore, pour n'avoir „plus beſoin qu'on me flatte en exagérant."

Nous étions tous perſuadés, que nous avions un père vertueux et juſte; mais aucun de nous ne ſavoit qu'il eût un père ſenſible et bon. A l'âge de 15 ans, je l'ignorois moi-même encore; et juſque-là deux ſentimens avoient été les ſeuls mobiles de mon ame, la peur d'exci-

d'exciter ſon courroux, et la peur d'affliger ma mère. Ce dernier ſentiment étoit plus tendre, je l'avoue, et n'en étoit pas moins puiſſant; et quand j'attirois à ma mère les reproches des torts, que je pouvois avoir et que mon père attribuoit à l'excès de ſon indulgence, la peine, qu'elle en reſſentoit, me pénétroit juſqu'au fond du coeur. Je mêlois mes larmes aux ſiennes; et c'étoit par-là, que mon père avoit coutume de me punir. Nous la perdîmes, et je puis dire que ce fut à ſa mort que finit ma jeuneſſe. Ma douleur mûrit tout à coup mes ſentimens et mes penſées. Un an de deuil fut un âge pour moi. Mes devoirs prirent un caractère ſérieux. Mes études, quand j'eus repris le courage de m'y livrer, ne furent plus un travail, mais un ſoulagement pour moi. Je me vis ſolitaire dans la foule de mon collège; les jeux de mes pareils m'étoient devenus importuns. Penſer à ma mère et pleurer, ou m'abandonner à l'étude, comme ſi je m'étois jeté dans les bras d'un conſolateur, ce fut l'alternative de mes jours, de mes nuits, durant le cours de ma Rhétorique. Quelquefois même en travaillant je croyois voir devant moi ma mère, je croyois l'entendre me dire: „Forme ton eſprit et tes „moeurs; ſois digne de ton père, ſois ſa conſolation; „qu'il ſoit heureux, s'il peut l'être ſans moi; qu'il „ſoit heureux par ſes enfans." Cette illuſion redoubloit mon courage. Une ſupériorité, que je n'avois jamais eue dans mes autres claſſes, fut le fruit de cette mélancolique et pieuſe application; et quand vint le concours des prix, j'eus ſur mes rivaux l'avantage d'avoir reçu les leçons du malheur.

Avec l'intention vague de bien faire, je n'avois eu ni l'eſpérance, ni l'ambition des ſuccès que j'obtins. Ils m'étoient inconnus; mais mon Profeſſeur en étoit inſtruit. Il venoit voir quelquefois mon père: il en étoit reçu avec diſtinction; mais il n'avoit jamais ſurpris en lui un mouvement de cette joie, que les parens font éclater, lorsqu'on leur donne de leurs enfans des eſpérances conſolantes. Sans doute il avoit peur que ſon ſecret ne fût trahi.

Le Régent, qui croyoit voir en lui une gravité difficile à émouvoir, et qui vouloit pourtant vaincre cette

froideur, y employa le grand moyen de la ſurpriſe. Il l'invita, comme par bienſéance, à l'exercice ſolennel, où ſe diſtribueroient les prix. Ai-je quelque raiſon perſonnelle pour y aſſiſter, lui demanda négligemment mon père? C'eſt le ſecret des juges, lui répondit le Profeſſeur, et il n'eſt pas d'uſage de nous en faire confidence. — Que ferois-je donc là? — Vous y verriez du moins une ſource d'émulation. — Et de vanité? — Non, Monſieur: la vanité s'attache à des choſes futiles; et nos triomphes ne ſont point pour les jeunes gens un ſtérile et frivole honneur. Dans tous les âges de la vie, l'amour du travail, le goût de l'étude eſt un bien; et le ſuccès en eſt louable. Il eſt beau d'en donner l'exemple; il eſt bon de le recevoir. — Vous avez raiſon, dit mon père. Je ſerai bien aiſe de voir mon fils porter envie à ſes compagnons couronnés.

Mon père eut donc la bonté de ſe rendre à l'invitation de mon profeſſeur. Je ne vous dirai pas de quel ſaiſiſſement je fus ſurpris en le voyant de loin ſe placer dans la ſalle. Où me cacher, diſois-je, ſi je n'ai aucun prix? Mais ſeroit-on aſſez cruel, ſi je n'en avois point, pour avoir invité mon père? Ayons bonne eſpérance. Et en eſpérant, je tremblois. Ce fut alors, pour la première fois, que j'éprouvai le déſir de la gloire avec ſes craintes et ſes friſſons. Heureuſement ma claſſe étoit la première appellée. Le premier prix, le ſecond, le troiſième m'eſt accordé. Mon père entend trois fois mon nom. Il me voit couronner trois fois; et ſurchargé de livres et de lauriers, au bruit des applaudiſſemens et des fanfares, il me voit deſcendre du théatre, fendre la foule, et, porté dans les bras des ſpectateurs, m'aller précipiter à ſes genoux. Il me prend dans ſes bras, et avec une émotion qui le trahit enfin, il me preſſe contre ſon coeur, et je me ſens inondé de ſes larmes. Ah! mon père, ſi elle vivoit! m'écriai-je avec un ſanglot. L'impreſſion de ces mots fut ſi vive et nous étouffa tellement l'un et l'autre, qu'il fallut ſortir de la ſalle. Viens, mon enfant, me dit ce bon père, monte avec moi dans mon caroſſe; je ſens que j'ai beſoin de toi; nous ne pouvons plus nous quitter.

Lors-

Lorsque nous fumes dans sa voiture, il m'embrassa de nouveau, et me dit: Tu vois si ton père est sensible; tu vois s'il aime ses enfans. Tu as le secret de ma foiblesse; garde-le bien, sur-tout avec tes jeunes frères; ils ont encore besoin de ma sévérité. — Mon père, lui dis-je, daignez vous souvenir que vos enfans n'ont plus de mère; que leur âge a ses peines et ses chagrins; et que le baume qui couloit dans les plaies de leurs jeunes coeurs, n'y coule plus. Les tendres foiblesses, dont trop souvent nous avons abusé, n'ont malheureusement plus pour eux le danger que vous auriez pu craindre. Soyez toujours père par l'ascendant d'une volonté respectée; mais soyez mère quelquefois. Oui, me dit-il, je réunirai ces deux caractères, ils sont tous les deux dans mon coeur, mais j'en veux prendre encore un autre avec toi désormais, celui de ton ami. Jurons-nous de n'avoir qu'une ame, et jamais rien de dissimulé ni de réservé l'un pour l'autre. Que ne puis-je exprimer avec quel transport j'en fis et reçus le serment! Ce fut là le moment le plus heureux du passé de ma vie, et une source intarissable de douceurs et de charmes pour mes jours à venir.

MARMONTEL.

II.

LA VEILLÉE.

Continuation.

Après que Dervis eut achevé: Ariste, c'est à vous, dit-il à l'un de ses anciens amis, c'est à vous d'occuper la scène; et Ariste prit la parole.

J'étois dans un village, chez une femme aimable, singulièrement belle quoique sur son déclin, et dont la politesse unie et naturelle étoit comme un aimant pour la société. Le voisinage de Charenton faisoit souvent du pont, qui traverse la Marne, le but de notre promenade. C'étoit là qu'en nous reposant, nous nous donnions le spectacle mobile et varié d'une route continuellement animée.

Cette

Cette circulation rapide de mouvemens tous dirigés par un intérêt propre vers un but général d'utilité commune; cet échange perpétuel de travaux et de bons offices, nous faisoit admirer dans l'organisation de l'ordre social le merveilleux ouvrage de la nécessité. Quelle industrieuse engrenure entre les roues innombrables qui composoient cette machine immense! quel noeud invisible les unissoit? quel ressort les animoit toutes, et les faisoit agir? un seul, le besoin réciproque. Il en est du spectacle moral de la nature, comme du spectacle physique: l'étonnement y fait par-tout la méditation. Dans celui-ci, une feuille, un brin d'herbe, devient un prodige quand on y pense; dans l'autre, un Laboureur à la charrue, un Marinier sur son tillac, un Charretier menant à la ville les productions de la campagne, est un homme étonnant, lorsqu'on le considère comme une des pièces essentielles du mécanisme social, et que dans ce système on voit tous les agens de la subsistance commune, réunis, accordés, et mis en mouvement par la même loi, l'attraction.

Je vous indique là quelques uns de nos entretiens, afin que, sur la route de Champagne *), vous ne nous preniez pas pour des bayeurs niaisement occupés de rien, et qui ne font que promener l'ennui d'une âme oisive, et d'une tête vide.

Un soir que nous étions assis au bas du pont, un homme du peuple, en cheveux gris, boiteux, cheminant avec peine à l'aide d'un bâton, passe devant nous, près de nous, suivi d'un jeune chien barbet, et dit aux femmes que j'accompagnois: Mes Dames, voulez-vous m'acheter mon chien? Chacune d'elles en avoit un; et le sien n'étoit pas de l'espèce qu'aiment les femmes. Elles lui répondirent qu'elles n'en avoient pas besoin.

Alors venant à moi, il me dit d'un air plus pressant, plus suppliant: Monsieur, achetez-moi mon chien. Ah! sur le champ, s'écria Juliette, je l'aurois acheté. Mademoiselle, reprit Ariste, ce mouvement aimable auroit dû, je l'avoue, précéder la réflexion; mais dans tous les coeurs la bonté n'est pas aussi alerte que dans le

*) Bei Charenton geht eine Brücke über die Marne nach dem fruchtbaren Theil von Champagne.

le vôtre. Mon premier mot fut un refus, adouci cependant avec tout le respect qu'on doit aux malheureux.

Le vieillard se tint un moment immobile devant moi, il me regarda d'un air triste et me laissa mécontent de moi-même.

Comme il montoit lentement le pont, j'eus le tems de démêler en moi la cause du reproche confus que m'avoient fait ses yeux, et que me répétoit mon coeur. Le même instant me rappela que mon ami, le Comte de C***, avoit perdu un chien qu'il aimoit tendrement; je pensai que l'esprit et l'ame d'un barbet ne le cédoient pas à l'instinct du chien de Sibérie que mon ami avoit perdu; je le lui destinai, et je rappelai le vieillard.

Quel prix, lui dis-je, demandez-vous de votre chien? Ce qu'il vous plaira, me dit-il. Ici, Mademoiselle, il me seroit aisé de vous paroître libéral en altérant la vérité, mais j'aime mieux avouer humblement que je ne fus pas magnifique. Je n'étois pas bien riche, et je n'avois dans le moment sur moi, que six francs; je les lui offris. Il les accepta sans aucun signe de répugnance; et en les recevant, il me dit: Le chien est à vous. Mais, lui dis-je, il va m'échapper: je n'ai aucun lien pour le mener en laisse. Il faut cependant l'attacher, me dit-il, car il me suivroit. Alors ayant défait sa jarretière, il appela son chien, le prit en ses bras, l'éleva sur le parapet. Vous me faites frémir, dit Juliette, il va tomber dans l'eau. Rassurez-vous, Mademoiselle, le chien ne tomba point; il se laissa attacher au cou la jarretière de son maître. Je m'apperçus qu'en la nouant les deux mains du vieillard trembloient. Je ne l'attribuai qu'à son âge, car son visage n'étoit point altéré et je le regardois bien attentivement. Mais quand il eut serré le noeud, je le vis tout à coup laisser tomber sa tête sur son chien; et le front caché dans sa laine, la bouche collée sur son corps, il demeura quelques minutes courbé, immobile et muet.

Je m'approchai de lui. Qu'avez-vous mon ami, lui dis-je? Ce n'est rien, me dit-il, en se relevant; cela va se passer. Et je vis son visage tout inondé de larmes. — Vous me semblez avoir bien du regret à vous détacher de votre chien. — Helas! oui; c'est le seul

ami

ami que j'avois au monde. Nous ne nous ſommes jamais quittés. C'eſt lui qui m'a gardé ſur les chemins quand je dormois; et lorsqu'il me voyoit ſouffrant et délaiſſé, la pauvre bête me plaignoit, me ſoulageoit par ſes careſſes. Il m'aime tant, qu'il eſt bien juſte que je l'aime. Mais cela ne fait rien. Il eſt à vous, Monſieur. Et il me préſentoit la jarretière, dont il venoit de l'attacher. Vous me croyez donc bien cruel, lui dis-je, ſi vous penſez que je ſuis capable de vous priver d'un ſi fidèle ami, et du ſeul qui vous reſte au monde. Il n'inſiſta pas davantage; mais il voulut me rendre mon miſérable écu. Je lui dis de garder le chien avec l'écu, et je vainquis ſa réſiſtance. Alors je vis ſes genoux ſe ployer — Ah! Monſieur, je vous dois la vie. C'eſt la faim qui m'avoit réduit à cette cruelle extrémité.

Dès ce moment, vous penſez bien qu'il eut deux amis au lieu d'un. Je voulus ſavoir, qui il étoit, d'où il venoit, où il alloit, et ce qui l'avoit mis dans cet état de misère et d'infirmité.

Grace au Ciel, me dit-il, j'ai vécu cinquante ans du travail de mes mains; et hier pour la première fois j'ai eu l'humiliation de demander l'aumône. J'étois charpentier en Lorraine; mon métier me donnoit du pain; un accident m'a mis hors d'état de travailler debout; c'eſt un éclat de bois qui m'a fait à la jambe une plaie incurable. Je vais à Rouen trouver ma fille; elle eſt bonne fileuſe, elle gagne ſa vie dans les fabriques de coton. Arrivé auprès d'elle je ne manquerai plus de rien. Mais comme je vais lentement à cauſe de ma plaie, et que je viens de loin, le peu d'argent que j'avois amaſſé ne m'a pas ſuffi pour la route. Il a fallu tendre la main; mais je n'avois pas l'air d'un pauvre; on ne m'a preſque rien donné. J'étois à jeun; il me reſtoit mon chien . . . Ces mots lui étouffèrent la voix.

A votre âge, et par les chaleurs, avec une plaie à la jambe, je ne ſouffrirai pas, lui dis-je, que vous pourſuiviez une route de trente lieues par terre, et de plus que du double, ſi vous alliez par eau: ce ſeroit empirer le mal, et le rendre en effet incurable, s'il ne l'eſt pas. Venez. La Providence vous offre près d'ici un aſile, où vous trouverez du repos, des remèdes, et peut-

être

être la guérifon. Le vieillard, qui me regardoit avec un doux étonnement, délia fon chien, et fe laiffa conduire à la Maifon de la charité, qui eft fituée au-delà et au-deffus du pont.

Je n'y étois pas connu; mais dans ces maifons refpectables, l'indigence et l'infirmité fe recommandent elles-mêmes. Le Prieur écouta avec émotion le récit de notre aventure. Il fit appeler le plus habile Chirurgien de la Maifon, et lui fit vifiter la plaie. Je frémis de voir à quel point les chaleurs de l'été et la fatigue du voyage l'avoient envenimée. Il n'y avoit pas à différer, dit le Chirurgien; mais il eft tems encore, je fauverai la jambe. — Il fera donc guéri? — Oui, Monfieur, j'en réponds. — Ce fut là le moment de ma joie et de mon bonheur.

Meffieurs, dis-je, n'épargnez rien, et tout ce qu'il conviendra faire, je le ferai. Ce qui convient, Monfieur, me dit le Prieur d'un air modeftement févère, c'eft de nous laiffer le malade, et de vous en fier à nos foins.

Je fentis que j'avois bleffé la délicateffe de ce bon Père, et je lui en fis des excufes. Mais ne feroit-ce pas trop abufer de vos bontés, lui dis-je; fi je vous demandois que fon fidèle ami.... Oui, Monfieur, fon ami, fon chien lui tiendra compagnie: nous auffi, nous favons chérir l'inftinct de l'amitié.

Ces paroles du Père, cet accueil, ces foins diligens, ce dévouement tranquille et froid, cette humanité fecourable, cette bienfaifance habituelle et de toutes les heures et de tous les momens, qui ne fe croyoit d'aucun prix, me fit une impreffion profonde. Quoi, difois-je en moi-même, pour mon chétif écu, et pour quelques pas que je fais au fervice d'un malheureux, je fuis transporté d'aife, je fuis content de moi jusqu'au raviffement! et ces Religieux, qui paffent les jours et les nuits, à veiller, à fervir, à foulager les pauvres, qui font plus de bien en un jour, que je n'en ferai en ma vie, ne daignent pas même y penfer! c'eft-là ce qui eft rare et fublime.

Avant de quitter mon vieillard, je pris l'adreffe de fa fille pour lui donner de fes nouvelles, et j'allai retrouver les dames qui m'attendoient à l'autre bord. Il

fallut bien leur dire ce qui s'étoit paſſé; et ma bienfaiſance meſquine méla un peu de ridicule au pathétique de mon récit; mais je les défiai d'être plus généreuſes; et en attendant la guériſon de mon vieillard, je fus ſon tréſorier.

Notre ſociété de campagne étoit mobile, et à chaque nouvel arrivant on me faiſoit répéter mon conte. Je ne manquois jamais d'articuler l'offre de mon écu, et l'on ne manquoit pas non plus d'admirer ironiquement cet excès de magnificence. Un écu, diſoit-on, un écu à ce bon vieillard, et pour un chien ineſtimable! — Vous, Monſieur, diſois-je, et vous, Madame, combien lui auriez-vous donné? Chacun renchériſſoit, qui le plus, qui le moins, ſelon le mouvement de ſenſibilité qu'avoit produit la ſcène. Eh bien! diſois-je alors, le vieillard n'eſt pas loin, et chacun peut faire pour lui ce qu'il auroit fait à ma place. On ſe piquoit d'émulation; et moi je béniſſois le Ciel de m'avoir donné pour richeſſe le talent d'émouvoir les riches. Enfin j'annonçai le beau jour où mon vieillard viendroit avec ſon chien rendre grâce à ſes bienfaiteurs. La maiſon en fut pleine. J'allai le prendre à la charité; et après avoir témoigné aux bons Pères ma profonde reconnoiſſance, et toute ma vénération pour un inſtitut ſi ſacré et pour des fonctions ſi ſaintement remplies, je l'amenai presque auſſi ingambe et auſſi joyeux que ſon chien.

Ils furent reçus l'un et l'autre avec des cris de joie; mais le chien fut le plus fêté. De ſa vie il n'avoit reçu tant de careſſes. D'abord il en fut étourdi, mais bientôt il y répondit d'un air à faire croire qu'il entendoit, pourquoi on le traitoit ſi bien.

Le bon vieillard dîna avec nous, et ſon chien à côté de lui. Ils couchèrent enſemble, et le lendemain au point du jour, ils vinrent prendre congé de moi. Le petit tréſor du bon homme lui fut remis. J'eus beau lui dire que j'y avois peu contribué. Je vous dois tout, s'écrioit-il, et je ne l'oublierai jamais. A ces mots il voulut ſe proſterner; je le retins, et nous trouvant dans les bras l'un de l'autre, nous nous ſerrâmes dans nos adieux, comme auroient fait deux anciens amis.

Mon-

Monſieur, je m'en vais accablé de vos bontés, me dit-il enfin. Mais oſerois-je encore vous demander une grâce? vous m'avez embraſſé: daignez baiſer mon chien. Je veux pouvoir dire à ma fille que vous avez baiſé mon chien. Viens, Léveillé, viens, lui dit-il, Monſieur veut bien te faire cet honneur. Léveillé ſe dreſſa; et moi je me baiſſois vers lui, quand tout à coup s'offrit à ma penſée l'image du vieillard courbé, comme moi, ſur ſon chien, et croyant l'embraſſer pour la dernière fois; auſſi-tôt mes larmes coulèrent. Ah! vous le regrettez, s'écria le bon homme, gardez-le, il eſt à vous encore. — Eh non, mon ami, non, va-t-en, et ſois heureux. Je le ſuis plus moi-même que je n'ai mérité de l'être: et ton image et celle de ton chien me ſuffiroient long-tems pour l'être encore de ſouvenir.

MARMONTEL.

III.

LE TEMS PERDU ET REGAGNÉ.

Les parens de Lucien étoient engagés dans des affaires de commerce ſi conſidérables, qu'il leur fut impoſſible de s'occuper eux-mêmes de ſon éducation. Ils avoient entendu parler d'une école célèbre, d'où il étoit ſorti un grand nombre de jeunes gens diſtingués par les connoiſſances qu'ils y avoient acquiſes, et par les principes d'honneur qu'on leur y avoit inſpirés. Quoiqu'elle fût éloignée d'environ cent lieues de ſa demeure, le père de Lucien y envoya ſon fils, en le recommandant avec les plus vives inſtances au Directeur. Celui-ci, qui regardoit chacun de ſes élèves comme ſon propre enfant, n'épargna rien pour le corriger de ſes défauts, l'exciter au travail, et faire naître en ſon ame des ſentimens élevés. Les perſonnes qu'il avoit aſſociées à ſes travaux, cherchèrent auſſi, de tout leur pouvoir, à le ſeconder dans ces louables diſpoſitions.

Des ſoins ſi tendres n'eurent pas le ſuccès qu'on en devoit eſpérer. Lucien étoit d'un caractère inquiet et volage, qui lui faiſoit oublier dans l'inſtant même les

ſage

ſages conſeils qu'on lui donnoit. Pendant les heures deſtinées à l'étude, il laiſſoit tellement égarer ſes penſées, qu'il ne lui reſtoit aucune attention pour les leçons de ſes maîtres. Tous ſes devoirs étoient ſacrifiés aux plus frivoles amuſemens. Il apportoit la même négligence dans le ſoin de ſa perſonne et de ſes livres. Ses vêtemens étoient toujours en déſordre; et malgré l'agrément de ſa figure, on ne pouvoit l'approcher qu'avec un mouvement de dégoût.

Il eſt aiſé de ſentir combien cette légèreté fut nuiſible à ſon avancement. Tous ſes camarades le laiſſoient loin derrière eux dans leurs progrès. Il n'y avoit pas même juſqu'aux plus petits, reçus long-tems après lui dans l'école, qui ne l'euſſent bientôt ſurpaſſé, et qui ne le regardaſſent avec mépris. Lorſqu'il venoit quelques étrangers de diſtinction, on avoit grand ſoin de l'écarter de leurs yeux, de peur qu'il ne fît tort à ſes camarades par ſon air ſauvage et ſa malpropreté. Jamais il n'avoit paru dans les exercices que l'on fait ordinairement en public à la fin de l'année. Son ignorance eût ſuffi pour décréditer la penſion.

Toutes ces diſgraces humiliantes ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui. C'étoit toujours la même inconſéquence, la même diſſipation et le même déſordre.

Ses précepteurs ne le voyoient qu'avec une triſteſſe ſecrète; et leur zèle pour ſon avancement ſe refroidiſſoit de jour en jour. Ils ſe diſoient ſouvent l'un à l'autre: Le pauvre Lucien! combien il ſe rend malheureux! Que vont dire ſes parens, en le voyant revenir dans la maiſon paternelle avec ſi peu de connoiſſances et tant de défauts?

Deux années entières s'étoient ainſi écoulées ſans le moindre fruit pour ſon éducation, lorſqu'il reçut un paquet fermé d'un cachet noir. Il l'ouvrit, et y lut la lettre ſuivante.

„Mon cher Fils.

Tu n'as pas de père. Le Ciel vient de le ravir à notre amour. J'ai perdu dans mon époux mon protecteur et mon ami. Il n'eſt plus maintenant que toi ſur la terre qui puiſſe apporter quelque ſoulagement

à

à ma douleur, par des ſentimens dignes de ma tendreſſe. Mais ſi tu trompois mon attente, s'il falloit renoncer à la douce eſpérance de voir revivre un jour dans ton coeur les vertus de celui que j'ai perdu, je n'aurois plus qu'à mourir de mon déſeſpoir. Je t'envoie le portrait de ton père, et je te conjure de le ſuſpendre au chevet de ton lit. Regarde-le ſouvent, pour t'exciter à devenir auſſi honnête homme que lui. Je te laiſſerai paſſer le reſte de cette année dans ta penſion, afin que tu achèves de t'inſtruire et de te former. Songe que tu tiens en tes mains le deſtin de ma vie, et que ta tendre mère ne peut plus avoir un moment de bonheur que par toi."

La diſſipation de Lucien n'avoit pas étouffé en lui les ſentimens de la nature. Cette lettre les réveilla tous à la fois dans le fond de ſon ame. Il fondit en larmes, ſe tordit les mains, et s'écria d'une voix entrecoupée de mille ſanglots: Ah! mon père, mon père, tu m'es donc ravi pour toujours! Il prit le portrait, le porta ſur ſon coeur et ſur ſa bouche, et lui adreſſa ces paroles: O cher auteur de ma vie, tu as fait tant de dépenſes pour mon inſtruction et je n'en ai pas profité! Tu étois un ſi brave homme, et moi.... Non, je ne ſuis pas digne de me nommer ton fils.

Il paſſa toute la journée à pouſſer ces plaintes amères. Le ſoir, il ſe mit au lit; mais il eut beau ſe tourner d'un côté et de l'autre, le ſommeil ne vint point fermer ſes yeux. Il lui ſembloit voir l'image de ſon père qui lui diſoit d'un voix terrible: Indigne enfant, j'ai ſacrifié mon repos et ma vie pour te rendre heureux, et tu déshonores mon nom par ta conduite.

Il penſoit enſuite à ſa mère, et à la triſteſſe qu'il alloit lui cauſer, au lieu de la conſolation qu'elle s'attendoit à recevoir de ſon retour. Lorſque je paroîtrai devant ſes yeux, et que je n'aurai que de triſtes témoignages à lui préſenter de mes inſtituteurs! Lorſqu'elle voudra ſe faire honneur dans le monde de l'éducation qu'elle m'a donnée, et que je la forcerai de rougir! Lorſqu'elle voudra m'aimer, et que je ne mériterai que ſa haine! O Ciel! ma pauvre mère! Je ſerai peut être la cauſe de ſa mort! Ah! ſi j'avois mieux profité

des

des inſtructions qu'on m'a prodiguées! ſi je pouvois reprendre le temps précieux qui m'eſt échappé!

C'eſt ainſi qu'il ſe tourmentoit: c'eſt ainſi que toute la nuit il baigna ſon lit de ſes larmes.

Auſſitôt que le jour eut commencé à paroître, il ſe leva précipitamment, courut à la chambre du Directeur, ſe jeta à ſes pieds, et lui dit: Oh, Monſieur, vous voyez le plus malheureux enfant qui ſoit au monde. Je ne vous ai pas écouté. Je n'ai rien appris de ce que je devrois ſavoir. Prenez pitié de moi. Je ne veux pas faire mourir ma mère de douleur.

Le Directeur fut vivement attendri par ces paroles touchantes. Il releva Lucien, et l'embraſſa. Mon cher ami, lui dit-il, puiſque vous ſentez votre faute, vous pouvez encore la réparer. Vous éprouvez combien il eſt cruel d'avoir des reproches à ſe faire. Avant d'en être ſi bien perſuadé, vous n'étiez que blâmable; vous ſeriez déſormais criminel. Deux années entières ont été perdues pour vous; et il ne vous reſte que ſix mois pour les regagner. Jugez combien d'efforts vous aurez à faire. Il ne faut pas cependant vous décourager; il n'eſt rien dont on ne puiſſe venir à bout avec de la conſtance. Commencez dès ce moment. Venez me trouver chaque jour. Il ne tiendra pas à mon zèle que vous ne ſoyez bientôt auſſi content de vous-même, que vous avez ſujet d'en être mécontent aujourd'hui.

Lucien ne put le remercier qu'en lui baiſant les mains, et en ſautant à ſon cou.

Il courut de ce pas s'enfermer dans ſa chambre, pour répéter ſa leçon Il en fit de même les jours ſuivants. Ses maîtres étonnés d'une application ſi ſoutenue, ſe mirent, dès ce moment, à cultiver avec plus de ſoin ſes diſpoſitions naturelles. Ses camarades, auxquels il avoit inſpiré tant de mépris, furent bientôt obligés de concevoir pour lui de l'eſtime. Encouragé par tous ces ſuccès, Lucien redoubloit chaque jour de vigilance et d'ardeur. Ce n'étoit plus cet enfant qui abandonnoit ſes devoirs pour ſe livrer à de folles diſſipations. Il falloit maintenant l'arracher à l'étude, pour lui faire goûter quelque délaſſement. L'ordre et la propreté ſuccédèrent à la négligence. Il lui ſurvenoit bien quelque-

fois

fois des retours vers ſes premiers défauts; mais il n'avoit beſoin que de jeter un coup d'oeil ſur le portrait de ſon père, pour reprendre toute la fermeté de ſes réſolutions.

Les ſix mois que ſa mère lui avoit accordés pour perfectionner ſes études, s'avançoient vers leur terme; et il les voyoit s'écouler avec une extrême rapidité, parce qu'il ſavoit en remplir tous les inſtans.

Enfin, le moment de partir arriva. Le changement qui s'étoit opére dans ſon caractère lui avoit attaché ſi tendrement ſes amis, que l'idée d'une cruelle ſéparation fit naître dans tous les coeurs les regrets les plus ſenſibles. Ses maîtres avoient de la peine à voir s'éloigner un ſujet qui commençoit à faire tant d'honneur à leurs ſoins; et il n'en avoit pas moins à s'éloigner de ſes maîtres, dont les ſages conſeils avoient ſi bien ſoutenu ſes diſpoſitions. Le Directeur, en particulier qui ſe félicitoit de ſes progrès, comme de ſon propre ouvrage, ne pouvoit ſe conſoler de ſon départ; et ce ſentiment ſe répandit avec abondance dans la lettre qu'il écrivit à la mère de Lucien, pour lui rendre le compte le plus avantageux de la conduite de ſon fils.

Pendant tout le voyage, Lucien reſſentit les émotions les plus vives. Son coeur agité s'élançoit vers la maiſon paternelle. Il ne craignoit plus tant de ſe préſenter aux yeux de ſa mère, parce qu'il pouvoit ſe rendre témoignage que depuis ſix moi il n'avoit rien négligé pour ſon inſtruction. Cependant il ſe diſoit toujours: Inſenſé que je ſuis! Ne pouvois-je pas faire la même choſe il y a deux ans? Je ſerois aujourd'hui bien plus avancé. Combien de choſes, que j'ignore, n'aurois-je pas appriſes dans cet intervalle! Ah! je me ſerois épargné bien des chagrins et des regrets.

Sa mère étoit allée à ſa rencontre. Quelle joie pour elle de le revoir! Les lettres du Directeur l'avoient inſtruite de ſon heureuſe réforme. Celle qu'il lui apportoit, étoit encore plus flatteuſe. Une mère ne demande qu'à ſe compoſer de nouvelles raiſons d'aimer davantage ſon fils. Elle les trouvoit dans l'idée, qu'il n'avoit entrepris de ſe corriger que par un ſentiment de tendreſſe pour elle; et le plus doux avenir ſe dévoiloit à ſes regards maternels.

Lucien

Lucien ne démentit point cette espérance. Après avoir employé les premiers jours à visiter ses parens et ses amis, il se remit au travail avec une nouvelle ardeur. L'habitude de s'occuper ayant développé son esprit, il eut bientôt acquis les connoissances dont il avoit besoin pour se mettre à la tête des affaires de sa maison. Elles avoient un peu décliné depuis la mort de son père. Leur poids étoit au-dessus des forces d'une tendre veuve déjà trop accablée de sa douleur. Son activité, son exactitude et son intelligence les eurent bientôt rétablies. Un riche établissement qu'il forma, et l'ordre avec lequel il sut le conduire, le mirent en état de travailler lui-même à l'éducation de ses enfans nombreux. Il s'attacha sur-tout à leur faire bien sentir le prix inestimable du temps, pour leur épargner, par son expérience le regret de l'avoir mal employé.

Berquin.

IV.

L' ORGUEIL PUNI.

Roger, fils d'un honnête laboureur, avoit montré de bonne heure le goût le plus vif pour le métier des armes. On le voyoit sans cesse espadonner avec sa faucille; et il s'étoit fait l'ami de tous les gardes-chasse, pour avoir occasion de manier leurs fusils. A l'âge de dix-huit ans, il s'enrôla dans des recrues qu'on levoit près de son village. Comme son père l'avoit fait instruire avec soin dès son enfance, et qu'il savoit parfaitement écrire et chiffrer, il se rendit si utile à ses supérieurs, que dès la seconde année de son service, il fut fait caporal, puis sergent.

La guerre fut bientôt déclarée, et il obtint une lieutenance peu après l'ouverture de la campagne. Il se comporta fort bien dans toutes les occasions. On avoit soin de le choisir pour les entreprises les plus hasardeuses, et il s'en tiroit avec autant d'intelligence que de courage. On remarquoit, à sa louange, que jamais un soldat n'avoit plié sous son commandement.

Le

Le Général, qui l'avoit diſtingué dans pluſieurs rencontres, venoit de lui donner une Compagnie, pour exciter l'émulation des ſoldats par l'exemple de ſa fortune. Une action éclatante, qu'il fit dans une bataille, où tous les anciens Capitaines furent emportés, le fit monter tout à coup au grade de Major.

Son nom avoit été mis ſouvent avec honneur dans les nouvelles publiques; et toutes les fois que le Curé de ſon village l'y rencontroit, il couroît chez ſes frères, pour leur en faire le récit. On imagine aiſément, combien ceux-ci étoient fiers de lui tenir de ſi près. Ils n'en parloient qu'avec des larmes de joie. Leur tendreſſe ſembloit les aſſocier à ſa gloire; et ils ne ſongeoient qu'à l'heureux moment, où ils pourroient ſerrer dans leur bras un frère, qui faiſoit tant d'honneur à la famille.

Cependant au milieu de toutes ſes bonnes qualités, Roger avoit un vice bien odieux. Il étoit dominé par un orgueil inſupportable. Il n'y avoit perſonne au monde, qui, à l'en croire, fût auſſi prudent et auſſi brave que lui. Il parloit de ſes propres actions, comme un flatteur auroit parlé de celles d'un prince en ſa préſence. Il s'en attribuoit plus de gloire, qu'il ne devoit naturellement lui en revenir; et il ne paroiſſoit pas remarquer les autres officiers, lorſqu'ils ſe comportoient auſſi bien que lui-même.

A la fin de la guerre, ſon régiment ſe mit en marche vers une ville de garniſon. Il devoit paſſer à une petite diſtance de ſon village. A peine ſes frères en eurent-ils appris la nouvelle, qu'ils accoururent ſur le chemin, accompagnés de tous leurs amis. Ils le joignirent au moment, où il alloit commander quelques évolutions à ſes ſoldats.

O mon cher Roger, lui dit l'aîné, ſi notre père vivoit encore, quelle joie ce ſeroit pour ſes vieux ans! Ah! j'ai bien ſoupiré après ce jour. Dieu ſoit loué de ce que je puis enfin te revoir. Je ne me poſſède pas de plaiſir. En diſant ces mots, il ouvrit tendrement les bras, pour ſe jetter à ſon cou et l'embraſſer.

Le Major, indigné de ce qu'un homme, qui n'avoit pas de plumet au chapeau, oſât le nommer ſon frère,

 repouſ-

repouſſa d'un air dédaigneux ſes careſſes. Je vous trouve bien inſolent, lui dit-il, de prendre ces familiarités. Eh quoi! s'écria le plus jeune, eſt-ce que tu ne me reconnois pas non plus? Regarde-moi bien, je ſuis Matthieu. Tu m'aimois tant autrefois! C'eſt toi qui m'apprenois à travailler à la terre, quand j'étois tout petit.

Le Major écumoit de dépit et de rage. Il les menaça de les faire arrêter comme des impoſteurs, s'ils ne ſe retiroient tout de ſuite hors de ſa préſence.

Le deux tendres frères, qui s'étoient promis tant de joie de cette entrevue, s'en retournèrent, accablés de triſteſſe. Ils gémiſſoient de ce que Roger ne vouloit plus les reconnoître, eux qui trouvoient tant de plaiſir à l'aimer.

Les ſoldats, qui furent témoins de cette ſcène ſcandaleuſe, n'oſoient faire éclater tout haut leurs murmures; mais ils ſe diſoient à l'oreille: il faut avoir un bien mauvais coeur, pour rougir de ſes honnêtes parens. Eſt-ce que notre Major a honte d'avoir été ce que nous ſommes? Il devroit bien plus s'honorer d'avoir fait ſon chemin à force de mérite, que d'être né d'une grande maiſon.

Roger n'avoit pas l'ame aſſez élevée pour penſer avec tant de nobleſſe. Au lieu de ſe ſouvenir qu'il avoit été autrefois dans la claſſe des ſoldats, il croyoit, par ſes dédains, le leur faire oublier à eux-mêmes. Il les traitoit avec le dernier mépris: mais il paroiſſoit à leurs yeux bien plus mépriſable. Son élévation, qui leur avoit donné autrefois tant d'orgueil, ne faiſoit plus que les humilier. Ils n'obéiſſoient à ſes ordres qu'avec répugnance; et chacun ſouhaitoit qu'il fût éloigné du régiment.

Un jour qu'il en faiſoit la revue devant l'Inſpecteur-Général, celui-ci lui ayant fait quelques obſervations ſur ſa manoeuvre, Roger pouſſa l'audace juſqu'à lui répondre dans les termes les plus inſolents. Ses hauteurs avoient déjà révolté plus d'une fois les Officiers-Généraux. Cette nouvelle atteinte à la ſubordination militaire fut pourſuivie avec une extrême ſévérité. Les propos injurieux, auxquels il ſe livra devant le Conſeil de guerre, achevèrent ſa ruine. Il fut

con-

condamné à ſe démettre de ſon emploi, et renvoyé honteuſement du corps, ſans aucune retraite.

Dans l'accablement, où le jetoit ſa diſgrace, réduit au choix de périr de miſère, ou de ſubſiſter du travail de ſes mains, il ſe vit dans la néceſſité de retourner au village, qui l'avoit vu naître.

C'eſt alors que les payſans lui rendirent bien ſes mépris. Comme il ne rechercha l'amitié de perſonne, croyant peu convenable à un homme de ſon importance, de fréquenter des laboureurs, perſonne auſſi ne rechercha ſon amitié; il ſe vit privé de l'un des plus grands biens de la vie, le ſeul qui fût capable d'adoucir les regrets de ſon infortune.

Il ne lui reſtoit plus d'autres reſſources que dans ſes frères, qu'il avoit ſi durement offenſés. Vous craignez peut-être qu'ils ne le méconnoiſſent à leur tour. Il méritoit ſans doute d'en être abandonné. Heureuſement pour lui, ceux-ci avoient dans leurs ames la véritable élévation, qui manquoit à la ſienne. Ils ne voulurent prendre d'autre vengeance que celle de leurs bienfaits. Roger avoit depuis long-tems reçu la portion qui lui revenoit de l'héritage paternel. Ses frères eurent la généroſité de lui céder chacun quelques parties de leurs terres. Il fut réduit à les cultiver à la ſueur de ſon front, pour en recueillir ſa ſubſiſtance. Chaque jour, en s'occupant de cés travaux, qu'il avoit tant dédaignés, il ſongeoit à la haute fortune qui l'attendoit, s'il avoit ſu conſerver de la modeſtie. Combien il ſouffroit de ſe voir à la charge de ceux qu'il auroit pu lui-même enrichir! Maudit orgueil, s'écrioit-il, dans quelle baſſeſſe tu m'as précipité!

Ce triſte ſentiment remplit ſa vie d'amertume; et il mourut bientôt dévoré de regrets, pour ſervir à éclairer un jour ceux, que cette aveugle paſſion auroit peut-être égarés, ſans la terreur de ſon exemple.

BERQUIN.

V.

L'ACCROISSEMENT DE FAMILLE.

Le bon fermier Thomas étoit allé rendre une visite à sa soeur, mariée depuis quelques années à trois lieues de son village. Un soir, après souper, il étoit assis avec elle et son mari devant leur porte, et ils s'entretenoient de leurs affaires, lorsqu'il vint à passer une petite fille âgée d'environ cinq ans, à peine couverte d'habits tout déchirés. Thomas remarqua l'air de misère qui étoit répandu sur toute sa personne, et il dit à sa soeur: Voilà une petite fille bien à plaindre. Elle n'a pas un de ses haillons qui lui tienne sur le corps. Cela fait honte à votre village. Il faut que son père soit bien paresseux, et sa mère bien insensible.

Hélas, lui répondit sa soeur, elle n'a plus ni père, ni mère, et il y a encore deux autres enfans dans le même état. Depuis trois mois ils ne font qu'errer ça et là dans le pays, sans trouver personne qui veuille les retirer. Ils couchent la nuit dans des granges, ou sous les arbres. Lorsque la faim les tourmente, ils vont s'asseoir devant la porte des paysans. Si quelqu'un leur donne un morceau de pain, ils le prennent avec une grande joie; mais ils n'en demandent jamais. Leur père, qui avoit de l'honneur, mais qui a été ruiné par des maladies, leur a défendu, en mourant, de mendier.

Ce récit toucha jusqu'au vif le coeur du brave Thomas.

Il est affreux, s'écria-t-il, que de pauvres créatures soient ainsi abandonnées. Il faut que je les prenne avec moi, pour en avoir soin, puisque personne ici ne veut s'en charger.

Sa soeur et son mari crurent devoir lui faire les plus fortes représentations, pour le détourner de ce projet. Ils lui dirent qu'il avoit lui-même des enfans; qu'il ne connoissoit pas ceux-ci; qu'ils étoient accoutumés, depuis trois mois, à une vie fainéante et vagabonde, et qu'il étoit à craindre, qu'ils ne pussent jamais se tourner au bien. Pense donc, mon frère, ajoutoient-ils,

ils, quelle ſurcharge ce ſera pour ta femme et pour ton ménage.

Thomas n'étoit pas un de ces hommes foibles, qui ſe laiſſent détourner d'un deſſein généreux pour quelques difficultés. Il ne ſe donna pas la peine d'entendre toutes leurs objections, et encore moins d'y répondre. Il ſe leva, et s'alla mettre au lit. L'attendriſſement, où le jetoit ſon projet de bienfaiſance, ne lui permit pas de s'endormir de long-tems; et les larmes étoient encore dans ſes yeux, lorſqu'ils ſe fermèrent enfin pour un doux ſommeil.

Le lendemain, de bonne heure, il fit venir la fille aînée, qui étoit âgée de douze ans.

On m'apprit hier, lui dit-il, que tu n'as plus ni père ni mère, et je vois à tes vêtemens qu'ils ne t'ont pas laiſſé grand' choſe.

LA JEUNE FILLE.

Hélas! oui. Nous ſommes bien miſérables.

THOMAS.

Eſt-ce que tu n'as point de parens pour te prendre chez eux?

LA JEUNE FILLE.

Nous en avons bien quelques-uns; mais ils ſont trop pauvres et nous auſſi.

THOMAS.

Eh bien, voudrois-tu venir avec moi, et être ma fille?

LA JEUNE FILLE.

Ah, ſi vous vouliez avoir cette bonté!

THOMAS.

Allons, voilà qui eſt fait. Mais je m'en retourne à cheval, et je ne pourrois pas vous emmener tous les trois enſemble. C'eſt ta petite ſoeur que j'ai vu la première; c'eſt par elle que je veux commencer. Fais-moi venir cet enfant, que je faſſe connoiſſance avec elle.

La petite fille ne tarda pas à venir. Elle avoit une phyſionomie ſi douce, et elle fit tant d'amitiés à Thomas qu'il ſe regardoit déjà comme ſon père.

Il la prit avec lui ſur ſon cheval, et ils arrivèrent à la ferme.

Sa femme lui demanda, à qui étoit cet enfant.

Il eſt à toi, Madeleine, répondit-il.

Il ſe mit alors à lui raconter, comme la veille il avoit vu la petite fille, comme il avoit appris la miſère et l'abandon où elle étoit, comme il en avoit eu pitié et comme il l'avoit priſe avec lui, pour la mêler parmi ſes propres enfans.

Pendant tout ce récit, la petite fille s'étoit attachée a ſes habits, et ne ceſſoit de pleurer.

Madeleine qui avoit un auſſi bon coeur que Thomas, s'approcha doucement en eſſuyant ſes yeux, prit l'enfant ſur ſon ſein, et tâcha de la conſoler par ces paroles: Puiſque mon mari t'a promis d'être ton père, je veux être ta mère auſſi, moi. Allons, mon enfant, ne pleure donc pas davantage.

THOMAS.

Mais, ma femme, il y en a encore deux autres. Il y a le frère et la ſoeur de cette petite fille, qui ſont auſſi digne de notre compaſſion.

MADELEINE.

Ah, mon cher Thomas, je vois ce que tu penſes. Eh bien, il faut les aller chercher.

Le lendemain, Thomas mit le cheval à ſa cariole, et alla chercher les deux autres orphelins.

Va, lui dit ſa femme, en l'embraſſant à ſon départ, va, mon ami. Le bon Dieu, qui nous envoie ces enfans, ne manquera pas de nous envoyer auſſi du pain pour les nourrir.

Cependant le Comte de ***, Seigneur de la terre où étoient nés ces petits malheureux, avoit appris leur avênture. Le vilain homme! il fit auſſi-tôt courir ſon régiſſeur dans le village. Celui-ci ayant trouvé Thomas au moment où il faiſoit entrer la jeune fille et le petit garçon dans ſa cariole, il arrêta le cheval par la bride, en criant à Thomas: Tu n'emmeneras point ces enfans. Leur père eſt mort redevable de cinquante écus à Monſeigneur. Il faut qu'ils reſtent ici, pour lui répondre de la dette.

Gardez-les donc, lui dit Thomas indigné, mais juſqu'à demain ſeulement. S'il ne tient qu'à cinquante écus pour les avoir, je vais retourner chez moi, et je vous

vous apporte la ſomme. Les pauvres petits! Je ne les aime que davantage pour ce qu'ils me coûtent.

Il s'en alla, revint, apporta les cinquante écus, paya la dette; et cette fois on lui laiſſa prendre les enfans: ils étoient bien à lui.

Il vous tarde ſûrement, mes chers amis, de ſavoir ce qu'ils ſont devenus dans la ſuite. Heureuſement je puis vous en donner des nouvelles, en vous rapportant l'entretien, qu'un voyageur eut avec Thomas quelques années après.

Toute la petite famille danſoit un ſoir devant la porte de la ferme, pendant que Madeleine leur apprêtoit à ſouper. Thomas étoit au milieu de la ronde. Le voyageur vint à paſſer, et s'arrêta pour être *témoin* de la fête.

Eſt-ce que tous ces enfans vous appartiennent? dit-il au fermier.

Oui, Monſieur, lui répondit celui-ci. J'en ai dix bien vivans: ſept que le Ciel m'a donnés pour rien, et trois que j'ai achetés.

Achetés? reprit le voyageur avec ſurpriſe.

Vraiment oui, Monſieur, et à beaux deniers comptans.

Il lui raconta toute l'hiſtoire; et lorſqu'il l'eut achevée, il ajouta: Grâces à Dieu, ma femme, ni moi, nous ne nous en ſommes jamais repentis. C'eſt le meilleur marché que j'aie fait de ma vie.

LE VOYAGEUR.

Mais comment faites-vous pour ſubvenir à tout cet entretien?

THOMAS.

Cela paroît d'abord inquiétant, parce qu'il ſemble que l'on a beſoin pour ſoi de tout ce que l'on gagne. On ne croiroit jamais pouvoir y ſuffire avant de l'avoir eſſayé. Je dois peut-être ma bonne conduite à cet embarras. Mais avec une vie ſobre et laborieuſe, il reſte toujours quelque choſe à donner aux malheureux.

LE VOYAGEUR.

Et vos enfans ne ſont point jaloux de ces étrangers?

THO-

THOMAS.

Des étrangers? Il n'y en a pas ici. Tout cela pêle-mêle eſt de la famille. C'eſt à qui s'aimera le plus tendrement. Je vous donne à deviner ceux que j'ai fait naître. Je m'y trompe quelquefois moi-même.

LE VOYAGEUR.

Mais je ne vois pas la jeune fille dans la troupe.

THOMAS.

Je le crois bien. Elle a d'autres affaires en tête à préſent: ne faut-il pas qu'elle veille à ſon ménage?

LE VOYAGEUR.

Elle eſt donc mariée?

THOMAS.

Oui, ſans doute. Elle a été priſe par un pêcheur, qui gagne bien ſes filets, je vous en réponds. Elle eſt fort à ſon aiſe. Il eſt vrai, que je l'ai pourvue, aſſez richement pour cela.

LE VOYAGEUR.

Comment donc? eſt-ce que vous lui avez donné une dot?

THOMAS.

Il le faut bien, quand on marie ſa fille. Allez voir, s'il manque quelque choſe à ſon trouſſeau.

LE VOYAGEUR.

Mais enfin, ce n'étoit pas votre ſang.

THOMAS.

Que dites-vous? Je lui dois une joie qu'aucun des miens n'eſt encore en âge de me donner. Elle a déjà une petite fille qui m'appelle ſon grand-papa. Cela me paroît ſi drôle!

Thomas apprit enſuite au voyageur toute la ſatisfaction, qu'il recevoit des deux autres orphelins. La petite fille, dit-il, eſt déjà devenue aſſez grande pour aider Madeleine dans les ſoins du ménage. Pour le petit garçon, il n'a pas ſon pareil à conduire habilement un troupeau. Si vous ſaviez combien ils me ſont attachés, et combien je les aime!

Son coeur s'étoit attendri dans ce récit; et de douces larmes couloient de ſes yeux. Il les eſſuya tout-à-coup et s'écria avec un malin ſourire: Ah Monſieur le Comte! vous pouviez avoir toute cette joie, et vous

me

me l'avez cédée pour cinquante écus! Vous voilà bien attrapé!

BERQUIN.

VI.

LA RENTE DU CHAPEAU.

Un payſan entra un jour dans une boutique; et mettant ſon chapeau ſur le comptoir, il pria le Marchand de lui prêter ſix francs ſur ce gage. Me prends-tu pour un ſot, lui répondit celui-ci? Je ne te prêterois pas deux ſols ſur une pareille guenille. Tel qu'il ſoit, répliqua le payſan, je ne vous le donnerois pas pour vingt écus; et j'ai pourtant bien beſoin de l'argent, que je vous demande. Il y a huit jours que je vendis ici du bled. Je devois en recevoir le montant aujourd'hui, et je comptois là-deſſus pour payer demain ma taille, ſi je ne veux voir ſaiſir mes meubles. Mais le pauvre homme qui me doit, vient d'enterrer ſon fils. Sa femme en eſt malade de chagrin; et ils ne peuvent me payer que dans huit jours. Comme j'ai pris ſouvent de la marchandiſe chez vous, et que vous me connoiſſez pour un honnête homme, j'ai penſé que vous ne feriez pas difficulté, de me prêter les ſix francs dont j'ai beſoin. Ce n'eſt rien pour vous, et c'eſt beaucoup pour moi. En tout cas, voilà mon chapeau qui vous en répond. C'eſt une caution plus ſûre que vous ne penſez. Le Marchand ne fit que ricaner en hauſſant les épaules, et lui tourna le dos ſans pitié.

Le Comte de * * * ſe trouvoit alors par haſard dans la boutique. Il avoit écouté avec attention le diſcours du payſan, et avoit été frappé de l'air de probité, que reſpiroit ſa phyſionomie. Il s'approcha doucement de lui, et lui mettant ſix francs dans la main: Voilà ce que vous demandez, mon ami, lui dit-il. Puiſque vous trouvez des gens ſi durs, c'eſt moi qui aurai le plaiſir de vous obliger. Il ſortit bruſquement à ces mots, en lançant un regard d'indignation au Marchand, et ſon caroſſe étoit déjà loin, avant que le payſan, immobile

mobile d'étonnement et de joie, fut revenu un peu à lui-même.

Un mois après, le comte de * * * traverſoit le Pont-Royal dans ſa voiture: il entendit une voix qui crioit inutilement au cocher d'arrêter. Il mit la tête à la portière, et vit ſur le trottoir un homme, qui couroit à toutes jambes, en ſuivant le pas de ſes chevaux. Il tira le cordon pour retenir la bride dans la main du cocher. Auſſi-tôt l'homme s'élance à la portière et lui dit: Excuſez, je vous prie, Monſieur. Je me ſuis mis hors d'haleine pour vous attraper. N'eſt-ce pas vous qui me gliſſâtes, il y a un mois, ſix francs dans la main chez un marchand? — Oui, mon ami, je m'en ſouviens. — Eh bien, Monſieur, voici votre argent que je vous rapporte. Vous ne m'avez pas laiſſé le temps de vous remercier, et encore moins de vous demander votre nom et votre adreſſe. Le marchand ne vous connoiſſoit pas. Je ſuis venu me poſter ici tous les dimanches pour voir, ſi je vous verrois paſſer. Heureuſement je vous trouve. Je n'aurois jamais été tranquille, ſi je ne vous avois pas rencontré. Que Dieu vous récompenſe, vous et vos enfans, du ſervice que vous m'avez rendu! Je me félicite, lui répondit le Comte, d'avoir obligé un ſi honnête homme; mais je vous avoue que je ne m'attendois pas à me voir rentrer cet argent. C'étoit un petit préſent que j'avois l'intention de vous faire. — Je n'en ſavois rien, Monſieur. Et puis je ne reçois point d'argent, que lorsque je le gagne. Je n'avois rien fait pour vous, et vous aviez aſſez fait pour moi de me le prêter. Daignez le reprendre, je vous en ſupplie. — Non, mon ami, il n'appartient plus ni à vous, ni à moi. Faites-moi le plaiſir d'en acheter quelque choſe pour vos enfans, et de leur préſenter ce petit cadeau de ma part. — A la bonne heure, Monſieur, j'aurois mauvaiſe grace de vous refuſer. — Voilà qui eſt fini, n'en parlons plus. Mais éclairciſſez-moi une choſe, qui n'a pas ceſſé de tourmenter ma curioſité depuis l'autre jour. Par quelle confiance oſiez-vous demander ſix francs ſur votre chapeau, qui vaut à peine ſix ſols? — C'eſt qu'il vaut tout pour moi,

moi, Monſieur. — Et comment donc, je vous prie, mon ami? — Je vais vous en faire l'hiſtoire.

Il y a quelques années que le fils unique du Seigneur de notre village, en gliſſant ſur les foſſés du château, tomba ſous la glace. Je travaillois près de-là; j'entendis des cris, j'accourus, je me jetai tout habillé dans le trou, et j'eus le bonheur d'en retirer l'enfant et de le porter vivant à ſon père. Monſeigneur ne fut pas ingrat de ce ſervice. Il me donna quelques arpens de terre, avec une petite ſomme, pour y bâtir une cabane, monter mon ménage, et me marier. Ce n'eſt pas tout. Comme j'avois perdu mon chapeau dans l'eau, il poſa le ſien ſur ma tête, en me diſant qu'il auroit voulu y mettre une couronne à la place. Vous voyez à préſent, ſi je ne dois pas aimer beaucoup ce chapeau. Je ne le porte guère aux champs. Tout m'y rappelle aſſez la mémoire de mon bienfaiteur, quoiqu'il ſoit mort. Mes enfans, ma femme, ma chaumière, ma terre, il n'y a rien qui ne me parle de lui. Mais lorſque je viens à la ville, j'y porte toujours mon chapeau, pour avoir ſur moi quelque choſe de ſon ſouvenir. Je ſuis fâché ſeulement qu'il commence à s'uſer. Voyez-vous? il s'en va. Mais tant qu'il en reſtera un morceau, il ſera toujours ſans prix à mes yeux.

Le Comte avoit été vivement attendri de ce récit. Il prit ſon porte-feuille, en tira une lettre et donnant l'enveloppe au payſan: Tenez, mon ami, lui dit-il; je ſuis obligé de vous quitter. Mais voici mon adreſſe. Faites-moi le plaiſir de venir me voir dimanche au matin.

Le payſan ne manqua point au rendez-vous. Auſſi-tôt qu'il fut annoncé, le Comte courut au-devant de lui; et le prenant par la main, il lui dit: Mon cher ami, vous ne m'avez point ſauvé un fils unique, mais vous m'avez rendu un ſervice, c'eſt de me faire aimer davantage les hommes, en me prouvant qu'il eſt encore des coeurs pleins d'honnêteté et de reconnoiſſance. Puiſque les chapeaux figurent avec tant d'honneur ſur votre tête, en voici un. Je ne demande point que vous quittiez celui de votre bienfaiteur. Seulement, lorſqu'il ne vous ſera plus poſſible de le porter, je vous demande la ſurvivance pour le mien; et chaque année,

année, à pareil jour, vous en trouverez ici un autre pour le remplacer.

Cette fondation n'étoit qu'un honnête prétexte, dont ſe ſervoit le Comte pour ménager la fierté du payſan. Il ſavoit trop bien qu'on ne doit chercher qu'à élever les ſentimens de ceux qu'on oblige. Après avoir gagné ſon coeur par cette première liaiſon, il prit aſſez d'empire ſur lui pour avoir le droit de répandre l'aiſance dans ſa famille, que des malheurs avoient preſque ruinée; et il eut la joie de la voir preſqu'auſſi heureuſe de ſa reconnoiſſance, qu'il l'étoit lui-même de ſes bienfaits.

Berquin.

VII.

JEANNOT ET COLIN.

Pluſieurs perſonnes dignes de foi ont vu *Jeannot* et *Colin* à l'école dans la ville d'Iſſoire en Auvergne, ville fameuſe dans tout l'univers par ſon collège et par ſes chauderons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé, et *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le ſou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne ſe trouvait pas puiſſamment riche au bout de l'année.

Jeannot et *Colin* étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient enſemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on ſe reſſouvient toujours avec agrément quand on ſe rencontre enſuite dans le monde.

Le tems de leurs études était ſur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veſte de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à Monſieur de la *Jeannotière.* Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux: mais *Jeannot* prit un air de ſupériorité qui affligea *Colin.* Dès ce moment Jeannot n'étudia

n'étudia plus, ſe regarda au miroir, et mépriſa tout le monde. Quelque tems après un valet de chambre arrive en poſte, et apporte une ſeconde lettre à Monſieur le Marquis de la Jeannotière; c'était un ordre de Monſieur ſon père de faire venir Monſieur ſon fils à Paris. Jeannot monta en chaiſe en tendant la main à Colin avec un ſourire de protection aſſez noble. Colin ſentit ſon néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de ſa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'inſtruire, doivent ſavoir que Monſieur Jeannot le père avait acquis aſſez rapidement des biens immenſes dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'eſt parce qu'on eſt heureux. Monſieur Jeannot était bien fait, ſa femme auſſi. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorſque la fortune, qui élève et qui abaiſſe les hommes à ſon gré, les préſenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait ſe vanter d'avoir tué plus de ſoldats en un an, que le canon n'en fait périr en dix. Jeannot plut à Madame; la femme de Jeannot plut à Monſieur. Jeannot fut bientôt de part dans l'entrepriſe; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on eſt dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à ſe laiſſer aller; on fait ſans peine une fortune immenſe. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne ſavent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hazard et font contre vous des brochures que vous ne liſez point. C'eſt ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt Monſieur de la Jeannotière, et qui ayant acheté un Marquiſat au bout de ſix mois, retira de l'école Monſieur le Marquis ſon fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à ſon ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit Marquis ne lui fit point de réponſe. Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune Marquis. Ce gouverneur, qui était un homme du bel air, et qui ne ſavait rien, ne put rien en-

ſeigner

ſeigner à ſon pupille. Monſieur voulait que ſon fils apprît le latin, Madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maiſon commença par lui dire d'abord: Monſieur, comme vous ſavez le latin, et que vous êtes un homme de la cour — Moi, Monſieur, du latin! je n'en ſais pas un mot, répondit le bel eſprit, et bien m'en a pris: il eſt clair, qu'on parle beaucoup mieux ſa langue quand on ne partage pas ſon application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'eſprit plus agréable que les hommes; leurs lettres ſont écrites avec cent fois plus de grace; elles n'ont ſur nous cette ſupériorité que parce qu'elles ne ſavent pas le latin.

Eh bien, n'avais-je pas raiſon? dit Madame. — Je veux que mon fils ſoit un homme d'eſprit, qu'il réuſſiſſe dans le monde; et vous voyez bien que s'il ſavait le latin, il ſerait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? Plaide-t-on en latin, quand on a un procès? Fait-on l'amour en latin? Monſieur, ébloui de ces raiſons paſſa condamnation, et il fut conclu, que le jeune Marquis ne perdrait point ſon temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile.

Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il ſache quelque choſe; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de Géographie? — A quoi cela lui ſervira-t-il? répondit le gouverneur. Quand Monſieur le Marquis ira dans ſes terres, les poſtillons ne ſauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas beſoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, ſans qu'il ſoit beſoin de ſavoir ſous quelle latitude on ſe trouve.

Vous avez raiſon, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle ſcience qu'on appelle, je crois, l'aſtronomie. — Quelle pitié! repartit le gouverneur; ſe conduit-on par les aſtres dans ce monde? et faudra-t-il que Monſieur le Marquis ſe tue à calculer une éclipſe, quand il la trouve à point nommé dans l'almanac, qui lui enſeigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les Princeſſes de l'Europe?

Mada-

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit Marquis était au comble de la joie; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout: c'est un art qu'il apprendra chez Madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant, et lui dit: On voit bien, Monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas! Madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits, ne sont que des fables convenues; et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à Monsieur votre fils que *Charlemagne* ait institué les douze Pairs de France, et que son successeur ait été bègue?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'esprit des enfans par un amas de connaissances inutiles; mais de toutes les sciences la plus absurde à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points, qui n'existent pas dans la nature. La géométrie en vérité n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et Madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un seigneur comme Monsieur le Marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux tems les plus reculés, il enverra chercher un Bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune Seigneur, heureusement né, n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur, mais il fait fleurir tous ces arts en les encou-

courageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que Monsieur le Marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, par ce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent, et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? S'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t on jamais à un honnête homme, quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? Non sans doute, s'écria la Marquise de la Jeannotière, et Monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune Seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit Monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un Abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. Par un *B*, Madame? ne serait-ce point la botanique? Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finissait par un *on*. Ah! j'entends Madame, c'est le blason, c'est à la vérité une science fort profonde: mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un état bien policé. D'ailleurs cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries, et vous savez que tout ce qui devient commun, est peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que Monsieur le Marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui se dévelopa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les graces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le

firent

firent regarder comme le jeune homme de la plus grande eſpérance. Il fut aimé des femmes; et ayant la tête toute pleine de chanſons, il en fit pour ſes maîtreſſes. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un Vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les allarmes* dans un troiſième. Mais comme il y avait toujours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins, qu'il ne fallait, il les faiſait corriger moyennant vingt louis d'or par chanſon, et il fut mis dans l'Année littéraire au rang des la Fare, des Chaulieux, des Hamiltons, et des Voitures.

Madame la Marquiſe crut alors être la mère d'un bel eſprit, et donna à ſouper aux beaux eſprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renverſée; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, et ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon père le vit ſi eloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la Robe. La mère, qui avait des ſentimens plus nobles, ſe chargea de ſolliciter un régiment pour ſon fils; et en attendant il fit l'amour. L'amour eſt quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépenſa beaucoup, pendant que ſes parens s'épuiſaient encore davantage à vivre en grands Seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voiſine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien ſe reſoudre à mettre en ſûreté les grands biens de Monſieur et Madame de la Jeannotière, en ſe les appropriant, et en épouſant le jeune Marquis. Elle l'attira chez elle, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, l'enchanta, le ſubjugua ſans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conſeils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voiſine propoſa le mariage. Les parens, éblouis de la ſplendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la propoſition. Ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune Marquis allait épouſer une femme qu'il adorait, et dont il était aimé; les amis de la maiſon les félicitaient; on allait rédiger les articles en travaillant aux habits de nôce et à l'épithalame.

C Il

Il était un matin aux genoux de la charmante épouſe que l'amour, l'eſtime et l'amitié allaient lui donner; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuſe, lorſqu'un valet de chambre de Madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huiſſiers déménagent la maiſon de Monſieur et Madame; tout eſt ſaiſi par des créanciers; on parle de priſe de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le Marquis, ce que c'eſt que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vîte. Il y court, il arrive à la maiſon; ſon père était déjà empriſonné; tous les domeſtiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était ſeule, ſans ſecours, ſans conſolation, noyée dans les larmes, il ne lui reſtait rien que le ſouvenir de ſa fortune, de ſa beauté, de ſes fautes et de ſes folles dépenſes.

Après que le fils eut long-tems pleuré avec la mère, il lui dit enfin: Ne nous déſeſpérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdûment, elle eſt plus généreuſe encore que riche; je réponds d'elle, je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez ſa maîtreſſe, il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'eſt vous, Monſieur de la Jeannotière; que venez-vous faire ici? Abandonne-t-on ainſi ſa mère? Allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien: j'ai beſoin d'une femme de chambre et je lui donnerai la préference. — Mon garçon, tu me parais aſſez bien tourné, lui dit l'officier, ſi tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le Marquis ſtupéfait, la rage dans le coeur, alla chercher ſon ancien gouverneur, dépoſa ſes douleurs dans ſon ſein, et lui demanda des conſeils. Celui-ci lui propoſa de ſe faire, comme lui, gouverneur d'enfans. Hélas! je ne ſais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cauſe de mon malheur; et il ſanglotait en lui parlant ainſi. Faites des romans, lui dit un bel eſprit qui était là, c'eſt une excellente reſſource à Paris.

Le

Le jeune homme, plus défefpéré que jamais, courut chez le confeffeur de fa mère; c'était un Théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première confidération; dès qu'il le vit, il fe précipita vers lui. Eh mon Dieu, Monfieur le Marquis, où eft votre caroffe? comment fe porte la refpectable Madame la Marquife votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le défaftre de fa famille. A mefure qu'il s'expliquait, le Théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus impofante. — Mon fils, voilà où Dieu vous voulait: les richeffes ne fervent qu'à corrompre le coeur: Dieu a donc fait la grace à votre mère de la réduire à la mendicité? Oui. Monfieur. Tant mieux, elle eft fûre de fon falut. Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque fecours dans ce monde? Adieu, mon fils, il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le Marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu près de même par tous fes amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le refte de fa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du défefpoir, il vit avancer une chaife roulante à l'antique, efpèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, fuivie de quatre charettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaife un jeune homme groffièrement vêtu; c'était un vifage rond et frais qui refpirait la douceur et la gayeté. Sa petite femme, brune et affez groffièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le tems de contempler le Marquis immobile, abîmé dans fa douleur. Eh mon Dieu! s'écria-t-il, je crois que c'eft là Jeannot. A ce nom le Marquis lève les yeux, la voiture s'arrête. C'eft *Jeannot* lui-même, c'eft *Jeannot!* Le petit homme rebondi ne fait qu'un faut et court embraffer fon ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin;* la honte et les pleurs couvrirent fon vifage. Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand Seigneur, je t'aimerai toujours. Jeannot confus et attendri lui conta en fanglotant une partie de fon hiftoire. Viens dans l'hô-

tellerie, où je loge, me conter le reſte, lui dit Colin, embraſſe ma petite femme, et allons dîner enſemble. Ils vont tous trois à pied ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail? vous appartient-il? Oui, tout eſt à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en utensiles néceſſaires aux grands et aux petits; nous travaillons beaucoup; Dieu nous bénit; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami Jeannot. Ne ſois plus Marquis; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile, je te mettrai de part, et nous vivrons gayement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur et la joye, la tendreſſe et la honte; et il ſe diſait tout bas: tous mes amis du bel air m'ont trahi, et *Colin* que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction! la bonté d'ame de Colin développa dans le coeur de Jeannot le germe du bon naturel, que le monde n'avait pas encore étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon père et ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit Colin, et quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires: ſes créanciers, voyant qu'il n'a plus rien, s'accommoderont pour peu de choſe, je me charge de tout. Colin fit tant qu'il tira le père de priſon. Jeannot retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur première profeſſion. Il épouſa une ſoeur de Colin, laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père et *Jeannote* la mère et *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

VOLTAIRE.

VIII.

VIII.

ENTRETIEN

D'UN PÈRE AVEC SES ENFANS,

OU

DU DANGER DE SE METTRE AU DESSUS DES LOIX.

Mon père, homme d'un excellent jugement, mais homme pieux, était renommé dans sa province pour sa probité rigoureuse. Il fut plus d'une fois choisi pour arbitre entre ses concitoyens, et des étrangers, qu'il ne connaissait pas, lui conférent souvent l'exécution de leurs dernières volontés. Les pauvres pleurèrent sa perte, lorsqu'il mourut. Pendant sa maladie, les grands et les petits marquèrent l'intérêt qu'ils prenaient à sa conservation. Lorsqu'on sçut qu'il approchait de sa fin, toute la ville fut attristée. Son image sera toujours présente à ma mémoire; il me semble que je le vois dans son fauteuil à bras, avec son maintien tranquille et son visage serein. Il me semble que je l'entends encore. Voici l'histoire d'une de nos soirées, et un modèle de l'emploi des autres.

C'était en hiver. Nous étions assis autour de lui devant le feu; l'Abbé, ma soeur et moi. Il me disait à la suite d'une conversation sur les inconvéniens de la célébrité: „Mon fils, nous avons fait tous les deux du bruit dans le monde, avec cette différence que le bruit, que vous faisiez avec votre outil, vous ôtait le repos, et que celui, que je faisais avec le mien, ôtait le repos aux autres." Après cette plaisanterie bonne ou mauvaise du vieux forgeron, il se mit à rêver, à nous regarder avec une attention tout à fait marquée, et l'Abbé lui dit: Mon père à quoi rêvez-vous? — Je rêve, lui répondit-il, que la réputation d'homme de bien, la plus désirable de toutes, a ses périls même pour celui qui la mérite. Puis après une courte pause il ajouta: J'en frémis encore quand j'y pense.... Le croiriez-vous, mes enfans? Une fois dans ma vie j'ai été sur le point de vous ruiner; oui, de vous ruiner de fond en comble. L'Abbé. Et comment cela? Mon Père. Comment? Le voici.

Avant

Avant que je commence (dit-il à ſa fille), Soeurette, relève mon oreiller qui eſt descendu trop bas; (à moi) et toi ferme les pans de ma robe de chambre; car le feu me brûle les jambes.... Vous avez tous connu le Curé de Thivet? MA SOEUR. Ce bon vieux prêtre qui à l'âge de cent ans faiſait ſes quatre lieues dans la matinée? L'ABBÉ. Qui s'éteignit à cent et un an en apprenant la mort d'un frère qui demeurait avec lui, et qui en avait quatre-vingt dix-neuf? MON PÈRE. Lui-même. L'ABBÉ. Eh bien? MON PÈRE. Eh bien, ſes héritiers, gens pauvres et diſperſés ſur les grands chemins, dans les campagnes, aux portes des égliſes, où ils mendiaient leur vie, m'envoyèrent une procuration qui m'autoriſoit à me tranſporter ſur les lieux et à pourvoir à la ſûreté des effets du défunt curé leur parent. Comment refuſer à des indigens un ſervice que j'avais rendu à pluſieurs familles opulentes? J'allai à Thivet; j'appellai la juſtice du lieu; je fis appoſer les ſcellés, et j'attendis l'arrivée des héritiers. Ils ne tardèrent pas à venir; ils étaient au nombre de dix à douze. C'étaient des femmes ſans bas, ſans ſouliers, preſque ſans vêtemens, qui tenaient contre leur ſein des enfans entortillés de leur mauvais tabliers; des vieillards couverts de haillons qui s'étaient trainés jusques-là, portant ſur leurs épaules, avec un bâton, une poignée de guenilles enveloppées dans une autre guenille; le ſpectacle de la misère la plus hideuſe. Imaginez d'après cela la joie de ces héritiers à l'aſpect d'une dixaine de mille francs qui revenaient à chacun d'eux; car à vue de pays la ſucceſſion du Curé pouvait aller à une centaine de mille francs au moins. On lève les ſcellés. Je procède tout le jour à l'inventaire des effets. La nuit vient. Ces malheureux ſe retirent; je reſte ſeul. J'étais preſſé de les mettre en poſſeſſion de leurs lots, de les congédier et de revenir à mes affaires. Il y avait ſous un bureau un vieux coffre ſans couvercle et rempli de toutes ſortes de paperaſſes, de vieilles lettres, de brouillons de réponſes, de quittances ſurannées, de reçus, de rebut, de comptes de dépenſes et d'autres chiffons de cette nature, mais en pareil cas on lit tout, on ne néglige rien. Je touchais à la fin de cette ennuyeuſe réviſion, lorſqu'il

qu'il me tomba ſous les mains un écrit aſſez long: et cet écrit, ſavez-vous ce que c'était? Un teſtament! Un teſtament ſigné du curé! Un teſtament dont la date était ſi ancienne, que ceux, qu'il en nommait exécuteurs, n'exiſtaient plus depuis vingt ans! Un teſtament, où il rejetait les pauvres qui dormaient autour de moi; et inſtituait légataires univerſels ces Frémins, ces riches libraires de Paris que tu dois connaître. Je vous laiſſe à juger de ma ſurpriſe et de ma douleur; car que faire de cette pièce? La brûler? Pourquoi non? N'avait-elle pas tous les caractères de la réprobation? Et l'endroit où je l'avais trouvée, et les papiers avec lesquels elle était confondue et aſſimilée, ne dépoſaient-ils pas aſſez fortement contre elle, ſans parler de ſon injuſtice révoltante?

Voilà ce que je me diſais en moi-même; et me repréſentant en même tems la déſolation de ces malheureux héritiers ſpoliés, fruſtrés de leur eſpérance, j'approchais tout doucement le teſtament du feu; puis d'autres idées croiſant les premières, je ne ſais quelle frayeur de me tromper dans la déciſion d'un cas auſſi important, la méfiance de mes lumières, la crainte d'écouter plutôt la voix de la commiſération qui criait au fond de mon coeur, que celle de la juſtice, m'arrêtaient ſubitement; et je paſſai le reſte de la nuit à délibérer, ſi je brûlerais ou non cet acte inique que je tins pluſieurs fois au deſſus de la flamme, incertain ſi je le lâcherais ou non. Ce dernier parti l'emporta; une minute plutôt ou plus tard, c'eût été le parti contraire. Dans ma perplexité, je crus qu'il était ſage de prendre le conſeil de quelque perſonne éclairée Je monte à cheval dès la pointe du jour; je m'achemine à toutes jambes vers la ville; je paſſe devant la porte de ma maiſon ſans y entrer; je deſcends au Séminaire qui était occupé alors par des Oratoriens, entre lesquels il y en avait un, distingué par la ſûreté de ſes lumières et la ſainteté de ſes moeurs. C'était un Père *Bouin* qui a laiſſé dans le diocèſe la réputation du plus grand caſuiſte. —

Je lui expoſe le fait. Le Père *Bouin* me dit: Rien n'eſt plus louable, Monſieur, que le ſentiment de commiſération dont vous êtes touché pour ces malheu-

heureux héritiers. Supprimez le testament, secourez-les, j'y consens; mais c'est à la condition de restituer au légataire universel la somme précise dont vous l'aurez privé ni plus ni moins....

Le Père Bouin ajouta: Et qui est-ce qui vous a autorisé à ôter ou à donner de la sanction aux actes? Qui est-ce qui vous a autorisé à interpréter les intentions des morts? — Mais, Père Bouin, et le coffre — Qui est-ce qui vous a autorisé à décider, si ce testament a été rebuté de réflexion, ou s'il s'est égaré par méprise? Ne vous est-il jamais arrivé d'en commettre de pareilles? — Mais, Père Bouin, et la date et l'iniquité de ce papier? — Qui est-ce qui vous a autorisé à prononcer sur la justice ou sur l'injustice de cet acte, et à regarder le legs universel comme un don illicite plutôt que comme une restitution ou telle autre oeuvre légitime qu'il vous plaira d'imaginer? — Mais, Père Bouin, et ces héritiers immédiats et pauvres, et ce collatéral éloigné et riche? — Qui est-ce qui vous a autorisé à peser ce que le défunt devait à ses proches que vous ne connaissez pas et à son légataire que vous ne connaissez pas davantage? — Mais, Père Bouin, et ce tas de lettres du légataire que le défunt ne s'était pas seulement donné la peine d'ouvrir?.... Une circonstance que j'avais oublié de vous dire, ajouta mon père, c'est que dans l'amas de paperasses entre lesquelles je trouvai ce fatal testament, il y avoit vingt, trente, je ne sais combien de lettres des Frémins, toutes cachetées..... Il n'y a, dit le Père Bouin, ni coffre, ni date, ni lettres, ni Père Bouin, ni si, ni mais, qui tienne, il n'est permis à personne d'enfreindre les loix, d'entrer dans la pensée des morts, et de disposer du bien d'autrui. Si la providence a résolu de châtier ou l'héritier ou le légataire ou le défunt, car on ne sait lequel, par la conservation fortuite de ce testament, il faut qu'il reste.

Après une décision aussi nette, aussi précise de l'homme le plus éclairé de notre clergé, je demeurai stupéfait et tremblant, songeant en moi-même à ce que je devenais, à ce que vous deveniez, mes enfans, s'il me fût arrivé de brûler le testament comme j'en avais été tenté dix fois; d'être ensuite tourmenté de scrupules,

les, et d'aller consulter le Père Bouin. J'aurais restitué, oui j'aurais restitué, rien n'est plus sûr; et vous étiez ruinés.

MA SOEUR. Mais, mon père, il fallut après cela s'en revenir au presbytère et annoncer à cette troupe d'indigens qu'il n'y avait rien là qui leur appartînt, et qu'ils pouvaient s'en retourner comme ils étaient venus. Avec l'âme campatissante que vous avez, comment en eutes vous le courage? MON PÈRE. Ma foi, je n'en sais rien. Dans le premier moment je pensai à me départir de ma procuration, et à me faire remplacer par un homme de loi: mais un homme de loi en eût usé dans toute la rigueur, pris et chassé par les épaules ces pauvres gens dont je pouvais peut-être alléger l'infortune. Je retournai donc le même jour à Thivet. Mon absence subite et les précautions que j'avais prises en partant avaient inquiété; l'air de tristesse, avec lequel je reparus, inquiéta bien davantage; cependant je me contraignis, je dissimulai de mon mieux. MOI. C'est à dire, assez mal. MON PÈRE. Je commençai par mettre à couvert tous les effets précieux. J'assemblai dans la maison un certain nombre d'habitans qui me prêteraient main forte en cas de besoin. J'ouvris la cave et les greniers que j'abandonnai à ces malheureux, les invitant à boire, à manger et à partager entre eux le vin, le bled et toutes les autres provisions de bouche. L'ABBÉ. Mais, mon père!.... MON PÈRE. Je le sais, cela ne leur appartenait pas plus que le reste. MOI. Allons donc, l'Abbé, tu nous interromps. MON PÈRE. Ensuite pâle comme la mort, tremblant sur mes jambes, ouvrant la bouche et ne trouvant aucune parole, m'asseyant, me relevant, commençant une phrase et ne pouvant l'achever, pleurant, tous ces gens effrayés m'environnant, s'écriant autour de moi: Eh bien, mon cher Monsieur, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a? repris-je..... Un testament, qui vous déshérite. Ce peu de mots me coûtèrent tant à dire que je me sentis presque défaillir. MA SOEUR. Je conçois cela. MON PÈRE. Quelle scène, mes enfans, quelle scène que celle qui suivit! Je frémis de la rappeller. Il me semble que j'entends encore les cris de la douleur, de la fureur, de la rage, le hurle-

hurlement des imprécations.... Ici mon père portait ses mains sur ses yeux, sur ses oreilles.... Ces femmes, disait-il, ces femmes, je les vois; les unes se roulaient à terre, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient les joues et les mammelles; les autres écumaient, tenaient leurs enfans par les pieds, prêtes à leur écacher la tête contre le pavé, si on les eût laissé faire; les hommes brisaient, renversaient, cassaient tout ce qui leur tombait sous les mains; ils menaçaient de mettre le feu à la maison; d'autres, en rugissant, grattaient la terre avec leurs ongles comme s'ils y eussent cherché le cadavre du curé pour le déchirer; et tout au travers de ce tumulte, c'étaient les cris aigus des enfans qui partageaient sans savoir pourquoi le désespoir de leurs parens, qui s'attachaient à leurs vêtemens, et qui en étaient inhumainement repoussés. Je ne crois pas avoir jamais autant souffert de ma vie.

Cependant j'avais écrit au légataire de Paris; je l'instruisais de tout, et je le pressais de faire diligence, le seul moyen de prévenir quelque accident qu'il ne serait pas en mon pouvoir d'empêcher.

J'avais un peu calmé ces malheureux par l'espérance, dont je me flattais en effet, d'obtenir du légataire une rénonciation complette à ses droits, ou de l'amener à quelque traitement favorable, et je les avais dispersés dans les chaumières les plus éloignées du village.

Le Frémin de Paris arriva; je le regardai fixement, et je lui trouvai une physionomie dure qui ne promettait rien de bon. Moi. De grands sourcils noirs et touffus, des yeux couverts et petits, une large bouche un peu de travers, un teint basané et criblé de petite vérole? Mon Père. C'est cela. Il n'avait pas mis plus de trente heures à faire ses soixante lieues. Je commençai par lui montrer les misérables dont j'avais à plaider la cause. Ils étaient tous debout devant lui, en silence; les femmes pleuraient; les hommes appuyés sur leurs bâtons, la tête nue, avaient leurs mains dans leurs bonnets. Le Frémin assis, les yeux fermés, la tête penchée et le menton appuyé sur sa poitrine, ne les regardait pas. Je parlai en leur faveur de toute ma force; je ne sais où l'on prend ce qu'on dit en pareil cas. Je lui fis

fis toucher au doigt combien il était incertain que cette ſucceſſion lui fût légitimement acquiſe; je le conjurai par ſon opulence, par la miſère qu'il avait ſous les yeux, je crois même que je me jetai à ſes pieds. Je n'en pus tirer une obole. Il me répondit, qu'il n'entrait point dans toutes ces conſidérations; qu'il y avait un teſtament; que l'hiſtoire de ce teſtament lui était indifférente, et qu'il aimait mieux s'en rapporter à ma conduite qu'à mes diſcours. D'indignation, je lui jetai les clefs au nez; il les ramaſſa, s'empara de tout, et je m'en revins ſi troublé, ſi peiné, ſi changé, que votre mère qui vivait encore, crut qu'il m'était arrivé quelque grand malheur.... Ah, mes enfans, quel homme que ce Frémin! — —

L'Abbé. Je penſe, mon père, que vous avez agi prudemment de conſulter le Père *Bouin*; et que ſi vous euſſiez ſuivi votre premier mouvement, nous étions en effet ruinés. Mon Père. Et toi, grand philoſophe, tu n'es pas de cet avis? — Non. — Cela eſt bien court. Va ton chemin. — Vous me l'ordonnez?... Sans doute. — Sans ménagement?... Sans doute... Non certes; lui répondis-je avec chaleur, je ne ſuis pas de cet avis. Je penſe, moi, que ſi vous avez jamais fait une mauvaiſe action en votre vie, c'eſt celle-là. Mon Père. Il faut que je l'avoue, cette action m'eſt toujours reſtée ſur le coeur; mais le Père Bouin! Moi. Votre Père Bouin avec toute ſa réputation de ſcience et de ſainteté n'étoit qu'un mauvais raiſonneur. Ma Soeur (à voix baſſe). Eſt-ce que ton projet eſt de nous ruiner? Mon Père. Paix! Paix! Laiſſe là le Père Bouin, et dis nous tes raiſons, ſans injurier perſonne. Moi. Mes raiſons? Elles ſont ſimples et les voici. Ou le teſtateur a voulu ſupprimer l'acte qu'il avait fait dans la dureté de ſon coeur, comme tout concourait à le démontrer, et vous avez annullé ſa réſipiſcence; ou il a voulu que cet acte atroce eût ſon effet, et vous vous êtes aſſocié à ſon injuſtice. Mon Père. A ſon injuſtice? C'eſt bientôt dit. — Oui, oui, à ſon injuſtice; car tout ce que le Père Bouin vous a débité, ne ſont que de vaines ſubtilités, de pauvres conjectures, auprès des circonſtances, qui ôtaient tout caractère de validité à l'acte injuſte que vous avez

tiré

tiré de la poussière, produit et réhabilité. Un coffre à paperasses, parmi ces paperasses une vieille paperasse proscrite par sa date, par son injustice, par son mélange avec d'autres paperasses, par la mort des exécuteurs, par le mépris des lettres du légataire, par la richesse de ce légataire, et par la pauvreté des véritables héritiers? — J'aurais brûlé cet acte d'iniquité. Il fallait le brûler, vous dis-je; il fallait écouter votre coeur, qui n'a jamais cessé de réclamer depuis et qui en savait plus que votre imbécille Bouin, dont la décision ne prouve que l'influence pernicieuse des loix injustes, des faux principes sur le bon sens et l'équité naturelle.

Ma Soeur se taisait; mais elle me serrait la main en signe d'approbation; l'Abbé secouait les oreilles, et mon père disait: Tu crois du moins, que ma religion m'absout? Moi. Je le crois; mais tant pis pour elle. Mon Père. Cet acte que tu brûles de ton autorité privée, tu crois qu'il aurait été déclaré valide au tribunal de la loi? Moi. Cela se peut; mais tant pis pour la loi. Mon Père. Tu crois, qu'elle aurait négligé toutes ces circonstances, que tu fais valoir avec tant de force. Moi. Je n'en sais rien; mais j'en aurais voulu avoir le coeur net. J'y aurais sacrifié une cinquantaine de Louis; ç'aurait été une charité bien faite; et j'aurais attaqué ce testament au nom de ces pauvres héritiers. Mon Père. Oh, pour cela, si tu avais été avec moi, et que tu m'en eusses donné le conseil; quoique, dans les commencemens d'un établissement, cinquante Louis ce soit une somme, il y a tout à parier que je l'aurais suivi. L'Abbé. Pour moi, j'aurais autant aimé donner cet argent aux pauvres héritiers qu'aux gens de justice. Moi. Et vous croyez, mon frère, qu'on aurait perdu ce procès? Mon Frère. Je n'en doute pas. Les juges s'en tiennent strictement à la loi, comme mon Père et le Père Bouin, et font bien. Les juges ferment en pareil cas les yeux sur les circonstances, comme mon Père et le Père Bouin, par l'effroi des inconvéniens qui s'en suivraient, et font bien. Ils sacrifient quelquefois, contre le témoignage même de leur conscience, comme mon Père et le Père Bouin, l'intérêt du malheureux et de l'innocent qu'ils ne pourraient sauver sans lâcher la bride à une infinité

de

de fripons, et font bien. Ils redoutent, comme mon Père et le Père Bouin, de prononcer un arrêt équitable dans un cas déterminé, mais funeste dans mille autres par la multitude des désordres, auxquels il ouvrirait la porte, et font bien. Et dans le cas du testament, dont il s'agit — Moi. J'entends, c'était une affaire à n'être pas portée devant les juges. Aussi, parbleu! n'y aurait-elle pas été portée, si j'avais été à votre place, mon père. Mon Père. Tu aurais préféré ta raison à la raison publique, la décision de l'homme à celle de l'homme de loi? Moi. Assurément. Mon Père. Mon fils, mon fils; c'est un bon oreiller que celui de la raison; mais je trouve que ma tête repose plus doucement encore sur celui de la religion et des loix. Et point de replique là dessus, car je n'ai pas besoin d'insomnie! Mais il me semble que tu prends de l'humeur. Dis-moi donc: Si j'avais brûlé le testament, est-ce que tu m'aurais empêché de restituer. Moi. Non, mon père. Votre repos m'est un peu plus cher que tous les biens du monde. —

Mon père demanda son bonnet de nuit, rompit la conversation, et nous envoya coucher. Lorsque ce fut mon tour de lui souhaiter la bonne nuit, en m'embrassant il me dit à l'oreille: Je ne serais pas fâché, qu'il y eût dans la ville un ou deux citoyens comme toi, mais je n'y habiterais pas, s'ils pensaient tous de même.

Diderot.

IX.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA MORT DE JEAN CALAS.

Le meurtre de *Calas* commis dans Toulouse avec le glaive de la justice, le 9. Mars 1762, est un des plus singuliers événemens qui méritent l'attention de notre âge, et de la postérité. On oublie bientôt cette foule de morts, qui a péri dans des batailles sans nombre, non seulement parceque c'est la fatalité inévitable de la guerre, mais parceque ceux qui meurent par le sort des

des armes pouvaient auſſi donner la mort à leurs ennemis, et n'ont point péri ſans ſe défendre. Là où le danger et l'avantage ſont égaux, l'étonnement ceſſe, et la pitié même s'affaiblit; mais ſi un père de famille innocent eſt livré aux mains de l'erreur, ou de la paſſion, ou du fanatiſme, ſi l'accuſé n'a de défenſe que ſa vertu, ſi les arbitres de ſa vie n'ont à riſquer en l'égorgeant que de ſe tromper, s'ils peuvent tuer impunément par un arrêt; alors le cri public s'élève, chacun craint pour ſoi-même; on voit que perſonne n'eſt en ſûreté de ſa vie devant un tribunal érigé pour veiller ſur la vie des citoyens et toutes les voix ſe réuniſſent pour demander vengeance.

Il s'agiſſait dans cette étrange affaire de religion, de ſuicide, de parricide: il s'agiſſait de ſavoir ſi un père et une mère avaient étranglé leur fils pour plaire à Dieu, ſi un frère avait étranglé ſon frère, ſi un ami avait étranglé ſon ami, et ſi les juges avaient à ſe reprocher d'avoir fait mourir ſur la roue un père innocent, ou d'avoir épargné une mère, un frère, un ami coupables.

Jean Calas, âgé de ſoixante et huit ans, exerçait la profeſſion de négociant à Toulouſe depuis plus de quarante années, et était reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon père. Il était proteſtant ainſi que ſa femme et tous ſes enfans, excepté un qui avait abjuré l'héréſie, et à qui le père faiſait une petite penſion. Il paraiſſait ſi éloigné de cet abſurde fanatiſme qui rompt tous les liens de la ſociété, qu'il approuva la converſion de ſon fils Louis Calas, et qu'il avait depuis trente ans chez lui une ſervante zélée catholique, laquelle avait élevé tous ſes enfans.

Un des fils de *Jean Calas*, nommé *Marc Antoine*, était un homme de lettres, il paſſait pour un eſprit inquiet, ſombre et violent. Ce jeune homme ne pouvant réuſſir ni à entrer dans le négoce auquel il n'était pas propre, ni à être reçu avocat, parce qu'il fallait des certificats de catholicité qu'il ne put obtenir, réſolut de finir ſa vie et fit preſſentir ce deſſein à un de ſes amis: il ſe confirma dans ſa réſolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit ſur le ſuicide.

Enfin

Enfin un jour, ayant perdu ſon argent au jeu, il choiſit ce jour-là même pour exécuter ſon deſſein. Un ami de famille, et le ſien, nommé *Lavaiſſe*, jeune homme de dix-neuf ans, connu par la candeur et la douceur de ſes moeurs, fils d'un avocat célèbre de Toulouſe, était arrivé*) de Bordeaux la veille; il ſoupa par hazard chez les *Calas*. Le père, la mère, *Marc-Antoine* leur fils aîné, *Pierre* leur ſecond fils, mangèrent enſemble. Après le ſouper on ſe retira dans un petit ſalon; *Marc-Antoine* diſparut. Enfin, lorſque le jeune *Lavaiſſe* voulut partir, *Pierre Calas* et lui étant deſcendus, trouvèrent en bas auprès du magazin *Marc-Antoine* en chemiſe, pendu à une porte, et ſon habit plié ſur le comptoir; ſa chemiſe n'était pas ſeulement dérangée; ſes cheveux étaient bien peignés: il n'avait ſur ſon corps aucune playe, aucune meurtriſſure.

On paſſe ici tous les détails dont les avocats ont rendu compte: on ne décrira point la douleur et le déseſpoir du père et de la mère: leurs cris furent entendus des voiſins. *Lavaiſſe* et *Pierre Calas* hors d'eux-mêmes coururent chercher des chirurgiens et la juſtice.

Pendant qu'ils s'acquitaient de ce devoir, pendant que le père et la mère étaient dans les ſanglots et dans les larmes, le peuple de Toulouſe s'attroupait autour de la maiſon. Ce peuple eſt ſuperſtitieux et emporté; il regarde comme des monſtres ſes frères qui ne ſont pas de la même religion que lui. C'eſt à Toulouſe qu'on remercia Dieu ſolemnellement de la mort de Henri III., et qu'on fit ſerment d'égorger le premier qui parlerait de reconnaître le grand, le bon Henri IV. Cette ville ſolemniſe encore tous les ans, par une proceſſion et par des feux de joie, le jour où elle maſſacra quatre mille citoyens hérétiques, il y a deux ſiècles. En vain ſix arrêts du conſeil ont défendu cette odieuſe fête, les Toulouſains l'ont toujours célébrée comme les jeux floraux.

Quelque fanatique de la populace s'écria que Jean Calas avait pendu ſon propre fils Marc-Antoine. Ce cri répé-

*) 12. Octobre 1761.

répété fut unanime en un moment; d'autres ajoutèrent, que le mort devait le lendemain faire abjuration, que la famille et le jeune Lavaiſſe l'avaient étranglé par haine contre la religion catholique; le moment d'après on n'en douta plus; toute la ville fut perſuadée que c'eſt un point de religion chez les proteſtans, qu'un père et une mère doivent aſſaſſiner leur fils, dès qu'il veut ſe convertir.

Les eſprits une fois émus ne s'arrêtent point. On imagina que les proteſtans du Languedoc s'étaient aſſemblés la veille, qu'ils avaient choiſi à la pluralité des voix un bourreau de la ſecte, que le choix était tombé ſur le jeune Lavaiſſe, que ce jeune homme en vingt-quatre heures avait reçu la nouvelle de ſon éléction, et était arrivé de Bordeaux pour aider Jean Calas, ſa femme et leur fils Pierre à étrangler un ami, un fils, un frère.

Le Sieur *David*, Capitoul de Toulouſe, excité par ces rumeurs, et voulant ſe faire valoir par une prompte exécution, fit une procédure contre les règles et les ordonnances. La famille Calas, la ſervante catholique, Lavaiſſe furent mis aux fers.

On publia un monitoire non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin. Marc-Antoine Calas était mort calviniſte; et s'il avait attenté ſur lui-même, il devait être traîné ſur la claie: on l'inhuma avec la plus grande pompe dans l'égliſe S. Etienne, malgré le curé qui proteſtait contre cette profanation.

Il y a dans le Languedoc quatre confréries de pénitens, la blanche, la bleue, la griſe et la noire. Les confrères portent un long capuce avec un maſque de drap percé de deux trous pour laiſſer la vue libre. Les confrères blancs firent à Marc-Antoine Calas un ſervice ſolemnel comme à un martir. Jamais aucune égliſe ne célébra la fête d'un martir véritable avec plus de pompe; mais cette pompe fut terrible. On avait élevé au-deſſus d'un magnifique catafalque un ſquelette qu'on faiſait mouvoir, et qui repréſentait Marc Antoine Calas, tenant d'une main une palme, et de l'autre la plume dont il devait ſigner l'abjuration de l'héréſie, et qui écrivait en effet l'arrêt de mort de ſon père.

Alors

Alors il ne manqua plus au malheureux qui avait attenté ſur lui-même que la canoniſation; tout le peuple le regardait comme un ſaint; quelques uns l'invoquaient, d'autres allaient prier ſur ſa tombe, d'autres lui demandaient des miracles, d'autres racontaient ceux qu'il avait faits. Un moine lui arracha quelques dents pour avoir des reliques durables. Une dévote un peu ſourde dit, qu'elle avait entendu le ſon des cloches. Un prêtre apoplectique fut guéri après avoir pris de l'émétique. Celui qui écrit cette relation poſſède une atteſtation qu'un jeune homme de Toulouſe eſt devenu fou pour avoir prié pluſieurs nuits ſur le tombeau du nouveau ſaint, et pour n'avoir pu obtenir un miracle qu'il implorait.

Quelques Magiſtrats étaient de la confrèrie des pénitens blancs. Dès ce moment la mort de Jean Calas parut infaillible.

Ce qui ſurtout prépara ſon ſupplice, ce fut l'approche de cette fête ſingulière, que les Toulouſains célèbrent tous les ans en mémoire d'un maſſacre de quatre mille huguenots; l'année 1762 était l'année ſéculaire. On dreſſait dans la ville l'appareil de cette ſolemnité: cela même allumait encor l'imagination échauffée du peuple: on diſait publiquement que l'échafaud, ſur lequel on rouerait le Calas, ſerait le plus grand ornement de la fête; on diſait que la providence amenait elle-même ces victimes, pour être ſacrifiées à notre ſainte religion. Vingt perſonnes ont entendu ces diſcours, et de plus violens encor. Et c'eſt de nos jours! et c'eſt dans un tems où la philoſophie a fait tant de progrès!

Treize juges s'aſſemblèrent tous les jours pour terminer le procès. On n'avait, on ne pouvait avoir aucune preuve contre la famille; mais la religion trompée tenait lieu de preuve. Six juges perſiſtèrent longtems à condamner *Jean Calas*, ſon fils et *Lavaiſſe* à la roue, et la femme de Jean Calas au bucher. Sept autres plus modérés voulaient au moins qu'on examinât. Les débats furent réitérés et longs. Un des juges, convaincu de l'innocence des accuſés, et de l'impoſſibilité du crime, parla vivement en leur faveur; il oppoſa le

zèle de l'humanité au zèle de la sévérité; il devint l'avocat public des Calas dans toutes les maisons de Toulouse, où les cris continuels de la religion abusée demandaient le sang de ces infortunés. Un autre juge connu par sa violence, parlait dans la ville avec autant d'emportement contre les Calas, que le premier montrait d'empressement à les défendre. Enfin l'éclat fut si grand, qu'ils furent obligés de se récuser l'un et l'autre; ils se retirèrent à la campagne.

Mais par un malheur étrange, le juge favorable aux Calas eut la délicatesse de persister dans sa récusation, et l'autre revint donner sa voix contre ceux qu'il ne devait point juger: ce fut cette voix qui forma la condamnation à la roue; car il y eut huit voix contre cinq, un des six juges opposés ayant à la fin, après bien des contestations, passé au parti le plus sévère.

Il semble que, quand il s'agit d'un parricide et de livrer un père de famille au plus affreux supplice, le jugement devrait être unanime, parce que les preuves d'un crime si inouï devraient être d'une évidence sensible à tout le monde: le moindre doute dans un cas pareil doit suffire pour faire trembler un juge qui va signer un arrêt de mort. La faiblesse de notre raison, et l'insuffisance de nos loix se font sentir tous les jours; mais dans quelle occasion en découvre-t-on mieux la misère que quand la prépondérance d'une seule voix fait rouer un citoyen? Il fallait dans Athènes cinquante voix au-delà de la moitié pour oser prononcer un jugement de mort. Qu'en résulte-t-il? ce que nous savons très-inutilement, que les Grecs étaient plus sages et plus humains que nous.

Il paraissait impossible que *Jean Calas* vieillard de soixante huit ans, qui avait depuis longtems les jambes enflées et faibles, eût seul étranglé et pendu un fils âgé de vingt huit ans, qui était d'une force au-dessus de l'ordinaire; il fallait absolument qu'il eût été assisté dans cette exécution par sa femme, par son fils Pierre Calas, par Lavaisse, et par la servante. Il ne s'étaient pas quittés un seul moment le soir de cette fatale aventure. Mais cette supposition était encor aussi absurde que l'autre: car comment une servante zélée catholique aurait

aurait-elle pu souffrir que des huguenots assassinassent un jeune homme élevé par elle, pour le punir d'aimer la religion de cette servante? Comment *Lavaisse* serait-il venu exprès de Bordeaux pour étrangler son ami, dont il ignorait la conversion prétendue? Comment une mère tendre aurait-elle mis les mains sur son fils? Comment tous ensemble auraient-ils pu étrangler un jeune homme aussi robuste qu'eux tous, sans un combat long et violent, sans des cris affreux qui auraient appellé tout le voisinage, sans des coups réitérés, sans des meurtrissures, sans des habits déchirés?

Il était évident que, si le parricide avait pu être commis, tous les accusés étaient également coupables, parce qu'ils ne s'étaient pas quittés d'un moment; il était évident qu'ils ne l'étaient pas, il était évident que le père seul ne pouvait l'être; cependant l'arrêt condamna ce père seul à expirer sur la roue.

Le motif de l'arrêt était aussi inconcevable que tout le reste. Les juges qui étaient décidés pour le supplice de *Jean Calas*, persuadèrent aux autres, que ce vieillard faible ne pourrait résister aux tourmens, et qu'il avouerait sous les coups des bourreaux son crime et celui de ses complices. Ils furent confondus, quand ce vieillard, en mourant sur la roue, prit Dieu à témoin de son innocence, et le conjura de pardonner à ses juges.

Ils furent obligés de rendre un second arrêt contradictoire avec le premier, d'élargir la mère, son fils Pierre, le jeune Lavaisse et la servante. Mais un des conseillers leur ayant fait sentir que cet arrêt démentait l'autre, qu'ils se condamnaient eux-mêmes, que tous les accusés ayant toujours été ensemble dans le tems qu'on supposait le parricide, l'élargissement de tous les survivans prouvait invinciblement l'innocence du père de famille exécuté; ils prirent alors le parti de bannir *Pierre Calas* son fils. Ce bannissement semblait aussi inconséquent, aussi absurde que tout le reste. Car Pierre Calas était coupable ou innocent du parricide; s'il était coupable, il fallait le rouer comme son père; s'il était innocent, il ne fallait pas le bannir. Mais les juges effrayés du supplice du père, et de la piété attendrissan-

te avec laquelle il était mort, imaginèrent ſauver leur honneur en laiſſant croire qu'ils faiſaient grace au fils; comme ſi ce n'eût pas été une prévarication nouvelle de faire grace; et ils crurent que le banniſſement de ce jeune homme pauvre et ſans appui, étant ſans conſéquence, n'était pas une grande injuſtice, après celle qu'ils avaient eu le malheur de commettre.

On commença par menacer *Pierre Calas* dans ſon cachot, de le traiter comme ſon père s'il n'abjurait pas ſa religion. C'eſt ce que ce jeune homme *) atteſte par ſerment.

Pierre Calas, en ſortant de la ville rencontra un Abbé convertiſſeur, qui le fit rentrer dans Toulouſe; on l'enferma dans un couvent de Dominicains, et là on le contraignit à remplir toutes les ſanctions de la catholicité; c'était en partie ce qu'on voulait, c'était le prix du ſang de ſon père; et la religion, qu'on avait cru venger, ſemblait ſatisfaite.

On enleva les filles à la mère; elles furent enfermées dans un couvent. Cette femme preſque arroſée du ſang de ſon mari, ayant tenu ſon fils aîné mort entre ſes bras, voyant l'autre banni, privée de ſes filles, dépouillée de tout ſon bien, était ſeule dans le monde, ſans pain, ſans eſpérance et mourant de l'excès de ſon malheur. Quelques perſonnes, ayant examiné mûrement toutes les circonſtances de cette aventure horrible, en furent ſi frappées, qu'elles firent preſſer la Dame Calas, retirée dans une ſolitude, d'oſer venir demander juſtice aux pieds du trône. Elle ne pouvait pas alors ſe ſoutenir, elle s'éteignait; et d'ailleurs, étant née Angloiſe, transplantée dans une province de France dès ſon jeune âge, le nom ſeul de la ville de Paris l'effrayait. Elle s'imaginait que la Capitale du royaume devait être encor plus barbare que la ville de Toulouſe. Enfin le devoir de venger la mémoire de ſon mari l'emporta ſur ſa faibleſſe. Elle arriva à Paris prête d'expirer.

*) Un Jacobin vint dans mon cachot, et me menaça du même genre de mort, ſi je n'abjurais pas: c'eſt ce que j'atteſte devant Dieu, 23. Juillet 1762.

PIERRE CALAS.

rer. Elle fut étonnée d'y trouver de l'accueil, des ſecours et des larmes.

La raiſon l'emporte à Paris ſur le fanatiſme, quelque grand qu'il puiſſe être, au lieu qu'en province le fanatiſme l'emporte preſque toujours ſur la raiſon.

Monſieur *de Beaumont*, célèbre Avocat du Parlement de Paris, prit d'abord ſa défenſe, et dreſſa une conſultation qui fut ſignée de quinze Avocats. Monſieur *Loiſeau*, non moins éloquent, compoſa un mémoire en faveur de la famille. Monſieur *Mariette*, Avocat au conſeil, dreſſa une requête juridique, qui portait la conviction dans tous les eſprits.

Ces trois généreux défenſeurs des loix et de l'innocence abandonnèrent à la veuve le profit des éditions de leurs plaidoyers *). Paris et l'Europe entière s'émurent de pitié, et demandèrent juſtice avec cette femme infortunée. L'arrêt fut prononcé par tout le public longtems avant qu'il pût être ſigné par le conſeil.

La pitié pénétra jusqu'au miniſtère, malgré le torrent continuel des affaires, qui ſouvent exclut la pitié, et malgré l'habitude de voir des malheureux, qui peut endurcir le coeur encor davantage. On rendit les filles à la mère. On les vit toutes trois couvertes d'un crêpe et baignées de larmes en faire répandre à leurs juges.

Cependant cette famille eut encor quelques ennemis, car il s'agiſſait de religion. Pluſieurs perſonnes, qu'on appelle en France *dévotes* **), dirent hautement qu'il valait bien mieux laiſſer rouer un vieux calviniſte innocent, que d'expoſer huit conſeillers de Languedoc à convenir qu'ils s'étaient trompés: on ſe ſervit même de cette expreſſion: „Il y a plus de magiſtrats que de „*Calas*:" et on inférait de là, que la famille *Calas* devrait être immolée à l'honneur de la magiſtrature. On ne ſongeait pas que l'honneur des juges conſiſte comme celui

*) On les a contrefaits dans pluſieurs villes, et la Dame Calas a perdu le fruit de cette généroſité.

**) *Dévot* vient du mot latin *devotus*. Les *devoti* de l'ancienne Rome étaient ceux qui ſe dévouaient pour le ſalut de la république; c'étaient les *Curtius*, les *Décius*.

celui des autres hommes à réparer leurs fautes. On ne croit pas en France que le Pape assisté de ses Cardinaux soit infaillible: on pourrait croire de même que huit juges de Toulouse ne le sont pas. Tout le reste des gens sensés et désintéressés disaient que l'arrêt de Toulouse serait cassé dans toute l'Europe, quand même des considérations particulières empêcheraient qu'il fût cassé dans le conseil.

* *
*

Depuis le 7 Mars 1763 jusqu'au jugement définitif, il se passa encor deux années; tant il est facile au fanatisme d'arracher la vie à l'innocence et difficile à la raison de lui faire rendre justice. Il fallut essuyer des longueurs inévitables, nécessairement attachées aux formalités. Moins ces formalités avaient été observées dans la condamnation de *Calas*, plus elles devaient l'être rigoureusement par le Conseil d'état. Une année entière ne suffit pas pour forcer le parlement de Toulouse à faire parvenir au Conseil toute la procédure, pour en faire l'examen, pour le rapporter. Monsieur de *Crosne* fut encôr chargé de ce travail pénible. Une assemblée de près de quatre-vingt juges cassa l'arrêt de Toulouse et ordonna la révision entière du procès.

D'autres affaires importantes occupaient alors presque tous les tribunaux du royaume. On chassait les Jésuites; on abolissait leur société en France: ils avaient été intolérans et persécuteurs, ils furent persécutés à leur tour.

Cette grande affaire dans laquelle quelques partisans des Jésuites disaient que la religion était outragée, et où le plus grand nombre la croyait vengée, fit pendant plusieurs mois perdre de vue au public le procès des *Calas*. Mais le roi ayant attribué au tribunal, qu'on appelle les *requêtes de l'hôtel*, le jugement définitif, le même public, qui aime à passer d'une scène à l'autre, oublia les Jésuites, et les Calas saisirent toute son attention.

La chambre des requêtes de l'hôtel est une cour souveraine composée de maîtres des requêtes, pour juger les procès entre les officiers de la cour, et les causes

causes que le roi leur renvoye. On ne pouvait choisir un tribunal plus instruit de l'affaire. C'étaient précisément les mêmes magistrats qui avaient jugé deux fois les préliminaires de la révision, et qui étaient parfaitement instruits du fond et de la forme. La veuve de *Jean Calas*, son fils et le Sieur *Lavaisse* se remirent en prison: on fit venir du fond du Languedoc cette vieille servante catholique qui n'avait pas quitté un moment ses maîtres et sa maîtresse, dans le tems qu'on supposait contre toute vraisemblance qu'ils étranglaient leur fils et leur frère. On délibéra enfin sur les mêmes pièces qui avaient servi à condamner *Jean Calas* à la roue, et son fils *Pierre* au bannissement.

Ce fut alors que parut un nouveau mémoire de l'éloquent Monsieur de *Beaumont*, et un autre du jeune Monsieur de *Lavaisse* si injustement impliqué dans cette procédure criminelle par les juges de Toulouse, qui pour comble de contradiction ne l'avaient pas déclaré absous. Ce jeune homme fit lui-même un factum qui fut jugé digne par tout le monde de paraître à côté de celui de Monsieur de *Beaumont*. Il avait le double avantage de parler pour lui-même et pour une famille dont il avait partagé les fers. Il n'avait tenu qu'à lui de briser les siens, et de sortir des prisons de Toulouse, s'il avait voulu seulement dire qu'il avait quitté un moment les *Calas*, dans le tems qu'on prétendait que le père et la mère avaient assassiné leur fils. On l'avait menacé du supplice; la quéstion et la mort avaient été présentées à ses yeux; un mot lui aurait pu rendre sa liberté; il aima mieux s'exposer au supplice que de prononcer ce mot qui aurait été un mensonge. Il exposa tout ce détail dans son factum avec une candeur si noble, si simple, si éloignée de toute ostentation, qu'il toucha tous ceux qu'il ne voulait que convaincre, et qu'il se fit admirer sans prétendre à la réputation. Son père, fameux avocat, n'eut aucune part à cette ouvrage, et il se vit tout d'un coup égalé par son fils qui n'avait jamais suivi le barreau.

Cependant les personnes de la plus grande considération venaient en foule dans la prison de Madame *Calas*, où ses filles s'étaient renfermées avec elle. On

s'y

s'y attendriſſait jusqu'aux larmes. L'humanité, la générosité leur prodiguaient des ſecours. Ce qu'on appelle la *charité* ne leur en donnait aucun. La charité, qui d'ailleurs eſt ſi ſouvent meſquine et inſultante, eſt le partage des dévots et les dévots tenaient encor contre les *Calas*.

Le jour arriva où l'innocence triompha pleinement. Monſieur de *Baquancourt* ayant rapporté toute la procédure, et ayant inſtruit l'affaire jusques dans les moindres circonſtances, tous les juges d'une voix unanime déclarèrent la famille innocente, torſionnairement et abuſivement jugée par le parlement de Toulouſe. Ils réhabilitèrent la mémoire du père. Ils permirent à la famille de ſe pourvoir devant qui il appartiendrait, pour prendre ſes juges à partie, et pour obtenir les dépens, dommages et intérêts que les magistrats Toulouſains auraient dû offrir d'eux-mêmes.

Ce fut dans Paris une joye univerſelle: on s'attroupait dans les places publiques, dans les promenades: on accourait pour voir cette famille ſi malheureuſe et ſi bien juſtifiée; on battait des mains en voyant paſſer les juges, on les comblait de bénédictions. Ce qui rendait encor ce ſpectacle plus touchant, c'eſt que ce jour neuvième Mars était le jour même où *Calas* avait péri par le plus cruel ſupplice.

Meſſieurs les maîtres des requêtes avaient rendu à la famille *Calas* une juſtice complette, et en cela ils n'avaient fait que leur devoir. Il eſt un autre devoir, celui de la bienfaiſance, plus rarement rempli par les tribunaux, qui ſemblent ſe croire fait pour être ſeulement équitables. Les maîtres des requêtes arrêtèrent qu'ils écriraient en corps à Sa Majeſté pour la ſupplier de réparer par ſes dons la ruine de la famille. La lettre fut écrite. Le roi y répondit en faiſant délivrer trente-ſix-mille livres à la mère et aux enfans; et de ces trente-ſix-mille livres, il y en eut trois mille pour cette ſervante vertueuſe qui avait conſtamment défendu la vérité en défendant ſes maîtres.

Le roi par cette bonté mérita le ſurnom que l'amour de la nation lui a donné. Puiſſe cet exemple ſervir à inſpirer aux hommes la tolérance, ſans laquelle le

le fanatiſme déſolerait la terre, ou du moins l'attriſterait toujours! Nous ſavons qu'il ne s'agit ici que d'une ſeule famille, et que la rage des ſectes en a fait périr des milliers; mais aujourd'hui qu'une ombre de paix laiſſe repoſer toutes les ſociétés chrétiennes, après des ſiècles de carnage, c'eſt dans ce tems de tranquillité que le malheur des *Calas* doit faire une plus grande impreſſion, à peuprès comme le tonnerre qui tombe dans la ſérénité d'un beau jour. Ces cas ſont rares, mais ils arrivent, et ils ſont l'effet de cette ſombre ſuperſtition qui porte les ames faibles à imputer des crimes à quiconque ne penſe pas comme elles.

VOLTAIRE.

X.

ANECDOTES SUR LE CZAR PIERRE LE GRAND.

PIERRE premier a été ſurnommé le Grand, parce qu'il a entrepris et fait de très-grandes choſes, dont nulle ne s'était préſentée à l'eſprit d'aucun de ſes prédéceſſeurs. Son peuple avant lui ſe bornait à ces premiers arts enſeignés par la néceſſité. L'habitude a tant de pouvoir chez les hommes, ils déſirent ſi peu ce qu'ils ne conaiſſent pas, le génie ſe développe ſi difficilement, et s'étouffe ſi aiſément ſous les obſtacles, qu'il y a grande apparence que toutes les nations ſont demeurées groſſières pendant des milliers de ſiècles, jusqu'à ce qu'il ſoit venu des hommes tels que le Czar Pierre, préciſément dans le tems qu'il fallait qu'ils vinſſent.

Le hazard fit qu'un jeune Genevois, nommé *Le Fort* était à Moſcou chez un Ambaſſadeur Danois vers l'an 1695. Le Czar Pierre avait alors dix-neuf ans; il vit ce Genevois, qui avait appris en peu de tems la langue Ruſſe, et qui parlait preſque toutes celles de l'Europe. *Le Fort* plut beaucoup au Prince; il entra dans ſon ſervice, et bientôt après dans ſa familiarité. Il lui fit comprendre, qu'il y avait une autre manière de vivre et de régner que celle, qui était malheureuſement établie

établie de tous les tems dans ſon vaſte empire; et ſans ce Genevois la Ruſſie ſerait peut-être encore barbare.

Il fallait être né avec une ame bien grande, pour écouter tout d'un coup un étranger, et pour ſe dépouiller des préjugés du trône et de ſa patrie. Le Czar ſentit, qu'il avait à former une nation et un empire: mais il n'avait aucun ſecours autour de lui. Il conçut dès-lors le deſſein de ſortir de ſes états, et d'aller comme Prométhée emprunter le feu céleſte pour animer ſes compatriotes. Ce feu divin il l'alla chercher chez les Hollandais, qui étaient il y a trois ſiècles auſſi dépourvûs d'une telle flamme que les Moſcovites. Il ne put exécuter ſon deſſein auſſi-tôt qu'il l'aurait voulu. Il fallut ſoutenir une guerre contre les Turcs, ou plutôt contre les Tartares, en 1696, et ce ne fut qu'après les avoir vaincus, qu'il ſortit de ſes Etats pour aller s'instruire lui-même de tous les arts, qui étaient abſolument inconnus en Ruſſie. Le Maître de l'Empire le plus étendu de la terre alla vivre près de deux ans à Amſterdam et dans le village de Sardam, ſous le nom *de Pierre Michaëlof.* On l'appellait communément Mr. *Pieter Bas.* Il ſe fit inſcrire dans le catalogue des Charpentiers de ce fameux village qui fournit de vaiſſeaux preſque toute l'Europe. Il maniait la hache et le compas; et quand il avait travaillé à ſon attelier à la conſtruction des vaiſſeaux, il étudiait la Géographie, la Géométrie et l'Hiſtoire. Dans les premiers tems le peuple s'attroupait autour de lui. Il écartait quelquefois les importuns d'une manière un peu rude, que ce peuple ſouffrait, lui qui ſouffre ſi peu de choſe. La première langue, qu'il apprit, fut le Hollandais; il s'adonna depuis à l'Allemand, qui lui parut une langue douce et qu'il voulut qu'on parlât à la Cour.

Il apprit auſſi un peu d'Anglais dans ſon voyage à Londres; mais il ne ſut jamais le Français, qui eſt devenu depuis la langue de Petersbourg ſous l'Impératrice Eliſabeth, à meſure que ce pays s'eſt civiliſé.

Sa taille était haute, ſa phyſionomie fière et majeſtueuſe, mais défigurée quelquefois par des convulſions, qui altéraient les traits de ſon viſage. On attribuait ce vice d'organes à l'effet d'un poiſon, qu'on diſait

ſait que ſa ſoeur Sophie lui avait donné. Mais le véritable poiſon était le vin et l'eau-de-vie, dont il fit ſouvent des excès, ſe fiant trop à ſon tempérament robuſte.

Il converſait également avec un artiſan et avec un Général d'armée. Ce n'était ni comme un Barbare, qui ne met point de diſtinction entre les hommes, ni comme un Prince populaire, qui veut plaire à tout le monde; c'était en homme qui voulait s'inſtruire.

On dit que les législateurs et les rois ne doivent point ſe mettre en colère; mais il n'y en eut jamais de plus emporté que Pierre le Grand, ni de plus impitoyable. Ce défaut dans un roi n'eſt pas de ceux qu'on répare en les avouant; mais enfin il en convenait, et il dit même à un magiſtrat de Hollande à ſon ſecond voyage: J'ai réformé ma nation, et je n'ai pu me réformer moi-même. Il eſt vrai, que les cruautés qu'on lui reproche, étaient un uſage de la Cour de Moſcou comme de celle de Maroc. Il n'était point extraordinaire de voir un Czar appliquer de ſa main royale cent coups de nerf de boeuf ſur les épaules nuës d'un premier Officier de la Couronne, ou d'une Dame du Palais, pour avoir manqué à leurs ſervices étant ivres, ou d'eſſayer ſon ſabre en faiſant voler la tête d'un criminel. Pierre avait fait quelques unes de ces cérémonies de ſon pays: *Le Fort* eut aſſez d'autorité ſur lui pour l'arrêter quelquefois ſur le point de frapper; mais il n'eut pas toujours *Le Fort* auprès de lui.

Son voyage en Hollande, et ſurtout ſon goût pour les arts, qui ſe développait, adoucirent un peu ſes moeurs: car c'eſt le privilège de tous les arts de rendre les hommes plus traitables. Il allait ſouvent déjeûner chez un Géographe, avec lequel il faiſait des cartes marines. Il paſſait des journées entières chez le célèbre *Ruyſch*, qui le premier trouva l'art de faire ces belles injections, qui ont perfectionné l'Anatomie et qui lui ôtent ſon dégout. Ce Prince ſe donnait lui-même à l'âge de vingt-deux ans l'éducation qu'un artiſan Hollandais donnerait à un fils, dans lequel il trouverait du génie, et cette eſpèce d'éducation était au-deſſus de celle qu'on avait jamais reçue ſur le Trône de Ruſſie.

Dans

Dans le même tems il envoyait de jeunes Moſcovites voyager et s'inſtruire dans tous les pays de l'Europe. Ces premières tentatives ne furent pas heureuſes. Ses nouveaux diſciples n'imitaient point leur maître. Il y en eut même un, qui étant envoyé à Veniſe ne ſortit jamais de ſa chambre, pour n'avoir pas à ſe reprocher d'avoir vu un autre pays que la Ruſſie. Cette horreur pour les pays étrangers leur était inſpirée par des prêtres Moſcovites, qui prétendaient, que c'était un crime horrible à un chrétien de voyager, par la raiſon que dans l'Ancien Teſtament il avait été défendu aux habitans de la Paleſtine de prendre les moeurs de leurs voiſins plus riches qu'eux et plus adroits.

En 1698 il alla d'Amſterdam en Angleterre, non plus en qualité de charpentier de vaiſſeau, non pas auſſi en celle de ſouverain, mais ſous le nom d'un Boyard Ruſſe, qui voyageait pour s'inſtruire. Il vit tout, et même il alla à la Comédie Anglaiſe où il n'entendait rien.

Le Roi *Guillaume* lui avait fait préparer une maiſon logeable; c'eſt beaucoup à Londres; les palais ne ſont pas communs dans cette ville immenſe, où l'on ne voit guères que des maiſons baſſes, ſans cour et ſans jardin, avec de petites portes, telles que celles de nos boutiques. Le Czar trouva ſa maiſon encor trop belle; il alla loger dans le quartier des matelots, pour être plus à portée de ſe perfectionner dans la marine. Il s'habillait même ſouvent en matelot, et il ſe ſervait de ce déguiſement, pour engager pluſieurs gens de mer à ſon ſervice.

Il manqua d'argent à Londres; des marchands vinrent lui offrir cent mille écus pour avoir la permiſſion de porter du tabac en Ruſſie. C'était une grande nouveauté en ce pays-là, et la religion même y était intéreſſée. Le patriarche avait excommunié quiconque fumerait du tabac, parceque les Turcs, leurs ennemis, fumaient, et le clergé regardait comme un de ſes privilèges d'empêcher la nation Ruſſe de fumer. Le Czar prit les cent-mille écus, et ſe chargea de faire fumer le clergé lui-même. Il lui préparait bien d'autres innovations. —

Après

Après avoir vu Vienne, il devait aller à Venise et ensuite à Rome; mais il fut obligé de revenir en hâte à Moscou sur la nouvelle d'une guerre civile, causée par son absence et par la permission de fumer. Les Strélits, ancienne milice des Czars, pareille à celle des Janissaires, aussi turbulente, aussi indisciplinée, moins courageuse et non moins barbare, fut excitée à la révolte par quelques Abbés et Moines, moitié Grecs, moitié Russes, qui représentèrent, combien Dieu était irrité qu'on prit du tabac en Moscovie et qui mirent l'état en combustion pour cette grande querelle. —

La guerre qu'il fit à Charles XII. pour recouvrer les provinces que les Suédois avaient autrefois conquises sur les Russes, ne l'empêcha pas, toute malheureuse qu'elle fut d'abord, de continuer ses réformes dans l'état et dans l'église.

Pour avoir plus de sujets, il voulut avoir moins de Moines, et ordonna que dorénavant on ne pourrait entrer dans un cloître qu'à cinquante ans; ce qui fit que dès son tems son pays fut de tous ceux qui ont des Moines, celui où il y en eut le moins. Mais après lui cette graine, qu'il déracinait, a repoussé par cette faiblesse naturelle qu'ont tous les religieux, de vouloir augmenter leur nombre, et par cette autre faiblesse qu'ont les gouvernemens, de le souffrir.

Il fit d'ailleurs des loix fort sages pour les desservans des églises, et pour la réforme de leurs moeurs, quoique les siennes fussent assez déréglées. — Avant lui les femmes vivaient toujours séparées des hommes; il était inouï, qu'un mari eût jamais vu la fille qu'il épousait. Il ne faisait connaissance avec elle qu'à l'église. Parmi les présens de nôces était une grosse poignée de verges, que le futur envoyait à la future, pour l'avertir, qu'à la première occasion elle devait s'attendre à une petite correction maritale. Les maris mêmes pouvaient tuer leurs femmes impunément, et on enterrait vives celles qui usurpaient ce même droit sur leurs maris.

Pierre abolit les poignées de verges, défendit aux maris de tuer leurs femmes, et pour rendre les mariages moins malheureux et mieux assortis, il introduisit l'usage de faire manger les hommes avec elles, et de présen-

présenter les prétendans aux filles avant la célébration; en un mot il établit et fit naître tout dans ses états jusqu'à la société. Une des plus difficiles entreprises du fondateur fut d'accourcir les robes et de faire raser les barbes de son peuple. Ce fut là l'objet des plus grands murmures; comment apprendre à toute une nation à faire des habits à l'Allemande et à manier le rasoir? On en vient à bout en plaçant aux portes des villes des tailleurs et des barbiers; les uns coupaient les robes de ceux qui entraient, les autres les barbes: les obstinés payaient quarante sols de notre monnoie. Bientôt on aima mieux perdre sa barbe que son argent.

Au milieu de ses réformes grandes et petites, qui faisaient les amusemens du Czar, et de la guerre terrible qui l'occupait contre Charles XII, il jeta les fondemens de l'importante ville et du port de Petersbourg en 1704, dans un marais, où il n'y avait pas une cabane. Pierre travailla de ses mains à la première maison; rien ne le rebuta; des ouvriers furent forcés de venir sur ce bord de la mer Baltique des frontières d'Astracan, des bords de la Mer Noire et de la Mer Caspienne. Il périt plus de cent-mille hommes dans les travaux qu'il fallut faire, et dans les fatigues et la disette, qu'on essuya: mais enfin la ville existe.

Quand il eut créé sa nation, il crut qu'il lui était bien permis de satisfaire son goût en épousant sa maîtresse, et une maîtresse, qui méritait d'être sa femme. Il fit ce mariage publiquement en 1712. Cette célèbre *Catherine*, orpheline née dans le village de Ringen en Estonie, nourrie par charité chez un Vicaire, mariée à un soldat Livonien, prise par un parti deux jours après ce premier mariage, avait passé du service des Généraux *Bauer* et *Schermetow* à celui de *Menzikof*, garçon pâtissier qui devint Prince et le premier homme de l'Empire; enfin elle fut l'épouse de Pierre le Grand, et ensuite Impératrice Souveraine après la mort du Czar, et digne de l'être. Elle adoucit beaucoup les moeurs de son mari, et sauva beaucoup plus de dos du *Knout* et beaucoup plus de têtes de la hâche, que n'avait fait le Général Le Fort. On l'aima, on la révéra. Un Baron Allemand n'eût point épousé Catherine,

rime, mais Pierre le Grand ne pensait pas que le mérite eût auprès de lui besoin de trente-deux quartiers. Les Souverains pensent volontiers, qu'il n'y a d'autre grandeur que celle qu'ils donnent, et que tout est égal devant eux. Il est bien certain que la naissance ne met pas plus de différence entre les hommes qu'entre un ânon dont le père portait du fumier, et un ânon dont le père portait des reliques. L'éducation fait la grande différence, les talens la font prodigieuse, la fortune encor plus.

Le Czarowitz *Alexis*, fils du Czar, qui épousa dit-on, comme lui, une esclave et qui comme lui quitta secrètement la Moscovie, n'eut pas un succès pareil dans ces deux entreprises, et il en coûta la vie au fils pour avoir imité mal à propos le père; ce fut un des plus terribles exemples de sévérité que jamais on ait donné du haut d'un trône, mais ce qui est bien honorable pour la mémoire de l'Impératrice Catherine, c'est qu'elle n'eut point de part au malheur de ce Prince, né d'un autre lit, et qui n'aimait rien de ce que son père aimait: on n'accusa point Catherine d'avoir agi en marâtre cruelle. Le grand crime du malheureux Alexis était d'être trop Russe, de désapprouver tout ce que son père faisait de grand et d'immortel pour la gloire de la nation. Un jour entendant des Moscovites qui se plaignaient des travaux insupportables qu'il fallait endurer pour bâtir Petersbourg: „Consolez-vous, dit-il, cette ville „ne durera pas longtems." Quand il fallait suivre son père dans ces voyages de cinq à six cents lieues, que le Czar entreprenait souvent, le Prince feignait d'être malade; on le purgeait rudement pour la maladie qu'il n'avait pas; tant de médecines jointes à beaucoup d'eau-de-vie altérèrent sa santé et son esprit. Il avait eu d'abord de l'inclination pour s'instruire; il savait la Géométrie, l'Histoire, avait appris l'Allemand, mais il n'aimait point la guerre, ne voulait point l'apprendre, et c'est ce que son père lui reprochait le plus. On l'avait marié à la princesse de Wolfenbuttel, soeur de l'Impératrice femme de Charles VI. en 1711. Ce mariage fut malheureux. On prétend que la princesse mourut de chagrin, si le chagrin peut donner la mort; et que

le Czarowitz épousa ensuite secrètement *Afrosine*, fille Finlandaise, grande, bien-faite et fort douce.

Les mécontentemens entre le père et le fils devinrent de jour en jour plus sérieux, jusque-là que Pierre dès l'an 1716 menaça le Prince de le déshériter, et le Prince lui dit qu'il voulait se faire moine.

Le Czar en 1717 renouvella ses voyages par politique et par curiosité; il alla enfin en France. Si son fils avait voulu se révolter, s'il y avait eu en effet un parti formé en sa faveur, c'était là le tems de se déclarer; mais au lieu de rester en Russie, et de s'y faire des créatures, il alla voyager de son côté, ayant eu bien de la peine à rassembler quelques milliers de ducats, qu'il avait secrètement empruntés. Il se jeta entre les bras de l'Empereur *Charles VI.* beau-frère de sa défunte femme. On le garda quelque tems très-incognito à Vienne; de là on le fit passer à Naples, où il resta près d'un an, sans que ni le Czar, ni personne en Russie, sût le lieu de sa retraite.

Pendant que le fils était ainsi caché, le père était à Paris, où il fut reçu avec les mêmes respects qu'ailleurs, mais avec une galanterie qu'il ne pouvait trouver qu'en France. S'il allait voir une manufacture, et qu'un ouvrage attirât plus ses regards qu'un autre, on lui en faisait présent le lendemain; il alla dîner à Petitbourg, chez Mr. le Duc d'Antin, et la première chose qu'il vît, fut son portrait en grand, avec le même habit qu'il portait. Quand il alla voir la Monnoie Royale des médailles, on en frappa devant lui de toute espèce, et on les lui présentait; enfin on en frappa une, qu'on laissa exprès tomber à ses pieds, et qu'on lui laissa ramasser. Il s'y vit gravé d'une manière parfaite, avec ces mots: PIERRE LE GRAND. Le revers était une Renommée et la Légende: VIRES ACQUIRIT EUNDO; allégorie aussi juste que flatteuse pour un Prince qui augmentait en effet son mérite par ses voyages.

En voyant le tombeau du Cardinal de Richelieu, et la statue de ce ministre, ouvrage digne de celui qu'il représente, le Czar laissa paraître un de ces transports, et dit une de ces choses qui ne peuvent partir que de ceux qui sont nés pour être de grands hommes. Il

monta

monta ſur le tombeau, embraſſa la ſtatue: Grand Miniſtre, dit-il, que n'es-tu né de mon tems; je te donnerais la moitié de mon Empire pour m'apprendre à gouverner l'autre. Un homme qui avait moins d'enthouſiaſme que le Czar, s'étant fait expliquer ces paroles prononcées en langue Ruſſe, répondit: S'il avait donné cette moitié, il n'auroit pas longtems gardé l'autre.

Le Czar, après avoir parcouru la France, où tout diſpoſe les moeurs à la douceur et à l'indulgence, retourna dans ſa patrie et y reprit ſa ſévérité. Il avait engagé enfin ſon fils à revenir de Naples à Petersbourg; ce jeune prince fut de là conduit à Moſcou devant le Czar ſon père, qui commença par le priver de ſa ſucceſſion au thrône, et lui fit ſigner un acte ſolemnel de renonciation, à la fin du mois de Janvier 1718, et en conſidération de cet acte le père promit à ſon fils de lui laiſſer la vie.

Il n'était pas hors de vraiſemblance, qu'un tel acte ſerait un jour annullé. Le Czar pour lui donner plus de force, oubliant qu'il était père et ſe ſouvenant ſeulement qu'il était fondateur d'un empire que ſon fils pouvait replonger dans la barbarie, fit inſtruire publiquement le procès de ce prince infortuné, ſur quelques réticences qu'on lui reprochait dans l'aveu qu'on avait d'abord exigé de lui.

On aſſembla des Evêques, des Abbés et des Profeſſeurs, qui trouvèrent dans l'Ancien Teſtament, que ceux qui maudiſſent leur père et leur mère doivent être mis à mort. Tel fut leur avis ſans rien conclure; mais c'était en effet ſigner un arrêt de mort. Alexis n'avait à la vérité jamais maudit ſon père; il avait voyagé ſans la permiſſion paternelle, et il avait écrit des lettres à ſes amis, par lesquelles il marquait ſeulement, qu'il eſpérait qu'on ſe ſouviendrait un jour de lui en Ruſſie. Cependant de cent-vingt-quatre juges ſéculiers qu'on lui donna, il ne s'en trouva pas un qui ne conclût à la mort; et ceux qui ne ſavaient pas écrire, firent ſigner les autres pour eux. On a dit dans l'Europe, on a ſouvent imprimé, que le Czar s'était fait traduire d'Eſpagnol en Ruſſe le procès criminel de *Don Carlos*, ce

Prince infortuné, que *Philippe II.* ſon père avait fait mettre dans une priſon, où mourut cet héritier d'une grande Monarchie; mais jamais il n'y eut de procès fait à Don Carlos, et jamais on n'a ſû la manière, ſoit violente, ſoit naturelle, dont ce Prince mourut. Pierre le plus deſpotique des Princes n'avait pas beſoin d'exemples. Ce qui eſt certain, c'eſt que ſon fils mourut dans ſon lit le lendemain de l'arrêt, et que le Czar avait à Moſcou une des plus belles Apoticaireries de l'Europe. Cependant il eſt probable, que le Prince *Alexis*, héritier de la plus vaſte monarchie du monde, condamné unanimément par les ſujets de ſon père, qui devaient être un jour les ſiens, put mourir de la révolution que fit dans ſon corps un arrêt ſi étrange et ſi funeſte. Le père alla voir ſon fils expirant, et on dit qu'il verſa des larmes. Mais malgré ces larmes, les roues furent couvertes de membres rompus des amis de ſon fils. Il fit couper la tête à ſon propre beau-frère le Comte *Lapuchin*, frère de ſa femme *Ottokeſa Lapuchin*, qu'il avait répudiée, et oncle du Prince *Alexis*. Le Confeſſeur du Prince eut auſſi la tête coupée. Si la Moſcovie a été civiliſée, il faut avouer que cette politeſſe lui a couté cher.

Le reſte de la vie du Czar ne fut qu'une ſuite de ſes grands deſſeins, de ſes travaux et de ſes exploits, qui ſemblaient effacer l'excès de ſes ſévérités, peut-être néceſſaires. Il faiſait ſouvent des harangues à ſa Cour et à ſon Conſeil. Dans une de ces harangues il leur dit, qu'il avait ſacrifié ſon fils au ſalut de ſes états.

Après la paix glorieuſe qu'il conclut enfin avec la Suède en 1721, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et du Vibourg, les Etats de Ruſſie lui déférèrent le nom de Grand, de Père de la patrie et d'Empereur. Ces Etats étaient repréſentés par le Sénat, qui lui donna ſolemnellement ces titres en préſence du Comte de Kinski, Miniſtre de l'Empereur, de Mr. de Campredon, Envoyé de France, des Ambaſſadeurs de Pruſſe et de Hollande; peu-à-peu les Princes de l'Europe ſe ſont accoutumés à donner aux Souverains de Ruſſie ce titre d'Empereur;

pereur; mais cette dignité n'empêche pas que les Ambassadeurs de France n'ayent partout le pas sur ceux de Russie.

VOLTAIRE.

XI.

DIALOGUE.

ENTRE PÉRICLÈS, UN GREC MODERNE, UN RUSSE.

PÉRICLÈS.

J'ai quelques questions à vous faire. Minos m'a dit que vous étiez Grec.

LE GREC.

Minos vous a dit la vérité; j'étais le très-humble esclave de la sublime Porte.

PÉRICLÈS.

Que parlez-vous d'esclave? un Grec esclave!

LE GREC.

Un Grec peut-il être autre chose?

LE RUSSE.

Il a raison: Grec et esclave, c'est la même chose.

PÉRICLÈS.

Juste ciel! que je plains mes pauvres compatriotes!

LE GREC.

Ils ne sont pas si à plaindre que vous vous l'imaginez: pour moi j'étais assez content de ma situation: je cultivais un petit coin de terre que le Pacha de Romélie avait eu la bonté de me donner; et pour cela je payais un tribut à sa Hautesse.

PÉRICLÈS.

Un tribut! Voilà un étrange mot dans la bouche d'un Grec! Mais, dites-moi, en quoi consistait cette marque humiliante de servitude?

LE GREC.

A abandonner une partie du fruit de mon travail, l'aîné de mes fils, et les plus belles de mes filles.

PÉRICLÈS.

Comment, lâche, tu livrais tes propres enfans à l'esclavage ! Vit-on jamais les contemporains de Miltiade, d'Aristide, et de Thémistocle. . . .

LE GREC.

Voilà des noms que je n'entendis prononcer de ma vie. Ces gens-là étaient-ils Bostangis, Capigi-bachis, ou Pachas à trois queues?

PÉRICLÈS (*au Russe*).

Quels sont ces titres ridicules et barbares dont le son vient déchirer mes oreilles? Je me suis sans doute adressé à quelque grossier Béotien, ou à un Spartiate imbécile. (*au Grec*). Vous avez sans doute entendu parler de Périclès?

LE GREC.

De Périclès! point du tout . . . . attendez. . . N'est-ce pas le nom d'un solitaire fameux?

PÉRICLÈS.

Qu'est-ce donc que ce solitaire? Etait-ce la première personne de l'état?

LE GREC.

Bon! ces gens-là n'ont rien de commun avec l'état, ni l'état rien de commun avec eux.

PÉRICLÈS.

Par quel moyen ce solitaire est-il donc devenu fameux? a-t-il, comme moi, livré des batailles, et fait des conquêtes pour sa patrie? a-t-il érigé quelques grands monumens aux Dieux, ou formé quelques établissemens utiles au public? a-t-il protégé les arts et encouragé le mérite?

LE GREC.

Non, l'homme, dont je veux parler, ne savait ni lire, ni écrire; il habitait dans une cabane où il vivait de racines. La première chose, qu'il faisait dès le matin, était de se déchirer les épaules à coups de fouët; il offrait à Dieu ses flagellations, ses veilles, ses jeunes et son ignorance.

PÉRICLÈS.

Et vous croyez, que la réputation de ce moine peut égaler la mienne?

LE

Le Grec.

Assûrément: nous autres Grecs nous révérons sa mémoire autant que celle d'aucun homme.

Périclès.

O destinée!.... Mais, dites-moi, ma mémoire n'est-elle pas toujours en vénération à Athènes? dans cette ville où j'ai introduit la magnificence et le bon goût?

Le Grec.

C'est-ce que je ne saurais vous dire. J'habitais un endroit qu'on appelle Sétines; c'est un petit misérable village, qui tombe en ruines, mais qui, à ce que j'ai ouï dire, fut autrefois une ville magnifique.

Périclès.

Ainsi vous connaissez aussi peu la fameuse et superbe ville d'Athènes, que les noms de Thémistocle et de Périclès? Il faut que vous ayez vécu en quelque endroit souterrain, dans un quartier inconnu de la Grèce.

Le Russe.

Point du tout, il vivait dans Athènes même.

Périclès.

Comment? il vivait dans Athènes, et il ne me connaît point! il ne sait pas même le nom de cette ville fameuse!

Le Russe.

Des milliers d'hommes habitent actuellement dans Athènes, et n'en savent pas plus que lui. Cette cité, jadis si opulente et si fière, n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre et sale bourg appellé Sétines.

Périclès.

Puis-je croire ce que vous me dites là?

Le Russe.

Tel est l'effet des ravages du tems et des inondations des barbares, plus déstructeurs encor que le tems.

Périclès.

Je sais très-bien que les successeurs d'Alexandre subjuguèrent la Grèce; mais Rome ne lui rendit-elle pas la liberté? Je n'ose pousser plus loin mes recherches, de crainte d'apprendre que ma patrie retomba dans l'esclavage.

Le

LE RUSSE.

Elle a depuis ce tems-là changé plusieurs fois de maîtres. Pendant un certain période la Grèce a partagé avec les Romains l'empire du monde, empire que ces deux puissances réunies n'ont pu conserver; mais pour ne parler que de la Grèce, elle a subi tour-à-tour le joug des Français, des Vénitiens et des Turcs.

PÉRICLÈS.

Voilà trois nations barbares, qui me sont absolument inconnues.

LE RUSSE.

Je reconnais bien un ancien Grec à ce langage. Tous les étrangers étaient à vos yeux des barbares sans en excepter même les Egyptiens, à qui vous deviez le germe de toutes vos connaissances. J'avoue qu'anciennement les Turcs ne connaissaient guères que l'art de conquérir, et qu'aujourd'hui ils ne savent guères que celui de garder leurs conquêtes; mais les Vénitiens, et surtout les Français, ont égalé vos Grecs à plus d'un égard, et les ont surpassés à beaucoup d'autres.

PÉRICLÈS.

Voilà une fort belle peinture; mais je crains bien qu'il n'y entre un peu de vanité. Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas Français?

LE RUSSE.

Point du tout, je suis Russe.

PÉRICLÈS.

A coup sûr les habitans de la terre entière ont changé de nom depuis que j'habite dans l'Elisée: je n'ai pas plus entendu parler des Russes que des Français, des Vénitiens et des Turcs. Cependant les connaissances, que vous montrez, me font présumer que votre nation est très-ancienne. Ne serait-elle pas un reste des Egyptiens dont vous disiez tout à l'heure de si belles choses?

LE RUSSE.

Non; je ne connais ce peuple que par vos historiens; pour notre nation, elle descend des Scythes et des Sarmates.

PÉRI-

PÉRICLÈS.

Est-il possible qu'un descendant des Sarmates et des Scythes connaisse mieux l'état de l'ancienne Grèce, que ne le connait un Grec moderne?

LE RUSSE.

Il y a tout au plus cinquante ans que nous avons entendu parler des Egyptiens, des Grecs et des Sarmates; un de nos Souverains, s'étant trouvé homme de génie, forma le dessein de bannir l'ignorance de ses états, et l'on vit s'y élever rapidement les arts et les sciences, des académies et des spectacles. Nous avons étudié l'histoire de tous les peuples, et notre histoire à mérité l'attention des autres peuples.

PÉRICLÈS.

J'avoue, que, pour produire ces sortes de métamorphoses, il ne faut dans un prince que la volonté et le courage; mais il est plus vrai encor que j'ai perdu bien du tems; j'espérais avoir rendu mon nom immortel, et je vois qu'il est déjà oublié dans mon propre pays.

LE RUSSE.

Je vous dirai, pour vous consoler, qu'il est connu dans le mien, et c'est à quoi je suis bien sûr que vous ne vous attendiez pas.

PÉRICLÈS.

J'en conviens; cependant je ne peux m'empêcher de regretter qu'Athènes ait oublié tout ce que j'ai fait pour elle. Allons, je vais me consoler avec Osiris, Minos, Lycurgue, Solon, et tous ces législateurs et fondateurs d'empires, dont les actions et les maximes sont comme les miennes plongées dans l'oubli. Je vois que la science est un astre, qui peut n'éclairer qu'une partie du globe à la fois, mais qui répand sa lumière successivement sur chacune d'elles. Le jour tombe chez une nation, dans l'instant où il se lève sur une autre.

VOLTAIRE.

XII.

L'HOMME SAUVAGE
ET
L'HOMME CIVIL.

Que les Européens auroient à rougir! Quels remords ne les déchireroient pas, s'ils venoient à réfléchir un instant sur leur barbarie à l'égard de ces misérables créatures, qu'ils ont eu l'audace et l'injustice d'appeller *sauvages?* Qu'est-ce qu'un homme, qui outrage l'humanité? c'est alors que dans le règne animal la bête féroce lui est bien supérieure. Comment aura-t-il le front, de faire parade de sa raison et de sa religion, quand il se dégradera lui-même au dessous de l'ours et tu tigre? Est-ce un de nos semblables, que l'homme monstre dont nous allons exposer l'atroce procédé?

Un pauvre Indien, au retour d'une chasse, qui avoit trompé ses fatigues et ses espérances, s'efforçoit de regagner sa cabane, il se traînoit, expirant de lassitude, et de besoin; ce qui ajoutoit à sa cruelle extrêmité, il avoit laissé une femme et trois enfans, dont l'existence étoit attachée à la sienne: c'étoit pour sa famille plutôt encore que pour lui-même, qu'il disputoit contre sa destruction, et qu'il aspiroit à reculer la fin.

Il se trouve dans le voisinage d'une plantation située sur les confins de la Virginie et devenue le domaine d'un de ces heureux usurpateurs, qui ont passé les mers pour s'emparer de ces contrées, et en chasser les possesseurs légitimes. L'Indien mourant se ranime: Oh! Grand Esprit *), s'écrie-t-il! je te rends graces! c'est toi, qui m'amènes en ce lieu! quoiqu'un de ces méchans d'Europe en soit le maître, il ne sera pas assez dénaturé pour me refuser ce que j'accorderois au dernier des animaux.

L'infortuné tente de nouveaux efforts; il respiroit à peine; il porte ses pas défaillans jusqu'à la plantation;

*) C'est un des noms, que les Sauvages donnent à l'Etre Suprême.

tion ; et tombant ſans force aux pieds du propriétaire, qui étoit aſſis à ſa porte : — Frère, donne-moi, je t'en conjure, un morceau de pain, je meurs d'inanition. — (l'Européen, loin de lui répondre, ne le regarda ſeulement pas). — Eſt-ce que tu ne m'entends point? J'ai une femme, j'ai des enfans : ſi je péris qui prendra ſoin d'eux?... Je ne puis te toucher! La ſoif me tourmente encore plus que la faim : ne me refuſe pas un verre de bierre! au moins donne-moi de l'eau, un peu d'eau. — „Retire-toi, chien d'Indien : tu n'auras „rien!" — Ce ſont les propres expreſſions du Sauvage d'Europe : celui-ci lève les yeux au ciel, et ſe contente, en ſe retirant, de proférer ſeulement ces mots à voix baſſe : Ma pauvre famille! et mon vieux père!

L'Européen, deux ou trois mois après, vient à chaſſer avec pluſieurs de ſes amis ; il s'écarte de ſes compagnons. Entraîné à la pourſuite de quelques pièces de gibier, il s'enfonce dans l'épaiſſeur des bois, marche preſque une journée entière, ſans aucun eſpoir de rejoindre ſa ſociété ; il eſt livré aux tourmens de la faim, de la ſoif, expoſé à l'inclémence de l'air, dans l'appréhenſion continuelle d'être déchiré par les bêtes féroces, dont les hurlemens retentiſſoient de toutes parts. Il apperçoit une habitation de ſauvage : il y court et demande en grace qu'on le conduiſe à la plantation Européenne la moins éloignée. La nuit approchoit. Il eſt trop tard, lui dit le maître de la cabane, pour nous mettre en route ; nous marcherions dans les ténèbres, reſte, crois-moi : tu y ſeras le bien venu, et demain, à la pointe du jour, je te rendrai le ſervice que tu déſires.

Auſſi-tôt on apporte au voyageur un morceau de venaiſon et des rafraîchiſſemens ; enſuite on étend ſur la terre pluſieurs peaux de caſtor, dont on lui compoſe un lit, et on l'invite à ſe coucher, en lui promettant, de le réveiller, le lendemain, à l'heure convenue.

L'Européen ſe diſoit : Cela eſt bien ſingulier! ces ſauvages ſont ſenſibles, humains comme nous! avec quelle affabilité, quelle bonté celui-ci m'a reçu! Je ne reviens point de ma ſurpriſe. Certainement mes compatrio-

patriotes d'Europe ne m'auroient pas fait un accueil plus obligeant!

L'aurore naissoit à peine, et ne permettoit pas de distinguer encore les objets. Le Sauvage tient parole à son hôte: il s'empressé de le réveiller, et l'accompagne jusqu'aux lieux, où sa route devoit le conduire sûrement à une plantation, dont il connoissoit le maître. Arrivés à ce chemin, le guide, au moment de sa séparation, prend la parole. — Regarde-moi. L'Européen l'envisage (le jour augmentoit); tous ses membres sont agités d'un frémissement subit; il pousse un cri, il se voit à la disposition de ce même Sauvage, qu'il avoit traité, il y a quelques mois, avec tant de barbarie; il tombe presque sans mouvement à ses pied: — Me pardonnerez-vous mon crime? car j'en ai commis un des plus énormes; j'en ai déjà trop ressenti la punition: vos procédés généreux.... L'Indien ne le laisse point achever. — Dès le moment que tu as mis le pied dans ma cabane, je t'ai reconnu; pour moi, je n'ai point voulu me faire connoître, parce que je t'aurois inspiré de la crainte, et que je t'eusse fait passer une mauvaise nuit. Il ajoute froidement: Quand tu verras un pauvre Indien mourant de soif, et demandant un verre d'eau, donne-le lui, et ne lui dis plus: Va t'en, chien d'Indien. Adieu! que le Grand Esprit te conduise, et qu'il te fasse un homme.

D'Arnaud.

XIII.

LE RICHE DIGNE DE L'ÊTRE.

On est porté à médire des riches, et il faut avouer, que la plupart font leur possible, pour justifier l'espèce de haine, qu'ils excitent, et qu'ils méritent. Ils irritent l'envie, et ils devroient chercher à l'adoucir, se faire pardonner, si l'on peut le dire, leur bonheur, qui est une espèce de crime aux yeux des infortunés: cependant il y a plus de plaisir à être juste, qu'à se mettre de mauvaise humeur contre des abus, presqu'inséparа-

ſéparables de l'opulence: on doit en effet l'eſtimer peu, mais ſe garder de l'eſprit d'une proſcription générale. La richeſſe ne gâte pas toujours le coeur: en voici une preuve, qui pourra peut-être la réconcilier avec l'humanité.

Un malheureux porteur d'eau, nommé Henri, malgré ſon extrême miſère, s'étoit marié très-jeune; il ſe voyoit père d'un nombre d'enfans; l'aîné, qu'il appelloit Charlot, diſparoît; le pauvre Henri en eſt inconſolable; on lui demandoit la cauſe de ſon chagrin: — Ah! n'ai-je pas tout perdu? mon fils Charlot, nous ne ſavons ce qu'il eſt devenu!

Les gens du monde, qui, ordinairement peu ſenſibles, ne reconnoiſſent d'autre bonheur, que d'être riche, avoient de la peine à concevoir qu'un miſérable porteur d'eau pût aimer, et regretter ſon fils. Le fils d'un porteur d'eau! Vous devriez, lui diſoit-on, plutôt que de vous affliger, rendre grace au ciel de l'événement; c'eſt pour vous une charge de moins. Ah! répondit Henri, vous ne ſavez donc point ce que c'eſt que d'être père? cela adoucit tous les maux, et mon fardeau ſeroit vingt fois plus lourd, qu'il me ſembleroit léger, ſi j'avois Charlot à mes côtés! On finit par ne plus écouter Henri, quand il ſe plaignoit de la perte de ſon enfant.

L'infortuné père continua pendant plus de trente années à porter ſes ſeaux, et à s'entretenir avec ſa femme de ſon cher Charlot. Je ne m'accoutume point à ſa perte, diſoit-il ſans ceſſe; je le vois toujours là, à nos côtés; il doit être bien grand!

La mère mourut, ainſi que pluſieurs de ſes enfans: ceux qui ſurvécurent, allèrent loin de leur père traîner leur miſérable exiſtence. Henri changea ſouvent de quartier, ſans changer de ſituation. On le voyoit, tout caſſé de fatigues et d'années, ſuccomber ſous la peine.

Il puiſoit de l'eau à la fontaine de la rue Richelieu: un embarras cauſé par des voitures, avoit forcé un brillant équipage de s'arrêter; trois hommes ſuperbement vêtus, fixèrent les regards de ce vulgaire, que des gens de leur eſpèce apperçoivent à peine. Le bon Henri oublioit ce qui l'avoit amené à la fontaine; il les con-

contemploit auſſi, en diſant dans ſon coeur: ils ſont bien heureux!

Tout-à-coup un cris s'élance du fond de la voiture: un des trois hommes ordonne vivement aux laquais de lui ouvrir la portière: il en ſort avec impétuoſité, ſe précipite vers le porteur d'eau, lui jette ſes deux mains au col, en s'écriant: Non, je ne me trompe point.... c'eſt mon père! c'eſt mon père, que j'embraſſe! Monſieur le Marquis, Monſieur le Comte, dit-il, en s'adreſſant aux perſonnes, qui étoient reſtées dans la voiture j'ai retrouvé mon père, que j'ai tant cherché! Oui, le voilà! le voilà! Oui, mes amis, continue-t-il, s'adreſſant à de pauvres gens, qui l'entouroient, c'eſt mon père!

Henri avoit d'abord été frappé de ſe voir embraſſé par un homme de ſi haute apparence, qu'il reconnoiſſoit ſi peu. — Eh! que faites-vous, Monſeigneur?.... en quoi ai-je mérité?... un malheureux tel que moi... ô ciel! ſeroit-il vrai! c'eſt... c'eſt mon fils Charlot!... Monſieur... quelle fortune... vous me faites bien de l'honneur... je te revois, mon cher Charlot! tu m'es rendu! vous voilà bien brave!... et moi je ne ſuis toujours qu'un miſérable porteur d'eau, mais... tu es heureux! tu es heureux!

Le père et le fils s'arroſoient de leurs larmes mutuelles; celui-ci ſort de ſon ivreſſe de ſenſibilité pour raconter en peu de mots ſon hiſtoire. Ne voulant point faire le métier de ſon père, il s'étoit échappé de ſon bouge; des circonſtances l'avoient conduit en Amérique; il y avoit amaſſé une fortune immenſe; envain s'étoit-il informé de ſes parens: on n'avoit pu lui en donner la moindre nouvelle: il les croyoit morts. — Il ſe rejette dans le ſein paternel et ſe tournant vers le Marquis: — Vous permettez bien, que mon père ait une place dans mon carroſſe? et auſſitôt il y fait monter le porteur d'eau, qui ne revenoit point de ſa ſurpriſe.

L'orgueil de Monſieur le Marquis parut un peu déconcerté; mais il fallut céder à la nature; c'étoit ſon jour de triomphe. Pour le Comte, il applaudit aux

tranſ-

transports de son ami, et de ce jour même, il l'aima encore davantage.

Il est assez inutile d'ajouter, que Henri, ainsi que les autres enfans, partagèrent les richesses de son fils; toute la famille se ressentit de son honheur. Ce qui fait naître encore plus l'estime, et l'on peut dire le respect en faveur du sensible et vertueux Charlot, c'est qu'il prenoit plaisir à publier lui-même son aventure, et chaque fois il versoit des larmes d'attendrissement.

D'Arnaud.

XIV.

LE POUVOIR DE LA PITIÉ.

Voulez-vous trouver des exemples touchans de sensibilité? gardez-vous d'aller les chercher parmi les riches: c'est chez le malheureux, le pauvre, que ces exemples vous frappent. Seroit-il donc nécessaire d'être infortuné pour être humain? Et devroit-on regarder les plaisirs du sentiment, comme les dédommagements du malheur?

Un misérable gagne-denier, à force de travaux et de sueurs, étoit venu à bout d'amasser la somme de cent écus: c'étoit pour lui le trésor même de la fortune. Robert (on l'appelloit ainsi) connoissoit toutes les souffrances de la misère; il voit une pauvre femme de ses amis réduite aux plus cruelles extrêmités; elle joignoit à son indigence les incommodités incurables de la vieillesse; on alloit la conduire en prison pour une dette de trois cent livres qu'il lui étoit impossible d'acquitter. Le gagne-denier se pénètre de sa peine; toute son ame s'ouvre à la pitié: il a beau se dire que cent écus font tout son bien, son unique ressource, que son existence est, en quelque sorte, attachée à cette somme: une voix impérieuse et pressante lui crie, c'est celle de la compassion, de ce sentiment où l'on reconnoit le souffle créateur d'un Dieu. Robert cède à cette impulsion divine; il est entraîné chez son amie; il y court avec un petit sac de cuir à la main. Tenez, dit-il aux satellites,

qui

qui se disposoient à emmener cette infortunée, prenez vîte, voilà ce qu'elle doit, et laissez-la en liberté.

Aussi-tôt il tombe sur une chaise, et se met à pleurer. Vous pleurez? lui dit-on. — Oh! c'est de contentement! Je suis si satisfait d'avoir empêché ma pauvre amie d'aller en prison. C'est tout ce que je possédois dans le monde; mais j'ai été si enchanté de le donner! Cela a été jusqu'à mon ame. Qu'on est heureux de pouvoir obliger! Les riches ont donc bien du plaisir! —

Robert ne tarde pas à être plongé lui-même dans toutes les horreurs de la nécessité: il va au bout de quelque tems chez Marie (c'est le nom de sa débitrice), la prie de lui rendre son argent; il lui expose sa triste situation: elle lui fait des promesses qu'elle espéroit remplir: sa destinée ne s'adoucit point: Marie est absolument hors d'état de s'acquitter. Robert redouble ses instances, ses supplications, ses plaintes; il ne peut rien arracher à l'indigence de cette malheureuse femme.

Après avoir accordé inutilement une infinité de délais, le gagne-denier aigri contre lui-même, et fatigué de sa propre infortune, vient à se reprocher son trop de sensibilité: — Je paye bien cher le seul plaisir peut-être, que j'aie gouté dans ma vie! J'avois été trop heureux!

Il rencontre un huissier de sa connoissance, qui saisit son accès de mauvaise humeur: Qu'avez-vous, l'ami? vous ne me paroissez pas dans votre assiette ordinaire? —

Robert raconte naïvement ce que lui est arrivé, ce que lui fait souffrir la privation de cet argent, qu'il a prêté avec tant de satisfaction. La tête vous a-t-elle tourné, mon pauvre Robert? Est-ce qu'on prête? Eh! quel diable de plaisir avez-vous imaginé là? — Elle étoit si malheureuse! On la traînoit en prison. — Eh! qu'est-ce que cela vous faisoit à vous? — Oh! il me sembloit que c'étoit moi-même qu'on emmenoit. — L'imbécille! Un homme sensé laisseroit plutôt pourrir toutes ses connoissances en prison, que d'aventurer un écu... — La pitié... — Tu t'avises d'être pitoyable! Te voilà joli garçon avec ta pitié! La pitié! toi?..

On

On voit bien, que tu n'es qu'une bête! — Une bête, moi! — Eh! oui, un nigaud. Avoir cent écus, et se les laisser attrapper! Va, tu n'es pas digne d'avoir de l'argent!... Elle doit bien se moquer de Monsieur Robert!

Il est peu d'hommes qui ayent le courage de supporter le ridicule; il n'appartient qu'à la religion ou à la vraie philosophie, de nous rendre insensibles à ce trait, le plus perçant peut-être que puisse nous décocher la malice humaine. Robert d'ailleurs avoit de l'amour-propre tout comme un autre, et ce ton railleur de l'huissier le piqua au vif. — Non, je ne suis point... je ne serai point un sot, voyez-vous; grand merci de vos excellents conseils! Ma foi, je l'avouerai, j'avois besoin de votre assistance pour me raffermir. C'est un coup du ciel, que votre rencontre! Là, endurcissez-moi bien, je vous prie! Oh! que si vous eussiez été avec moi... je ne serois pas certainement tombé dans une semblable embûche? En vérité, il n'est que des gens tels que vous pour apprendre à vivre! Ce que c'est que de savoir lire et écrire! Soyez-en sûr: dorénavant je me garderai bien de ne rien faire sans vous consulter. Je vous promets, de ne pas lâcher un sol, à moins que votre main ne pousse la mienne.

L'huissier, muni du pouvoir de Robert, qu'il a sû lui arracher, se hâte de remplir son rôle. Il poursuit avec une inflexibilité bien soutenue Marie, qui demande enfin à voir son créancier: Robert va chez elle. Voilà, lui dit la pauvre femme, vos cent écus, que j'ai eu tant de peine à vous rendre; pardonnez-moi, Monsieur Robert, si je ne me suis point acquittée plutôt; ce n'est pas faute de reconnoissance.... On m'a traitée bien durement! Et, en disant ces mots, Marie fond en larmes.

Le gagne-denier s'apperçoit que la chambre étoit entièrement démeublée; à peine restoit-il à cette infortunée une paillasse pour se coucher: il se saisit de son argent, et s'empresse de quitter ce misérable repaire.

Le trouble s'étoit emparé de Robert: il le poursuit. L'image de cette malheureuse femme, qui, selon les apparences, avoit tout vendu, pour le payer, lui déchiroit

chiroit l'ame. O ciel! o ciel! se dit-il, qu'ai-je fait! Elle a été mon amie, elle est accablée de pauvreté, de vieillesse; la voilà sans ressource! Je lui causerai la mort! ... Et moi... je suis jeune; j'ai de la santé, deux bras, en état de m'aider, et j'ai enlevé... Je me fais horreur! Oh! que les huissiers se moquent de moi tant qu'ils voudront!...

Robert se hâte de remonter l'escalier, s'élance dans la chambre: — Ma pauvre amie, excusez-moi, excusez-moi; reprenez ces cent écus je vous en conjure, et qu'il n'en soit plus question! Je suis encore moins à plaindre que vous. Allez, si j'en avois cru mon coeur, je ne vous aurois pas fait ce chagrin!

La bonne femme, touchée de ce procédé, veut combattre de générosité. — Non, quelque besoin que j'éprouve, il ne me fera pas autant souffrir, que si je retenois cette somme.... Je me mets à votre place.... Une autre fois, je vous le promets bien, je ne demanderai pas conseil.... C'est d'après moi seul que j'agirai. On a beau dire. La pitié fait grand plaisir!

Oui, nous ne nous lasserons pas de le répéter: compatissante sensibilité, c'est bien à ta délicieuse impression qu'on reconnoit, que l'homme est un ouvrage céleste; et malheur au coeur, qui ne fait pas te chérir, comme un des plus purs rayons de la Divinité.

D'ARNAUD.

XV.

ANTONIO ET ROGER.

Deux matelots, l'un Espagnol et l'autre François, étoient dans les fers à Alger: le premier s'appelloit Antonio: Roger étoit le nom de son compagnon d'esclavage. Le hasard voulut, qu'ils fussent employés aux mêmes travaux. L'amitié est la consolation de l'infortuné; elle adoucit le poids des chaînes, et semble nous tromper sur les peines les plus cruelles.

Antonio et Roger goutoient donc toutes les douceurs de cette amitié si peu connue des hommes; ils se com-

communiquoient leurs chagrins, leurs regrets; ils parloient ensemble de leur famille, de leur patrie, de la joie, qu'ils ressentiroient, si jamais ils se voyoient libres; ils pleuroient enfin dans le sein l'un de l'autre, et ce soulagement, car c'en étoit un, dont ils rendoient avec justice tous les jours graces au ciel, leur suffisoit, pour supporter la servitude et les fatigues, auxquelles ils étoient condamnés.

Ils travailloient à la construction d'un chemin, qui traversoit une montagne. L'Espagnol s'arrête, laisse tomber languissamment ses bras, et jettant un long regard sur la mer: Mon ami, dit-il, avec un profond soupir, tous mes voeux, mon ame même sont au bout de cette vaste étendue d'eau! Que ne puis-je la franchir avec toi! Je crois toujours voir ma femme, mes enfans, qui me tendent leurs mains du rivage de Cadix, ou qui donnent des larmes à ma mort!

Il étoit absorbé dans cette image accablante; chaque fois, qu'il revenoit à la montagne, sa vuè mélancolique s'attachoit sur cet espace immense, qui le séparoit de son pays, et de nouveaux gémissemens, toujours plus sombres, lui échappoient.

Antonio embrasse, un jour, avec transport son camarade: — Mon ami!... Mon ami! j'apperçois un vaisseau! Tiens, regarde: me tromperois-je!... Ne le vois-tu pas comme moi? Il n'abordera point ici, parce qu'on évite, comme tu le sais, les parages barbaresques;... mais ... demain, si tu veux, Roger.. nos maux finiront! Nous serons libres! — Nous serons libres? — Oui, demain ce navire passera à deux lieues environ du rivage, et alors du haut de ces rochers nous nous précipiterons dans la mer, et nous atteindrons le vaisseau, ou nous périrons. La mort n'est-elle pas préférable à une horrible servitude?

Si tu peux te sauver, lui dit Roger, je supporterai avec plus de résignation mon malheureux sort. Tu n'ignores pas, Antonio, combien tu m'es cher! Cette amitié, qui m'attache à toi, ne finira qu'avec ma vie, sois en assuré; je ne te demande qu'une grace: mon ami, va trouver mon père;.. qu'il sache.. — Que j'aille trouver ton père, mon cher Roger? Eh! que pré-

 tends-

tends-tu faire? Me feroit-il poffible d'être heureux de vivre un feul inftant, fi je te laiffois chargé de ces chaînes? — Mais, Antonio, je ne fais point nager, et tu le fais, toi. — Je fais t'aimer, repart l'Efpagnol, en ferrant avec vivacité Roger contre fa poitrine; mes jours font les tiens; nous nous fauverons tous deux. Va, l'amitié me prêtera des forces; n'en doute point; tu te tiendras attaché à cette ceinture. — Il eft inutile, Antonio d'y penfer. Je ne pourrois m'expofer à faire périr mon ami: l'idée feule... Laiffe-moi; cette ceinture m'échapperoit, et je t'entraînerois... — Eh bien, Roger, nous mourrons enfemble. Mais pourquoi concevoir ces craintes? Je te l'ai dit: l'amitié me foutiendra: je t'aime trop pour qu'elle ne produife point des miracles. Ceffe de combattre mon deffein... Je l'ai réfolu... Je m'apperçois, que les monftres qui nous gardent, nous épient; il y a de nos compagnons mêmes qui feroient affez lâches pour nous trahir. Adieu; j'entends la cloche, qui nous rappelle: il faut nous féparer. Adieu, mon cher Roger, à demain.

Ils font renfermés dans leur bagne. Antonio étoit rempli de fon projet: il fe voyoit déjà franchiffant la Méditerrannée, libre et dans le fein de fes compatriotes, entre les bras de fa femme et de fes enfans. Roger fe préfentoit un tableau bien différent: fon ami victime de fa générofité, emporté avec lui au fond de la mer, périffant enfin, quand peut-être, en ne s'occupant que de fa feul confervation, il eût pu fe fauver, et être rendu à une famille qui, felon les apparences, gémiffoit et fouffroit de fon efclavage. Non, fe difoit dans fon coeur le vertueux François, je ne céderai point aux follicitations d'Antonio, je ne lui cauferai point la mort pour prix de cette amitié fi généreufe qu'il m'a vouée; il fera libre. Mon malheureux père apprendra du moins que je vis encore, que je l'aime toujours. Hélas! je devois être l'appui de fa vieilleffe, le confoler! je lui étois néceffaire; peut-être en ce moment expire-t-il dans l'indigence, en défirant de voir, d'embraffer fon fils!... Allons, qu'Antonio foit heureux! je mourrai avec moins de douleur.

On ne vint pas le lendemain à l'heure ordinaire tirer les esclaves de la prison! l'Espagnol étoit dévoré d'impatience, et Roger ne savoit, s'il devoit se réjouir ou s'affliger de ce contre-tems.

Enfin, on les rend à leurs travaux; il ne pouvoient se parler; leur maître, ce jour-là, les avoit accompagnés. Antonio se contentoit de regarder Roger et de soupirer; quelquefois il lui montroit des yeux la mer, et ne pouvoit à cet aspect contenir des mouvemens toujours prêts à lui échapper.

Le soir arrive: ils se trouvent seuls. Saisissons le moment, s'écrie l'Espagnol, en s'adressant à son compagnon: Viens! — Non, mon ami, jamais je ne pourrai me résoudre à exposer ta vie! Adieu, . . . adieu. . . Antonio, je t'embrasse pour la dernière fois. Sauve-toi, je t'en conjure; ne perds point de temps; et souviens-toi toujours de notre tendre amitié; je te prie seulement de me rendre le service, que tu m'as promis à l'égard de mon père; il doit être bien vieux, bien à plaindre! va le consoler. S'il avoit besoin de quelques secours . . . mon ami. . . .

A ces mots, Roger tombe dans les bras d'Antonio en versant un torrent de larmes: son ame étoit déchirée. — Tu pleures, Roger! ce ne sont pas des pleurs qu'il faut: c'est du courage. Ne résiste plus. Si tu diffères encore une minute, nous sommes perdus; peut-être ne retrouverons-nous jamais l'occasion. Choisis: ou laisse-toi conduire, ou je me brise la tête sur ces rochers.

Le François veut encore faire des représentations: Antonio le regarde tendrement, l'embrasse, gagne le sommet d'un rocher, et s'élance avec lui dans la mer.

Ils vont d'abord au fond, reviennent au-dessus des flots; Antonio s'arme de toutes ses forces, nâge en retenant Roger, qui semble encore se refuser aux efforts de son ami, et craindre de l'entraîner dans sa perte.

Les personnes, qui étoient dans le vaisseau restent frappés d'un spectacle, qu'elles ne pouvoient distinguer: elles imaginent qu'un monstre marin s'approchoit du navire: un nouvel objet détourne leur curiosité: on apperçoit une chaloupe s'empresser de quitter le rivage,

ge, et pourſuivre avec précipitation ce qu'on avoit pris pour quelque poiſſon monſtrueux: c'étoient les ſoldats prépoſés à la garde des eſclaves, qui brûloient de réjoindre Antonio et Roger; celui-ci les voit venir, et jette en même temps les yeux ſur ſon ami, qui commençoit à s'affoiblir, il fait un effort pour ſe détacher d'Antonio. On nous pourſuit, lui dit-il, ſauve-toi, et laiſſe-moi périr; je ralentis ta courſe! A peine a-t-il achevé ces mots, qu'il tomboit au fond de la mer: un nouveau tranſport enflamme l'Eſpagnol: il s'élance vers le François, le reprend au moment qu'il périſſoit, et tous deux diſparoiſſent.

La chaloupe incertaine de quel côté pourſuivre la route, s'étoit arrêtée, tandis qu'une barque détachée du navire, alloit reconnoître ce qu'ils n'avoient fait qu'entrevoir. Les flots recommencent à s'agiter; on diſtingue enfin deux hommes, dont l'un, qui tenoit l'autre embraſſé, s'efforçoit de nager vers la barque. On fait force de rames pour arriver à leur ſecours; Antonio eſt prêt de laiſſer échapper Roger. Il entend qu'on lui crie de cette barque; il ſerre ſon ami, fait de nouveaux efforts, et ſaiſit d'une main défaillante un des bords de la barque, il retomboit, on les retient tous les deux.

L'épuiſement avoit gagné Antonio: il n'a que le temps de s'écrier: Qu'on porte du ſecours à mon ami! je me meurs! Toutes les horreurs de la mort ſe répandent ſur ſon viſage. Roger, qui étoit évanoui, rouvre les yeux, lève la tête, et voit Antonio étendu à ſes côtés, et ne donnant plus aucun ſigne de vie. Il s'élance ſur ſon corps, l'embraſſe, l'inonde de ſes larmes, pouſſe mille cris: — Mon ami! mon bienfaiteur! c'eſt moi qui ſuis ton aſſaſſin! Mon cher Antonio, tu ne m'entends plus! C'eſt donc là ta récompenſe de m'avoir ſauvé la vie? Ah qu'on ſe hâte de me l'ôter cette vie malheureuſe! je ne puis plus la ſupporter! j'ai perdu mon ami!

Roger veut ſe poignarder. On lui arrache une épée dont il s'étoit ſaiſi; il apprend, au milieu des ſanglots, les détails de ſon aventure aux gens de la barque; il retomboit toujours ſur le corps d'Antonio: Qu'on ne m'empêche point de mourir! Oui, (en couvrant ce corps

corps pâle de ses baisers et de ses pleurs).. Mon ami, je vais te suivre... Ayez pitié de moi! au nom de Dieu, laissez-moi mourir.

Le ciel, qui, sans doute, est touché des larmes des hommes, lorsqu'elles sont sincères, donne des marques de sa bonté. Antonio laisse exhaler un soupir; Roger pousse un cri de joie: — Il n'est point mort! il n'est point mort! On se réunit à lui pour donner des secours au généreux Espagnol. Enfin il lève un oeil appesanti: ses premiers regards cherchent à se fixer sur le François: à peine l'a-t-il apperçu avec le cri même du coeur: J'ai pu sauver mon cher Roger!

La barque est revenue au vaisseau. Ces deux hommes inspirent une sorte de respect à l'équipage, tant la vertu a des droits sur toutes les ames! Ils excitent un intérêt puissant; tous se disputent le plaisir de les obliger. Roger, arrivé en France, court dans les bras de son père, qui pensa expirer d'un excès de joie, et il fut nommé gondolier de Versailles. L'Espagnol, à qui l'on avoit offert un poste très-avantageux pour un homme de son état, préféra d'aller rejoindre sa femme et ses enfans; mais l'absence ne diminua rien de son amitié. Il demeura en correspondance de lettres avec Roger, et cette correspondance s'est soutenue jusqu'à la mort de ce dernier, qui en expirant, parloit encore de son cher Antonio.

D'Arnaud.

XVI.

DE LA RELIGION DES QUAKERS.

J'ai cru, que la doctrine et l'histoire d'un peuple aussi extraordinaire que les Quakers méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire, j'allai trouver un des plus célèbres Quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avait sû mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. J'allai le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite,

petite, mais bien bâtie, et ornée de ſa ſeule propreté. Le Quaker était un vieillard frais, qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les paſſions, ni l'intempérance. Je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble, ni plus engageant que le ſien. Il était vêtu comme tous ceux de ſa religion, d'un habit ſans plis dans les côtés, et ſans boutons ſur les poches ni ſur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos Eccléſiaſtiques. Il me reçut avec ſon chapeau ſur la tête, et s'avança vers moi ſans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politeſſe dans l'air ouvert et humain de ſon viſage, qu'il n'y en a dans l'uſage de tirer une jambe derrière l'autre, et de porter à la main ce qui eſt fait pour couvrir la tête. Ami, me dit-il, je vois que tu es étranger; ſi je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler. Monſieur, lui dis-je en me courbant le corps, et en gliſſant un pied vers lui ſelon notre coutume, je me flatte, que ma juſte curioſité ne vous déplaira pas, et que vous voudrez bien me faire l'honneur, de m'inſtruire de votre Religion. Les gens de ton pays, me répondit-il, font trop de complimens et de révérences; mais je n'en ai encor vu aucun qui ait eu la même curioſité que toi. Entre, et dînons d'abord enſemble. Je fis encor quelques mauvais complimens, parce qu'on ne ſe défait pas de ſes habitudes tout d'un coup, et après un repas ſain et frugal, qui commença et qui finit par une prière à Dieu, je me mis à interroger mon homme.

Il me rendit raiſon, en peu de mots, de quelques ſingularités, qui expoſent cette ſecte au mépris des autres. Avoue, dit-il, que tu as bien eu de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau ſur la tête, et en te tutoyant. Cependant tu me parais trop inſtruit, pour ignorer que du tems de Chriſt aucune nation ne tombait dans le ridicule de ſubſtituer le pluriel au ſingulier: on diſait à Céſar Auguſte, *je t'aime, je te prie, je te remercie;* il ne ſouffrait pas même qu'on l'appellât Monſieur, Dominus. Ce ne fut que longtems après lui, que les hommes s'aviſèrent de ſe faire appeller *vous* au lieu de

tu,

tu, comme s'ils étaient doubles, et d'uſurper les titres impertinens de *Grandeur*, *d'Eminence*, *de Sainteté*, *de Divinité* même, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les aſſurant, qu'ils ſont avec un profond reſpect, et avec une fauſſeté infame, leurs très-humbles et très-obéiſſans ſerviteurs. C'eſt pour être plus ſur nós gardes contre cet indigne commerce de menſonges et de flatteries, que nous tutoyons également les Rois et les charbonniers, que nous ne ſaluons perſonne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du reſpect que pour les Loix. Nous portons auſſi un habit un peu différent des autres hommes afin que ce ſoit pour nous un avertiſſement continuel de ne leur pas reſſembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celle de l'humilité Chrétienne. Nous fuyons les aſſemblées de plaiſir, les ſpectacles, le jeu; car nous ſerions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des coeurs, en qui Dieu doit habiter. Nous ne faiſons jamais de ſermens, pas même en Juſtice; nous penſons, que le nom du Très-Haut ne doit pas être proſtitué dans les débats miſérables des hommes. Lorſqu'il faut que nous comparaiſſions devant les Magiſtrats pour les affaires des autres, (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un *oui* ou par un *non,* et les juges nous en croyent ſur notre ſimple parole, tandis que tant d'autres Chrétiens ſe parjurent ſur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre; ce n'eſt pas que nous craignions la mort, au contraire, nous béniſſons le moment qui nous unit à l'Etre des Etres; mais c'eſt que nous ne ſommes ni loups, ni tigres, ni dogues; mais hommes, mais Chrétiens. Notre Dieu, qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis, et de ſouffrir ſans murmure, ne veut pas, ſans doute, que nous paſſions la mer pour aller égorger nos frères. Et lorſqu'après des batailles gagnées, tout Londres brille d'illuminations, que le Ciel eſt enflammé de fuſées, que l'air retentit du bruit des actions de graces, des cloches, des orgues, des canons; nous gémiſſons en ſilence ſur ces meurtres, qui cauſent la publique allégreſſe.

VOLTAIRE.

Cette

* * *

Cette ſecte humaine et pacifique s'éleva en Angleterre, parmi les troubles de la guerre ſanglante qui vit un roi traîné ſur l'échafaud par ſes propres ſujets. Elle eut pour fondateur George Fox, né dans une condition obſcure. Un tour d'eſprit ſingulier qui le portoit à la contemplation religieuſe, le dégouta d'une profeſſion mécanique, et lui fit quitter ſon attelier. Pour ſe détacher entièrement des affections de la terre, il rompit toute liaiſon avec ſa famille; et de peur de contracter de nouveaux liens, il ne voulut plus avoir de demeure fixe. Souvent il s'égaroit dans les bois, ſans autre compagnie, ſans autre amuſement que ſa bible. Avec le tems même, il parvint à ſe paſſer de ce livre, quand il crut y avoir aſſez puiſé l'inſpiration des prophètes et des apôtres.

C'eſt alors qu'il chercha des proſélytes. Bientôt il ſe vit ſuivi d'une foule de diſciples, qui par la biſarrerie de leurs idées ſur des objets incompréhenſibles, ne pouvoient qu'étonner et faſciner les eſprits ſenſibles au merveilleux.

La ſimplicité de leur vêtement fut ce qui frappa d'abord tous les yeux. Sans galons, ſans broderies, ni dentelles, ni manchettes, ils bannirent tout ce qu'ils appeloient ornement ou ſuperfluité. Point de plis dans leurs habits; pas même un bouton au chapeau, parce qu'il n'eſt pas toujours néceſſaire. Ce mépris ſingulier pour les modes les avertiſſoit d'être plus vertueux que les autres hommes, dont ils ſe diſtinguoient par des dehors modeſtes.

Toutes les déférences extérieures, que l'orgueil et la tyrannie impoſèrent à la foibleſſe, devinrent odieuſes aux Quakers, qui ne vouloient avoir ni maîtres, ni ſerviteurs. Ils évitoient juſqu'à ces uſages de civilité, qui tirent leur origine de la crainte. Ils n'accordoient à perſonne aucun titre de diſtinction et d'honneur. *L'excellence et l'éminence* ne convenoient pas, diſoient-ils, à des vers de terre. Le nom *d'ami* ne devoit ſe refuſer à perſonne entre des citoyens et des chrétiens. La révérence étoit une gêne ridicule et céré-

cérémonieufe. Se découvrir la tête en faluant, étoit manquer à foi pour honorer les autres. Le magiftrat même ne pouvoit leur extorquer aucun figne extérieur de confidération. Revenus à l'ancienne majefté des langues, ils tutoyoient les hommes, même les rois.

L'auftérité de leur morale ennobliffoit la fingularité de leurs manières. Porter les armes, leur paroiffoit un crime; fi c'étoit pour attaquer, on péchoit contre l'humanité; fi c'étoit pour fe défendre, on péchoit contre le chriftianifme. Leur évangile étoit la paix univerfelle. Donnoit-on un foufflet à un Quaker, il préfentoit l'autre joue: lui demandoit-on fon juftaucorps, il offroit de plus fa vefte. Jamais ces hommes juftes n'exigeoient pour leur falaire que le prix légitime, dont ils ne vouloient point fe relâcher. Jurer devant un tribunal même la vérité, leur fembloit une proftitution du nom de l'Etre Saint, pour de miférables débats entre des êtres vils et mortels.

Le mépris qu'ils avoient pour les vains dehors de la politeffe dans la vie civile, fe changeoit en averfion pour les cérémonies du culte dans le rit eccléfiaftique. Auffi ne vouloient-ils point de clergé. Chaque fidèle recevoit immédiatement de l'Efprit Saint une illumination, un caractère bien fupérieur au facerdoce. Quand ils étoient réunis, le premier qui fe fentoit éclairé du ciel, fe levoit, et révéloit fes infpirations. Les femmes même étoient fouvent douées de ce don de la parole, qu'elles appelloient don de prophétie. Quelquefois plufieurs de ces frères en Dieu parloient en même tems; mais plus fouvent régnoit un profond filence dans toute l'affemblée.

L'enthoufiafme qui naiffoit également et de ces méditations et de ces difcours, irrita dans ces fectaires la fenfibilité du genre nerveux, au point de leur occafionner des convulfions. C'eft pour cela qu'on les appella *Quakers*, qui fignifie en Anglois *Trembleurs*. C'étoit affez de ridiculifer leur manie, pour les en guérir à la longue. Mais on la rendit contagieufe par la perfécution. Tandis que toutes les autres fectes nouvelles étoient encouragées, on pourfuivit, on tourmen-

tr

ta celle-ci par des peines de toute eſpèce. L'hôpital des fous, la priſon, le fouet, le pilori, furent décernés à des dévots, dont le crime et la folie étoient de vouloir être raiſonnables et vertueux à l'excès. Leur magnanimité dans les ſouffrances excita d'abord la pitié, puis l'admiration. Cromwel même, après avoir été l'un de leurs plus ardens perſécuteurs, parce qu'ils ſe gliſſoient dans les camps pour dégoûter les ſoldats d'une profeſſion ſanguinaire et deſtructive, Cromwel leur donna des marques publiques de ſon eſtime. Il eut la politique de vouloir les attirer dans ſon parti, pour lui concilier plus de reſpect et de conſidération; mais on éluda, ou l'on rejetta ſes invitations; et depuis il avoua que c'étoit l'unique réligion où il n'avoit pu rien gagner avec des guinées.

De tous ceux qui donnèrent de l'éclat à cette ſecte, le ſeul qui mérita d'occuper la poſtérité, fut Guillaume Penn. Il étoit fils d'un amiral de ce nom aſſez heureux pour avoir obtenu la confiance du Protecteur et des deux Stuarts, qui tinrent après lui, mais d'une main moins aſſurée, les rênes du gouvernement. Cet habile marin, plus ſouple et plus inſinuant qu'on ne l'eſt dans ſa profeſſion, avoit fait des avances conſidérables dans différentes expéditions, dont il avoit été chargé. Le malheur des tems n'avoit guère permis qu'on le rembourſât durant ſa vie. Après ſa mort, l'état des affaires n'étant pas devenu meilleur, on fit à ſon fils la propoſition de lui donner, au lieu d'argent, un territoire immenſe dans le continent de l'Amérique. C'étoit un pays qui, quoiqu'entouré de colonies Angloiſes, et même anciennement découvert, avoit toujours été négligé. La paſſion de l'humanité lui fit accepter avec joie cette ſorte de patrimoine, qu'on lui cédoit preſque en ſouveraineté héréditaire. Il réſolut d'en faire l'aſyle des malheureux, et le ſéjour de la vertu. Avec ce généreux deſſein, il partit vers la fin de l'an 1681 pour ſon domaine, qui fut appellé dès-lors Penſilvanie. Tous les Quakers que le clergé perſécutoit, parce qu'ils refuſoient de payer la dîme et les autres taxes impoſées par l'avarice eccléſiaſtique, demandoient à le ſuivre.

Mais

Mais par une prévoyance éclairée, il ne voulut en amener d'abord que deux mille.

Son arrivée au nouveau monde fut ſignalée par un acte d'équité qui fit aimer ſa perſonne et chérir ſes principes. Peu ſatisfait du droit que lui donnoit ſur ſon établiſſement la ceſſion du miniſtère Britannique, il réſolut d'acheter des naturels du pays, le vaſte territoire qu'il ſe propoſoit de peupler. On ne ſait point le prix qu'y mirent les ſauvages; mais quoiqu'on les accuſe de ſtupidité, pour avoir vendu ce qu'ils ne devoient jamais aliéner, Penn n'en eut pas moins la gloire d'avoir donné en Amérique un exemple de juſtice et de modération, que les Européens n'avoient pas même imaginé juſqu'alors. Il légitima ſa poſſeſſion autant qu'il dépendoit de ſes moyens. Enfin il ajouta par l'uſage qu'il en fit ce qui pouvoit manquer à la ſanction du droit qu'il y acquéroit. Les Amériquains prirent pour ſa nouvelle colonie autant d'affection, qu'ils avoient conçu d'éloignement pour toutes celles, qu'on avoit fondées à leur voiſinage, ſans conſulter leurs droits ni leur volonté. Dès-lors s'établit entre les deux peuples une confiance réciproque, dont rien n'altéra jamais la douceur, dont une bonne foi mutuelle reſſerra de plus en plus les liens.

L'humanité de Penn ne pouvoit pas ſe borner aux ſauvages. Elle s'étendit ſur tous ceux qui viendroient habiter ſon empire. Comme le bonheur des hommes y devoit dépendre de la législation, il fonda la ſienne ſur les deux pivots de la ſplendeur des états et de la félicité des citoyens: la propriété, la liberté. C'eſt ici qu'il faut ſe dédommager du dégoût, de l'horreur ou de la triſteſſe qu'inſpire l'hiſtoire moderne, et ſurtout l'hiſtoire de l'établiſſement des Européens au nouveau monde. Juſqu'ici ces barbares n'ont ſû qu'y dépeupler avant que de poſſéder, qu'y ravager avant de cultiver. Il eſt tems de voir les germes de raiſon, du bonheur et de l'humanité ſemés dans la ruine et la dévaſtation d'un hémiſphère, où fume encor le ſang de tous ſes peuples policés ou ſauvages.

Le vertueux législateur établit la tolérance pour fondement de la ſociété. Il voulut que tout homme

qui

qui reconnoîtroit un Dieu, participât au droit de cité; que tout homme, qui l'adoreroit ſous le nom de Chrétien, participât à l'autorité. Mais laiſſant à chacun la liberté d'invoquer cet être à ſa manière, il n'admit point d'Egliſe dominante en Penſilvanie, point de contribution forcée pour la conſtruction d'un temple, point de préſence aux exercices religieux qui ne fût volontaire.

Penn, jaloux de l'immortalité de ſon nom, tranſmit à ſa famille le droit de nommer un gouverneur à ſa colonie, mais ne donna point à ce chef d'autorité ſans le concours des députés du peuple. Tous les propriétaires des terres qui avoient intérêt à la loi, comme à la choſe que la loi régit, devoient être électeurs et pouvoient être élus. Les loix ſeroient faites à la pluralité des ſuffrages; mais il falloit les deux tiers des voix pour établir un impôt. C'étoit dès-lors un don des citoyens plutôt qu'une taxe du gouvernement. Pouvoit-on accorder moins de douceurs à des hommes, qui ſeroient allés chercher la paix au-delà des mers?

C'eſt ainſi que penſoit l'incomparable Penn. Il céda pour vingt livres ſterlings, mille acres de terre à ceux qui pouvoient les acheter à ce prix. Tout habitant qui n'en avoit pas la faculté, obtint pour lui, pour ſa femme, pour chacun de ſes enfans au-deſſus de ſeize ans, pour chacun de ſes ſerviteurs, cinquante acres de terre, à la charge d'une rente annuelle et perpétuelle d'un denier Anglois par acre. Le législateur aſſura pour l'avenir à tout homme qui deviendroit majeur cinquante acres, ſous l'unique redevance de deux ſchelings.

Pour aſſurer à jamais ces propriétés, on établit des tribunaux qui gardent les loix conſervatrices des biens. De peur qu'il n'y eût des gens intéreſſés à provoquer, à prolonger les procès, il fut ſévèrement défendu à tous ceux, qui devoient prêter leur miniſtère, d'exiger et d'accepter aucun ſalaire pour leurs bons offices. De plus chaque canton fut obligé de nommer trois arbitres ou pacificateurs, qui devoient tâcher de concilier les différens à l'amiable, avant qu'on pût les porter devant une cour de juſtice.

L'at-

L'attention à prévenir les procès, naissoit d'un penchant à prévenir les crimes. Les loix, dans la crainte d'avoir des vices à punir, allèrent au devant de leur source, l'indigence et l'oisiveté. On statua que tout enfant au dessous de douze ans, quelle que fût sa condition, seroit obligé d'apprendre une profession. Ce réglement assuroit la subsistance au pauvre, et préparoit une ressource au riche contre les revers de fortune. En même tems elle mettoit entre les hommes plus d'égalité, en les rappellant à leur commune destination qui est le travail, soit des mains ou de l'esprit.

Ces premières institutions devoient par elles-mêmes amener une excellente législation. Celle-ci se montra singulièrement dans la prospérité rapide et soutenue de la Pensilvanie. Cette république, sans guerres, sans conquêtes, sans efforts, sans aucune de ces révolutions qui frappent les yeux du vulgaire inquiet et passionné devint un spectacle pour l'univers entier. Ses voisins, malgré leur barbarie, furent enchaînés par la douceur de ses moeurs; et les peuples éloignés, malgré leur corruption, rendirent hommage à ses vertus. Toutes les nations aimèrent à voir réaliser et renouveller les tems héroïques de l'antiquité, que les moeurs et les loix de l'Europe leur avoient fait prendre pour une fable.

RAYNAL.

XVII.

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

Les royaumes de Castille et d'Arragon venoient de se réunir par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle. Cette réunion, et la conquête des provinces que les Maures avoient possédées si long-tems en Espagne, donnoient à cette monarchie une considération dans l'Europe égale à celle des plus grandes puissances. Le gouvernement ne s'occupoit que du soin d'affermir son autorité, et d'établir l'ordre dans ses possessions. Les richesses que les Portugais commençoient à rapporter d'A-

d'Afrique, n'avoient point excité ſon émulation; et la Cour ne ſongeoit point à des découvertes dans des mers éloignées.

Un homme obſcur, plus avancé que ſon ſiècle dans la connoiſſance de l'aſtronomie et de la navigation, ſembloit veiller à l'agrandiſſement de l'Eſpagne. Chriſtophe Colomb ſentoit comme par inſtinct, qu il devoit y avoir un autre continent, et que c'étoit à lui de le découvrir. Les Antipodes, que la raison même traitoit de chimère, et la ſuperſtition d'erreur et d'impiété, étoit aux yeux de cet homme de génie, une vérité inconteſtable. Plein de cette idée, la plus fière qui ſoit entrée dans l'eſprit humain, il propoſa à Gênes, ſa patrie, de mettre ſous ſes loix un autre hémiſphère. Mépriſé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, et par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver ouverte à toutes les entrepriſes maritimes, il porta ſes vues et ſes projets à Iſabelle.

Les miniſtres de cette princeſſe prirent d'abord pour un viſionnaire un homme, qui vouloit découvrir un monde. Ils le traitèrent long-tems avec cette hauteur inſultante, que les hommes communs, quand ils ſont en place, ont pour les hommes de génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit comme tous ceux, qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui le roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petiteſſes de l'avarice, les délais de la pareſſe. Son ame, ferme, élevée, courageuſe, ſa prudence et ſon adreſſe le firent enfin triompher de tous les obſtacles. On lui accorda trois petits vaiſſeaux, et quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3. Août 1492, avec le titre d'Amiral et de Vice-Roi des iſles, des terres, qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ſes équipages épouvantés de l'immenſe étendue des mers qu'ils avoient mis entr'eux et leur patrie, commencèrent à déſeſpérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient et pluſieurs fois il fut propoſé, de jetter Colomb dans les flots, et de retourner en Eſpagne. L'amiral diſſimula le plus qu'il lui fut poſſible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que

ſi

ſi dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route d'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fond avec ſa ſonde, et des indices qui trompent rarement, lui faiſoient juger, qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

Ce fut au mois d'Octobre, que fut découvert le nouveau monde. Colomb aborda à une des iſles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, et dont il prit poſſeſſion au nom d'Iſabelle. Perſonne en Eſpagne ne ſe doutoit alors, qu'il pût y avoir quelque injuſtice à s'emparer d'un pays, qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les inſulaires à la vue des vaiſſeaux et de ces hommes ſi différens d'eux, furent d'abord effrayés, et prirent la fuite. Les Eſpagnols en arrêtèrent quelques-uns, qu'ils renvoyèrent après les avoir comblés de careſſes et de préſens. Il n'en fallut pas davantage pour raſſurer toute la nation.

Ces peuples vinrent ſans armes ſur le rivage. Plusieurs entrèrent dans les vaiſſeaux; ils examinoient tout avec admiration. On remarquoit en eux de la confiance et de la gaieté. Ils apportoient des fruits; ils mettoient les Eſpagnols ſur leurs épaules, pour les aider à deſcendre à terre. Les habitans des iſles voiſines montrèrent la même douceur et les mêmes moeurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans leur alloient chercher des vivres. On rempliſſoit du coton le plus fin les lits ſuſpendus, dans lesquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Eſpagnols, ils en virent. Pluſieurs ſauvages portoient des ornemens de ce riche métal; ils en donnèrent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la ſimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne ſurent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, ſans barbe et ſans poil ſur le corps, ils les regardèrent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités ſans humanité, ſans l'intérêt, qu'on avoit de ſavoir d'eux des

détails

détails importans ſur les contrées voiſines, et dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques iſles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au bord d'une grande iſle, que les Inſulaires appelloient Hayti, et qu'il nomma l'Eſpagnole; elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques ſauvages des autres iſles, qui l'avoient ſuivi ſans défiance, et qui lui avoient fait entendre, que la grande Iſle étoit le pays, qui leur fourniſſoit ce métal, dont les Eſpagnols étoient ſi avides.

L'iſle de Hayti, qui a deux cents lieuës de long, ſur ſoixante et quelquefois quatre-vingt de large, eſt coupée par le milieu dans toute ſa largeur de l'Eſt à l'Oueſt, par une chaîne de montagnes, la plupart eſcarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuſes, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois, nommés Caciques, abſolus, et fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres iſles. Ils ſe peignoient le corps. Les hommes étoient abſolument nuds, les femmes portoient une ſorte de jupe de coton, qui ne paſſoit pas le genouil. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits et de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robuſtes, ils avoient de l'éloignement pour le travail; leurs beſoins ne leur en demandoient pas; et ils ne s'étoient pas fait des beſoins. Ils vivoient ſans inquiétudes, et dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danſer, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'eſprit à ce que diſent les Eſpagnols; et en effet, des inſulaires ſéparés des autres peuples ne devoient avoir que peu de lumières. Les ſociétés iſolées s'éclairent lentement et difficilement; elles ne s'enrichiſſent d'aucune des découvertes, que le tems et l'expérience font faire aux autres peuples. Le nombre des hazards, qui mènent à l'inſtruction, eſt plus borné pour elles.

Ce ſont les Eſpagnols eux-mêmes, qui nous atteſtent, que ces peuples étoient humains, ſans malignité, ſans eſprit de vengeance, preſque ſans paſſions.

Ils ne ſavoient rien; mais ils n'avoient aucun déſir d'apprendre. Cette indifférence et la confiance, avec

la-

laquelle ils ſe livroient à des étrangers, prouvent, qu'ils étoient heureux.

Leur hiſtoire, leur morale étoient renfermées dans un recueil de chanſons, qu'on leur apprenoit dès l'enfance. Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables ſur l'origine du genre humain.

On ſait peu de choſe ſur leur religion à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; et il y a apparence, que ſur cet article, comme ſur beaucoup d'autres, leurs déſtructeurs les ont calomniés. Ils prétendoient, que ces inſulaires ſi doux adoroient une multitude d'êtres malfaiſans. On ne le ſauroit croire. Les adorateurs d'un Dieu malfaiſant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement une d'entr'elles avoit quelques privilèges, quelques diſtinctions, mais ſans autorité ſur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, et dont il ſe croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux elle ſe faiſoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un uſage, un devoir, un point d'honneur: c'étoit dans la femme une impoſſibilité de ſurvivre à ce que ſon coeur avoit de plus cher.

Ces inſulaires n'avoient pour armes, que l'arc et des flèches d'un bois, dont la pointe durcie au feu, étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes, ou d'arrêtes de poiſſon. Les ſimples habits des Eſpagnols étoient des cuiraſſes impénétrables contre ces flèches lancées avec peu d'adreſſe. Ces armes, jointes à de petites maſſues, ou plutôt à de gros bâtons, dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit composé de différentes claſſes, dont une s'arrogeoit une eſpèce de nobleſſe; mais on ſait peu, quelles étoient les charges de cette diſtinction et ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple ignorant et ſauvage avoit auſſi des ſorciers, enfans ou pères de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucun des moyens, qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi, que, ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſurprenans de ſon artillerie,

 dont

dont il fit des épreuves en leur présence, les convainquirent de ce qu'il leur disoit. Les Espagnols leur parurent des hommes descendus du ciel, et les présens qu'ils en recevoient, n'étoient pas pour eux de simples curiosités, mais des choses sacrées. Cette erreur étoit avantageuse. Elle ne fut détruite par aucun acte de foiblesse ou de cruauté. On donnoit à ces sauvages des bonnets rouges, des grains de verres, des épingles, des couteaux, des sonnettes, et ils donnoient de l'or et des vivres.

Dans les premiers momens de cette union Colomb marqua la place d'un établissement, qu'il destinoit à être le centre de tous les projets, qu'il se proposoit d'exécuter. Il construisoit un petit fort avec le secours des insulaires qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laissa trente neuf Castillans; et après avoir reconnu la plus grande partie de l'isle, il fit voile pour l'Espagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalousie, d'où sept mois auparavant il étoit parti. Il se rendit par terre à Barcelone, où étoit la Cour. Ce voyage fut un triomphe. La noblesse et le peuple allèrent au devant de lui; et le suivirent en foule jusqu'aux pieds de Ferdinand et d'Isabelle. Il leur présenta des insulaires qui l'avoient suivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, des oiseaux, du coton, beaucoup de raretés, que la nouveauté rendoit précieuses. Cette multitude d'objets étrangers, exposée aux yeux d'une nation, dont la vanité et l'imagination exagèrent tout, lui fit voir une source inépuisable de richesses, qui devoit couler éternellement dans son sein. L'enthousiasme gagna jusqu'aux Souverains. Dans l'audience publique, qu'ils donnèrent à Colomb, ils le firent couvrir et s'asseoir, comme un Grand d'Espagne. Il leur raconta son voyage. Ils le comblèrent de caresses, de louanges, d'honneurs; et bientôt après il repartit avec dix-sept vaisseaux, pour faire de nouvelles découvertes, et fonder des colonies.

A son arrivée à Saint-Domingue, avec quinze-cents soldats, trois cents ouvriers, des missionnaires, les grains, les fruits, les animaux domestiques d'Europe, qui

qui manquoient à ce nouveau monde; Colomb trouva qu'on avoit ruiné sa forteresse, et massacré tous les Espagnols. Ils s'étoient attiré cette infortune par leur orgueil, leur licence et leur tyrannie. Colomb n'en douta pas après les éclaircissemens qu'il se fit donner, et il eut le bonheur de persuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines, qui devoient coûter tant de sang, à les exploiter, à construire des forts dans leur voisinage, à y établir des garnisons suffisantes pour assurer les travaux.

Pendant ce tems-là les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat, et le petit nombre des cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions, où la végétation est si prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer se refusèrent à une occupation, qui devoit assurer leur subsistance. La paresse commençoit à être en honneur en Espagne. Ne rien faire, étoit vivre en gentilhomme; et le dernier soldat dans un pays, où il se trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les insulaires leur offroient tout, et ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient sans cesse des alimens et de l'or. Ces malheureux se lassèrent enfin de cultiver, de chasser, de pêcher, de fouiller les mines pour les insatiables Espagnols; et à cette époque on ne vit plus en eux que des traitres et des esclaves rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb, qui continuoit ses découvertes, averti, que les Indiens aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulevement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces et avides soldats dans des hostilités, qui n'étoient ni selon son coeur, ni dans ses principes; avec deux cents fantassins et vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée de cent mille hommes dans le lieu, où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes d'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect et leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout étonnés. Plusieurs étoient assez simples pour croire, que l'homme et le cheval n'étoient qu'un même animal, ou un Dieu. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demandèrent la paix, et l'obtinrent à condition, qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, et qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés, qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils se réfugièrent dans les montagnes, où ils espéroient, que la chasse et des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance, dont ils avoient besoin, tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés, de repasser les mers. Ils se trompèrent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens, qu'ils recevoient d'Europe, et n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leur affreux projet. Leur rage les conduisit dans des lieux, qu'on croiroit inaccessibles. Ils formèrent leurs chiens, à découvrir, à dévorer les malheureux Indiens. On en vit qui firent voeu, d'en massacrer douze tous les jours en l'honneur des douze Apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend, qu'à leur arrivée l'isle avoit un million d'habitans. Tous les monumens attestent, que ce nombre n'est pas exagéré, et il est constant, que la population étoit considérable.

Ce qui avoit échappé à la misère, à la fatigue, à la frayeur, et au glaive, fut obligé, de se livrer à la discrétion du vainqueur, qui usa de ses avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la présence de Colomb. Ce grand homme avoit repassé

en

en Espagne pour instruire la Cour de ces barbaries, que le caractère de ses inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, et que ses navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant son absence la mésintelligence, l'esprit de haine et de rébellion divisèrent la colonie, qu'il avoit laissée sous les ordres de son frère. On n'obéissoit que lorsqu'il y avoit quelque Cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des trésors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confusion renaissoit. Le désir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin divisoit ces hommes avides. L'autorité n'étoit plus écoutée, et les subalternes n'étoient pas plus soumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à se faire ouvertement la guerre.

Les Indiens, quelquefois acteurs, et toujours témoins de ces scènes sanglantes et odieuses, reprirent un peu de courage. Leur simplicité ne les empêcha pas d'entrevoir, qu'il seroit possible de se défaire d'un petit nombre de tyrans, qui paroissoient avoir oublié leurs projets, et qui n'écoutoient que la haine implacable, qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet espoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art, qu'on ne l'auroit soupçonné, prenoit de la consistance. Peut-être les Espagnols, qu'un si grand péril n'empêchoit pas de continuer à s'exterminer, auroient-ils succombé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué, qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagère. Le tems, qui amène la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoître tout l'empressement, qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or, qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux, qui en étoient revenus; les maladies cruelles et honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux, qui y avoient péri, de la disette, qu'on y éprouvoit; la répugnance d'obéir à un étran-

étranger, dont on blâmoit la févérité; peut-être la crainte de contribuer à fa gloire: toutes ces caufes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux fujets de la couronne de Caftille, les feuls des Efpagnols, auxquels il fut alors permis d'y paffer.

Il falloit pourtant des colons. L'Amiral propofa de les prendre dans les prifons parmi les malfaiteurs, de dérober les plus grands fcélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire fervir à étendre la puiffance de leur patrie, dont ils étoient le rebut et le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies folidement établies, où la vigueur des loix, et la pureté des moeurs euffent pu contenir ou réprimer la licence de quelques fujets effrénés, ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne fe purgera jamais du levain et de l'écume, qui entrèrent dans la maffe des premières populations, que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la trifte expérience du mauvais avis, qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût feulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit infpiré dans la traverfée, finon des principes élevés, du moins des fentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération et d'obéiffance, qu'on eût été forcé, qu'on eût peut-être aimé à fuivre. Cette harmonie auroit produit les meilleurs effets, et donné de la confiftance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole encouragée par ces fuccès à de plus grands efforts, en eût formé de nouveaux établiffemens, qui auroient étendu la gloire, les richeffes, et la puiffance de l'Efpagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens. Une mauvaife idée gâta tout.

Les malfaiteurs, qui fuivoient Colomb, joints aux brigands, qui étoient à Saint-Domingue, formèrent le peuple le plus corrompu, qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni fubordination, ni bienféances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit fur-tout contre l'Amiral, qui connut trop tard l'erreur, où il étoit tombé, où fes ennemis

l'a-

l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité, que ſon génie et ſes travaux lui avoient acquiſe. Sa vie fut un contraſte perpétuel de ce qui élève, de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en butte aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à ſoutenir les caprices d'une Cour orgueilleuſe et défiante, qui tour-à-tour le récompenſoit et le puniſſoit, lui rendoit ſa confiance et le diſgracioit.

La prévention du miniſtère d'Eſpagne contre l'auteur de la plus grande découverte, qu'on eût jamais faite, alla ſi loin, qu'on envoya dans le nouveau monde un arbitre, pour juger entre Colomb et ſes ſoldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéreſſé, le plus injuſte, le plus emporté de ceux, qui étoient paſſés en Amérique, arrivé à Saint-Domingue, jette l'Amiral dans les fers, et le fait conduire en Eſpagne comme le plus vil des criminels. La Cour honteuſe d'un traitement ſi ignominieux, lui rend la liberté, mais ſans le venger de ſon oppreſſeur, ſans le rétablir dans ſes charges. Telle fut la fin de cet homme ſingulier, qui avoit ajouté, aux yeux de l'Europe étonnée, une quatrième partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe ſi long-tems dévaſté et ſi peu connu. La reconnoiſſance publique auroit dû donner à cet hémiſphère étranger le nom du hardi navigateur, qui le premier y avoit pénétré. C'étoit le moindre hommage, qu'on dût à ſa mémoire; mais ſoit envie, ſoit inattention, ſoit jeu de la fortune, qui diſpoſe auſſi de la renommée, il n'en fut pas ainſi: cet honneur étoit réſervé au Florentin Améric Veſpuce, quoiqu'il ne fit que ſuivre les traces d'un homme, dont le nom doit être placé au-deſſus des plus grands noms. Ainſi le premier inſtant, où l'Amérique fut connue du reſte de la terre, fut marqué par une injuſtice, préſage fatal de toutes celles, dont ce malheureux pays devoit être le théatre.

Elles ſe multiplièrent après la chûte de Colomb et la mort d'Iſabelle. Juſqu'alors les Inſulaires, quoique condamnés à des corvées deſtructives, à des tributs exceſſifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades ſelon leurs uſages, et ſous les gouvernemens des leurs

Caci-

Caciques. En 1506 Ferdinand fut ſollicité de les répartir entre les conquérans, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les uſages, que des tyrans pourroient en faire. La religion et la politique furent les deux voiles, dont on couvrit ce ſyſtême extravagant d'inhumanité. Tout le tems, diſoit-on, qu'on laiſſera à ces barbares le libre exercice de leurs ſuperſtitions, ils n'embraſſeront jamais le chriſtianiſme; et ils nourriront toujours un eſprit de révolte, à moins que leur diſperſion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque ſur la foi des théologiens que leurs dogmes excluſifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'iſle entière fut partagée en un grand nombre de diſtricts. Chaque Eſpagnol ſans diſtinction de Caſtillan et d'Arragonois, en obtint un plus ou moins étendu ſelon ſon grade, ſa faveur ou ſa naiſſance. Les Indiens, qu'on y attacha, furent dès ce moment des eſclaves, qui devoient leur ſang, leurs ſueurs à leurs maîtres. Cette horrible diſpoſition fut ſuivie depuis dans tous les établiſſemens au nouveau monde.

Les mines donnèrent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle ſe réduiſit dans la ſuite au tiers, et fut enfin obligée, de ſe borner à la cinquième partie.

Les tréſors, qui venoient de Saint-Domingue, enflammèrent la cupidité de ceux-là même, qui ne vouloient point paſſer les mers. Les grands et les gens en place obtinrent de ces conceſſions, qui procuroient des richeſſes ſans travail. Ils les faiſoient régir par des agens, qui avoient leur fortune à faire, et à augmenter celles de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, un accroiſſement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays ſe trouvèrent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher ſur le continent et dans les iſles voiſines des ſauvages pour les remplacer.

Les uns et les autres étoient accouplés comme des bêtes. On faiſoit relever à grands coups ceux qui ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Les hommes périſſoient dans les mines, et les femmes dans les champs,

que

que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-saine, insuffisante achevoit d'épuiser des corps excédés de travaux. Le lait tarissoit dans le sein des mères. Elles expiroient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfans morts ou mourans. Les pères s'empoisonnoient. Quelques-uns se pendirent aux mêmes arbres, où ils venoient d'arracher et de recevoir les derniers soupirs de leurs femmes et de leurs enfans. Leur race n'est plus.

RAYNAL.

XVIII.

SUR LA TRAITE DES NOIRS.

Nous exerçons dans la Guinée une branche de commerce bien plus importante que tout l'or du monde: c'est celle des esclaves.

La propriété, que quelques hommes ont acquise sur d'autres dans cette opulente et malheureuse partie du monde, est d'une origine fort ancienne. Elle y est généralement établie, si l'on en excepte quelques petits cantons, où la liberté s'est retirée et cachée. Cependant nul propriétaire n'a droit de vendre un homme né dans l'état de servitude. Il peut disposer seulement des esclaves qu'il acquiert, soit à la guerre, où tout prisonnier est esclave à moins d'échange, soit à titre d'amende pour quelque tort qu'on lui aura fait, soit enfin qu'il les ait reçus en témoignage de reconnoissance. Cette loi, qui semble être faite en faveur de l'esclave né, pour le faire jouir de sa famille et de son pays, est insuffisante, depuis que les Européens ont établi le luxe sur les côtes d'Afrique. Elle se trouve éludée tous les jours, par les querelles concertées que se font deux propriétaires, pour être condamnés tour à tour, l'un envers l'autre, en une amende qui se paye en esclaves nés, dont la disposition devient libre par l'autorisation de la même loi.

La corruption a gagné des particuliers aux souverains. Ils ont multiplié les guerres pour avoir des esclaves.

claves. Ils ont établi l'uſage de punir par l'eſclavage, non ſeulement ceux, qui avoient attenté à la vie ou la propriété des citoyens; mais ceux qui ſe trouvoient hors d'état de payer leurs dettes. Cette peine eſt devenue avec le tems celle des plus légères fautes, après avoir été reſtreinte aux plus grands crimes. On n'a ceſſé d'accumuler les défenſes même des choſes indifférentes, pour accumuler les revenus des peines avec les transgreſſions. L'injuſtice n'a plus eu de bornes, ni de barrières. Dans un grand éloignement des côtes il ſe trouve des chefs, qui font enlever autour des villages tout ce qui s'y rencontre. On jette les enfans dans des ſacs; on met un baillon aux hommes et aux femmes pour étouffer leurs cris. Si les raviſſeurs ſont arrêtés par une force ſupérieure, ils ſont conduits au ſouverain, qui déſavoue toujours la commiſſion, qu'il a donnée, et qui, ſous prétexte de rendre la juſtice, vend ſur le champ ſes agens aux vaiſſeaux, avec lesquels il a traîté.

Malgré ces odieuſes ruſes les peuples de la côte ſe ſont vus hors d'état de fournir aux demandes que les marchands leur faiſoient. Il leur eſt arrivé ce que doit éprouver toute nation, qui ne peut négocier qu'avec ſon numéraire. Les eſclaves ſont pour le commerce des Européens en Afrique, ce qui eſt l'or dans le commerce, que nous faiſons avec le nouveau monde. Les têtes de Nègres repréſentent le numéraire des états de la Guinée. Chaque jour ce numéraire leur eſt enlevé; et on ne leur laiſſe que des choſes de conſommation. Leur capital diſparoît peu-à-peu, parce qu'il ne peut ſe régénérer, en raiſon de l'activité des conſommations. Auſſi la traite des noirs ſeroit-elle déjà tombée, ſi les habitans des côtes n'avoient communiqué leur luxe aux peuples de l'intérieur du pays, desquels ils tirent aujourd'hui la plupart des eſclaves, qu'ils nous livrent. C'eſt de cette manière que le commerce des Européens a preſque épuiſé de proche en proche les richeſſes commerçables de cette nation.

Cet épuiſement a fait preſque quadrupler le prix des eſclaves depuis vingt ans; et voici comment. On les paye en plus grande partie avec des marchandiſes des Indes orientales, qui ont doublé de valeur en Europe.

rope. Il faut donner en Afrique le double de ces marchandiſes. Ainſi les colonies d'Amérique, où ſe conclut le dernier marché des noirs, ſont obligées, de ſupporter ces diverſes augmentations, et par conſéquent de payer quatre fois plus qu'elles ne payoient autrefois.

Les marchands d'hommes s'aſſocient, et formant des eſpèces de caravanes, conduiſent dans l'eſpace de deux ou trois cents lieuës, pluſieurs files de trente ou quarante eſclaves, tous chargés de l'eau et des grains néceſſaires pour ſubſiſter dans les déſerts arides, que l'on traverſe. La manière de s'en aſſurer ſans trop géner leur marche, eſt aſſez heureuſement imaginée. On paſſe au col de chaque eſclave une fourche de bois de huit à neuf pieds de long. Une cheville de fer rivée ferme la fourche par derrière de manière, que la tête né puiſſe pas paſſer. La queue de la fourche dont le bois eſt fort peſant, tombe ſur le devant, et embaraſſe tellement celui, qui y eſt attaché, que quoiqu'il ait les bras et les jambes libres, il ne peut ni marcher, ni lever la fourche. Pour ſe mettre en marche, on range les eſclaves ſur une même ligne; on appuie et on attache l'extrémité de chaque fourche ſur l'épaule de celui, qui précède, et ainſi de l'un à l'autre juſqu'au premier, dont l'extrémité de la fourche eſt portée par un des conducteurs.

Les eſclaves arrivent toujours en grand nombre, ſur-tout lorſqu'ils viennent des contrées reculées. Cet arrangement eſt néceſſaire, pour diminuer les frais qu'il faut faire pour les conduire.

Il ſort tout au plus d'Afrique chaque année ſoixante mille eſclaves. Les Danois en tirent trois mille; les Portugais cinq; les Hollandois ſix; les François treize. Tout le reſte eſt emporté par les Anglois, qui les diſtribuent à leurs colonies et qui en vendent environ quatre mille aux Eſpagnols, et un peu moins aux François.

Toutes les nations payent les eſclaves avec les mêmes marchandiſes. Ce ſont des ſabres, des fuſils, de la poudre à canon, du fer, de l'eau-de-vie, des quincailleries, des étoffes de laine, ſurtout des toiles des

Indes

Indes orientales ou celles que l'Europe fabrique et peint ſur leur modèle.

Les premières impreſſions, que reçoivent les Africains dans le nouveau monde, les déterminent vers de bonnes ou de mauvaiſes qualités. Ceux qui tombent en partage à un maître humain, ſe portent d'eux-mêmes à ſes intérêts. Ils prennent inſenſiblement l'eſprit, les affections de l'attelier où ils ſont fixés. Cet attachement va quelquefois juſqu'à l'héroïſme. Un eſclave Portugais, qui avait déſerté dans les bois, ayant appris que ſon ancien maître étoit arrêté pour un aſſaſſinat, vint s'en accuſer lui-même en juſtice, ſe mit dans les fers à la place du coupable, fournit les preuves fauſſes mais juridiques de ſon prétendu crime, et ſubit le dernier ſupplice. Des actes d'une nature moins ſublime, mais aſſez fréquens, ont touché le coeur de quelques colons. Pluſieurs diroient volontiers comme le chevalier Villiam Gooch, Gouverneur de la Virginie, à qui on reprochoit de ſaluer un nègre, qui l'avoit prévenu: Je ſerois bien fâché, qu'un eſclave fût plus honnête, que moi.

Mais il y a des barbares, qui regardant la pitié comme une foibleſſe, ſe plaiſent à tenir la verge de la tyrannie toujours levée. Graces au ciel, ils en ſont punis par la négligence, par l'infidélité, par la déſertion, par le ſuicide des déplorables victimes de leur cupidité. On voit quelques-uns de ces infortunés terminer fièrement leur vie, avec la perſuaſion, qu'après la mort ils renaîtront dans leur patrie. Leur méthode eſt de ſe pendre, ou de s'étouffer en retournant leur langue en dedans, comme s'ils vouloient l'avaler. L'eſprit de vengeance fournit à d'autres des reſſources plus déstructives encore. Inſtruits dès l'enfance dans l'art des poiſons, qui naiſſent, pour ainſi dire, ſous leurs mains, ils les employent à faire périr les boeufs, les chevaux, les mulets, les compagnons de leur eſclavage, tous les êtres, qui ſervent à l'exploitation des terres de leur oppreſſeur. Pour écarter loin d'eux tous les ſoupçons, ils eſſayent leurs cruautés ſur leurs femmes, leurs en-
ns, leurs maîtreſſes, ſur tout ce qu'ils ont de plus
r. Ils goûtent dans ce projet affreux de déſeſpoir,

le

le double plaiſir de délivrer leur eſpèce d'un joug plus horrible que la mort, et de laiſſer leur tyran dans un état de misère qui le rapproche de leur état. La crainte des ſupplices ne les arrête point. Il entre rarement dans leur caractère de prévoir l'avenir; et d'ailleurs ils ſont bien aſſurés de tenir le ſecret de leur crime à l'épreuve des tortures. Par une de ces contrariétés inexplicables du coeur humain, mais commune à tous les peuples éclairés ou ſauvages, on voit les nègres allier à leur poltronnerie naturelle une fermeté inébranlable. La même organiſation qui les ſoumet à la ſervitude par la pareſſe de l'eſprit et le relâchement des fibres, leur donne une vigueur, un courage inouïs pour un effort extraordinaire: lâches toute leur vie, héros dans un moment. On a vu l'un de ces malheureux ſe couper le poignet d'un coup de hache, plutôt que de racheter ſa liberté par un vil miniſtère en ſervant de bourreau.

Cependant rien n'eſt plus affreux que la condition du noir dans tout l'archipel Américain. Une cabane mal-ſaine, ſans commodité, lui ſert de demeure. Son lit eſt une claye plus propre à briſer le corps qu'à le repoſer. Quelques pots de terre, quelques plats de bois forment ſon ameublement. La toile groſſière, qui cache une partie de ſa nudité ne le garantit ni des chaleurs inſupportables du jour, ni des fraicheurs dangereuſes de la nuit. Ce qu'on lui donne de manioc, de boeuf ſalé, de morue, de fruits et de racines, ne ſoutient qu'à peine ſa miſérable exiſtence. Privé de tout, il eſt condamné à un travail continuel, dans un climat brûlant, ſous le fouet toujours agité d'un conducteur féroce.

L'état de ces eſclaves, quoique par-tout déplorable, éprouve quelque variation dans les colonies. Celles, qui jouiſſent d'un ſol étendu, leur donnent communément une portion de terre, qui doit fournir à tous leurs beſoins. Ils peuvent employer à ſon exploitation une partie du Dimanche, et le peu de momens qu'ils dérobent les autres jours au tems de leur repas. Dans les iſles plus reſſerrées le colon fournit lui-même la nourriture, dont la plus grande partie a paſſé les mers. L'ignorance, l'avarice, ou la pauvreté ont introduit dans quel-

quelques-unes un moyen de pourvoir à la ſubſiſtance des nègres, également deſtructeur pour les hommes et pour la culture. On leur accorde le Samedi ou un autre jour pour gagner, ſoit en travaillant dans les habitations voiſines, ſoit en les pillant, de quoi vivre pendant la ſemaine.

Il eſt prouvé par des calculs dont on ne diſpute pas la juſteſſe, qu'il meurt tous les ans en Amérique la ſeptième partie des noirs, qu'on y porte de Guinée. Quatuorze cents mille malheureux qu'on voit aujourd'hui dans les colonies Européennes du nouveau monde, ſont les reſtes infortunés de neuf millions d'eſclaves qu'elles ont reçus. Cette déſtruction horrible ne peut pas être l'ouvrage du climat, qui ſe rapproche beaucoup de celui d'Afrique, et moins encore de maladies qui, de l'aveu de tous les obſervateurs, moiſſonnent peu de victimes. Sa ſource doit être dans le gouvernement des eſclaves. Ne pourroit-on pas le corriger?

Le premier pas dans cette réforme, ſeroit d'apprendre à connoître l'homme phyſique et moral. Ceux qui vont acheter les noirs ſur des côtes barbares; ceux qui les mènent en Amérique; ceux ſur-tout qui dirigent leur induſtrie, ayant ſans ceſſe ſous les yeux le ſpectacle de ces infortunés, ſe croient obligés par état, ſouvent même pour leur ſûreté, de les opprimer. Leur ame fermée à tout ſentiment de compaſſion, ne connoît de reſſorts que ceux de la crainte ou de la violence, et elle les emploie avec toute la férocité d'une autorité précaire. Si les propriétaires des habitations ceſſant de dédaigner le ſoin de leurs eſclaves, ſe livroient à une occupation, dont tout leur fait un devoir, ils abjureroient bientôt ces erreurs cruelles. L'hiſtoire de tous les peuples leur démontreroit, qu'on ne rendra jamais utiles des hommes privés injuſtement de leur liberté, qu'on ne préviendra jamais les révoltes de leur ame, qu'en les traitant avec beaucoup de douceur et d'humanité.

Ce trait de lumière puiſé dans le ſentiment, meneroit à beaucoup de réformes. On ſe rendroit à la néceſſité de loger, de vêtir, de nourrir convenablement des êtres condamnés à la plus pénible ſervitude qui ait exiſté

exiſté depuis l'infâme origine de l'eſclavage. On ſentiroit qu'il n'eſt pas dans la nature, que ceux qui ne recueillent aucun fruit de leurs ſueurs, puiſſent avoir la même intelligence, la même économie, la même activité, la même force, que l'homme qui jouit du produit entier de ſes peines. Par dégrés on arriveroit à cette modération politique, qui conſiſte à épargner les travaux, à mitiger les peines, à rendre à l'homme une partie de ſes droits, pour en retirer plus ſûrement le tribut de ſes devoirs. Le réſultat de cette ſage économie ſeroit la conſervation d'un grand nombre d'eſclaves, que les maladies, cauſées par le chagrin ou l'ennui, enlèvent aux colonies. Loin d'aggraver le joug qui les accable, on chercheroit à en adoucir, à en diſſiper même l'idée, en favoriſant un goût naturel qui ſemble particulier aux nègres.

Leurs organes ſont ſingulièrement ſenſibles à la puiſſance de la muſique. Leur oreille eſt ſi juſte, que dans leurs danſes, la méſure d'une chanſon les fait ſauter et retomber, cent à la fois, frappant la terre d'un ſeul coup. Suſpendus, pour ainſi dire, à la voix du chanteur, à la corde d'un inſtrument, une vibration de l'air eſt l'ame de tous ces corps; un ſon les agite, les enlève et les précipite. Dans leurs travaux, le mouvement de leurs bras ou de leurs pieds eſt toujours en cadence. Ils ne font rien qu'en chantant, et ſans avoir l'air de danſer. La muſique chez eux anime le courage, éveille l'indolence. On voit ſur tous les muſcles de leur corps toujours nuds, l'expreſſion de cette extrême ſenſibilité pour l'harmonie. Poëtes et muſiciens, ils ſubordonnent toujours la parole au chant, par la liberté qu'ils ſe réſervent d'allonger ou d'abréger les mots pour les appliquer à un air qui leur plait. Ce que les Italiens ont fait pour leur poëſie, les Africains le font pour leur muſique. Mais qu'on y prenne garde, toutes les fois que ces deux arts ſeront aſſociés, le plus puiſſant détruira l'autre. Depuis que l'Italie a de grands muſiciens, elle n'a plus de grands poëtes. Les nègres n'excellent dans aucun de ces beaux arts, mais ils ne cultivent l'un que pour l'autre. Un objet, un événement frappe un nègre; il en fait auſſi-tôt le ſujet

d'une

d'une chanſon. Ce fut dans tous les âges l'origine de la poëſie. Trois ou quatre paroles qui ſe répètent alternativement entre le chanteur et les aſſiſtans en choeur forment quelquefois tout le poëme. Cinq ou ſix meſures font toute l'étendue de la chanſon. Ce qui paroît ſingulier, c'eſt que le même air, quoiqu'il ne ſoit qu'une répétition continuelle des mêmes tons, les occupe, les fait travailler ou danſer pendant des heures entières! Il n'entraîne pas pour eux, ni même pour les blancs, l'ennui de l'uniformité que devroient cauſer ces répétitions. Cette eſpèce d'intérêt eſt dû à la chaleur et à l'expreſſion, qu'ils mettent dans leurs chants. Un penchant ſi vif pourroit devenir un grand mobile entre des mains habiles. On s'en ſerviroit pour établir des fêtes, des jeux, des prix. Ces amuſemens économiſés avec intelligence, empêcheroient la ſtupidité ſi ordinaire dans les eſclaves, allégeroient leurs travaux, et les préſerveroient de ce chagrin dévorant qui les conſume, qui abrége ſi généralement leurs jours, Après avoir pourvu à la conſervation des noirs apportés d'Afrique, on s'occuperoit de ceux qui ſont nés dans les iſles même.

Il y a quelques puiſſances dont les établiſſemens des iſles de l'Amérique acquièrent tous les jours de l'étendue, et il n'y en a aucune dont la maſſe de travail n'augmente continuellement. Ces terres exigent donc de jour en jour un plus grand nombre de bras pour leur exploitation. L'Afrique, où les Européens vont recruter la population de leurs colonies, leur fournit graduellement moins d'hommes; et en les donnant plus foibles, elle les vend plus cher. Cette mine d'eſclaves s'épuiſera de plus en plus avec le tems. Mais cette révolution dans le commerce fût-elle auſſi chimérique qu'elle paroît prochaine, il n'en reſte pas moins démontré, qu'un grand nombre d'eſclaves tirés d'une région éloignée, périt dans la traverſée ou dans un nouvel hémiſphère; qu'ils coûtent tous près de cent piſtoles; qu'il y en a peu dont la vie ordinaire ne ſoit abrégée, et que la plupart de ceux qui parviennent à une vieilleſſe malheureuſe, ſont extrêmement bornés, accoutumés dès l'enfance à l'oiſiveté, ſouvent peu propres

aux

aux occupations qu'on leur deſtine, et continuellement déſeſpérés d'être ſéparés pour toujours de leur patrie. Si nous ne nous trompons, des cultivateurs nés dans les iſles mêmes de l'Amérique, reſpirant toujours leur premier air, élevés ſans autre dépenſe qu'une nourriture peu chère, formés de bonne heure au travail par leurs propres pères, doués d'une intelligence ou d'une aptitude ſingulière pour tous les arts: ces cultivateurs devroient être préférables à des eſclaves vendus, expatriés et toujours forcés.

Eh! ne ſentez-vous pas, malheureux apologiſtes de l'eſclavage, que vous couvrez la terre d'aſſaſſins légitimes? Que vous ſappez la ſociété par ſes fondemens, en armant tantôt un peuple contre tous les autres, et tantôt pluſieurs nations contre une ſeule? Que vous criez aux hommes: Si vous voulez conſerver votre vie, hâtez-vous de me l'arracher, car j'en veux à la vôtre?

Mais, dites-vous, le droit d'eſclavage s'étend ſur le travail et la liberté, non ſur la vie des hommes. Eh quoi, le maître qui diſpoſe de l'emploi de mes forces, ne diſpoſe-t-il pas de mes jours, qui dépendent de l'uſage volontaire et modéré de mes facultés? Qu'eſt-ce que l'exiſtence pour celui qui n'en peut uſer? Je ne puis pas tuer mon eſclave; mais je puis faire couler ſon ſang goutte à goutte ſous le fouet d'un bourreau; je puis l'accabler de douleurs, de travaux et de privations; je puis attaquer de toutes parts et miner ſourdement les principes et les reſſorts de ſa vie.

Diſons mieux. Le droit d'eſclavage eſt celui de commettre toutes ſortes de crimes: et ceux qui attaquent la propriété; vous ne laiſſez pas à votre eſclave celle de ſa perſonne, de ſes pieds, de ſes mains que vous pouvez à tout moment charger de fers: et ceux qui détruiſent la ſûreté; vous pouvez l'immoler à vos caprices: et ceux qui font frémir la pudeur.... Tout mon ſang ſe ſoulève à ces images horribles; je hais, je fuis l'eſpèce humaine compoſée de victimes et de bourreaux; et ſi elle ne dois pas devenir meilleure, puiſſe-t-elle s'anéantir!

Un mot encore, puiſqu'il faut tout dire. Cartouche aſſis au pied d'un arbre dans une forêt profonde,

calculant la recette et la dépenſe de ſon brigandage, les récompenſes et les ſalaires de ſes agens, et s'occupant avec eux d'idées de proportion et de juſtice diſtributive ... Vous ne le croyez pas... Mais l'armateur, qui courbé ſur un comptoir, règle la plume à la main le nombre d'attentats qu'il peut faire commettre ſur les côtes de Guinée, qui examine à loiſir combien chaque nègre lui coûtera de fuſils à livrer pour entretenir la guerre qui fournit les eſclaves, de chaînes de fer pour le tenir garotté ſur ſon vaiſſeau, de fouets pour le faire travailler; combien lui vaudra chaque goutte de ſang dont ce nègre arroſera ſon habitation; ſi la négreſſe donnera plus à ſa terre par les travaux de ſes mains que par le travail de l'enfantement; ſi... Que penſez-vous du parallèle?.... Le voleur attaque et prend l'argent: le négociant prend la perſonne même. L'un viole les inſtitutions ſociales; l'autre viole la nature.

Mais les nègres ſont une eſpèce d'hommes nés pour l'eſclavage. Ils ſont bornés, fourbes, méchans. Ils conviennent eux-mêmes de la ſupériorité de notre intelligence, et reconnoiſſent preſque la juſtice de notre empire.

Les nègres ſont bornés; parce que l'eſclavage briſe tous les reſſorts de l'ame. Ils ſont méchans; pas aſſez. Ils ſont fourbes; parce qu'on ne doit pas la vérité à ſes tyrans. Ils reconnoiſſent la ſupériorité de notre eſprit, parce que nous avons abuſé de leur ignorance: la juſtice de notre empire, parce que nous avons abuſé de leur foibleſſe. J'aimerois autant dire que les Indiens ſont une eſpèce d'hommes nés pour être écraſés; parce qu'il y a chez eux des fanatiques, qui ſe précipitent ſous les roues du char de leur idole, devant le temple de Jagrenat.

Mais tous ces nègres étoient eſclaves avant qu'on les achetât pour l'Amérique. La plupart étoient nés dans l'eſclavage; les autres y étoient tombés, ſoit par le droit de la guerre, ſoit par une peine de mort encourue par des crimes et commuée en celle de la ſervitude.

C'eſt vous, colons avares et pareſſeux, qui entretenez l'eſclavage en Afrique, par l'achat que vous faites de

de ses malheureuses victimes. Vous soufflez la guerre en mettant un prix, non pas à la rançon, mais à la propriété sur les prisonniers. Vos vaisseaux y ont apporté un germe de destruction, qui ne disparoîtra qu'avec la cessation de votre commerce abominable, ou qu'à l'extinction de cette misérable race que vous forcez à s'égorger pour de l'eau-de-vie.

Hâtons-nous donc de substituer à l'aveugle férocité de nos pères, les lumières de la raison et les sentimens de la nature. Brisons les chaînes de tant de victimes de notre cupidité; dussions-nous renoncer à un commerce qui n'a que l'injustice pour base et que le luxe pour objet.

Mais non. Il n'est pas besoin de faire le sacrifice des productions que l'habitude nous a rendu chères. Vous pouvez les tirer de vos colonies sans les peupler d'esclaves. Ces productions peuvent être cultivées par des mains libres, et dès-lors consommées sans remords.

Les isles sont remplies de noirs, dont on a rompu les chaînes. Ils exploitent avec succès les petites habitations qu'on leur a données, ou qu'ils ont acquises par leur industrie. Ceux de ces malheureux qui recouvreroient successivement leur indépendance, vivroient en paix d'un semblable travail libre et fructueux.

Craint-on que la facilité de vivre sans agir sur un sol naturellement fertile, de se passer de vêtemens sous un ciel brûlant, plonge les hommes dans l'oisiveté? Pourquoi donc les habitans de l'Europe ne se bornent-ils pas aux travaux de première nécessité? Pourquoi s'épuisent-ils dans des occupations laborieuses qui ne satisfont que des fantaisies passagères? Il est parmi nous mille professions plus pénibles les unes que les autres qui sont l'ouvrage de nos institutions. Les loix ont fait éclore sur la terre un essaim de besoins factices qui n'auroient jamais existé sans elles. Vous avez parmi vous des êtres faits comme vous, qui ont consenti à s'enterrer sous des montagnes pour vous fournir des métaux, du cuivre qui vous empoisonne peut-être; pourquoi voulez-vous que les nègres soient moins dupes, moins foux que des Européens?

En accordant à ces malheureux la liberté, mais ſucceſſivement, comme une récompenſe de leur économie, de leur conduite, de leur travail, ayez ſoin de les aſſervir à vos loix et à vos moeurs, de leur offrir vos ſuperfluités. Donnez-leur une patrie, des intérêts à combiner, des productions à faire naître, une conſommation analogue à leurs goûts; et vos colonies ne manqueront pas de bras, qui ſoulagés de leurs chaînes, en ſeront plus actifs et plus robuſtes.

RAYNAL.

XIX.

LETTRES PERSANES.

RICA (VOYAGEUR PERSAN) A IBBEN A SMYRNE.

(1)

Nous ſommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continuel. Il faut bien des affaires avant qu'on ſoit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on eſt adreſſé, et qu'on ſe ſoit pourvu des choſes néceſſaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris eſt auſſi grand qu'Jſpahan: les maiſons y ſont ſi hautes, qu'on jugeroit qu'elles ne ſont habitées que par des aſtrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a ſix ou ſept maiſons les unes ſur les autres, eſt extrêmement peuplée; et que, quand tout le monde eſt deſcendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirois pas peut-être; depuis un mois que je ſuis ici, je n'y ai encore vu marcher perſonne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti de leur machine que les François: ils courent; ils volent; les voitures lentes d'Aſie, le pas réglé de nos chameaux, les feroient tomber en ſyncope. Pour moi, qui ne ſuis point fait à ce train, et qui vais ſouvent à pied ſans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un

un chrétien: car encore paſſe qu'on m'éclabouſſe depuis les pieds juſqu'à la tête; mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement: un homme, qui vient après moi et qui me paſſe, me fait faire un demi-tour; et un autre qui me croiſe de l'autre côté, me remet ſoudain où le premier m'avoit pris: et je n'ai point fait cent pas, que je ſuis plus briſé que ſi j'avois fait dix lieues.

Ne crois pas que je puiſſe, quant à préſent, te parler à fond des moeurs et des coutumes Européennes; je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le tems de m'étonner.

Le Roi de France eſt le plus puiſſant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or, comme le Roi d'Eſpagne ſon voiſin: mais il a plus de richeſſes que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ſes ſujets, plus inépuiſable que les mines. On lui a vu entreprendre ou ſoutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ſes troupes ſe trouvoient payées, ſes places munies, et ſes flottes équipées.

D'ailleurs, ce Roi eſt un grand magicien: il exerce ſon empire ſur l'eſprit même de ſes ſujets; il les fait penſer comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus dans ſon tréſor, et qu'il en ait beſoin de deux, il n'a qu'à leur perſuader qu'un écu en vaut deux; et ils le croient. S'il a une guerre difficile à ſoutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier eſt de l'argent, et ils en ſont auſſi-tôt convaincus. Il va même juſqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes ſortes de maux, en les touchant; tant eſt grande la force et puiſſance qu'il a ſur les eſprits.

DE PARIS, LE 4 DE LA LUNE
DE REBIAB 1712.

(2)

Il y a en France trois ſortes d'états: l'égliſe, l'épée et la robe. Chacun a un mépris ſouverain pour les deux

deux autres: tel, par exemple, que l'on devroit méprifer parce qu'il eft un fot, ne l'eft fouvent que parce qu'il eft homme de robe.

Il n'y a pas jufqu'aux plus vils artifans, qui ne difputent fur l'excellence de l'art qu'ils ont choifi; chacun s'élève au deffus de celui qui eft d'une profeffion différente, à proportion de l'idée qu'il s'eft faite de la fupériorité de la fienne.

Les hommes reffemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grace d'un de nos monarques, lui fouhaita mille fois dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fît gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation, qu'un François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au Roi, qui rendoit la juftice à fes fujets fous un arbre. Il étoit fur fon thrône, c'es-à-dire, fur un morceau de bois, auffi fier que s'il eût été affis fur celui du grand Mogol. Il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois; un parafol en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du foleil; tous fes ornemens et ceux de la reine, fa femme, confiftoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que miférable, demanda à ces étrangers fi on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que fon nom devoit être porté d'un pôle à l'autre; et, à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, fi bon leur femble: et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maifon, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les Rois du monde comme fes efclaves, et les infulte régulièrement deux fois par jour.

DE PARIS, LE 28 DE LA LUNE DE RÉGEB, 1713.

Les

(3)

Les habitans de Paris ſont d'une curioſité qui va juſqu'à l'extravagance. Lorſque j'arrivai, je fus regardé comme ſi j'avois été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfans, tous vouloient me voir. Si je ſortois, tout le monde ſe mettoit aux fenêtres; ſi j'étois aux Tuilleries, je voyois auſſi-tôt un cercle ſe former autour de moi; les femmes mêmes faiſoient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entouroit: ſi j'étois aux ſpectacles, je trouvois d'abord cent lorgnettes dreſſées contre ma figure: enfin, jamais homme n'a tant été vu que moi. Je ſouriois quelquefois d'entendre des gens, qui n'étoient preſque jamais ſortis de leur chambre, qui diſoient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien Perſan. Choſe admirable! je trouvois de mes portraits partout; je me voyois multiplié dans toutes les boutiques, ſur toutes les cheminées, tant on craignoit de ne m'avoir pas aſſez vu.

Tant d'honneurs ne laiſſent pas d'être à charge: je ne me croyois pas un homme ſi curieux et ſi rare; et, quoique j'aie très-bonne opinion de moi, je ne me ſerois jamais imaginé que je duſſe troubler le repos d'une grande ville, où je n'étois point connu. Cela me fit réſoudre à quitter l'habit Perſan, et à en endoſſer un à l'Européenne, pour voir s'il reſteroit encore dans ma phyſionomie quelque choſe d'admirable. Cet eſſai me fit connoître ce que je valois réellement. Libre de tous les ornemens étrangers, je me vis apprécié au plus juſte. J'eus ſujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avoit fait perdre, en un inſtant, l'attention et l'eſtime publique; car j'entrai tout-à-coup dans un néant affreux. Je demeurois quelquefois une heure dans une compagnie, ſans qu'on m'eût mis en occaſion d'ouvrir la bouche: mais, ſi quelqu'un, par hazard, apprenoit à la compagnie que j'étois Perſan, j'entendois auſſi-tôt autour de moi un bourdonnement: Ah! Ah! Monſieur eſt Perſan? C'eſt une choſe bien extraordinaire! Comment peut-on être Perſan?

DE PARIS, LE 6 DE LA LUNE DE CHAVAL, 1712.

Je

(4)

Je trouve les caprices de la mode, chez les François, étonnans. Ils ont oublié comment ils étoient habillés cet été; ils ignorent encore plus comment ils le seront cet hiver: mais sur-tout, on ne sauroit croire combien il en coûte à un mari, pour mettre sa femme à la mode.

Que me serviroit de te faire une description exacte de leur habillement et de leurs parures? Une mode nouvelle viendroit détruire tout mon ouvrage, comme celui de leurs ouvriers; et, avant que tu eusses reçu ma lettre, tout seroit changé.

Une femme qui quitte Paris, pour aller passer six mois à la campagne, en revient aussi antique que si elle s'y étoit oubliée trente ans. Le fils méconnoit le portrait de sa mère, tant l'habit avec lequel elle est peinte, lui paroît étranger: il s'imagine que c'est quelque Américaine qui y est représentée, ou que le peintre a voulu exprimer quelqu'une de ses fantaisies.

Quelquefois les coëffures montent insensiblement, et une révolution les fait descendre tout-à-coup. Il a été un tems que leur hauteur immense mettoit le visage d'une femme au milieu d'elle-même: dans un autre, c'étoient les pieds qui occupoient cette place; les talons faisoient un piédestal qui les tenoit en l'air. Qui pourroit le croire? Les architectes ont été souvent obligés de hausser, de baisser et d'élargir leurs portes, selon que les parures des femmes exigeoient d'eux ce changement: et les règles de leur art ont été asservies à ces caprices. On voit quelquefois, sur un visage, une quantité prodigieuse de mouches, et elles disparoissent toutes le lendemain.

Il en est des manières et de la façon de vivre, comme des modes: les François changent de moeurs selon l'âge de leur Roi. Le monarque pourroit même parvenir à rendre la nation grave, s'il l'avoit entrepris. Le prince imprime le caractère de son esprit à la cour, la cour à la ville, la ville aux provinces. L'ame du souverain

verain eſt un moule, qui donne la forme à toutes les autres.

DE PARIS, LE 8 DE LA LUNE
DE SAPHAR, 1717.

(5)

Je me ſouviens d'une hiſtoire que j'ai ouï raconter à un homme, qui avoit été dans le pays du Mogol; elle fait voir que les prêtres Indiens ne ſont pas moins ſtériles que les autres dans les idées qu'ils ont des plaiſirs du paradis.

Une femme, qui venoit de perdre ſon mari, vint en cérémonie chez le gouverneur de la ville lui demander la permiſſion de ſe brûler; mais comme dans les pays ſoumis aux Mahométans, on abolit, tant qu'on peut, cette cruelle coutume, il la refuſa abſolument.

Lorſqu'elle vit ſes prières impuiſſantes, elle ſe jetta dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, comme on eſt gêné! Il ne ſera ſeulement pas permis à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a envie! A-t-on jamais vu rien de pareil? Ma mère, ma tante, mes ſoeurs ſe ſont bien brûlées. Et, quand je vais demander permiſſion à ce maudit gouverneur, il ſe fâche, et ſe met à crier comme un enragé.

Il ſe trouva là par hazard un jeune bonze: Homme infidèle, lui dit le gouverneur, eſt-ce toi qui as mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme? Non, dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais, ſi elle m'en croit, elle conſommera ſon ſacrifice; elle fera une action agréable au Dieu-Brama: auſſi en ſera-t-elle bien récompenſée; car elle retrouvera dans l'autre monde ſon mari, et elle recommencera avec lui un ſecond mariage. Que dites-vous? dit la femme ſurpriſe. Je retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il étoit jaloux, chagrin, et d'ailleurs ſi vieux, que, ſi le Dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, ſûrement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour lui!... pas ſeulement du bout du doigt pour le retirer du fond des enfers. Deux vieux bonzes, qui me ſéduiſoient, et qui ſavoient de quelle

quelle manière je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire: mais si le Dieu Brama n'a que ce présent à me faire, je renonce à cette béatitude. Monsieur le Gouverneur, je me fais Mahométane. Et pour vous, dit-elle en regardant le bonze, vous pouvez, si vous voulez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien. —

DE PARIS, LE 2 DE LA LUNE DE CHAVAL, 1718.

MONTESQUIEU.

XX.

TABLEAU DE PARIS

(avant la révolution).

(1)

LES GRENIERS.

Parlons d'abord de la partie la plus curieuse de Paris: *les greniers*. Comme dans la machine humaine le sommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe pensant: ainsi dans cette capitale, le génie, l'industrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, se forme en silence le peintre; là, le poëte fait ses premiers vers; là, sont les enfans des arts, pauvres et laborieux, contemplateurs assidus des merveilles de la Nature, donnant des inventions utiles et des leçons à l'Univers; là, se méditent tous les chefs-d'oeuvre des arts; là, on écrit un mandement pour un Evêque, un discours pour un Avocat Général, un livre pour un futur ministre; un projet, qui doit enchanter la nation. Allez demander à Didérot, s'il voudroit quitter son logement, pour aller demeurer au Louvre, et écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célèbres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'auteur d'*Emile* pauvre, fier et content. Lorsqu'ils en descendent, les écrivains perdent souvent tout leur feu; ils regrettent les idées qui les maîtrisoient lorf-

lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpectives.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures pour y apporter quelque parcelles d'or, et tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes Artiſtes preſſés de vivre et encor inconnus! Le riche eſt utile quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, et qu'il cherche à tirer parti de l'indigence, où languit l'ouvrier; mais puiſquil a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine.... Oſera-t-il entrer? Les horreurs de la misère vont l'inveſtir et attaquer tous ſes ſens. Il verra des enfans nuds qui manquent de pain; une femme qui malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques alimens; et le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées, que grève le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, et il ne mange preſque plus rien tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toîts entr'ouverts, et reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air et s'évanouit. La langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre et l'engloutiſſe.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles et infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant fait trembler la maiſon. L'homme opulent et débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui à mille lieues par le coeur, ſe couche fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte ce qui auroit ſuffi à l'entretien d'une famille entière, et il ne lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

L'écrivain eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappans, et voilà pourquoi il devient véhément et ſenſible; il a vu de près la miſère de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on appelle opulente et ſuperbe; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes et patriotiques, qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, et conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le mal-

malheur d'autrui, c'eſt-à-dire, quand on ne l'a point partagé?

---

(2)

PATRIE DU VRAI PHILOSOPHE.

C'eſt dans les grandes villes que le philoſophe luimême ſe plait, tout en les condamnant; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs ſa médiocre fortune; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la confuſion des rangs; parce qu'il y peut choiſir ſon monde, et ſe dérober aux ſots et aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits. Il y trouve auſſi une plus ample matière à réflexions: des ſcènes journalières ajoutent à ſes nombreuſes expériences; la diverſité des objets fournit à ſon génie l'aliment, qui lui convient: il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaiſirs champêtres; mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de ſanté et de courage, je goûtois beaucoup le ſyſtême de Jean-Jacques Rouſſeau. Je me promenois en idée dans une forêt, ſeul avec mes propres forces, ſans maîtres et ſans eſclaves, pourvoyant à tous mes beſoins. Le gland des chênes, les racines et les herbes ne me paroiſſoient pas une mauvaiſe nourriture. L'extrême appétit me rendoit tous les végétaux également ſavoureux; je n'avois pas peur des frimats; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada et du Groenland; la chaleur de mon ſang rejettoit les couvertures. Je me diſois dans ma penſée: Là, je ne ſerois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minuties, de politique fine et verſatile. Libre dans mes penchans, je leur obéirois ſans offenſer les loix, et je ſerois heureux, ſans nuire ni à l'avarice, ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais quand cette première fougue du tempérament fut ralentie, quand, familiariſé à vingt-ſept-ans avec les maladies, avec les hommes, et encore plus avec

les

les livres, j'eus plusieurs sortes d'idées, de plaisirs et de douleurs; quand j'appris a connoître les privations et les jouissances; plus foible d'imagination, parce que je l'avois enrichie et amollie par les arts, je trouvai le systême de Jean-Jacques moins délectable; je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite pièce d'argent, que de faire des chasses de cent lieues pour attraper du gibier; je sus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuisinier qui me faisoit manger un peu par de-là le premier appétit, à l'auteur qui avoit fait une pièce de théatre qui me faisoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maison commode, où je trouvois bon feu dans l'hiver, et des hommes agréables, qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

Alors je vis les sociétés sous un autre jour, et je me suis dit: Il y a moins de servitude et de misère à Paris, que dans l'état sauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts, ou du moins il n'y a point de milieu, et il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'est-à-dire, dans celle que je fréquente: car chacun appelle ainsi la société qu'il s'est choisie.... Je pensois cela; attendez lecteur jusqu'à la fin, pour savoir si je pense encore de même.

---

(3)

DE LA CONVERSATION.

Avec quelle légéreté on balotte à Paris les opinions humaines! Dans un souper, que d'arrêts rendus! On a prononcé hardiment sur les premières vérités de la métaphysique, de la morale, de la littérature et de la politique: l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il est un aigle; à gauche, qu'il est ne oison. L'on a débité du même principe, d'un côté, qu'il étoit incontestable; de l'autre, qu'il étoit absurde. Les extrêmes se rencontrent, et les mots n'ont plus la même signification dans deux bouches différentes.

Mais

Mais ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre; et que de matières on parcourt en peu d'heures! Il faut avouer que la converſation, à Paris, eſt perfectionnée à un point, dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un coup de rame tout à la fois léger et profond. On ne reſte pas long-tems ſur le même objet; mais il y a une couleur générale, qui fait que toutes les idées rentrent dans la matière dont il eſt queſtion. Le pour et le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſingulière. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a institué des règles fines, toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgens; comment on parle à la fois d'une mode, et de Boſton et de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible, mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif: les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels: et ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, et qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée.

Rien de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voiſins; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme. Tel ne nous répond pas, qui répond à ſa propre penſée, et n'en répond que mieux: le geſte au lieu du diſcours eſt quelquefois remarquable; et la connoiſſance des hommes et des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs livres.

---

(4)
DES GROSSES FORTUNES.

Il y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois cents, cinq cents, ſept cents, neuf cents mille livres de rente; et trois ou quatre peut-être, au-delà encore.

Celles

Celles de cent, à cent cinquante mille livres ſont communes.

L'or, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler: il va où il y en a déjà; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean Jacques Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité ſe fait ſentir dans la Capitale. Que font tous ces opulens de leur or? Ce qu'ils en font? rien de grand, rien de vraiment utile. Le loiſir de ces riches fait qu'ils ſe tourmentent à pourſuivre des misères: ils ſe font des occupations graves, des futilités! ils ont des inquiétudes pour ſe procurer de fauſſes jouiſſances, et ils ſe tourmentent en arrangeant des parties de plaiſir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes; ils dépenſent en objets de luxe puéril, ce qui ſuffiroit à la perfection de tous les arts utiles; ils ne donnent rien pour les expériences phyſiques, rien pour les ſciences auguſtes, qui font la grandeur et la dignité de l'homme. S'ils obéiſſent à quelque caprice ruineux, ce caprice eſt toujours petit, obſcur et extravagant; on cite leur immenſe richeſſe: on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi; je n'apperçois pas un ſeul monument patriotique. Tout eſt pour l'intérieur de la maiſon et pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulens, tel eſt déclaré humain, généreux, ſerviable, bon ami, dont la tête ingénieuſe eſt occupée trois heures par jour, à trouver de nouveaux moyens pour ruiner ſon pays et redoubler ſa misère. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaiſance; et le projet, qu'il va donner le lendemain, ruinera ſix cent familles; c'eſt un accaparement, c'eſt un monopole; ſon or funeſte va ravir à l'induſtrie pauvre, ce qu'elle auroit pu gagner.

Une province eſt tout-à-coup dépoſſédée de ſes productions. Tout eſt enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de ſpéculation ce qui n'eſt que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur eſt un homme poli, qui parle des beaux arts! comment oſeroit-on l'appeller un concuſſionnaire? Il eſt vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, et des maux horribles en grand, à cent lieues de ſa demeure. Il ſemble

ble étranger au royaume, et n'exiſter que pour ſes maîtreſſes et ſes adulateurs.

D'autres théſauriſent, et s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la misère les ſupplie en fondant en larmes, en vain entendent-ils le récit des calamités particulières; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'Etat.

Préférer une pièce d'or à la vie de ſon frère, de ſon ſemblable! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable! Maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté! Ah! mérite-t-on enſuite le nom d'homme?

Malheureux! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſemens de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, et que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelque ſentiment, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes frères? que te reſtera-t-il de cette grande opulence? Un cercueil de plomb, et quelques marbres ſculptés. Eh! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pièces de métal en jouiſſances pures et intimes, apprends à les connoître, à les goûter. Veux-tu être maudit après ta mort, et que l'on diſe: Il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamans, pour ſon chenil;... et pour les hommes ſes ſemblables?... Rien.

---

(5)

DOMESTIQUES, LAQUAIS.

Cette armée de Domeſtiques inutiles, et faits uniquement pour la parade, eſt bien la maſſe de corruption la plus dangereuſe qui pût entrer dans une ville, où les débordemens ſans nombre qui en naiſſent, menacent d'apporter, tôt ou tard, quelque déſaſtre preſque inévitable.

On

On croit l'Etat très-puiſſant, quand on enviſage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours: mais que d'hommes avilis! Quand on en voit un grouppe dans une antichambre, il faut ſonger qu'il s'eſt formé un vuide dans la Province; et que cette population floriſſante de Paris forme de vaſtes déſerts dans le reſte de la monarchie.

Dans telle maiſon de Fermier-Général vous trouverez vingt-quatre domeſtiques portant livrée, ſans compter les marmitons, aides-cuiſine, et ſix femmes-de-chambre pour Madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'eſcroc qualifié qui l'adule du matin au ſoir, parce que cet eſcroc a l'ame d'un laquais, ainſi que cinq à ſix complaiſans ſubalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de Madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie. Après cela, comment Monſieur et Madame, dans leur magnifique hôtel, et prenant l'inſolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas canaille tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente? Ils ne voient autour d'eux, que les humbles adorateurs de leur opulence, que des domeſtiques ſous des noms divers, et ils croient que le reſte de la terre eſt ainſi fait. Ces idées et ce langage ne doivent pas étonner dans un Traitant; le ton du mépris eſt toujours familier aux êtres mépriſables.

Il eſt bien incroyable que l'on n'ait point encore aſſujetti à une forte taxe ce nombreux domeſtique, enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption et ſert au luxe le plus inutile et le plus monſtrueux.

Mais la Finance eſt alliée aujourd'hui à la Nobleſſe, et voilà ce qui fait la baſe de ſa force réelle. La dot de preſque toutes les épouſes des Seigneurs, eſt ſortie de la caiſſe des Fermes. Il eſt aſſez plaiſant de voir un Comte ou un Vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un Financier; et le Financier, qui regorge de richeſſes, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illuſtre famille.

La différence eſt, que la fille de condition, qui étoit menacée de paſſer dans un couvent le reſte de ſa vie, ſe lamente, en épouſant un homme qui a cinq cents

mille livres de rente: croit lui faire une grace insigne en lui donnant sa main, et crie aux portraits de ses ancêtres, de fermer les yeux sur cette mésaillance. Le sot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter son argent aux parens et aigrefins de sa femme, se croit fort honoré d'avoir fait la fortune de son épouse altière; et il pousse la complaisance jusqu'à se croire bien inférieur à elle. Quelle misérable et sotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de George Dandin n'a-t-elle pas guéri les hommes sensés de cette étrange folie? Comment peuvent-ils consentir à enrichir une famille, riche en syllabes, pour en être tyrannisés ou méprisés?

Ordinairement un Laquais du bon ton prend le nom de son maître, quand il est avec d'autres laquais; il prend aussi ses moeurs, son geste, ses manières: il porte la montre d'or, des dentelles; il est impertinent et fat. Chez les jeunes gens, c'est le confident de Monsieur, quand celui-ci n'a pas d'argent; c'est le menteur le plus intrépide, quand il faut congédier des créanciers et tirer son maître d'embarras.

Enfin, un Laquais du dernier ton porte deux montres comme son maître; et cette insigne folie ne scandalise plus qu'un misanthrope.

---

(16)

VIE D'UN HOMME EN PLACE.

Un ministre se lève, son antichambre est déjà pleine de gens qui l'attendent: il paroît; des milliers de placets passent dans les mains embarassées de ses deux secrétaires, qui, froids et immobiles, représentent à ses côtés. Il sort; des solliciteurs se trouvent sur son passage, et le poursuivent jusqu'à sa voiture. Il dîne; des recommandations à droite et à gauche l'investissent pendant le repas, et des femmes lui parlent à l'oreille pendant le dessert. Il rentre dans son cabinet; il voit sur son bureau cent lettres, qu'il faut lire; des audiences particulières le tyrannisent encore.

Com-

Comment exiſte-t-il? dira-t-on. Comment? Il eſt diſtrait pendant qu'on lui parle, et il oublie tout ce qu'on lui dit; il laiſſe à des commis le ſoin de répondre à tout le monde, et d'expédier ſon immenſe beſogne; il ſigne des lettres: voilà à-peu-près toutes ſes fonctions. Mais il ſe réſerve quelqu'intrigue de cour, qu'il ourdit avec adreſſe, qu'il ſuit avec conſtance, et dont il prépare le dénouement. Il ſonge toute ſa vie, non au devoir de ſa place, mais à reſter en place.

Les gens en place ſont d'un ſérieux à glacer. Leur converſation eſt la ſécheresse même: ils ne s'expriment que par monoſyllabes; mais toute cette démonſtration extérieure eſt pour le public: en particulier, comme ils n'ont plus la crainte de ſe compromettre, ils abjurent une morgue qui nuiroit à leurs plaiſirs, et l'on voit l'homme qui, pour un instant, n'eſt plus dupe de ſa vanité.

Le valet-de-chambre d'un homme en place jouit quelquefois de quarante mille livres de rentes; il a lui-même un valet-de-chambre, lequel en a un autre ſous ſes ordres. C'eſt le ſubalterne qui nettoye l'habit, qui apprête la perruque artiſée de Monſeigneur; le valet en chef la reçoit de la quatrième main et ne fait que la poſer ſur la tête miniſtérielle, où repoſent les grandes deſtinées de l'Etat. Après cette fonction auguſte, c'eſt à ſon tour de ſe faire habiller par ſes gens: il les appelle à haute voix, il les gronde, il reçoit ſon monde, protège et commande que l'on mette les chevaux à ſa voiture. Le valet-de-chambre du valet-de-chambre n'a pas tout-à fait un équipage, mais il eſt très-bien ſervi.

Monſeigneur eſt tout-puiſſant à onze heures du matin; il donne audience et ſon ſalon eſt rempli. D'un coup d'oeil il diſtribue la faveur. Heureux ceux qu'il a regardés! Le coeur bondit d'eſpérance et de joie. L'homme puiſſant invite ſes créatures à ſa table; elles ſe proſternent et leur viſage devient rouge de plaiſir et de contentement. A une heure entre quelqu'un qui vient trouver Monſeigneur, le fait paſſer dans ſon cabinet, et lui redemande le porte-feuille. Monſeigneur n'eſt plus rien. Il fait mettre à voix baſſe deux chevaux à ſa plus humble voiture, quitte Verſailles

 ſans

ſans revoir le viſage du maître qui le chaſſe, et va dîner ſeul à Paris avec ſon chagrin; et loin de la cohue brillante, qui lui prodiguoit les révérences et les adulations. Cette foule qui apprend la nouvelle, ſe diſperſe pour aller dîner ailleurs, et chacun dit à part ſoi: Demain, j'irai voir le ſucceſſeur et le féliciter.

Comment cette portion de Royauté que l'homme puiſſant tenoit entre ſes mains lui échappe-t-elle tout-à-coup? Cela a l'air d'un ſonge, d'un acte de féerie. Les hommes en place ne ſont-ils que des pantins, ainſi que l'a dit Diderot? Coupez le fil qui le faiſoit mouvoir, le pantin reſte immobile.

Et que fait le pantin réduit à lui-même? Il cherche à culbuter à ſon tour celui qui l'a fait choir; il compoſe de nouveaux rèves de grandeur; il ne peut ſe réſoudre à n'être plus rien; il abhorre la tranquillité et le loiſir dont il jouit: ce qui prouve qu'il y a une volupté exquiſe à régir la foule des humains, à leur inſpirer tour-à-tour la crainte et l'eſpérance, et à recevoir, en qualité d'homme puiſſant, leurs louanges intéreſſées, leurs reſpects ſimulés et leurs courbettes menſongères.

On ne s'intrigue aujourd'hui que pour l'argent; les vrais ambitieux deviennent rares. On cherche des places, où l'on ne ſe flatte pas même de ſe maintenir; mais l'opulence qu'elles auront procurée, conſolera de la diſgrace. Nos ayeux aſpiroient à la gloire toute nue: ce n'étoit pas, ſi l'on veut, le ſiècle des lumières; mais c'étoit celui de l'honneur.

---

(7)

CIVILITÉ.

Ce n'eſt plus que chez le petit Bourgeois, que l'on emploie ces cérémonies faſtidieuſes, et ces façons inutiles et éternelles qu'il prend encore pour des civilités, et qui fatiguent à l'excès les gens qui ont l'uſage du monde.

On ne vous fait plus mille excuſes de vous avoir donné un ſi mauvais repas; on ne vous preſſe plus de boire;

boire; on ne tourmente plus ses convives, pour leur prouver qu'on sait recevoir son monde; on ne vous prie plus de chanter; on a renoncé à ces usages sots et ridicules, si familiers à nos ancêtres, malheureux prosélytes d'une coutume gênante et contrariante, qu'ils appelloient honnêteté.

La table étoit pour eux une arène, où les assiettes renvoyées faisoient sans cesse le tour, jusqu'à ce que venant à se rencontrer dans un choc impétueux, elles se brisoient sous les mains civiles, qui s'efforçoient de les passer à leurs voisins. Pas un moment de repos; on se batailloit avant le repas, et pendant le repas, avec une opiniâtreté pédantesque; et les experts en cérémonies applaudissoient à ces puérils combats.

Les Demoiselles, droites, silencieuses, immobiles, busquées, les yeux éternellement baissés, ne touchoient à rien sur leurs assiettes; et plus on les pressoit de manger, plus elles comptoient donner une preuve authentique de tempérance et de modestie, en ne mangeant pas.

Au dessert elles étoient obligées de chanter; et le grand embarras étoit de pouvoir chanter sans pleurer, et de répondre aux louanges qui pleuvoient, sans regarder ceux qui les leur adressoient.

Aujourd'hui les Demoiselles mangent et ne chantent plus, jouissent d'une liberté décente, regardent autour d'elles, parlent un peu moins que leurs mères, et d'un ton plus bas, et sourient seulement au lieu de rire; elles n'ont que la contrainte qui sied à leur âge, et qui réhausse l'innocence de leurs charmes.

La vraie civilité a banni ces impertinentes politesses, si chères à nos ayeux. Fondée sur le bon sens, elle n'embarasse point et ne paroît point gênée; elle obéit aux circonstances, se plie sans effort à tous les caractères, ne s'appesantit sur rien, dissimule ce qu'il faut dissimuler; met à son aise autrui, et ne s'égare point, parce qu'elle suit, non des règles absurdes, mais ce que lui dicte une bienvieillance raisonnée.

Cette civilité peut même aujourd'hui se passer d'expérience, parce qu'on n'offense presque jamais lorsqu'on ne veut pas offenser, et surtout lorsqu'on ne mon-

montre ni orgueil ſuffiſant, ni prétentions déplacées. Ces deux vices ne ſont pas détruits, il s'en faut; mais ils ne ſe montrent que rarement dans la ſociété.

---

(8)
LES PETITES FILLES.

Dès qu'une petite fille ſait bégayer quelques ſons, elle reçoit parmi nous la première leçon de ſuffiſance et de coquetterie. Il n'y a rien de ſi ridicule que nos poupées de cinq à ſix ans. Ce ne ſont plus des enfans. Voyez-les dans les promenades publiques: dans les liens d'une parure pénible, elles ſe tracaſſent, ſe fatiguent pour imiter la marche, le regard, la contenance des grandes Dames. Voyez-les communiquer à leurs paniers plus grands qu'elles, le mouvement qu'elles voyent faire à leurs mères. Combien ces abſurdités paroiſſent dangereuſes aux yeux de l'homme qui penſe! On diroit que ces petites et ridicules créatures ont dix-huit ans: on n'entend que ces mots: Tenez-vous droite; voilà votre petit mari. Qu'arrive-t-il? qu'elles contractent l'art des grimaces et des graces factices; parceque rien ne corrompt plus les graces naturelles, que ces impreſſions imprudentes et précoces.

---

(9)
AUMÔNES.

On faiſoit, dans le Fauxbourg St. Germain, une collecte pour des pauvres malheureux, qui avoient été incendiés. Ceux qui recueilloient les aumônes entrèrent chez un particulier qu'on ſavoit fort riche; il les reçut au mois de Décembre dans une chambre froide; et tandis qu'ils délioient les cordons de leur bourſe, le maître grondoit fort ſa ſervante de ce qu'elle avoit employé une allumette entière pour allumer un fagot, qui attendoit la flamme; lui montrant dans un recoin de la cheminée, des allumettes à demi brûlées et réſervées pour cet uſage.

Les

Les collecteurs n'auguroient pas trop bien de la libéralité du maître qui faisoit une telle semonce, lorsque celui-ci courant à une armoire secrète, en tira une somme telle, qu'on n'en donne guères en fait d'aumônes. Les collecteurs ne purent s'empêcher de lui marquer leur surprise, surtout après les paroles qu'ils venoient d'entendre. Messieurs, leur dit l'homme bienfaisant, apprenez que c'est par de telles épargnes, que je me mets en état de faire de fortes charités aux pauvres.

Les aumônes qui se font à Paris sont abondantes; et que Dieu, auteur de tout bien, en soit loué! Ces ames charitables font plus pour l'ordre et la tranquillité publique, que toutes les loix sévères et réprimantes de la police. Sans ces bienfaiteurs le frein politique seroit brisé à chaque instant, par la rage et le désespoir. Si la masse des calamités particulières est diminuée; nous le devons à une foule d'ames célestes, qui se cachent pour faire le bien. Le vice, la folie, et l'orgueil se montrent en triomphe: la tendre commisération, la générosité, la vertu se dérobent à l'oeil du vulgaire, pour servir l'humanité en silence, sans faste et sans ostentation, satisfaites du regard de l'Eternel.

Sans l'active charité, qui multiplie les remèdes, qui va porter les secours dans les greniers, qui surprend le malheureux sur son grabat, qui le console, le fortifie, et lui apprend qu'il n'est pas oublié dans son infortune solitaire; on trouveroit chaque jour des hommes expirés de faim, le sommet des maisons regorgeroit de cadavres, les crimes seroient cent fois plus communs. La plus grande partie du repos de la ville est dûe à des coeurs sensibles, qui, tandis que les ordonnances punissent les délits, s'occupent à les prévenir, et servent l'Etat et les Rois, en soulageant la douleur et en appaisant la plainte et le murmure. Ces hommes rares doivent être précieux à l'administration, qui perdroit peut-être sa force coactive, s'ils cessoient le cours de leurs bienfaits. Honorons-les, rendons-leur tout le respect qu'ils méritent. On ne dispute point le mépris ou l'indignation à un scélérat vil ou cruel. Pourquoi refuser l'estime et la gloire aux bonnes et grandes actions?

tions? Pourquoi vouloir les anéantir, et contredire à l'homme la bonté naturelle? Ce ne ſera pas en la niant, que l'on entretiendra cette vertu innée. Les ſophiſtes ne pourront rien contre l'expérience. La cruauté dans l'homme eſt une vraie maladie. Celui qui compte pour rien les autres, eſt un être mal organiſé; et j'aime à croire qu'il eſt peu commun. La méchanceté naît d'une contradiction violente; et la compaſſion eſt une choſe ordinaire. Si nous aimons notre intérêt; nous chériſſons ſouvent auſſi l'intérêt de nos ſemblables. C'eſt même une paſſion dans la jeuneſſe; preuve que la nature nous a créés plutôt bons que méchans. L'on comptera plus d'actions généreuſes de la part d'un brigand, que d'actes de dureté de la part d'un homme vertueux.

Les ames ſenſibles voient avec attendriſſement, que les actes d'humanité ſe multiplient de nos jours; qu'il ne faut qu'annoncer un déſaſtre, un accident, pour éveiller la compaſſion et la charité: que les bienfaits s'efforcent à combler l'abîme de la misère. Il eſt profond, mais il n'eſt pas intariſſable.

Nul homme n'eſt diſpenſé de faire le bien; le plus pauvre doit encore payer ſon tribut à l'infortuné. Un rien lui rend quelquefois la vie; ce n'eſt point toujours de la monnoie qu'il faut, ce ſont des ſoins, des avis, une viſite, une ſimple démarche, un placet préſenté à propos.

Que les Ecrivains, fidèles à leur plus noble emploi, nourriſſent et entretiennent donc conſtamment cette pente ſalutaire à la bienfaiſance.

---

(10)

FOURNISSEURS.

On ne voit qu'à Paris de ces intrépides fourniſſeurs, qui avancent pendant des années entières le pain, la viande, le vin, les meubles, l'épicerie, l'apothicairerie, à Mr. le Marquis, à Mr. le Comte, à Mr. le Duc. C'eſt le privilège de la nobleſſe. On ne prêteroit pas de même

même au Bourgeois. On le presseroit; mais on attend lorsqu'il s'agit d'un homme titré.

Telle maison noble doit au boucher six années de fourniture, à l'épicier cinq, au boulanger quatre; les domestiques eux-mêmes font crédit de leurs gages, tandis que toute maison roturière solde au bout de chaque année.

Dès qu'il y a des armoiries au-dessus d'une portecochère, le Tapissier meuble l'hôtel sur une succession éventuelle, et on compte les maisons qui sont au pair: il y a toujours dans les plus riches et les mieux ordonnées quelques années en arrière.

Quand les fournisseurs impatiens d'attendre, sollicitent enfin leur payement, l'intendant vient au lever de Mr. le Duc, et lui dit: Monseigneur, votre Maître-d'Hôtel se plaint que le boucher ne veut plus fournir de viande, parce qu'il y a trois ans qu'il n'a reçu un sol; votre cocher dit, que vous n'avez qu'une seule voiture en état de servir, et que le charron ne veut plus avoir l'honneur de votre pratique, si vous ne lui donnez un à-compte de dix mille francs; le marchand de vin refuse de remplir votre cave; le tailleur de vous donner des habits.... Les impertinens! s'écrie le Maître, qu'on aille chez d'autres. Je leur retire ma protection.

Il retrouve d'autres fournisseurs, quoique les premiers n'ayent pas été payés. Le soir il risque cinq cents louis d'or au jeu, et s'il en perd cinq cents autres, il les paye le lendemain. Un créancier de cartes l'emporte toujours sur un créancier de pain ou de viande.

---

(11)

DE L'INFLUENCE DE LA CAPITALE SUR LES PROVINCES.

Elle est trop considérable, relativement à l'influence politique, pour qu'on puisse en détailler les effets. Je ne veux la considérer ici, que par l'attrait qui séduit tant de jeunes têtes, et qui leur représente Paris comme

me l'asyle de la liberté, des plaisirs et des jouissances les plus exquises.

Que ces jeunes gens sont détrompés, quand ils sont sur les lieux! Autrefois les routes entre la Capitale et les provinces, n'étoient ni ouvertes ni battues. Chaque ville retenoit la génération de ses enfans, qui vivoient dans les murs qui les avoient vu naître, et qui prêtoient un appui à la vieillesse de leurs parens. Aujourd'hui le jeune homme vend la portion de son héritage, pour venir le dépenser loin de l'oeil de sa famille, il la pompe, la dessêche, pour briller un instant dans le séjour de la licence.

La jeune fille soupire et gémit de ne pouvoir accompagner son frère. Elle accuse son sexe et la nature. Elle se déplait dans la maison paternelle. Elle se peint avec feu les plaisirs de la Capitale, et la splendeur de la Cour. Elle y rêve toute la nuit, elle voit l'opéra, elle est sur les remparts. Elle se promène dans un char superbe; on l'adore; tous les yeux sont fixés sur elle.

On lui a dit que toutes les femmes y reçoivent un culte perpétuel; qu'il ne faut que de la beauté pour y être adorée; qu'elles choisissent à leur gré, dans la foule de leurs esclaves, le plus fait pour leur plaire; que les maris y sont ridicules, si-tôt qu'ils veulent parler de leur empire. Elle compare cette vie libre et voluptueuse, à celle qu'elle mène dans l'économie d'une maison rangée, et son imagination est trop ardente pour pouvoir s'arrêter; elle n'accorde plus que l'estime à son amant honnête.

Sa mère la nourrit dans ces trompeuses illusions. Elle est avide des nouvelles de cette ville. Elle est la première à dire avec exclamation: Il vient de Paris; il arrive de la Cour! Elle ne trouve plus autour d'elle ni graces, ni esprit, ni opulence.

Les adolescens écoutent ces récits, se figurent avec des traits exagérés, ce que l'expérience doit cruellement démentir un jour; ils ne tardent pas à obéir à cette maladie générale qui précipite toute la jeunesse de province vers l'abîme de corruption. Heureux encore celui qui ne perd qu'une partie de sa fortune, et qui

qui apprend à être ſage pour le reſte de ses jours! Il n'appartient qu'à l'indigence abſolue et au génie, de viſiter cette Capitale. Ceux qui vivent dans une heureuſe médiocrité, tant du côté des talens que du côté de la fortune, ne ſauroient qu'y perdre.

Ceux qui reviennent dans leur patrie, ſe croyent en droit d'y mépriſer tout ce qui n'eſt pas ſelon les us de la Capitale. Ils mentent aux autres et à eux-mêmes. Sont-ils obligés intérieurement de rabattre des idées qu'ils s'étoient formées? Ils continuent à crier miracle! ſans que leur coeur ſoit de la partie. Ils enflent les relations de Paris, qui reſſemblent aſſez aux deſcriptions des fêtes publiques : ceux qui les liſent les trouvent toujours plus belles que ceux qui les ont vues.

---

(12)
CRIS DE PARIS.

Non, il n'y a point de ville au monde où les crieurs et les crieuſes des rues ayent une voix plus aigre et plus perçante. Il faut les entendre élancer leur voix par-deſſus les toîts; leur goſier ſurmonte le bruit et le tapage des carrefours. Il eſt impoſſible à l'étranger de pouvoir comprendre la choſe; le Pariſien lui-même ne la diſtingue jamais que par routine. Le porteur d'eau, la crieuſe de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuſe de marée, c'eſt à qui chantera ſa marchandiſe ſur un mode haut et déchirant. Tous ces cris diſcordans forment un enſemble, dont on n'a point d'idée, lorſqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans eſt tel, qu'il faut en faire un étude pour bien diſtinguer ce qu'il ſignifie. Les ſervantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'Académicien, elles deſcendent l'eſcalier pour le dîner de l'Académicien, parce qu'elles ſavent diſtinguer du quatrième étage, et d'un bout de la rue à l'autre, ſi l'on crie *des maquereaux* ou *des harengs frais*, *des laitues* ou *des betteraves*. Comme les finales ſont à peu près du même ton, il n'y a que l'uſage qui enſeigne aux doctes

ſer-

servantes à ne point se tromper, et c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

---

(13)

QUINE.

La preuve la plus sûre qu'il n'y a plus ni divin, ni magicien, ni diseuse de bonne aventure, c'est que le quine de la Lotterie royale n'a pas encor été deviné, Or, trois millions pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale?

La veille et le jour du tirage de cette Lotterie, on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteur, qui éveillent la cupidité du pauvre et du riche par leurs promesses emphatiques. Le portefaix s'arrête; il hésite; il porte enfin la main à son gousset, et en tire le prix de ses sueurs.

Le laquais et la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise et de leur espoir, regardent par la maison s'il n'y auroit pas quelque chose à soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, et les maîtres qui s'en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques, ils les considèrent comme des ennemis.

C'est l'instant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aspect des numéros sortis, et qui ont trompé leur atteinte. L'homme du peuple reste immobile; et les bras croisés, il songe à sa perte, et dit: *J'avois envie de mettre sur celui-là.* L'homme en carosse passe la tête par la portière pour lire aussi son sort; et tout riche qu'il est, on voit qu'il se renfonce avec humeur. Toutefois il jure entre ses dents de doubler et de tripler la mise jusqu'à ce que son numéro sorte. Il rentre chez lui en grondant, et refuse le moindre secours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la lotterie.

Il y a tel numéro qui, pour le nourrir, a plus coûté, qu'il n'en auroit fallu pour la subsistance de cent familles pressées par le besoin.

Pau-

Pauvre! renonce à cette eſpérance illuſoire. Laiſſe le riche courir ces chances hazardeuſes; lui ſeul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

Pauvre! ton lot eſt dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il. Le mérite de bonnes oeuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, et voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies ſatisfactions.

---

(14)
SURFAIRE.

Tout petit marchand vous ſurfait ſa marchandiſe de près du double: c'eſt une choſe ſcandaleuſe! Qu'arrive-t-il? L'acheteur méſoffre. La plus petite vétille eſt ſujette à une longue diſcuſſion. Le marchand offriroit ſa marchandiſe à moitié de ſa valeur, qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation de ſurfaire outre meſure. Comment parvenir, dans le débat, au prix juſte? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot; il temporiſe, et ſouvent il ſe ſauve ſans avoir fait l'offre la plus légère.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'impoſaſſent entr'eux la loi inviolable, de mettre un prix fixe ſur leurs marchandiſes? Le tarif une fois arrêté, la confiance reſpective renaîtroit.

Paſſez devant une petite boutique, vous entendrez entre l'acheteur et le vendeur, les mots *ſur ma conſcience, ſur mon honneur;* ils ſont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre: les geſtes répondent aux paroles, et l'on ſe parjure pour quelques ſols. Voilà le négoce d'une infinité de miſérables détailleurs qui uſurpent les noms de marchands et même de commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur, qui, ayant offert un prix s'en eſt allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; et quand il

il ne revient point sur ses pas, il dit à son garçon: *Cours-tôt après lui.*

---

(15)

LE PARISIEN EN PROVINCE.

Quand un Parisien a quitté Paris, alors il ne cesse en Province de parler de la Capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit à ses usages et à ses coutumes; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte; il veut que tout le monde réforme ses idées pour lui plaire et l'amuser. Il parle de la Cour, comme s'il la connoissoit; des hommes de lettre, comme s'ils étoient ses amis; des sociétés, comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît aussi les Ministres, les Hommes en place. Il y jouit d'un crédit considérable; son nom est cité. Il n'y a enfin de savoir, de génie, de politesse, qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des personnes, qui ont du sens et des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des sots, ou que la manie de parler avantageusement de soi, l'aveugle, sur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ses erreurs et ses mensonges: mais il s'imagine se donner du relief, en ne vantant que Paris et la Cour.

Le vers fameux:

> Elle a d'assez beaux yeux pour des yeux de Province

le Parisien l'applique à son insu à tout ce qui n'est pas dans sa sphère. Il diroit volontiers à Bordeaux et à Nantes: *Mais la Garonne et la Loire sont d'assez beaux fleuves, pour des fleuves de Province.*

---

(16)

MAITRES.

Il y en a de toute espèce, pour le Latin, pour le Grec, pour l'Hébreu, pour l'Anglois, pour l'Italien, pour la Théologie, pour l'écriture, pour la musique, pour le bon ton, pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin

matin, battent tous les quartiers, et ſont contents quand ils trouvent leurs élèves endormis, abſens, pareſſeux, ou malades. Ils gliſſent joyeuſement leur *cachet*, et c'eſt autant de gagné. Le Maître à danſer vole comme un éclair dans un cabriolet; mais celui qui enſeigne le Grec ou les Mathématiques, marche à pied.

Cette claſſe d'hommes eſt très-nombreuſe. Etonnés quelquefois de ſe trouver enſemble, chacun ne comprend pas de ſon côté, comment on peut en appeller un autre que lui. De-là vient qu'ils n'eſtiment que leur profeſſion, et mépriſent ſouverainement celle d'autrui, comme abſurde ou inutile.

C'eſt un ſpectacle aſſez plaiſant que de voir, dans la même antichambre, un Maître d'échecs et de trictrac, et un Maître d'hiſtoire, attendre vis à-vis l'un de l'autre le réveil de Mr. le Marquis. Entrés dans ſon cabinet, l'un parle de Cyrus et d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions ſur le damier. Le muſicien qui doit leur ſuccéder, fait crier le violon, qu'il accorde ſur le perron de l'eſcalier. Le valet-de-chambre qui ſourit, fait mieux qu'eux tous, que Mr. le Marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enſeignera, ſi l'on excepte la marche des jeux, et le menuet paſſablement.

Mais un ſot opulent, qui a quinze louis à dépenſer par jour, croit bonnement que ſon fils va poſſéder la muſique, le blaſon, la danſe, le deſſin, l'Anglois, et les mathématiques, à tant la leçon. Il a envoyé chercher des Maîtres qui ſont accourus avec leurs cachets. On les leur paye à la fin du mois. L'élève, non moins ignorant que le premier jour, et qui aura ſaiſi quelques termes à la volée, ſe pavanera le reſte de ſa vie de ſon prétendu ſavoir, n'imaginant pas même qu'on puiſſe ſe moquer de lui, lorſqu'il ſera en état de citer les Maîtres fameux qui ſont venus dans ſon hôtel le ſaluer avec gravité, prendre ſon argent, et ſe ſauver pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom ſeul des ſciences. Eh! que leur faut-il de plus?

Parmi tant de Maîtres, on ne s'eſt jamais aviſé, même en plaiſantant, de chercher ou de demander un

Maître

Maître de Morale. C'eſt que tous les hommes croyent poſſéder cette ſcience-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée. Auſſi aime-t-on mieux appeller un figurant dans un ballet, qu'un moraliſte. La jambe et les pas du premier diſent quelque choſe, et le langage de l'autre ſeroit inintelligible. Auſſi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la Monarchie, un *Maître de Morale.*

---

(17)

CABARETS BORGNES.

Autrement dits *tavernes.* Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs; j'y ſuis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, et cela vous épargnera quelques ſenſations déſagréables.

C'eſt là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une franchiſe, qui mérite d'être obſervée; car les paſſions qui ſont à nud, ont une originalité piquante.

Curieux de voir ce monde, je me couvris un jour d'une redingote brune, et je m'enfonçai dans un fauxbourg. J'entrai au lieu déſigné, et je demandai à ſouper. Il me fut ſervi ſur un bout de table; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une ſalle où étoit une longue table qui pouvoit contenir ſoixante couverts.

Sur les dix heures du ſoir, je vis tout-à-coup entrer tumultueuſement dix-neuf pendards, ſeize créatures et dix enfans qui s'emparèrent de la table, la chargèrent de débris de viande, poiſſons, légumes, morceaux de pain; puis l'on fit venir du vin, qui ne fut pas ſervi dans des pintes de plomb, mais dans des vaſes de grès.

Je fis ſemblant de ſortir, et me jetai dans un petit cabinet, d'où je pouvois tout voir et entendre.

Cette horde, qui devenoit plus nombreuſe, jeta tout-à coup ſur la table, tant en monnoie qu'en liards, une ſomme de quatre-vingt-quatorze livres dix-ſept ſols neuf deniers, dont ces mendiants ne paroiſſoient

pas

pas ſatisfaits, diſant que la ſurveille leur recette avoit paſſé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *tréſorier*. Un autre, qui avoit le titre de *maître de garde-robe*, s'empara, après un inventaire fait, d'un nombre conſidérable de vieux bas, ſouliers, culottes, habits, jupons, et promit que le tout ſeroit remis à leur frippier de l'Abbaye Saint-Germain. On eſtima qu'il retireroit de cès guenilles au moins deux louis. Tel étoit le réſultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues et les carrefours.

Ces gueux demandèrent encore du vin, dont ils burent vingt-deux pots; plus quatre bouteilles d'eau-de-vie; ils conſommèrent auſſi deux livres de ſucre, et un quarteron de tabac à fumer.

De ces femmes, pluſieurs avoient des enfants qu'elles allaitoient et torchoient. Les chiens étoient de la partie, et c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer ſingulièrement leurs chiens; car ils les embraſſoient et leur parloient avec une affection ſentimentale, que n'a pas la plus jolie femme baiſant ſon épagneul.

Je vis entrer un habit noir, qui paroiſſoit le chef calculateur; il régla les comptes, diſtribua l'argent et parla long-tems des affaires de la ſociété. Il s'agiſſoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe, de vieilles hardes, et de les dépoſer chez tel gargotier qui les acheteroit en maſſe.

Cette eſpèce d'hommes ne connoit ni la diſſimulation ni l'hypocriſie. A la moindre contradiction, le viſage de telle femme ſe tuméfioit; l'autre juroit avec emportement: mais les hommes cédoient conſtamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée, et une femme ayant pris au collet un homme, et le ſecouant vigoureuſement, ſon voiſin calma tout-à-coup ſa colère, en lui diſant: *Aſſieds-toi, c'eſt une femme qui parle.*

Les femmes criailloient, et les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expreſſions. Elles avoient un caractère de liberté abſolue, et leur idiôme groſſier rendoit facilement toutes leurs idées.

 Cette

Cette troupe formoit un ramas de mendiants, de chiffonniers, de ces revendeurs et revendeuſes qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de ſuite; ils ſembloient ſe deviner plutôt que converſer entr'eux. Quoiqu'on fît dans ce temps-là la chaſſe aux mendiants, et qu'on les enlevât par centaines, ils ne parlèrent point de cette perſécution: ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés, leur profeſſion étant mixte.

Il m'eſt impoſſible de redire une multitude de mots bizarres, qui formoient leur argot: mais leur langage étoit précis, énergique, et aucun d'eux ne tardoit à répondre: ils s'entendoient parfaitement et avec rapidité.

La Religion et l'Etat n'auroient rien eu à reprendre à leurs discours. Ils juroient, il eſt vrai, ils employoient fréquemment le ſaint nom de Dieu; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaiſe habitude, ainſi que chez pluſieurs Pariſiens, qui ne ſont pas de la claſſe des gueux.

Leur ſouper étoit des reſtes froids. On leur apporta du cabaret des viandes, qui me parurent les débris d'une noce; ils mangèrent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amuſent.

La délicateſſe ne régnoit pas parmi eux; mais il y avoit profuſion. Ils ſe faiſoient ſervir d'une voix aſſez impérative, eux qui me paroiſſoient ne devoir commander à perſonne. Le garçon du cabaret, en veſte blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit et ſuffoqué d'une odeur déſagréable, je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché, et prenant le garçon à part, je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit: Pluſieurs demeurent dans les environs; mais le plus grand nombre n'uſe pas de draps blancs: car ils couchent tous enſemble ſur de la paille, faiſant chambrée commune.

Dans

Dans d'autres bouchons, j'ai eu occasion de voir ce qu'on appelle *boire pinte, ou chopine*. La pinte est sur une table de bois informe à deux pieds de distance d'un ménétrier, qui fait danser une populace de déguenillés; c'est un soldat et une servante qui boivent ensemble; c'est le rire et la misère qui s'accolent près de ce vase de plomb enduit d'une crasse rouge.

S'il survient une rixe à la suite des fumées du vin frelaté, le jurement et la main partent ensemble; la garde accourt; et sans elle, cette canaille qui danse alloit se tuer au son du violon. La populace, accoutumée à cette garde, en a besoin pour être contenue, et se repose sur elle du soin de terminer les fréquents débats qui naissent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette soldatesque, ce guet qui met le *hola*, est composé de savetiers habillés de bleu, qui, le lendemain, quand ils auront déposé leur fusil, seront arrêtés à leur tour, s'ils font tapage, après avoir vuidé la pinte de plomb. Ainsi c'est le petit peuple qui agit sur le petit peuple; les recrues du guet ne manqueront point: on appelle ces soldats, *les soldats de la Vierge Marie*, parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les soldats du Pape. Quand on leur voit faire l'exercice, on rit involontairement. Toute la troupe est assurée d'une longue vie; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre et récalcitrant; et alors serrant les menottes à celui qui a résisté, ils s'en vengent cruellement.

Les vins, la bierre et les liqueurs sont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets et tabagies, où s'abreuve la multitude, et je ne sais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoisonneurs. Un Conseiller au Parlement dans ce siècle, opina à la mort contre un cabaretier falsificateur, soutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris que tous les autres fléaux réunis ensemble.

Ces perfides distributeurs, qui altèrent un breuvage fait pour restaurer le peuple condamné aux rudes travaux, ignorent eux-mêmes sans doute les funestes accidents qui doivent résulter de leurs mélanges. Plus instruits, ils ne s'exposeroient pas à commettre de pareils

reils forfaits. Voilà pourquoi un écrit ſimple et raiſonné, qui inſtruiroit tout à la fois le cabaretier et le peuple; qui feroit ſentir d'un côté l'énormité du crime, et de l'autre le danger, ſeroit très-utile, ſurtout s'il indiquoit encore le remède contre les accidents de la boiſſon frelatée.

Qui fera donc un catéchiſme à l'uſage du peuple pour lui donner à la fois quelques idées ſaines de morale et de phyſique?

---

(18)

CE QU'ON NE VOIT POINT.

Il n'y a rien de ſi rare qu'un teſtament généreux: les plus riches meurent, et ce qui prouve la dureté exceſſive de leurs coeurs, ils meurent ſans faire de legs à qui que ce ſoit, à leurs amis, à ceux qu'ils appelloient des noms les plus tendres: ils ſont égoïſtes même dans le tombeau: infidèles à l'art qu'ils ont aimé et cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aiſé néanmoins, que de prendre une plume, pour diſperſer un peu de ſes biens, lorſqu'on n'en pourra plus jouir! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie, ſans laiſſer quelques traces de bienfaiſance.

On n'a point encore vu un millionnaire à Paris, que je ſache, laiſſer un legs à un homme pauvre et utile, que lui déſignoit la voix publique. Les arts, les ſciences ont beſoin de ſoutien, d'appui, ainſi que ceux qui les cultivent. Le riche, inſenſible dans les bras de la mort, comme pendant ſa vie, repouſſe toute idée de donation; il cherche les jouiſſances de la vanité, jamais celles du légitime orgueil de la célébrité et, ce qui ſeroit plus pur encore, ce ſentiment conſolateur qui accompagne la généroſité et en devient la récompenſe.

Rien n'accuſe plus l'humanité que le vuide, la ſécchereſſe, l'inſenſibilité, l'oubli des tendres affections, qui caractériſent les teſtaments: il en faut dix mille, pour en citer un qui ſoit digne d'un être fait pour être regretté; de grands hommes mêmes n'ont pas ſu faire

ce

ce dernier acte, le plus important à tracer, puiſqu'il eſt le dernier ouvrage de notre volonté et de nos vertus. Eſt-ce foibleſſe, inattention ou indifférence pour ce qui doit nous ſurvivre? Comment ne compoſe t-on pas à loiſir cette oeuvre où l'ame paroît à nud?

---

(19)
LUXE, BOURREAU DES RICHES.

On juge des objets, non ſur leur bonté réelle, mais ſur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés ſimples; on veut ſans ceſſe retoucher l'ouvrage de la nature; de frivoles ornements l'altèrent et la rendent méconnoiſſable. De-là le caprice qui varie inceſſamment les formes. Les goûts ne ſont pas ſatisfaits, mais amortis; et au lieu d'une variété piquante, des bizarreries ſomptueuſes n'amènent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change, les modes, les parures, les uſages, l'idiôme, ſans raiſon et à tout moment. Les hommes opulents ſont bientôt réduits au malheur de ne plus rien ſentir. Leurs ameublements ſont une décoration changeante, leurs habillements une ſervitude journalière, leurs repas une parade; et le luxe les tourmente, je crois, comme le beſoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout ſacrifier.

J'étois aſſis ces jours derniers à la table d'un homme opulent. Il ſoupiroit. Qu'avez-vous? lui dis-je. Vous n'êtes point malade; vous n'avez à craindre ni le préſent, ni l'avenir; votre femme, vos enfans ſont en bonne ſanté; aucun malheur ne les menace. Il ne dit mot. Il me préſenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris; un ver en rongeoit le coeur. Et moi auſſi, me dit-il, un ver me ronge; mais ce ver eſt inviſible. Je ne pus en ſavoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris, c'eſt peut-être l'enchaînement de leurs folles dépenſes. Ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes ſi horriblement coûteuſes, qu'il n'y a point de fortune, pour ainſi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais ſiècle n'a été plus prodigue que le nôtre.

On consomme ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse, on veut effacer son voisin; et pour se soutenir dans un état forcé, l'on a recours à des ressources qui devroient rendre les richesses odieuses.

Quoi! ne sauroit-on manger et faire bonne chère sans avoir un service coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en poussière? Faut-il que la vaisselle soit de l'orfèvre à la mode, et qu'on refonde tous les ans son argenterie? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné, pour tenir une serviette derrière votre fauteuil, et qui vous ruine pour bâtir des desserts, auxquels on ne touche presque pas? Faut-il plusieurs laquais pour être plus mal servi, que s'ils étoient réduits à un petit nombre? Faut-il trente chevaux pour aller souper en ville deux fois la semaine?

Quelle est cette extravagance de l'imagination? Elle n'est que puérile, et c'est cependant pour ces misères-là que se commettent toutes les bassesses qui avilissent l'homme, et la multitude des petits crimes, qui ne laissent pas les riches en paix avec eux-mêmes.

Apicius ne pouvoit nommer tous les animaux qui couvroient sa table, rassemblés des quatre coins de l'univers. C'étoit son esclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de savourer. Il fut obligé de s'empoisonner; car en révisant ses comptes, il trouva qu'il n'avoit plus que soixante mille écus pour vivre: il craignoit de mourir de faim.

MERCIER.

XXI.

VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS (SCYTHE) EN GRÈCE.

(1)

DESCRIPTION D'ATHENES.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir, la citadelle construite sur un rocher; la ville située au-

autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée.

C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athènes. C'est-là que se trouvoit l'ancienne ville: quoiqu'elle ne fût naturellement accessible que du côté du sud-ouest, elle étoit par-tout environnée de murs qui subsistent encore.

Le circuit de la nouvelle ville est de 60 stades.*) Les murs flanqués de tours et élevés à la hâte du temps de Thémistocle, offrent de toutes parts des fragmens de colonnes, et des débris d'architecture, mêlés confusément avec les matériaux informes qu'on avoit employés à leur construction.

De la ville partent deux longues murailles, dont l'une qui est de 35 stades,**) aboutit au port de Phalère, et l'autre qui est de 40 stades,***) à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisième, qui a 60 stades: et comme elles embrassent non seulement ces deux ports, et celui de Munychie qui est au milieu, mais encore une foule de maisons, de temples et de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de 200 stades. †)

Au sud-ouest, et tout près de la citadelle, est le rocher de Muséum, séparé par une petite vallée d'une colline, où l'Aréopage tient ses séances.

D'autres éminences concourent à rendre le sol de la ville extrêmement inégal. Elles donnent naissance à quelques foibles sources qui ne suffisent pas aux habitans. Ils suppléent à cette disette par des puits de citernes, où l'eau acquiert une fraîcheur qu'ils recherchent avec soin.

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plûpart des maisons sont petites et peu commodes. Quelques-unes, plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une

*) 2 lieues 670 toises.
**) 1 lieue 807 toises et demie.
***) 1 lieue 1280 toises.
†) 7 lieues 1400 toises.

une avenue longue et étroite. Au dehors, tout reſpire la ſimplicité; et les étrangers, au premier aſpect, cherchent dans Athènes cette ville ſi célèbre dans l'univers; mais leur admiration s'accroît inſenſiblement, lorſqu'ils examinent à loiſir ces temples, ces portiques, ces édifices publics que tous les arts ſe ſont diſputé la gloire d'embellir.

L'Iliſſus et le Céphiſe ſerpentent autour de la ville; et près de leurs bords on a ménagé des promenades publiques. Plus loin, et à diverſes diſtances, des collines couvertes d'oliviers, de lauriers ou de vignes, et appuyées ſur de hautes montagnes, forment comme une enceinte autour de la plaine, qui s'étend vers le midi juſqu'à la mer.

Ce petit pays, par-tout entrecoupé de montagnes et de rochers, eſt très-ſtérile de lui-même; et ce n'eſt qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ſes peines; mais les lois, l'induſtrie, le commerce et l'extrême pureté de l'air y ont tellement favoriſé la population, que l'Attique eſt aujourd'hui couverte de hameaux et de bourgs dont Athènes eſt la capitale.

On diviſe les habitans de l'Attique en trois claſſes. Dans la première ſont les citoyens; dans la ſeconde, les étrangers domiciliés; dans la troiſième, les eſclaves.

On diſtingue deux ſortes d'eſclaves; les uns Grecs d'origine, les autres étrangers: les premiers en général ſont ceux, que le ſort des armes a fait tomber entre les mains d'un vainqueur irrité d'une trop longue réſiſtance; les ſeconds viennent de Thrace, de Phrygie, de Carie, et des pays habités par les barbares.

Les eſclaves de tout âge, de tout ſexe et de toute nation, ſont un objet conſidérable de commerce dans toute la Grèce. Des négocians avides en tranſportent ſans ceſſe d'un lieu dans un autre, les entaſſent comme de viles marchandiſes dans les places publiques; et lorſqu'il ſe préſente un acquéreur, ils les obligent de danſer en rond, afin qu'on puiſſe juger de leurs forces et de leur agilité. Le prix qu'on en donne, varie ſuivant leurs talens. Les uns ſont eſtimés 300 drachmes,*) les autres 600.**) Mais il en eſt qui coûtent bien davan-

*) 270 livres. **) 540 livres.

davantage. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates, ſont mis en vente dans des villes Grecques, et perdent leur liberté, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogène éprouvèrent ce malheur; les amis du premier donnèrent 3000 drachmes pour le racheter; *) le ſecond reſta dans les fers, et apprit aux fils de ſon maître à être vertueux et libres.

Dans preſque toute la Grèce le nombre des eſclaves ſurpaſſe infiniment celui des citoyens. Preſque partout on s'épuiſe en efforts pour les tenir dans la dépendance. Lacédémone, qui croyoit par la rigueur les forcer à l'obéiſſance, les a ſouvent pouſſés à la révolte. Athènes, qui vouloit, par des voies plus douces, les rendre fidèles, les a rendu inſolens.

On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce ſont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et ſont chargés dans les maiſons de tous les détails du ſervice: car la loi défend de nourrir des eſclaves oiſifs, et ceux qui, nés dans une condition ſervile, ne peuvent ſe livrer à des travaux pénibles, tâchent de ſe rendre utiles par l'adreſſe, les talens et la culture des arts. On voit des fabricans en employer plus de 50, dont ils tirent un profit conſidérable.

Il s'en eſt trouvé qui ont mérité leur liberté, en combattant pour la république et d'autres fois en donnant à leur maître des preuves d'un zèle et d'un attachement qu'on cite encore pour exemples. Lorſqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs ſervices, ils l'achètent par un pécule, qu'il leur eſt permis d'acquérir et dont ils ſe ſervent pour faire des préſens à leurs maîtres dans des occaſions d'éclat; par exemple, lorſqu'il naît un enfant dans la maiſon, ou lorſqu'il s'y fait un mariage.

Quand ils manquent eſſentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les ſéparer de leur femme; mais on ne

*) 2700 livres.

ne doit jamais attenter à leur vie: quand on les traite avec cruauté, on les force à déserter, ou du moins à chercher un asyle dans le temple de Thésée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux; et parviennent quelquefois à se soustraire au joug du tyran qui abusoit de leur foiblesse.

C'est ainsi que les lois ont pourvu à leur sureté; mais quand ils sont intelligens ou qu'ils ont des talens agréables, l'intérêt les sert mieux que les lois. Ils enrichissent leur maître; ils s'enrichissent eux-mêmes en retenant une partie du salaire qu'ils reçoivent des uns et des autres. Ces profits multipliés les mettent en état de se procurer des protections, de vivre dans un luxe révoltant, et de joindre l'insolence des prétentions à la bassesse des sentimens.

Il est défendu, sous de très-grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que toute violence est un crime contre l'état: parce que les esclaves n'ayant presque rien qui les caractérise à l'extérieur, l'outrage, sans cette loi, pourroit tomber sur le citoyen, dont la personne doit être sacrée.

Quand un esclave est affranchi, il ne passe pas dans la classe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette dernière par la liberté, et à celle des esclaves par le peu de considération dont elle jouït.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, sont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou servant dans la marine, protégés par le gouvernement, sans y participer, libres et dépendans, utiles à la république qui les redoute, parce qu'elle redoute la liberté séparée de l'amour de la patrie, méprisés du peuple fier et jaloux des distinctions attachés à l'état de citoyen.

Ils doivent se choisir parmi les citoyens un patron qui réponde de leur conduite et payer au trésor public un tribut annuel de 12 drachmes pour les chefs de famille, et de 6 drachmes pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens, quand ils ne remplissent pas le premier de ces engagemens, et leur liberté, quand ils violent le

se-

ſecond; mais s'ils rendent des ſervices ſignalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies religieuſes, des fonctions particulières les diſtinguent des citoyens. Les hommes doivent porter une partie des offrandes, et leurs femmes étendre des paraſols ſur les femmes libres; ils ſont enfin expoſés aux inſultes du peuple, et aux traits ignominieux qu'on lance contre eux ſur la ſcène.

On a vu quelquefois la république en faire paſſer un très-grand nombre dans la claſſe des citoyens, épuiſée par de longues guerres. Mais ſi par des manoeuvres ſourdes, ils ſe gliſſent dans cet ordre respectable, il eſt permis de les pourſuivre en juſtice et quelquefois même de les vendre comme des eſclaves.

Les affranchis inſcrits dans la même claſſe, ſont ſujets au même tribut, à la même dépendance, au même aviliſſement. Ceux qui ſont nés dans la ſervitude, ne ſauroient devenir citoyens; et tout patron qui peut, en juſtice réglée, convaincre d'ingratitude à ſon égard l'eſclave qu'il avoit affranchi, eſt autoriſé à le remettre ſur le champ dans les fers, en lui diſant: Sois eſclave, puiſque tu ne ſais pas être libre.

La condition des domiciliés commence à s'adoucir. Ils ſont depuis quelque tems moins vexés, ſans être plus ſatisfaits de leur ſort; parce qu'après avoir obtenu des égards, ils voudroient avoir des diſtinctions, et qu'il eſt difficile de n'être rien dans une ville, où tant de gens ſont quelque choſe.

On eſt citoyen de naiſſance, lorſqu'on eſt iſſu d'un père eſt d'une mère qui le ſont eux-mêmes; et l'enfant d'un Athénien qui épouſe une étrangère, ne doit avoir d'autre état que celui de ſa mère. Péri-clès fit cette loi dans un temps où il voyoit autour de lui des enfans propres à perpétuer ſa maiſon. Il la fit exécuter avec tant de rigueur, que près de 5000 hommes, exclus du rang de citoyens, furent vendus à l'encan. Il la viola, quand il ne lui reſta plus qu'un fils, dont il avoit déclaré la naiſſance illégitime.

Les Athéniens par adoption, jouiſſent preſque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorſque dans les commencemens il fallut peupler l'Attique, on donna

donna le titre de citoyens à tous ceux qui venoient s'y établir. Lorſqu'elle fut ſuffiſamment peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux, qui s'y tranſportoient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchoient ici un aſyle aſſuré. Dans la ſuite on le promit à ceux qui rendroient des ſervices à l'état; et comme rien n'eſt ſi honorable que d'exciter la reconnoiſſance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des ſouverains, qui lui donnèrent un nouveau luſtre en l'obtenant, et un plus grand encore, lorſqu'ils ne l'obtenoient pas. Refuſé autrefois à Perdiccas, roi de Macédoine, qui en étoit digne; accordé depuis avec plus de facilité, à Evagoras, roi de Cypre, à Denys, roi de Syracuſe, et à d'autres princes, il fut extrêmement recherché, tant que les Athéniens ſuivirent à la rigueur les lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât: car il ne ſuffit pas qu'on ſoit adopté par un décret du peuple, il faut que ce décret ſoit confirmé par une aſſemblée où ſix mille citoyens donnent ſecrètement leurs ſuffrages; et cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

Ces précautions trop négligées dans ces derniers temps, ont placé dans le rang des citoyens, des hommes qui en ont dégradé le titre, et dont l'exemple autoriſera dans la ſuite des choix encore plus déshonorans.

On compte parmi les citoyens de l'Attique 20,000 hommes en état de porter les armes.

Tous ceux qui ſe diſtinguent par leurs richeſſes, par leur naiſſance, par leurs vertus et par leur ſavoir forment ici, comme preſque par-tout ailleurs, la principale claſſe des citoyens, qu'on peut appeller la claſſe des notables.

On y comprend les gens riches, parce qu'ils ſupportent les charges de l'état; les hommes vertueux et éclairés, parcequ'ils contribuent le plus à ſon maintien et à ſa gloire. A l'égard de la naiſſance, on la reſpecte, parce qu'il eſt à préſumer qu'elle tranſmet de père en

fils

fils des ſentimens plus nobles, et un plus grand amour de la patrie.

On conſidère donc les familles, qui prétendent deſcendre ou des Dieux, ou des rois d'Athènes, ou des premiers héros de la Grèce, et encore plus celles dont les auteurs ont donné de grands exemples de vertus, rempli les premières places de la magiſtrature, gagné des batailles, et remporté des couronnes aux jeux publics.

Quelques-uns font remonter leur origine juſqu'aux ſiècles les plus reculés. Depuis plus de mille ans la maiſon des Eumolpides conſerve le ſacerdoce de Cérès Eleuſine, et celle des Etéobutades le ſacerdoce de Minerve. D'autres n'ont pas de moindres prétentions; et pour les faire va'oir, ils fabriquent des généalogies qu'on n'a pas grand intérêt à detruire: car les notables ne font point un corps particulier; ils ne jouiſſent d'aucun privilège, d'aucune préſéance. Mais leur éducation leur donne des droits aux premières places, et l'opinion publique des facultés pour y parvenir.

La ville d'Athènes contient, outre les eſclaves, plus de 30,000 habitans.

---

(2)

SEANCE A L'ACADEMIE.

J'étois depuis quelques jours à Athènes; j'avois déjà parcouru rapidement les ſingularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Apollodore, mon hôte, me propoſa de retourner à l'Académie.

Nous traverſâmes un quartier de la ville, qu'on appelle le Céramique ou les Tuileries; de là ſortant par la porte Dipyle, nous nous trouvâmes dans des champs qu'on appelle auſſi Céramique et nous vîmes le long du chemin quantité de tombeaux; car il n'eſt permis d'enterrer perſonne dans la ville. La plupart des citoyens ont leur ſépulture dans leurs maiſons de campagne, ou dans des quartiers qui leur ſont aſſignés hors des murs. Le Céramique eſt réſervé pour ceux qui ont péri dans les combats. Parmi ces tombeaux on re-

remarque ceux de Périclès et de quelques autres Athéniens, qui ne sont pas morts les armes à la main, et à qui on a voulu décerner après leur trépas les honneurs les plus distingués.

L'Académie n'est éloignée de la ville que de six stades. C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avoit autrefois possédé. On y voit maintenant un gymnase, et un jardin entouré de murs, orné de promenades couvertes et charmantes, embelli par des eaux qui coulent à l'ombre des platanes et de plusieurs autres espèces d'arbres. A l'entrée est l'autel de l'Amour et la statue de ce Dieu; dans l'intérieur sont les autels de plusieurs autres divinités: non loin de là Platon a fixé sa résidence auprès d'un petit temple qu'il a consacré aux Muses, et dans une portion de terrein qui lui appartient. Il vient tous les jours à l'Académie. Nous l'y trouvâmes au milieu de ses disciples, et je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence.

Quoiqu'âgé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur: il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé; mais il l'avoit rétablie par un régime austère; et il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie: habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres.

Il avoit des traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beaucoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis dont je descends, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur; mais les graces et la persuasion sembloient couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paroîtra souvent dans ma relation. Je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La

La mère de Platon, me dit-il, étoit de la même famille que Solon, notre législateur; et ſon père rapportoit ſon origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ 700 ans. Dans ſa jeuneſſe, la peinture, la muſique, les différens exercices du gymnaſe remplirent tous ſes momens. Comme il étoit né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ſes vers à ceux d'Homère, et les brûla. Il crut que le théatre pourroit le dédommager de ce ſacrifice: il compoſa quelques tragédies; et pendant que les acteurs ſe préparoient à les repréſenter, il connut Socrate, ſupprima ſes pièces, et ſe devoua tout entier à la philoſophie. Il ſentit alors un violent beſoin d'être utile aux hommes. La guerre du Péloponèſe avoit détruit les bons principes et corrompu les moeurs. La gloire de les rétablir excita ſon ambition. Tourmenté jour et nuit de cette grande idée, il attendoit avec impatience le moment où, revêtu des magiſtratures, il ſeroit en état de déployer ſon zèle et ſes talens, mais les ſecouſſes qu'eſſuya la république dans les dernières années de la guerre, ces fréquentes révolutions qui en peu de temps préſentèrent la tyrannie ſous des formes toujours plus effrayantes, la mort de Socrate, ſon maître et ſon ami, les réflexions que tant d'événemens produiſirent dans ſon eſprit, le convainquirent bientôt que tous les gouvernemens ſont attaqués par des maladies incurables, que les affaires des mortels ſont, pour ainſi dire, déſeſpérées et qu'ils ne ſeront heureux, que lorſque la philoſophie ſe chargera du ſoin de les conduire. Ainſi, renonçant à ſon projet, il réſolut d'augmenter ſes connoiſſances, et de les conſacrer à notre inſtruction. Dans cette vue il ſe rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, par-tout où l'eſprit humain avoit fait des progrès.

Il avoit environ 40 ans, quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuſe, déſira de l'entretenir. La converſation roula ſur le bonheur, ſur la juſtice, ſur la véritable grandeur. Platon ayant ſoutenu que rien n'eſt ſi lâche et ſi malheureux qu'un prince injuſte, Denys en colère lui dit:

„Vous

„Vous parlez comme un radoteur." — „Et vous com„me un tyran," répondit Platon. Cette réponſe penſa lui couter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer ſur une galère qui retournoit en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetteroit à la mer, ou qu'il s'en déferoit comme d'un vil eſclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans ſa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuſe, incapable de remords, mais jaloux de l'eſtime des Grecs lui écrivit, et l'ayant prié de l'épargner dans ſes diſcours, il n'en reçut que cette réponſe mépriſante: „Je n'ai „pas aſſez de loiſir pour me ſouvenir de Denys."

A ſon retour Platon ſe fit un genre de vie dont il ne s'eſt plus écarté. Il a continué de s'abſtenir des affaires publiques, parce que, ſuivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la perſuaſion, ni par la force; mais il a recueilli les lumières éparſes dans les contrées qu'il avoit parcourues; et conciliant, autant qu'il eſt poſſible, les opinions des philoſophes qui l'avoient précédé, il en compoſa un ſyſtême qu'il développa dans ſes écrits et dans ſes conférences. Ses ouvrages ſont en forme de dialogue. Socrate en eſt le principal interlocuteur; et l'on prétend qu'à la faveur de ce nom, il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées. Son mérite lui a fait des ennemis; il s'en eſt attiré lui-même en verſant dans ſes écrits une ironie piquante contre pluſieurs auteurs célèbres. Il eſt vrai qu'il la met ſur le compte de Socrate; mais l'adreſſe avec laquelle il la manie, et différens traits qu'on pourroit citer de lui, prouvent qu'il avoit, du moins dans ſa jeuneſſe, aſſez de penchant à la ſatire. Cependant ſes ennemis ne troublent point le repos qu'entretiennent dans ſon coeur ſes ſuccès ou ſes vertus. Il a des vertus en effet; les unes qu'il a reçues de la nature; d'autres qu'il a eu la force d'acquérir. Il étoit né violent; il eſt à préſent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloire ou de la célébrité me paroît être ſa première, ou plutôt ſon unique paſſion. Je penſe qu'il éprouve cette jalouſie dont il eſt ſi ſouvent l'objet. Difficile et réſervé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux,

qu'il

qu'il y conduit lui-même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate dans la contrainte ou l'inimitié; avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans foiblesse et sans rigidité leurs penchans vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par ses leçons. De leur côté ses disciples poussent le respect jusqu'à l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies, pour avoir quelque ressemblance avec lui. C'est ainsi qu'en Ethiopie, lorsque le souverain a quelque défaut de conformation, les courtisans prennent le parti de s'estropier, pour lui ressembler. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous serez dans la suite en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écarts.

Apollodore en finissant, s'apperçut que je regardois avec surprise une assez jolie femme qui s'étoit glissée parmi les disciples de Platon. Il me dit: Elle s'appelle Lasthénie. L'amour de la philosophie l'a conduite en ces lieux; et l'on soupçonne qu'elle y est retenue par l'amour de Speusippe, neveu de Platon, qui est assis auprès d'elle. Il me fit remarquer en même temps une jeune fille d'Arcadie, qui s'appelloit Axiothée, et qui, après avoir lu un dialogue de Platon, avoit tout quitté, jusqu'aux habillemens de son sexe, pour venir entendre les leçons de ce philosophe. Il me cita d'autres femmes qui, à la faveur d'un pareil déguisement, avoient donné le même exemple.

Je lui demandai ensuite: Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon, qui grasseye, et qui a les yeux petits et pleins de feu? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin et l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Nicomaque laissa une fortune assez considérable à son fils qui vint, il y a environ cinq ans, s'établir parmi nous. Il pouvoit avoir alors 17 à 18 ans. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit et d'application. Platon le distingue de ses autres disciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ses habits.

 Celu-

Celui que vous voyez auprès d'Ariſtote, continua Apollodore, eſt Xénocrate de Chalcédoine. C'eſt un eſprit lent et ſans aménité. Platon l'exhorte ſouvent à ſacrifier aux Grâces. Il dit de lui et d'Ariſtote, que l'un a beſoin de frein, et l'autre d'éperon. Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avoit mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On inſiſta, il ne céda point. On offrit des preuves. „Non, „repliqua-t-il; il eſt impoſſible que je ne ſois pas „aimé de quelqu'un que j'aime ſi tendrement."

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui paroît être d'une ſanté ſi délicate, et qui remue les épaules par intervalles? C'eſt Démoſthène, me dit Apollodore. Il eſt né dans une condition honnête. Son père qu'il perdit à l'âge de 7 ans, occupoit une aſſez grande quantité d'eſclaves à forger des épées, et à faire des meubles de différentes ſortes. Il vient de gagner un procès contre ſes tuteurs, qui vouloient le fruſtrer d'une partie de ſon bien; il a plaidé lui-même ſa cauſe quoiqu'il ait à peine 17 ans. Ses camarades, ſans doute jaloux du ſuccès, lui donnent aujourd'hui le nom de Serpent, et lui prodiguent d'autres épithètes déshonorantes, qu'il paroît s'attirer par la dureté qui perce dans ſon caractère. Il veut ſe conſacrer au barreau, et dans ce deſſein, il fréquente l'école d'Iſée, plutôt que celle d'Iſocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroît plus nerveuſe que celle du ſecond. La nature lui a donné une voix foible, une reſpiration embarraſſée, une prononciation déſagréable; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obſtacles. S'il vient dans ce lieu, c'eſt pour y puiſer à la fois des principes de philoſophie, et des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Démoſthène. L'un s'appelle Eſchine; c'eſt ce jeune homme ſi brillant de ſanté: né dans une condition obſcure, il exerça dans ſon enfance des fonctions aſſez viles; et comme ſa voix eſt belle et ſonore, on le fit enſuite monter ſur le théatre, où cependant il ne joua que des rôles ſubalternes. Il a des graces dans l'eſprit, et cultive la poëſie avec quelque ſuccès. Le

ſecond

second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue. Ce dernier appartient à une des plus anciennes familles de la république.

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude. J'y vis aussi plusieurs étrangers, qui s'empressoient d'écouter les maximes de Platon sur la justice et sur la liberté; mais qui, de retour chez eux, après avoir montré des vertus, voulurent asservir leur patrie, ou l'asservirent en effet: tyrans d'autant plus dangereux, qu'on les avoit élevés dans la haine de la tyrannie.

Quelquefois Platon lisoit ses ouvrages à ses disciples; d'autres fois il leur proposoit une question, leur donnoit le temps de la méditer, et les accoutumoit à définir avec exactitude les idées qu'ils attachoient aux mots. C'étoit communément dans les allées de l'Académie, qu'il donnoit ses leçons: car il regardoit la promenade comme plus utile à la santé, que les exercices violens du gymnase. Ses anciens disciples, ses amis, ses ennemis même venoient souvent l'entendre, et d'autres y venoient attirés par la beauté du lieu.

Je vis arriver un homme âgé d'environs 45 ans. Il étoit sans souliers, sans tuniqne, avec une longue barbe, un bâton à la main, une besace sur l'épaule, et un manteau sous lequel il tenoit un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: „Voilà l'homme de Platon." Il disparut aussi-tôt. Platon sourit. Ses disciples murmurèrent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme un animal à deux pieds sans plumes: Diogène a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte.

J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit-il; mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentoit, il me dit: Allons nous asseoir sous ce platane; je vous raconterai son histoire en peu de mots, et je vous ferai connoître quelques Athéniens célèbres que je vois dans les allées

 voisi-

voisines. Nous nous assîmes en face d'une tour qui porte le nom de Timon le Misanthrope, et d'une colline couverte de verdure et de maisons, qui s'appelle Colone.

Vers le temps que Platon ouvrit son école à l'Académie, reprit Apollodore, Antisthène, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une colline placée de l'autre côté de la ville. Ce philosophe cherchoit, dans sa jeunesse, à se parer des dehors d'une vertu sévère; et ses intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour: Antisthène, j'apperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau. Instruit par son maître, que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté; et pour accréditer ses maximes, il parut en public, un bâton à la main, une besace sur les épaules, comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans. La singularité de ce spectacle lui attira des disciples, que son éloquence fixa pendant quelque temps auprès de lui. Mais les austérités qu'il leur prescrivoit les éloignèrent insensiblement; et cette désertion lui donna tant de dégoût, qu'il ferma son école.

Diogène parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope sa patrie, avec son père accusé d'avoir altéré la monnoie. Après beaucoup de résistance, Antisthène lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les étendre. Antisthène cherchoit à corriger les passions, Diogène voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devoit, selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes, et de lui-même; de la fortune, en bravant ses faveurs et ses caprices; des hommes, en secouant les préjugés, les usages, et jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières; de lui-même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son ame contre l'attrait des plaisirs. Il dit quelquefois: „Je suis „pauvre, errant, sans patrie, sans asyle, obligé de vivre „au jour la journée; mais j'oppose le courage à la for„tune, la nature aux lois, la raison aux passions."

De ces principes, dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection, ou aux

plus

plus grands déſordres, réſulte le mépris des richeſſes, des honneurs, de la gloire, et la diſtinction des états, des bienſéances de la ſociété, des arts, des ſciences, et de tous les agrémens de la vie. L'homme, dont Diogène s'eſt formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inacceſſible à tout ce qui flatte les ſens, qui ſe dit citoyen de l'univers, et qui ne le ſauroit être de ſa patrie; cet homme ſeroit auſſi malheureux qu'inutile dans les ſociétés policées, et n'a pas même exiſté avant leur naiſſance. Diogène a cru en appercevoir une foible eſquiſſe parmi les Spartiates. „Je n'ai vu, dit-il, des hommes nulle „part; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone."

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'eſt ſoumis aux plus rudes épreuves, et s'eſt affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'appaiſer avec les alimens les plus groſſiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux paſſans, pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'expoſer aux injures de l'air ſous le portique d'un temple, ſe rouler en été ſur le ſable brûlant, marcher en hiver pieds nuds dans la neige, ſatisfaire à tous ſes beſoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et ſupporter avec courage le ridicule, l'inſulte et l'injuſtice, choquer les uſages établis juſque dans les choſes les plus indifférentes, et donner tous les jours des ſcènes, qui, en excitant le mépris des gens ſenſés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs ſecrets qui l'animent. Je le vis un jour, pendant une forte gelée embraſſer à demi nud une ſtatue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il ſouffroit. Non, dit le Philoſophe. Quel mérite avez-vous donc? répliqua le Lacédémonien.

Diogène a de la profondeur dans l'eſprit, de la fermeté dans l'ame, de la gaîté dans le caractère. Il expoſe ſes principes avec tant de clarté, et les développe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, et ſur le champ abandonner tout pour le ſuivre. Comme il ſe croit appellé à réformer les hommes, il

n'a

n'a pour eux aucune eſpèce de ménagement. Son ſyſtème le porte à déclamer contre les vices et les abus; ſon caractère, à pourſuivre ſans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens ſur eux les traits de la ſatire, et ceux de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté qui règne dans ſes diſcours le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modère l'ennui par des réparties propres, quelquefois heureuſes, et toujours fréquentes, parce qu'il ne ſe refuſe rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire aſſaut de plaiſanteries avec lui, et ſe vengent de ſa ſupériorité par des outrages, qu'il ſupporte avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu ſouvent leur reprocher des expreſſions et des actions qui faiſoient rougir la pudeur. Son indécence eſt dans les manières plutôt que dans les moeurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme ſingulier, et je ſouſcrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: „C'eſt Socrate en délire."

Dans ce moment nous vîmes paſſer un homme, qui ſe promenoit lentement auprès de nous. Il paroiſſoit âgé d'environ 40 ans. Il avoit l'air triſte et ſoucieux, la main dans ſon manteau. Quoique ſon extérieur fût très-ſimple, Apollodore s'empreſſa de l'aborder avec un reſpect mêlé d'admiration et de ſentiment; et revenant s'aſſeoir auprès de moi: C'eſt Phocion, me dit-il, et ce nom doit à jamais réveiller dans votre eſprit l'idée de la probité même. Sa naiſſance eſt obſcure; mais ſon ame eſt infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'Académie: il y puiſa les principes ſublimes, qui depuis ont dirigé ſa conduite, principes gravés dans ſon coeur et auſſi invariables que la juſtice et la vérité dont ils émanent.

Au ſortir de l'Académie, il ſervit ſous Chabrias, dont il modéroit l'impétuoſité, et qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occaſions ont manifeſté ſes talens pour la guerre. Pendant la paix il cultive un petit champ, qui ſuffiroit à peine aux beſoins de l'homme le plus modéré dans ſes déſirs, et qui procure à Phocion un ſuperflu, dont il ſoulage les beſoins des autres. Il y vit avec une épouſe digne de

ſon

ſon amour, parce qu'elle l'eſt de ſon eſtime; il y vit content de ſon ſort, n'attachant à ſa pauvreté, ni honte, ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs.

Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il ſoit heureux et ſenſible; c'eſt que ſon ame eſt plus forte que la joie et la douleur. Ne ſoyez point effrayé du nuage ſombre dont ſes yeux paroiſſent obſcurcis. Phocion eſt facile, humain, indulgent pour nos foibleſſes. Il n'eſt amer et ſévère que pour ceux qui corrompent les moeurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conſeils.

Je ſuis bien aiſe que le hazard ait rapproché ſous vos yeux Diogène et Phocion. En les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un ſacrifice à la philoſophie, ſans le pouſſer trop loin et ſans en avertir le public, tandis que le ſecond ne montre ni ne cache ſes vertus. J'irai plus loin, et je dirai qu'on peut juger au premier coup d'oeil, lequel de ces deux hommes eſt le vrai philoſophe. Le manteau de Phocion eſt auſſi groſſier que celui de Diogène; mais le manteau de Diogène eſt déchiré, et celui de Phocion ne l'eſt pas.

---

(3)

MOEURS DES ATHÉNIENS.

J'ai dit, qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'aſſembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle eſt entourée. Je m'y rendois ſouvent, ſoit pour apprendre quelque nouvelle, ſoit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y rencontrai un jour un des Principaux de la ville, qui ſe promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par ſa haine contre la démocratie; de tous les vers d'Homère il n'avait retenu que cette ſentence: Rien n'eſt ſi dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venoit de recevoir une légère inſulte: Non, diſoit-il en fureur, il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville; car auſſi bien n'y a-t-il plus moyen d'y

d'y tenir: ſi je ſiège à quelque tribunal, j'y ſuis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'aſſemblée générale, un homme de néant, ſale et mal vêtu, a l'inſolence de ſe placer auprès de moi. Nos orateurs ſont vendus à ce peuple, qui tous les jours met à la tête de ſes affaires des gens, que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il étoit queſtion d'élire un général; je me lève; je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée; je montre mes bleſſures, et l'on choiſit un homme ſans expérience et ſans talens. C'eſt Théſée qui, en établiſſant l'égalité eſt l'auteur de tous ces maux. Homère avoit bien plus de raiſon: Rien n'eſt ſi dangereux, que d'avoir tant de chefs. En diſant cela il repouſſoit fièrement ceux qu'il trouvoit ſur ſes pas, refuſoit le ſalut presque à tout le monde; et s'il permettoit à quelqu'un de ſes cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeller hautement les ſervices qu'il lui avoit rendus.

Dans ce moment, un de ſes amis s'approcha de lui. Eh bien, s'écria-t il, dira-t-on encore que je ſuis un eſprit chagrin, que j'ai de l'humeur? Je viens de gagner mon procès, tout d'une voix à la vérité; mais mon avocat n'avoit-il pas oublié dans ſon plaidoyer les meilleurs moyens de ma cauſe? Ma femme accoucha hier d'un fils, et l'on m'en félicite, comme ſi cette augmentation de famille n'apportoit pas une diminution réelle dans mon bien. Un de mes amis, après les plus tendres ſollicitations, conſent à me céder le meilleur de ſes eſclaves. Je m'en rapporte à ſon eſtimation. Savez-vous ce qu'il fait? Il me le donne à un prix fort au deſſous de la mienne. Sans doute cet eſclave a quelque vice caché. Je ne ſais quel poiſon ſecret ſe mêle toujours à mon bonheur.

Je laiſſai cet homme déplorer ſes infortunes, et je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient compoſés de gens de tout âge, et de tout état. Des tentes les garantiſſoient des ardeurs du ſoleil.

Je m'aſſis auprès d'un riche Athénien nommé Philandre. Son paraſite Criton cherchoit à l'intéreſſer par des

des flatteries outrées et à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit avec transport quand Philandre parloit, et mettoit un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il échappoit à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous: hier dans le portique on ne tarissoit point sur vos louanges; il fut question du plus honnête homme de la ville; nous étions plus de trente, tous les suffrages se réunirent en votre faveur. Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là-bas, vêtu d'une robe si brillante, et suivi de trois esclaves, n'est-ce pas Apollodore, fils de Pasion, ce riche banquier? C'est lui-même, répondit le parasite; son faste est révoltant, et il ne se souvient plus que son père avoit été esclave. Et cet autre, reprit Philandre, qui marche après lui, la tête levée? Son père s'appelloit d'abord Sosie, répondit Criton, et comme il avoit été à l'armée, il se fit nommer Sosistrate.*) Il fut ensuite inscrit au nombre des citoyens. Sa mère est de Thrace, et sans doute d'une illustre origine; car les femmes qui viennent de ce pays éloigné, ont autant de prétentions à la naissance, que de facilité dans les moeurs. Le fils est un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Thersite, qui causent ensemble à quatre pas de nous. Le premier est si avare, que même en hiver sa femme ne peut se baigner qu'à l'eau froide; le second si variable, qu'il représente vingt hommes dans un même jour; le troisième si vain, qu'il n'a jamais eu de complice dans les louanges qu'il se donne, ni de rival dans l'amour qu'il a pour lui-même.

Pendant que je me tournois pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empressé: Savez-vous la nouvelle? me dit-il. Non, répondis-je. Quoi, vous l'ignorez? Je suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicérate, qui arrive de Macédoine. Le Roi Philippe a été battu par les Illyriens; il est prisonnier; il est mort. — Comment est-il possible? — Rien n'est

si

*) Sosie est le nom d'un esclave: Sosistrate celui d'un homme libre. *Stratia* signifie armée.

ſi certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes; j'ai vu la joie peinte ſur leurs viſages. Cependant n'en dites rien et ſurtout ne me citez pas. Il me quitte auſſitôt pour communiquer ce ſecret à tout le monde.

Cet homme paſſe ſa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit aſſis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choſes qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me ſuffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup: (et il me fit l'éloge de ſa femme). Hier, je ne pus pas ſouper avec elle, j'étois prié chez un de mes amis; (et il me fit la deſcription du repas). Je me retirai chez moi aſſez content. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète; et il me raconta ſon rêve: ensuite il me dit peſamment, que la ville fourmilloit d'étrangers, que les hommes d'aujourd'hui ne valoient pas ceux d'autrefois; que les denrées étoient à bas prix; qu'on pourroit eſpérer une bonne récolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il ſe leva pour aller ſouper avec ſa femme.

Eh quoi! me dit un Athénien qui ſurvint tout-à-coup et que je cherchois depuis long-temps, vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux perſonnage! Que ne faiſiez-vous comme Ariſtote? Un grand parleur s'empara de lui et le fatiguoit par des récits étranges. Eh bien, lui diſoit-il, n'êtes-vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Ariſtote, c'eſt qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je ſais de quoi il s'agit; je pourrois vous le raconter au long; continuez, n'omettez aucune circonſtance; fort bien; vous y êtes; c'eſt cela même. Voyez combien il étoit néceſſaire d'en conférer enſemble. A la fin, je l'avertis qu'il ne ceſſoit de m'interrompre: Je le ſais, répondit-il; mais j'ai un extrême beſoin de parler. Cependant je ne reſſemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle ſans réflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche; témoin le diſcours que je fis dernièrement à l'aſſemblée: vous n'y étiez pas; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus

voulus profiter du conſeil d'Ariſtote. Mais il me ſuivit toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetai au milieu d'un groupe formé autour d'un devin, qui ſe plaignoit de l'incrédulité des Athéniens. Il s'écrioit: Lorſque dans l'aſſemblée générale je parle des choſes divines, et que je vous dévoile l'avenir, vous vous moquez de moi, comme d'un fou; cependant l'événement a toujours juſtifié mes prédictions. Mais vous portez envie à ceux, qui ont des lumières ſupérieures aux vôtres.

Il alloit continuer, lorſque nous vîmes paroître Diogène. Il arrivoit de Lacédémone. D'où venez-vous? lui demanda quelqu'un. De l'appartement des hommes à celui des femmes, répondit-il. Y avoit-il beaucoup de monde aux jeux Olympiques? lui dit un autre. — „Beaucoup de ſpectateurs et peu d'hommes." Ces réponſes furent applaudies: et à l'inſtant il ſe vit entouré d'une foule d'Athéniens, qui cherchoient à tirer de lui quelque répartie. Pourquoi, lui diſoit celui-ci, mangez-vous dans le marché? C'eſt que j'ai faim dans le marché. Un autre lui fit cette queſtion: Comment puis-je me venger de mon ennemi? En devenant plus vertueux. Diogène, lui dit un troiſième, on vous donne bien des ridicules. — Mais je ne les reçois pas. Un étranger né à Mynde, voulut ſavoir comment il avoit trouvé cette ville: J'ai conſeillé aux habitans, répondit-il, d'en fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuie. C'eſt qu'en effet cette ville, qui eſt très-petite, a de très-grandes portes. Le paraſite Criton étant monté ſur une chaiſe, lui demanda, pourquoi on l'appelloit chien. — „Parceque je careſſe ceux qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie contre ceux, dont j'eſſuie des refus, et que je mords les méchans. Et quel eſt, reprit le paraſite, l'animal le plus dangereux? Parmi les animaux ſauvages, le calomniateur; parmi les domeſtiques, le flatteur."

A ces mots, les aſſiſtans firent des éclats de rire; le paraſite diſparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. „Diogène, d'où êtes-vous? lui dit quelqu'un. — Je ſuis citoyen de l'univers, répondit-il. — Eh non, reprit un autre, il eſt de Sinope; les habitans l'ont

l'ont condamné à ſortir de leur ville. — „Et moi je les ai condamnés à y reſter." Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, ſe ſervit d'une expreſſion, dont l'indécence fit rougir un de ſes amis de même âge que lui. Diogène dit au ſecond: Courage, mon enfant; voilà les couleurs de la vertu. Et s'adreſſant au premier: „N'avez-vous pas de honte, lui dit-il, de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire?" Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un ſoufflet: „Eh bien, reprit-il ſans s'émouvoir, vous m'apprenez une choſe; c'eſt que j'ai beſoin d'un caſque." Quel fruit, lui demanda-t-on tout de ſuite, avez-vous retiré de votre philoſophie? — Vous le voyez, d'être préparé à tous les événemens.

Dans ce moment, Diogène, ſans vouloir quitter ſa place, recevoit ſur la tête de l'eau qui tomboit du haut d'une maiſon. Comme quelques-uns des aſſiſtans paroiſſoient le plaindre, Platon qui paſſoit par hazard, leur dit: Voulez-vous, que votre pitié lui ſoit utile? faites ſemblant de ne le pas voir. —

Barthélemy.

XXII.

DES ÉLOGES RELIGIEUX OU DES HYMNES.

Le genre des éloges eſt très-ancien. Si on en cherche l'origine, on la trouvera dans les premières hymnes qui furent adreſſées à la Divinité. Ces hymnes furent inſpirées par l'admiration et la reconnoiſſance. L'homme, placé en naiſſant ſur la terre, dut être frappé du grand ſpectacle que déployoit à ſes yeux la nature. L'étendue des cieux, la profondeur des forêts, l'immenſité des mers, la richeſſe et la variété des campagnes, cette multitude innombrable d'êtres en mouvement, deſtinés à ſervir d'ornement au globe qu'il habite; tout ce vaſte aſſemblage dut porter à ſon eſprit une impreſſion de grandeur. Bientôt un autre ſentiment dut ſuccéder à celui-là. Il vit que cette nature ſi riche avoit

avoit des rapports avec lui. Les aſtres lui prêtoient leur lumière. Des fruits naiſſoient ſous ſes pas, ou ſe détachoient des branches pour le nourrir. Les arbres le protégeoient de leur ombre, et offroient un aſyle à ſon repos. Les cieux, pendant ſon ſommeil, ſembloient ſe couvrir d'un voile, et n'envoyoient à ſon ſéjour qu'une lumière douce et tranquille. Frappé de tant de merveilles, il ſent que leur cauſe n'eſt point en lui-même; il ſent que tout eſt l'ouvrage d'un être qui ſe manifeſte à lui par ſes bienfaits. Alors il le cherche à travers ce monde ſolitaire où il a été jeté; il le demande aux cieux, à la terre, à tout ce qui l'environne; il prête l'oreille pour l'entendre. Plein du ſentiment religieux qui s'élève dans ſon coeur, il mêle ſa voix à celle de la nature; et du ſommet d'une montagne, ou dans un vallon écarté, au bruit des fleuves et des torrens qui roulent à ſes pieds, il chante une hymne en l'honneur de la Divinité dont il éprouve la préſence, et qui le fait exiſter et ſentir.

La première Hymne qui fut chantée dans cette ſolitude du monde, fut une grande époque pour le genre humain. Bientôt on vit les pères aſſembler leurs enfans au milieu des campagnes pour rendre les mêmes hommages. On vit le vieillard entouré de moiſſons, tenant d'une main une gerbe de bled, et de l'autre montrant les cieux, apprendre à ſa famille à louer le Dieu qui la nourriſſoit.

Dans ces premiers temps on loua la divinité au lever du ſoleil; c'étoit une eſpèce de création nouvelle qui rendoit l'univers à l'homme. On la loua aux approches de la nuit, parce que ſon obſcurité et ſon ſilence inſpiroit l'effroi. On la loua de même au renouvellement de l'année, au commencement des ſaiſons, à chaque nouvelle lune. Il ſemble que, vers l'origine du monde, l'homme peu aſſuré des bienfaits de la nature s'étonnoit, pour ainſi dire, à chaque inſtant, de n'en être pas abandonné: et le déſordre qu'il voyoit dans pluſieurs endroits de la terre encore ſauvage, lui faiſoit mettre un plus grand prix à l'ordre conſtant qu'il appercevoit dans les cieux.

Dans

Dans la suite, et chez les peuples même les plus policés, toutes les fois qu'il arriva un bonheur inattendu ou un fléau terrible, on s'empressa par-tout à louer les Dieux qu'on adoroit. Ainsi nous voyons par l'histoire, que c'est sur-tout dans le temps des épidémies et des guerres ; lorsque de grandes batailles étoient perdues; lorsque la peste faisoit périr les citoyens par milliers; lorsque le peuple croyoit voir pendant la nuit un spectre pâle et terrible répandre la désolation sur ses murs ; c'étoit alors que les prêtres, dans les temples et aux pieds des autels, entourés d'un peuple nombreux, et levant tous ensemble leurs mains vers le ciel, composoient et chantoient de nouvelles hymnes.

Mais comment l'esprit humain osa-t il concevoir le projet de louer Dieu! L'ami peut louer son ami, l'esclave son maître, le sujet son Roi. Malgré la distinction des rangs, l'homme est à côté de l'homme. L'orgueil les sépare; la nature les rapproche. Mais l'homme et Dieu, où est la mesure commune?

Cependant toutes les nations ont eu des hymnes. Les penchans, les besoins, les vices ou les vertus ont décidé des attributs qu'on a loués dans la divinité. Je te loue, s'écrie l'habitant sauvage du Groenland, ô toi dont la main invisible amène tous les ans la baleine sous mes harpons, et fait couler son sang dans les mers, pour m'aider à suivre sa trace quand elle s'éloigne du rivage. Et à l'autre extrémité du globe, l'Indien chante sous son beau ciel: Je te loue, ô toi qui fais croître des moissons de riz dans mes plaines, et qui fais fleurir le citronnier et l'oranger au bord de mes ruisseaux; tandis que vers les bords de la Russie orientale, un autre peuple sauvage chante auprès de ses volcans: Je t'adore et te loue, ô Etre puissant et terrible qui habites ces souterrains enflammés, et qui, de-là, roules tes feux parmi nos neiges et nos glaces. Ainsi, chez tous les peuples, les hymnes prennent pour ainsi dire, la teinte du climat; et une nature, ou sauvage ou riante, influant par les sensations sur les idées, y détermine les différens éloges qu'on fait de la Divinité.

On nous a conservé beaucoup d'hymnes des anciens. Le pays où Homère chanta, où Orphée institua des

des myſtères, où l'architecture éleva des temples dont nous allons encore admirer les ruines, où le ciſeau de Phidias ſembloit faire deſcendre la Divinité ſur le marbre; ce pays où l'air, la terre et les eaux avoient aux yeux des habitans, quelque choſe de divin, et où chaque loi de la nature étoit repréſentée par une Divinité, dut produire un grand nombre d'hymnes en l'honneur des Dieux qu'on adoroit. Mais la plûpart de ces hymnes furent défigurées par des fables et des contes de fées. Faites pour les poëtes et les peintres, elles amuſoient le peuple et révoltoient les ſages.

Tandis que les poëtes et le peuple défiguroient ainſi la Divinité en la célébrant, les initiés dans leurs myſtères lui rendoient un hommage plus pur et plus digne d'elle. Mais l'initié, en parlant à Dieu, ſembloit ne s'occuper que de ſes propres beſoins. Il oublioit que des êtres foibles, en louant leur père commun, ne doivent pas ſe ſéparer du reſte de la famille, et implorer des bienfaits qui ne ſoient que pour eux.

Plus un peuple eſt civiliſé, moins ſes hymnes doivent avoir et ont en effet d'enthouſiaſme. Ce ſont les peuples nouveaux qui ſont plus frappés de la nature, et par conſéquent de l'idée d'un Etre créateur. A imagination égale, cette impreſſion même eſt plus forte chez les peuples qui habitent les campagnes, que chez les peuples renfermés dans l'enceinte des villes; et l'on ſent bien que cela doit être. Dans les villes on n'apperçoit, pour ainſi dire, que l'homme. Par-tout l'homme y rencontre ſa grandeur. Les objets qui l'environnent et qui le frappent, c'eſt l'architecture qu'il a créée, les métaux qu'il a tirés du ſein de la terre, les richeſſes qu'il a cherchées au delà de l'océan, les différentes parties du monde unies par la navigation, enfin tout ce qu'a de brillant le tableau de la ſociété, des loix, et des arts; mais dans les campagnes, l'homme diſparoît, et la divinité ſeule ſe montre. C'eſt-là que, de toute part, on rencontre les cieux. Là, le ſpectacle du jour a quelque choſe de plus impoſant, et la nuit de plus terrible. Là, le retour conſtant des ſaiſons eſt marqué par de plus grands effets. L'oeil, en découvrant autour de lui des eſpaces ſans bornes, eſt plus frappé de

de l'étendu de l'univers, et de la main invisible qui en a tracé le plan. Il ne faut donc pas s'étonner si les premiers peuples du monde, qui étoient presque tous des peuples pasteurs, et sur-tout les Orientaux, qui habitant un plus beau climat, devoient plus aimer et sentir la nature, ont donné à leurs éloges religieux, un caractère que l'on ne trouve point parmi nous. Dans nos climats d'Occident, et sur-tout dans une grande partie de notre Europe moderne, nous avons commencé presque tous, par être des espèces de sauvages sans imagination enfermés dans des forêts, et sous un ciel triste. Ensuite nous avons été tout à la fois corrompus et barbares, par des circonstances singulières et des mélanges de nations. Enfin nous avons fini par être corrompus et polis. On voit aisément que, dans ces trois époques, les éloges religieux, ont dû être foibles et froids. Notre seul mérite aujourd'hui, est d'avoir mis quelque pureté de style dans un genre d'ouvrage le plus susceptible de beautés fortes, et qui sembleroit devoir être grand et sublime, comme le tableau de la nature.

THOMAS.

XXIII.

DES GRECS, ET DE LEURS ÉLOGES FUNÈBRES EN L'HONNEUR DES GUERRIERS MORTS DANS LES COMBATS.

Des Egyptiens les arts passèrent chez les Grecs, et bientôt les éloges naquirent en foule. De tous les peuples du monde, les Grecs sont peut-être ceux qui ont été les plus passionnés pour la gloire. La beauté du climat, en développant leur imagination, leur donnoit un caractère enthousiaste et sensible. La liberté élevoit leurs ames. L'égalité des citoyens leur faisoit mettre un grand prix à l'opinion de tous les citoyens.

La

La loi, en permettant à chacun d'aſpirer aux charges et de décider des affaires de l'Etat, leur défendoit de ſe mépriſer eux-mémes. Les arts vils abandonnés à des mains d'eſclaves les empêchoient de ſe flétrir ſous les travaux. Les exercices et les jeux les donnoient continuellement en ſpectacle, les uns aux autres. La multitude des petits etats établiſſoit des rivalités d'honneur entre les peuples. Enfin les grands intérêts et les victoires leur donnoient ce ſentiment d'élévation qui aſpire à la renommée. Au ſortir des combats, où des millions de Perſes avoient été vaincus par quelques hommes libres, y avoit-il un Grec, dont l'ame ne fût plus ſenſible et plus grande? Ajoutez les inſtitutions particulières de chaque ville, et celles de la Grèce entière; ces fêtes; ces jeux funèbres; ces aſſemblées de toutes les nations; les courſes et les combats le long de l'Alphée; ces prix diſtribués à la force, à l'adreſſe, aux talens, au génie même; des Rois venant ſe mêler parmi les combattans: les vainqueurs proclamés par des hérauts; les acclamations des villes ſur leur paſſage; les pères mourans de joie, en embraſſant leurs fils vainqueurs; et leur patrie à jamais diſtinguée dans la Grèce, pour avoir produit de tels citoyens.

Telle étoit la ſenſibilité ardente de ces peuples pour la gloire. Les gouvernemens attentifs nourriſſoient encore ce ſentiment, en ne donnant jamais de récompenſe qui pût avilir les ames. On ne rabaiſſoit pas les talens ou les vertus, juſqu'à ne les payer qu'avec de l'or. Tout tendoit à la gloire et rien à l'intérêt. Des couronnes, des inſcriptions, des vaſes, des ſtatues, voilà ce qui récompenſoit et faiſoit naître les grands hommes. Je me repréſente un père dans ces anciens temps et chez ce peuple ſingulier, voulant animer ſon fils, et le promenant à travers les rues d'Athènes: vois-tu, lui dit-il, ces deux ſtatues? adore-les; ce ſont celles de deux citoyens vertueux, qui ont délivré leur patrie. Ce monument eſt celui d'une femme qui aima mieux mourir, que trahir des citoyens, qui vouloient rendre la liberté à l'état. Chacun de ces tableaux que tu vois, eſt une récompenſe. Ce général exhortant les troupes diſtingué des neuf autres, c'eſt Miltiade: il a

 ſau-

ſauvé la Grèce; mais auſſi il a obtenu ce prix de ſa victoire. — Peut-être dans le temps-même qu'ils parlent, ils voient un Grec, qui regardoit ce même tableau en rêvant profondément. Une larme s'échappoit, et couloit le long de ſes joues. — Mon fils, ce Grec que tu vois, c'eſt Thémiſtocle. Bientôt il ſera grand, puiſqu'il verſe de ſi nobles larmes. — Ils ſortent d'Athènes, et parcourent la Grèce. A quelque diſtance ils trouvent Marathon. Ils approchent et voient au milieu de la plaine un mauſolée. — C'eſt le tombeau de ceux qui ſont morts pour la patrie. Regarde ces colonnes. Là ſont gravés les noms de tous ceux qui ont vaincu et péri dans cette journée. Mon fils, lis tous ces noms, honore-les, et adore la patrie qui récompenſe ainſi le courage. Arrivés aux Thermopyles, ils ſe proſternent ſur le lieu où trois cents hommes ſe ſont dévoués contre trois cent mille. Le père fait lire à ſon fils cette inſcription ſur le rocher: *Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts pour obéir à ſes ſaintes loix;* et ils redeſcendent à travers les rochers en ſilence. Ils continuent leur courſe. Ils apperçoivent une ville. La plaine des environs eſt couverte de monumens. D'abord ſe préſente à eux un trophée; plus loin un mauſolée en bronze, et près de-là un autel au Dieu de la liberté. — Cette ville eſt Platée. C'eſt-là, mon fils, c'eſt-là que les Grecs viennent de remporter une victoire ſur les Perſes. Vois les honneurs, qui ſont rendus à ceux dont le ſang a coulé. Approche, et lis ſur l'airain ces vers gravés en leur honneur. — C'eſt ainſi qu'ils parcourent la Grèce. Ils terminent leur voyage par les jeux Olympiques. En arrivant, ils viſitent le bois ſacré, où ils contemplent plus de ſix cents ſtatues en bronze ou en marbre, élevées à ceux qui avoient remporté les prix De-là ils ſe rendent aux jeux et y trouvent la Grèce aſſemblée. Suppoſons que dans ce moment même Thémiſtocle, vainqueur de Salamine, parût au milieu des jeux. On ſait que lorſqu'il s'y montra après ſa victoire, tout retentit d'acclamations, et de battemens de mains; les jeux furent interrompus, et l'on oublia pendant une journée entière les combattans, pour voir et regarder un grand homme. Je m'imagine

magine que dans ce moment, le père devoit approcher de ſon fils, et lui dire: tu vois dans quel pays tu es né, et comme on y honore tout ce qui eſt grand; et toi auſſi, mérite un jour que ton pays t'honore.

Ainſi, chez les Grecs de quelque côté qu'on jettât les yeux, on trouvoit partout des monumens de la gloire; les rues, les temples, les galléries, les portiques, tout donnoit des leçons aux citoyens. Partout le peuple reconnoiſſoit les images de ſes grands hommes; et ſous le plus beau ciel, dans les plus belles campagnes, parmi des bocages ou des forêts ſacrées, parmi les cérémonies et les fêtes religieuſes les plus brillantes, environnés d'une foule d'artiſtes, d'orateurs et de poëtes, qui tous peignoient, modéloient, célébroient ou chantoient des héros, marchant au bruit enchanteur de la poëſie et de la muſique, les Grecs victorieux et libres, ne voyoient, ne ſentoient, ne reſpiroient partout que l'ivreſſe de la gloire et de l'immortalité.

Il n'eſt pas étonnant que chez un pareil peuple, l'uſage des éloges ait été établi. Les Grecs eurent, comme les Egyptiens, des éloges funèbres; mais ils les appliquèrent d'une manière différente. En Egypte, où la politique étoit liée à la religion, on ſe propoſoit ſurtout de faire régner la morale dans toutes les claſſes des citoyens: dans la Grèce compoſée de républiques libres et guerrières, on s'attachoit à élever les ames, et à y nourrir le mépris des dangers et de la mort. Ainſi les éloges funèbres n'étoient accordées au nom de l'Etat, qu'à ceux qui étoient morts pour l'Etat.

THOMAS.

XXIV.

ÉLOGE DE FÉNÉLON. *)

Ce reſpectable Prélat a été loué dans l'Académie même, avec une éloquence digne de lui, par Mr. de la Har-

*) François de Salignac de la Motte Fénélon, Archevêque de Cambrai, et Précepteur du Duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, étoit né au Château de Fénélon en Périgord le

Harpe.*) Nous ne cherchons point à être éloquens, et nous n'aurons point d'efforts à faire, pour nous en abſtenir; nous nous bornerons à recueillir quelques faits, qui, racontés ſans ornement, formeront un Eloge de Fénélon auſſi ſimple que lui. La ſimplicité d'un tel hommage eſt la ſeule manière, qui nous reſte, d'honorer ſa mémoire, et peut-être celle qui toucheroit le plus ſa cendre, ſi elle pouvoit jouir de ce que nous ſentons pour elle.

Fénélon a caractériſé lui-même en peu de mots cette ſimplicité qui le rendoit ſi cher à tous les coeurs. „La ſimplicité, diſoit-il, eſt la droiture d'une ame „qui s'interdit tout retour ſur elle et ſur ſes actions. „Cette vertu eſt différente de la ſincérité, et la ſur„paſſe. On voit beaucoup de gens qui ſont ſincères „ſans être ſimples. Ils ne veulent paſſer que pour ce „qu'ils ſont, mais ils craignent ſans ceſſe de paſſer pour „ce qu'ils ne ſont pas. L'homme ſimple n'affecte ni „la vertu, ni la vérité même: il n'eſt jamais occupé „de lui, il ſemble avoir perdu ce *moi* dont on eſt „ſi jaloux." Dans ce portrait, Fénélon ſe peignoit lui-même ſans le vouloir. Il étoit bien mieux que modeſte, car il ne ſongeoit pas même à l'être; il lui ſuffiſoit, pour être aimé, de ſe montrer tel qu'il étoit, et on pouvoit lui dire:

L'art n'eſt pas fait pour toi, tu n'en as pas beſoin.

Voici quelques traits de cette vertu ſimple, humaine, et ſur-tout indulgente, que l'Archevéque de Cambrai ſavoit encore mieux pratiquer que définir. Un de ſes Curés, ſe félicitoit en ſa préſence d'avoir aboli les danſes des payſans les jours de dimanches et de fêtes. Mr. le Curé, lui dit Fénélon, ne danſons point; mais permettons à ces pauvres gens de danſer; pourquoi les empêcher d'oublier un moment combien ils ſont malheureux?

On

le 6 Août 1651; il fut reçu à l'Académie le 31 Mars 1693, et mourut le 8 Janvier 1715.

*) Eloge de Fénélon couronné par l'Académie en 1771.

On a loué avec justice le mot d'un homme de lettres, en voyant sa bibliothèque détruite par un incendie: Je n'aurois guère profité de mes livres, si je ne savois pas les perdre. Le mot de Fénélon, qui perdit aussi tous ses livres par un accident semblable, est bien plus simple et plus touchant. J'aime bien mieux, dit-il, qu'ils soient brûlés, que la chaumière d'une pauvre famille.

Il alloit souvent se promener seul et à pied dans les environs de Cambrai, et dans ses visites diocésaines il entroit dans les cabanes des paysans, s'asséyoit auprès d'eux, les soulageoit et les consoloit. Les vieillards qui ont eu le bonheur de le voir, parlent encore de lui avec le respect le plus tendre. Voilà, disent-ils, la chaise de bois où notre bon Archevêque venoit s'asseoir au milieu de nous; nous ne le reverrons plus! et ils répandent des larmes.

Il recueilloit dans son palais les malheureux habitans des campagnes, que la guerre avoit obligés de fuir leurs demeures, les nourrissoit, et les servoit lui-même à table. Il vit un jour un Paysan qui ne mangeoit point, et lui en demanda la raison. Hélas! Monseigneur, lui dit le paysan, je n'ai pas eu le temps, en fuyant de ma cabane, d'emmener une vache qui nourrissoit ma famille: les ennemis me l'auront enlevée, et je n'en trouverai pas une aussi bonne. Fénélon, à la faveur de son sauf-conduit, partit sur-le-champ, accompagné d'un seul domestique, trouva la vache, et la ramena lui-même au paysan. Malheur à ceux, à qui ce trait attendrissant ne paroîtroit pas assez noble, pour être raconté *) devant une Assemblée si respectable et si digne de l'entendre.

La simplicité de sa vertu obtint le triomphe le plus flatteur et le plus doux dans une occasion, qui dut être bien chère à son coeur. Ses ennemis (car, à la honte de l'humanité Fénélon eut des ennemis) avoient eu la detestable adresse, de placer auprès de lui un Ecclésiastique

*) Cet Eloge de Fénélon a été lu à la Séance publique du 25 Août 1774, et l'a été encore à la Séance particulière du 17 Mai 1777, à laquelle l'Empereur Joseph assista.

tique de grande naiſſance, qu'il croyoit n'être que ſon Grand-Vicaire, et qui étoit ſon eſpion. Cet homme, qui avoit conſenti à faire un métier ſi vil et ſi lâche, eut le courage de s'en punir; après avoir obſervé longtemps l'ame douce et pure qu'il étoit chargé de noircir, il vint ſe jetter aux pieds de Fénélon en fondant en larmes, avoua le rôle indigne qu'on lui avoit fait jouer, et alla cacher dans la retraite ſon déſeſpoir et ſa honte.

Ce Prélat, ſi indulgent pour les autres, n'exigeoit point qu'on le fût pour lui; non-ſeulement il conſentoit qu'on ſe montrât ſévère à ſon égard, il en étoit même reconnoiſſant. Le Père Séraphin, Capucin, miſſionnaire plus zélé qu'éloquent, prêchoit à Verſailles devant Louis XIV. L'Abbé de Fénélon alors Aumônier du Roi, étoit au ſermon et s'endormit. Le Père Séraphin l'apperçut, et s'interrompant bruſquement au milieu de ſon diſcours: Reveillez, dit-il, cet Abbé qui dort, et qui apparemment n'eſt ici que pour faire ſa cour au Roi. Fénélon aimoit à raconter cette anecdote; il louoit, avec la ſatisfaction la plus vraie, le prédicateur qui avoit montré tant de liberté apoſtolique, et le Roi qui l'avoit approuvée par ſon ſilence. A cette occaſion il racontoit encore, qu'un jour Louis XIV fut étonné de ne voir perſonne au Sermon, où il avoit toujours remarqué la plus grande affluence de courtiſans, et où Fénélon ſe trouvoit en ce moment preſque ſeul avec le roi. Ce Prince en demanda la raiſon au Major de ſes Gardes: Sire, répondit le Major, j'avois fait dire que Votre Majeſté n'iroit point au Sermon; j'étois bien aiſe que vous connuſſiez par vous-même ceux qui y viennent pour Dieu, et ceux qui n'y viennent que pour vous.

Pendant la guerre de 1701, un jeune Prince de l'armée des Alliés paſſa quelque temps à Cambrai. Fénélon donna quelques inſtructions à ce Prince, qui l'écoutoit avec vénération et avec tendreſſe. Il lui recommanda ſur-tout, de ne jamais forcer ſes ſujets à changer de religion. „Nulle puiſſance humaine, lui „diſoit-il, n'a droit ſur la liberté du coeur. La vio„lence ne perſuade pas; elle ne fait que des hypocri„tes. Donner de tels proſélytes à la religion, ce n'eſt

„pas

„pas la protéger, c'eſt la mettre en ſervitude." Il tint à ce même prince ſur l'adminiſtration de ſes états le langage que Mentor tint à Télémaque. Il lui fit voir les avantages qu'il pouvoit tirer de la forme du gouvernement de ſon pays. „Votre Sénat, lui dit-il, ne „peut rien ſans vous; n'êtes-vous pas aſſez puiſſant? „vous ne pouvez rien ſans lui; n'êtez-vous pas heu„reux d'avoir les mains liées pour le mal? Tout prin„ce ſage doit ſouhaiter de ne régner que par les loix; „ſa juſtice, ſa gloire, ſon autorité même y ſont inté„reſſées." „Favoriſez, écrivoit-il à un autre Prince, „le progrès des lumières dans vos Etats. Plus une „nation eſt éclairée, plus elle ſent que ſon véritable „intérêt eſt, d'obéir à des loix juſtes et ſages, et plus „elle vit tranquille et fidèle à l'abri de ces loix."

Durant la même guerre de 1701 Fénélon, tombé dans la diſgrace du Roi, et banni de ſa préſence, recevoit des Généraux ennemis bien plus d'accueil que des nôtres. Tandis qu'Eugène et Marlborough lui rendoient le reſpect et l'hommage dont il étoit digne, les courtiſans françois, qui ſervoient à l'armée de Flandre, évitoient de le voir; les plus vils croyoient faire leur cour en le décriant, et les plus vertueux, un grand effort de courage et de prudence tout à la fois, en ſe bornant à ne le pas louer. Le Duc de Bourgogne, ſon élève, le ſeul peut-être des habitans de Verſailles qui ne l'eût pas oublié, n'avoit pu, malgré ſes inſtances, obtenir du Roi, ſon aïeul, la permiſſion de voir un ſeul inſtant (pendant la campagne de 1708, où il commandoit l'armée) l'homme de la terre à qui il avoit le plus d'obligation, et pour lequel il étoit pénétré de la vénération la plus tendre. Délaiſſé ſi cruellement dans ſa propre patrie, l'Archevêque de Cambrai pouvoit, en quelque ſorte, la regarder comme une terre étrangère, lorſque la France, déchirée depuis huit ans par une guerre malheureuſe acheva d'être déſolée par le funeſte hiver de 1709. Fénélon avoit dans ſes greniers pour cent mille francs de grains; il les diſtribua aux ſoldats, qui ſouvent manquoient de pain, et refuſa d'en recevoir le prix. „Le Roi, dit-il, ne me doit rien; et dans les malheurs „qui accablent le peuple, je dois, comme François et „comme

„comme Evêque, rendre à l'Etat ce que j'en ai reçu."
C'eſt ainſi qu'il ſe vengeoit de ſa diſgrace.

Le charme le plus touchant de ſes Ouvrages, eſt ce ſentiment de quiétude et de paix qu'il fait goûter à ſon lecteur; c'eſt un ami qui s'approche de vous, et dont l'ame ſe répand dans la vôtre; il tempère, il ſuſpend au moins pour un moment vos douleurs et vos peines; on pardonne à l'humanité tant d'hommes qui la font haïr, en faveur de Fénélon qui la fait aimer.

Il étoit exilé à Cambrai; car un Evêque, comme tout le monde ſait, eſt appellé parmi nous *exilé*, lorſqu'il a ordre de reſter dans ſon Diocèſe. L'Archevêque de Cambrai, bien éloigné d'adopter ce langage, et pénétré du ſentiment de ſes devoirs, bénit l'heureuſe faute qui l'avoit enfin rendu à ſon Egliſe, et regarda comme un bienfait ce que d'autres auroient regardé comme un malheur.

Sa diſgrace à la Cour, qui avoit commencé par ſes opinions myſtiques, fut conſommée ſans retour par ſon Roman de *Télémaque*, où Louis XIV crut voir la ſatyre indirecte de ſon Gouvernement; ce qui fit dire que la grande héréſie de l'Archevêque de Cambrai étoit en Politique, et non pas en Théologie. Mr. de Boze lui ſuccéda dans l'Académie Françoiſe, et comme Louis XIV vivoit encore, ni Mr. de Boze, ni Mr. Dacier qui le reçut, n'oſèrent faire l'éloge du Télémaque. Il étoit fait d'avance par la voix publique, qui ne craint point les Rois, et qui les juge.

On aſſûre pourtant, que Louis XIV. ſur la fin de ſa vie, rendit enfin juſtice à Fénélon, qu'il eut même avec lui un commerce de lettres, et que, quand il apprit ſa mort, il le regretta. Peut-être les malheurs, qu'il éprouva dans ſes dernières années, avoient tempéré ſes idées de gloire et de conquête, et l'avoient rendu plus digne d'entendre la vérité. Fénélon avoit prévu ces malheurs; il exiſte de lui une lettre manuſcrite, adreſſée ou deſtinée à Louis XIV, et dans laquelle il prédit à ce Prince les revers affreux qui bientôt après déſolèrent et humilièrent ſa vieilleſſe. Cette lettre eſt écrite avec l'éloquence et la liberté d'un Miniſtre de l'Etre Suprê-
me,

me, qui plaide auprès de ſon roi la cauſe des peuples; l'ame douce de Fénélon ſemble y avoir pris la vigueur de Boſſuet, pour dire au Monarque les plus courageuſes vérités. Nous ignorons ſi cette lettre a été lue par Louis XIV; mais qu'elle étoit digne de l'être! qu'elle le feroit d'être lue et méditée par tous les rois! Ce fut quelques années après l'avoir écrite, que Fénélon eut l'Archevêché de Cambrai. Si le Prince a vu la lettre, et qu'il ait ainſi récompenſé l'auteur, c'eſt le moment de ſa vie où il a été le plus grand. Mais ſon mécontentement du *Télémaque* nous fait douter avec regret de ce trait d'héroïſme, qu'il nous ſeroit ſi doux de croire et de célébrer.

La réputation du *Télémaque*, qui n'a jamais varié dans le reſte de l'Europe, a ſouffert en France différentes révolutions. Quand l'ouvrage parut, la nouveauté du genre, l'intérêt du ſujet, les graces du ſtyle, et plus encore la critique indirecte, mais continuelle d'un Monarque qui n'étoit plus le dieu de ſes ſujets, enlevèrent tous les ſuffrages. La corruption qu'amena la Régence, et qui rendit la Nation moins ſenſible aux ouvrages où la vertu reſpire, le parti violent qui s'éleva contre Homère, dont le *Télémaque* paroiſſoit l'imitation, enfin la monotonie qu'on crut y appercevoir dans la diction et dans les idées, le firent rabaiſſer aſſez long-temps à la claſſe des ouvrages dont le ſeul mérite eſt d'inſtruire agréablement la jeuneſſe. X Ce livre a fort augmenté de prix dans notre ſiècle, qui plus éclairé que le précédent ſur les vrais principes du bonheur des Etats, ſemble les renfermer dans ces deux mots : *Agriculture et Tolérance;* il voudroit élever des autels au citoyen qui a tant recommandé la première, et à l'Evêque qui a tant pratiqué la ſeconde.

Quoique la ſenſibilité qui rendoit Fénélon ſi aimable, ſoit empreinte dans tous ſes ouvrages, elle eſt encore plus profonde et plus pénétrante dans tous ceux qu'il a faits pour le Duc de Bourgogne. Il ſemble qu'en les écrivant il n'ait ceſſé de ſe répéter à lui-même: Ce que je vais dire à cet enfant, fera le bonheur ou le malheur de vingt millions d'hommes.

Son

Son pinceau prend même de la force quand il la croit néceſſaire. Tel eſt le caractère de quelques Fables, où il peint ſon diſciple à lui-même ſous des noms déguiſés, et où, couvrant ce portrait peu flatteur du voile de l'Apologue, il emploie, pour corriger le Prince, ce même amour-propre qu'il éclaire ſans révolter.

Fénélon regrettoit beaucoup que l'uſage de la Cour de France ne lui eût pas permis de faire voyager ſon Elève. „Je l'ai du moins fait voyager, diſoit-il, avec Mentor et Télémaque, n'ayant pu mieux „faire pour lui, et avec lui. S'il voyageoit jamais, je „déſirerois que ce fût ſans appareil. Moins il auroit „de cortège, plus la vérité approcheroit [illegible] lui. Il „verroit ailleurs beaucoup mieux que chez [illegible] le bien „et le mal, pour adopter l'un et pour éviter l'autre; et „delivré pour quelques momens de l'embarras d'être „Prince, il goûteroit le plaiſir d'être homme."

N'oublions pas la circonſtance la plus intéreſſante peut-être de l'éducation du Duc de Bourgogne, et qui fait le plus aimer ſon digne inſtituteur. Quand Fénélon avoit commis dans cette éducation quelque faute, même légère, (il étoit difficile qu'il en fît d'autres) il venoit s'accuſer lui-même auprès du jeune Prince. Quelle autorité douce et puiſſante il acquéroit ſur ſon diſciple par cette reſpectable ſincérité! Que de vertus il lui enſeignoit à la fois! L'habitude d'être ſimple et vrai, même aux dépens de ſon amour-propre, l'indulgence pour des fautes d'autrui, la docilité pour reconnoître et avouer les ſiennes, le courage même de s'en accuſer, la noble ambition de ſe connoître, et l'ambition plus noble encore de ſe vaincre. Si tu veux, dit un Philoſophe, faire entendre et aimer à ton fils la ſévère vérité, commence par la dire, lorſqu'elle eſt fâcheuſe pour toi-même. —

On lit dans la Cathédrale de Cambrai une épitaphe bien longue et bien froide de ce vertueux Prélat. Oſerions-nous en propoſer une plus courte: *Sous cette pierre repoſe Fénélon; paſſant, n'efface point par tes pleurs cette épitaphe, afin que d'autres la liſent, et pleurent comme toi!*

D'Alembert.

XXV.

XXV.

SUR BENJAMIN FRANKLIN.

Graces ſoient rendues au Ciel! il exiſte encore, ce grand homme, ſi long-temps le précepteur des Américains, et qui a ſi glorieuſement contribué à leur indépendance. La mort avoit menacé ſes jours. Nos alarmes ſont diſſipées, la ſanté lui eſt rendue. Je viens de le voir, de jouir de ſa converſation, au milieu de ſes livres, qu'il appelle encore ſes meilleurs amis. Les douleurs que lui cauſe la cruelle infirmité, qui le tourmente, la pierre, n'altèrent point la ſérénité de ſon viſage, ni le calme de ſes entretiens; ils paroiſſoient ſi agréables à nos François qui vivoient dans ſon intimité! que ne leur paroîtroient-ils pas ici, où ſon ancien rôle diplomatique ne lui impoſe plus le maſque de cette réſerve génante qui glaçoit quelquefois ſes convives. Franklin au milieu de ſa famille, paroît être un de ces patriarches qu'il a peints, dont il copioit le langage avec tant de naïveté. Il ſemble un de ces anciens philoſophes, qui, de temps en temps, deſcend de la ſphère élevée, où ſon eſprit le porte, pour inſtruire de ſimples mortels, en ſe prêtant avec indulgence à leurs foibleſſes.

J'ai trouvé, en Amérique, une foule de politiques éclairés, d'hommes vertueux; mais je n'en ai point vu qui me paruſſent poſſéder à un ſi haut degré que Franklin les caractères du vrai philoſophe. Vous les connoiſſez, mon ami: amour du genre humain, qui devient le beſoin de tous les inſtans de la vie, zèle infatigable pour le ſervir, lumières étendues, ſimplicité dans les manières, et pureté dans les moeurs; ce portrait n'établiroit pas une ligne de ſéparation aſſez marquée entre lui et les politiques patriotes, ſi je n'ajoutois un trait caractériſtique; c'eſt que Franklin, au milieu de la vaſte ſcène où il jouoit un ſi brillant rôle, avoit les yeux ſans ceſſe fixés ſur un théâtre bien autrement vaſte, ſur le ciel, ſur la vie future; le ſeul point de vue qui puiſſe ſoutenir, déſintéreſſer, agrandir l'homme ſur la terre, et qui en faſſe un vrai philoſophe. Toute ſa vie n'a été

qu'une

qu'une étude, qu'une pratique constante de la philosophie. Je veux vous en donner une esquisse d'après les traits que j'ai recueillis ici. Comme son histoire a été fort défigurée, cette esquisse pourra servir à rectifier quelques-unes de ces anecdotes mensongères qui circulent en Europe.

Franklin né, à Boston en 1706, étoit le quinzième enfant d'un homme qui, après avoir été teinturier, avoit établi une fabrique de savon. Il vouloit y former cet enfant, qui prit un dégoût insurmontable, et qui lui préféroit la vie et le métier de matelot. Son père aima mieux le mettre en apprentissage chez un autre de ses enfans, imprimeur a Boston. Il composoit une gazette. Le jeune Benjamin, après avoir servi la presse, alloit distribuer cette gazette aux souscripteurs.

Il essaya son génie dans des fragmens qu'il adressoit à son frère, en déguisant son écriture. *) Ils plurent

*) Voyez *Mémoires de la vie privée de Benj. Franklin écrits par lui-même.* Paris 1791. „Mon frère comptoit parmi ses amis quelques hommes d'esprit, qui s'amusoient à écrire de petites pièces pour sa feuille, ce qui l'accréditoit et en augmentoit le débit. Ces Messieurs venoient nous voir souvent. J'entendois leur conversation et les récits qu'ils faisoient du bon accueil que recevoient leurs écrits dans le public. Je fus tenté de m'essayer parmi eux; mais comme j'étois encore un enfant, je pensai que mon frère ne voudroit pas imprimer, dans sa feuille, un ouvrage, dont il sauroit que je fusse l'auteur. Je m'avisai, en conséquence, de déguiser mon écriture, et ayant fait une pièce anonyme, je la mis le soir sous la porte de l'imprimerie. Elle fut trouvée le lendemain matin. Mon frère la communiqua à ses amis, lorsqu'ils vinrent à l'ordinaire; ils la lurent, la commentèrent à mes oreilles, et j'eus le plaisir exquis d'entendre qu'elle obtenoit leur approbation, et que, dans leurs diverses conjectures sur l'auteur, ils n'en nommèrent aucun qui ne jouît d'une grande réputation d'esprit et de savoir dans le pays. Je suppose maintenant que je fus heureux en juges et qu'ils n'étoient peut-être pas aussi excellens que je les croyois alors. Quoiqu'il en soit, encouragé par cette petite aventure, j'écrivis et j'envoyai à la presse, par le même moyen, plusieurs autres pièces, qui furent également approuvées; et je gardai mon secret, jusqu'à ce que mon petit fonds de connoissances et de sens, pour pareils ouvrages, fût assez complétement épuisé, après quoi je me découvris."

rent généralement; et ce frère, qui le traitoit plutôt en maître qu'en parent, devint bientôt jaloux de lui, et lui suscita tant de tracasseries, que Benjamin Franklin fut obligé de le quitter et d'aller chercher fortune à New-York.

Benjamin avoit lu un traité du Docteur Tryon, sur le régime pythagoricien. Fortement convaincu par ses raisonnemens, il s'abstint de la viande pendant long-temps,*) et ne se réconcilia avec son usage, qu'à la vue d'une morue qu'il prit en pleine mer, et dans l'estomac de laquelle il trouva plusieurs petits poissons. Il en conclut que puisque les poissons se mangeoient, les hommes pouvoient bien se nourrir des animaux. Cette diète pythagoricienne économisoit l'argent de l'apprentif imprimeur; il s'en servoit pour acheter des livres: car la lecture fut sa première et la constante passion de toute sa vie.

Sorti de la maison paternelle, presque sans argent, sans recommandation, ne s'appuyant que sur lui-même, mais

*) V. *Mémoires de Franklin*, p. 28. „Quand je fus à l'âge d'environ seize ans, je lus un ouvrage de Tryon, dans lequel il recommande la diète végétale. Je résolus de l'observer. Mon frère étant célibataire, n'avoit point d'ordinaire chez lui; il étoit en pension avec ses apprentifs dans une autre maison. Mon refus de manger de la viande devint un inconvénient, et j'étois souvent grondé pour ma singularité. Je me mis au fait de la manière dont Tryon préparoit quelques-uns de ses mets, comme de faire bouillir des pommes de terre ou du riz, de faire des poudings sur le champ, et quelques autres. Je dis ensuite à mon frère, que s'il vouloit me donner chaque semaine la moitié du prix, que lui coûtoit ma pension, je me nourrirois moi-même. Il y consentit à l'instant, et je trouvai bientôt, que je pouvois économiser la moitié de ce qu'il me payoit. Ce fut un nouveau fonds pour l'achat des livres; mais j'y trouvai d'autres avantages. Quand mon frère et les ouvriers quittoient l'imprimerie pour aller dîner, j'y demeurois, et dépêchant mon petit repas, qui n'étoit souvent composé que d'un biscuit ou d'une tranche de pain avec une poignée de raisins secs, ou d'un gâteau pris chez le pâtissier, et d'un verre d'eau, j'avois le reste du temps jusqu'à leur retour pour étudier; et mes progrès étoient proportionnés à cette clarté d'idées, et à cette promptitude à concevoir, qui sont le fruit de la tempérance dans le boire et le manger."

mais fier et jouissant de son indépendance, il fut accueilli par des accidens qui l'éprouvèrent, sans le décourager. Errant dans les rues de Philadelphie, *) avec

*) V. *Mémoires de Franklin.* p. 50 seq. „En arrivant à Philadelphie, j'étois dans mon costume d'ouvrier... J'étois crotté du voyage: mes poches étoient pleines de chemises et de bas; je ne connoissois ame qui vive, et je ne savois où aller loger. Fatigué de la marche, d'avoir ramé et passé la nuit sans dormir, j'avois grand faim, et tout mon argent consistoit en une rixdalle de Hollande, et environ un schelling en monnoie de cuivre que je donnai aux bateliers pour mon passage. Ils le refusèrent d'abord parce que j'avois ramé; mais j'insistai pour qu'ils le prissent. Un homme est quelquefois plus généreux, lorsqu'il a peu d'argent, que quand il en a beaucoup: c'est peut-être que dans le premier cas il veut cacher sa misère.

Je marchai vers le haut de la rue, en regardant de côté et d'autre, jusqu'auprès de Market-Street, où je rencontrai un enfant portant du pain. J'avois souvent fait mon repas de pain sec. Je lui demandai, où il l'avoit acheté, et je fus droit au boulanger, qu'il m'indiqua. Je demandai un pain de trois sols. On n'en faisoit point de ce prix. Ne connoissant encore ni la différence de prix, ni le nom des espèces de pain du pays, je lui dis, de me donner pour trois sols de pain, de quelque sorte que ce fût. Il me donna alors trois gros pains. Je fus surpris, d'en avoir tant; mais je les pris et n'ayant point de place dans mes poches, je continuai de marcher avec un pain sous chaque bras, et mangeant l'autre. Je parcourus ainsi Market-Street, et passai devant la maison de Mr. Read, père de la personne, qui devoit un jour être ma femme. Elle étoit sur la porte, me vit, et trouva, avec raison, que je faisois une très-ridicule et très-mauvaise figure.

Ayant ainsi fait le tour, je me retrouvai près du bateau, dans lequel j'étois venu. J'y rentrai pour boire de l'eau de la rivière; et me trouvant rassasié de mon premier pain, je donnai les deux autres à une femme, qui avec son enfant avoit descendu la rivière avec nous dans le bateau, où elle attendoit, pour continuer sa route. Ainsi rafraîchi, je regagnai la rue. Elle étoit alors remplie de personnes proprement vêtues, qui alloient toutes du même côté. Je me joignis à elles, et je fus ainsi conduit dans la grande maison d'assemblée des Quakers, près du marché. Je m'assis avec les autres, et après avoir passé quelque tems à regarder autour de moi, n'entendant rien dire, et étant assoupi par le travail et la veille de la nuit précédente; je m'endormis profondément. Mon sommeil dura jusqu'à ce que l'assemblée se sépara, et alors l'un des assis-stans

avec six francs environ dans sa poche, inconnu à tout le monde, mangeant avec avidité un pain, en tenant deux sous son bras, étanchant ensuite sa soif dans les eaux de la Delaware; qui auroit pu reconnoître dans cet ouvrier misérable, un des législateurs futurs de l'Amérique, l'ornement du nouveau monde, un des chefs de la philosophie moderne, et un ambassadeur couvert de gloire dans la contrée la plus riche, la plus puissante, la plus éclairée de l'univers? Qui auroit pu croire que la France, que l'Europe éléveroit un jour des statues à cet homme, qui n'avoit pas de quoi reposer sa tête? Ce trait rappelle celui de J. J. Rousseau; ayant pour toute fortune six liards, harrassé de fatigue, et tourmenté par la faim, il balançoit s'il sacrifieroit sa petite pièce à son repos ou à son appétit; finissant ce combat par l'achat d'un petit pain, il se livra au sommeil en plein air, et dans cet abandon de la nature et des hommes, il jouissoit encore de l'une et méprisoit les autres. Le Lyonnois, qui dédaignoit Rousseau parce qu'il étoit mal vêtu, est mort inconnu, et l'homme mal vêtu a des autels aujourd'hui. Ces exemples doivent consoler les hommes de génie que le sort a réduits à une semblable position, et qui sont obligés de lutter contre les besoins. L'adversité les forme: qu'ils persévèrent, et la même récompense les attend.

Philadelphie ne fut pas le terme des malheurs de Benjamin Franklin; il y fut trompé, joué par le Gouverneur Keith, qui, avec de belles promesses pour son établissement futur, promesses qu'il ne réalisa jamais, parvint à le faire embarquer pour Londres, où notre philosophe arriva sans moyens, comme sans recommandation. Heureusement il savoit se suffire à lui-même; son talent pour la presse, où il n'étoit surpassé par personne, lui procura bientôt de l'occupation. Sa frugalité, la régularité de sa conduite, et ses discours lui valurent l'estime et la vénération de ses camarades, et

tans eut la complaisance, de me réveiller. Ce fut là, par conséquent, la première maison, dans laquelle je suis entré, et où j'aie dormi à Philadelphie etc.

et sa réputation à cet égard existoit encore cinquante ans après dans les imprimeries de Londres.

Un emploi que Mr. Denham lui promit dans sa patrie, l'y ramena en 1726. Le sort lui préparoit une nouvelle épreuve; son protecteur mourut, et Benjamin Franklin fut obligé de nouveau, pour subsister, de recourir à la case. Son expérience, et quelques secours le mirent à portée, d'elever lui-même une imprimerie et une gazette. A cette époque commencent ses succès et le bonheur qui ne l'abandonna plus dans le cours de sa vie. Il épousa Miss Read, à laquelle il étoit attaché par une ancienne inclination, et qui méritoit toute son estime. Partageant ses idées économiques et bienfaisantes, elle fut le modèle des femmes vertueuses, comme des bonnes citoyennes.

Jouissant d'une fortune indépendante, Franklin put enfin se livrer à ses idées pour le bien public. Sa gazette lui fournissoit un moyen régulier et constant pour instruire ses citoyens. Il y donna tous ses soins; aussi étoit-elle singulièrement recherchée partout; l'on peut assurer qu'elle contribua beaucoup à soutenir dans la Pensylvanie ces excellentes moeurs qui y règnent encore aujourd'hui.

Mais un ouvrage qui contribua davantage encore à répandre dans l'Amérique la pratique de la frugalité, de l'économie, des bonnes moeurs, c'est *l'Almanach du pauvre Richard*, ou *le bon homme Richard*; vous le connoissez; il eut une grande vogue en France: elle a été plus considérable en Amérique. Franklin le continua pendant vingt-cinq ans, et il en vendoit annuellement plus de dix mille exemplaires. Dans cet ouvrage, les vérités les plus grandes sont traduites dans un langage simple, à la portée de tout le monde.

Ce fut en 1733 que Benjamin Franklin débuta dans la carrière publique. Il fut nommé Secrétaire de l'Assemblée générale de Pensylvanie, et fut continué dans cet emploi pendant plusieurs années.

En 1737, le gouvernement Anglois lui confia l'administration générale des postes dans l'Amérique septentrionale. Il en fit tout à la fois un établissement lucra-

lucratif pour le fisc, utile pour les habitans. Il lui servit sur-tout à répandre par-tout ses utiles gazettes.

Depuis cette époque, pas une année ne s'écoula, sans qu'il proposât et fît exécuter quelques projets utiles pour les colonies.

C'est à lui qu'on y doit l'établissement des compagnies contre les incendies ; ces compagnies si nécessaires dans les pays où les maisons sont bâties en bois, où les incendies peuvent ruiner complétement les individus ; tandis qu'au contraire ces compagnies sont désastreuses dans les pays où les incendies sont peu fréquens, peu dangereux.

C'est à lui qu'on doit l'établissement de la société philosophique de Philadelphie, de sa bibliothèque, de son collège, de son hôpital, etc.

Franklin, persuadé que les lumières ne pouvoient se répandre qu'en les recueillant d'abord, qu'en rassemblant les hommes qui les possédoient, a toujours été très-ardent pour encourager par-tout l'existence de clubs littéraires et politiques. Dans un de ces clubs qu'il fonda, voici les questions qui étoient faites au candidat :

Aimez-vous tous les hommes, de quelque profession ou religion qu'ils soient ?

Croyez-vous qu'on puisse persécuter ou décrier un homme pour de pures opinions spéculatives, ou pour le culte qu'il professe ?

Aimez-vous la vérité pour elle-même ? Emploîrez-vous tous vos efforts pour la connoître et la faire connoître aux autres ?

On reconnoîtra encore l'esprit de ce club dans les questions qui se faisoient lors des séances.

Connoissez-vous quelque citoyen qui ait récemment développé son industrie ? Savez-vous en quoi la société pourroit être utile maintenant à ses frères, et à tout le genre humain ? Est-il arrivé quelque étranger en ville ? La société pourroit-elle lui être utile ? Connoissez-vous quelqu'un qui débute, et ait besoin d'encouragemens ? Avez-vous observé quelques défauts dans les nouveaux actes de la législature, auxquels on puisse remédier ? Comment la société pourroit-elle vous être utile ?

N Les

Les ſoins qu'il donnoit à ces inſtitutions littéraires ou humaines, ne l'arrachèrent ni aux fonctions publiques dont il fut revêtu pendant dix ans, comme repréſentant de la cité de Philadelphie à l'Aſſemblée générale, ni à ſes recherches et à ſes expériences en phyſique.

Ses travaux à cet égard ſont bien connus; je ne vous en entretiendrai donc point. Je me bornerai à un trait qui a été peu remarqué: c'eſt que Franklin dirigeoit toujours ſes travaux vers cette ſorte de bien, qui, ſans procurer un grand éclat à ſon auteur, procuroit de grands avantages à tous les citoyens. C'eſt à ce goût populaire qui le caractériſoit, que l'on doit l'invention des conducteurs électriques, de ſa cheminée économique; ſes diſſertations ſi philoſophiques ſur le moyen d'empêcher les cheminées de fumer, ſur les avantages des toîts en cuivre; tant de moulins à papier qu'il établit, et contribua lui-même à établir dans le Penſylvanie, etc.

Sa carrière politique, et la manière dont il l'a remplie, vous ſont également connues; je les paſſerai donc ſous ſilence; mais je ne dois pas taire ſa conduite dans la guerre de 1756.

A cette époque, Benjamin Franklin jouiſſoit d'une grande réputation dans les colonies angloiſes. Il fut nommé, en 1754, l'un des membres du fameux congrès qui ſe tint à Albany, et dont l'objet étoit de prendre toutes les meſures néceſſaires pour prevenir l'invaſion des François. Il y préſenta un excellent *plan d'union et de défenſe,* qui fut accueilli par le congrès et rejetté à Londres par le bureau des colonies, ſous prétexte qu'il étoit trop démocratique. Il eſt probable que, s'il eût été ſuivi, les colonies n'auroient pas été expoſées aux ravages de la guerre affreuſe qui ſuivit. Benjamin Franklin remplit dans cette guerre pluſieurs miſſions importantes; on le voit tantôt chargé de couvrir les frontières nord-oueſt de la Penſylvanie, bâtir des forts, lever des troupes etc. On le voit enſuite, à ſon retour à Philadelphie, commander un régiment de milice; on le voit lutter contre le gouverneur, pour le forcer à donner ſon conſentement à un bill qui taxoit la famille de Penn, propriétaire d'un tiers de la Penſyl-vanie,

vanie, laquelle refusoit de payer sa part aux impôts; on le voit passer à Londres comme député, et emporter au conseil privé cette victoire contre cette famille puissante.

L'art que Benjamin Franklin porta dans ces négociations, et les succès qu'il eut, étoient un avant-coureur du succès plus important qu'il obtint dans la guerre de l'indépendance, lorsqu'il fut envoyé en France*). A son

*) Voyez *Mémoires de Franklin*, etc. — „A son arrivée en France il s'annonça d'abord comme philosophe affligé des troubles de sa patrie, et qui détournant ses yeux de tant d'objets de désolation, venoit chercher en France un séjour plus paisible; mais il se réunissoit à *Silas Deane*, et correspondoit avec *Arthur Lée;* et il étoit chargé avec eux des négociations du congrès auprès de la cour d'Espagne, du roi de Prusse et de la maison d'Autriche. On lui conseilla de profiter des circonstances particulières, qui l'annonçoient avantageusement parmi les François, et de se rendre peu communicatif Ce conseil étoit fondé sur la connoissance des peuples, et sur celle en particulier de la nation françoise. Les formes extérieures sont ce qui séduit le plus aisément le vulgaire. Franklin se logea dans un village aux portes de Paris et sur le chemin de Versailles. Dans cette retraite il voyoit peu de monde, et se tenoit sur ses gardes: on se disoit à l'oreille, que la haine des ministres d'Angleterre pouvoit lui faire courir de grands périls, et cette idée seule le rendoit plus intéressant. — Tout en lui annonçoit la simplicité et l'innocence de ces anciennes moeurs, que de grands philosophes ont si bien peintes, et qui malheureusement n'ont peut-être jamais été aussi parfaites, que dans leurs descriptions. Franklin avoit dépouillé la chevelure empruntée, qui jadis cachoit en Angleterre la nudité de son front et l'ajustement inutile qui l'auroit laissé au niveau de tous les autres Anglois Il montroit à la multitude étonnée une tête digne du pinceau du *Guide,* (peintre fameux, qui réussissoit particulièrement dans les portraits des vieillards) sur un corps droit et vigoureux, couvert des habits les plus simples; ses yeux étoient ombragés de deux larges lunettes, et sa main chargée d'un bâton blanc. Il parloit peu; il savoit être impoli sans rudesse, et sa fierté sembloit être celle de la nature. Un tel personnage étoit fait pour exciter la curiosité de Paris; le peuple s'attroupoit sur son passage, on demandoit, quel est ce vieux paysan, qui a un air si noble? et l'on répondoit à l'envi: C'est le célèbre Franklin. Il se rendoit dans tous les lieux, où les hommes peuvent être rassemblés par des motifs estimables, et par-tout il étoit annoncé par des applau-

A ſon retour dans ſa patrie, il a obtenu tous les honneurs que méritoient les ſervices importans qu'il a rendus à l'Amérique libre. Sa vieilleſſe et ſes infirmités lui font un devoir de renoncer maintenant à cette carrière publique, qu'il a parcourue avec tant de gloire. Il vit, retiré avec ſa famille, dans une maiſon grande, mais ſimple, qu'il a bâtie ſur cette place où il aborda ſoixante ans auparavant, et où il erroit ſans aſyle et ſans connoiſſances. Il y a établi une preſſe, une fonderie de caractères. D'imprimeur, il étoit devenu Ambaſſadeur; après avoir quitté l'Ambaſſade, il revient à ſes preſſes chéries, forme dans cet art précieux Mr *Bashe*, ſon petit-fils. Il le met à la tête d'une entrepriſe qui ſera infiniment utile; c'eſt une édition, au plus bas prix poſſible, de tous les auteurs claſſiques, c'eſt-à-dire des auteurs moraux, dont les livres doivent être des manuels pour les hommes qui veulent s'éclairer et ſe rendre heureux, en faiſant le bonheur des autres.

C'eſt au milieu de ces ſaintes occupations que ce grand homme attend la mort avec tranquillité. Vous jugerez de ſa philoſophie, ſur ce point, qui eſt la pierre de

plaudiſſemens. Jamais homme ne fut plus honoré ſans exciter l'envie; et toutes les fois, qu'il arrivoit de citer le nom de Franklin, il étoit paſſé en uſage d'ajouter: il eſt bien reſpectable. Trois mois après ſon arrivée à Paris, on voyoit par-tout ſon portrait gravé. —

Le Docteur Franklin parut devant le Roi; il lui fut préſenté par le Comte de Vergennes, miniſtre des affaires étrangères. Il étoit accompagné et ſuivi d'un nombreux cortège d'Américains et de particuliers de tous les états que la curioſité avoit attirés. Son âge, ſon extérieur vénérable, la ſimplicité de ſes habits en une telle cérémonie, tout ce qu'il y a d'heureux et de ſingulier dans la vie de cet Américain augmentoit l'attention publique. On battoit des mains, et tout annonçoit à l'entour cet enivrement d'imagination, dont les François ſont plus ſuſceptibles qu'aucun autre peuple, et dont leur politeſſe et leur douceur augmentent encore les charmes pour celui, qui en eſt l'objet. Lorſque le nouvel ambaſſadeur traverſa les cours, la multitude l'attendoit au paſſage, les acclamations publiques le ſuivirent, et le même accueil dura quelque temps à Paris.

de touche de la philoſophie, par la lettre qu'il écrivoit, il y a trente ans, ſur la mort de Jean Franklin, ſon frère, à Miſtriſs *Hubbard*, ſa bru.

MA CHÈRE ENFANT,

„Je m'afflige avec vous; nous venons de perdre „un parent qui nous étoit cher et bien précieux. Mais „c'eſt la volonté de Dieu et de la nature que ces corps „mortels ſoient mis de côté, lorſque l'ame eſt ſur le „point d'entrer dans la vie réelle; car celle-ci n'eſt „qu'un état *embryon* pour ainſi dire; c'eſt une préparation à la vie. Un homme n'eſt pas complétement né „juſqu'à ce qu'il ſoit mort. Nous plaindrions-nous „donc de ce qu'un nouveau né prend place parmi les „immortels? Nous ſommes des eſprits. Que les corps „nous ſoient prêtés, tant qu'ils peuvent nous procurer „des plaiſirs, nous aider à acquérir des connoiſſances, „ou à ſecourir nos ſemblables, c'eſt un effet de la bonté „de Dieu, et il nous prouve de même ſa bienveillance, „en nous délivrant de nos corps, lorſqu'au lieu de „plaiſirs, ils ne nous cauſent que des douleurs, lorſqu'au lieu d'être utiles aux autres, nous ne pouvons „que leur être à charge. La mort eſt donc un bienfait „de la divinité; nous-mêmes nous préférons ſouvent „à la douleur une mort partielle; c'eſt ainſi que nous „faiſons couper un membre qui ne peut être rendu à „la vie. En quittant notre corps, nous nous délivrons „de toute eſpèce de peine. Notre ami et nous, ſommes „invités à une partie de plaiſir, qui doit durer éternellement. Il eſt parti le premier; pourquoi le regretterions-nous, puiſque nous devons bientôt le ſuivre, „et que nous ſavons où nous le rejoindrons?".

Addition à la lettre précédente, imprimée en Décembre 1790.

Frankllin a joui enfin cette année de ce bienfait de la mort qu'il attendoit, et je vais conſigner ici les réflexions que j'ai imprimées dans mon *Patriote François*, du 13 Juin 1790, et ſur cet évènement, et ſur le

décret

décret rendu par l'Aſſemblée Nationale à cette occaſion.

Je dois vous rappeller le diſcours que Mr. Mirabeau l'aîné prononça.

Messieurs,

„Franklin eſt mort.... Il eſt retourné au ſein „de la Divinité, le génie qui affranchit l'Amérique „et verſa ſur l'Europe des torrens de lumières!"

„Le ſage que deux mondes réclament, l'homme „que ſe diſputent l'hiſtoire des ſcience et l'hiſtoires „des empires, tenoit ſans doute un rang élevé dans „l'eſpèce humaine."

„Aſſez long-temps les cabinets politiques ont „notifié la mort de ceux qui ne furent grands que „dans leur éloge funèbre; aſſez long-temps l'étiquette „des cours a proclamé des deuils hypocrites. Les nations ne doivent porter le deuil que de leurs bienfaiteurs. Les repréſentans des nations ne doivent recommander à leur hommage que les héros de l'humanité."

„Le Congrès a ordonné dans tous les états confédérés un deuil de deux mois pour la mort de Franklin, et l'Amérique acquitte en ce moment ce tribut de „vénération pour l'un des pères de la conſtitution."

„Ne ſeroit-il pas digne de vous, Meſſieurs, de „nous unir à cet acte vraiment religieux, de participer à cet hommage rendu à la face de l'univers, „et aux droits de l'homme et au philoſophe qui a „le plus contribué à en propager la conquête ſur „toute la terre? L'antiquité eût élevé des autels à „ce puiſſant génie, qui, au profit des humains, embraſſant dans ſa penſée le ciel et la terre, ſut dompter la foudre et les tyrans. L'Europe éclairée et „libre doit du moins un témoignage de ſouvenir et „de regrets à l'un des plus grands hommes qui aient „jamais ſervi la philoſophie et la liberté."

„Je propoſe qu'il ſoit décrété que l'Aſſemblée „Nationale portera, pendant trois jours, le deuil de „Benjamin Franklin."

L'Aſ-

L'Assemblée Nationale a accueilli avec acclamation, et décrété à l'unanimité la proposition de Mr. de Mirabeau.

L'honneur que l'Assemblée Nationale fait à la mémoire de Franklin, réfléchira glorieusement sur elle. Car combien de préjugés ne falloit-il pas vaincre pour venir déposer les regrets de la France sur le tombeau d'un homme qui, de la profession d'ouvrier imprimeur et de colporteur de livres, s'étoit élevé au rang des législateurs, et avoit contribué à placer sa patrie au rang des puissances de la terre! Et cet acte sublime, l'Assemblée Nationale l'a prononcé non seulement sans hésiter, mais avec cet enthousiasme qu'inspire le nom d'un grand homme, le regret profond de l'avoir perdu, le devoir d'honorer ses cendres, et l'espoir, en l'honorant, de faire naître d'autres vertus, d'autres talens distingués. Ah! puisse cette Assemblée, pénétrée de la grandeur de l'hommage qu'elle vient de rendre au génie, à la vertu, à l'amour pur de la liberté, de l'humanité — puisse-t-elle ne jamais le dégrader, en cedant aux sollicitations des hommes qui voudront obtenir le même honneur un jour pour les mânes ambitieuses d'individus, qui, prenant le talent pour le génie, les hommages d'un peuple volatile pour les hommages d'un juge éclairé et désintéressé, croient pouvoir aspirer aussi à l'honneur d'un deuil national.

Cet espoir sans doute peut enflammer l'homme de génie, l'homme de bien; mais vous, qui secrètement aspirez à vous placer à côté de Franklin, examinez sa vie, et ayez le courage de l'imiter. — Franklin eut du génie; mais il eut des vertus, mais il étoit simple, bon, modeste surtout. Ah! quel talent peut se passer de modèstie! Il n'avoit pas cette orgueilleuse âpreté dans la dispute qui repousse dedaigneusement toutes les idées des autres; il écoutoit. — Il écoutoit, entendez-vous, lecteurs? Et pourquoi ne nous a-t-il pas laissé quelques idées sur l'art d'écouter? Il répondit aux idées de ceux qui lui parloient, et non aux siennes. — Je l'ai vu, il y a dix-huit mois, entendre patiemment de jeunes gens, qui, pleins de frivolité, d'orgueil, s'empressoient de faire parade devant lui de quelques con-

connoiſſances ſuperficielles. Il ſavoit les apprécier, mais il ne les humilioit pas même par cette bonté qui ſuppoſe toujours une diſtance fatigante. Se mettant ſans faſte à leur niveau, il cauſoit avec eux ſans avoir l'air de les inſtruire. Il cauſoit, et c'eſt le cauſer ſeul qui attire et peut faire digérer l'inſtruction: apprêtée, on la repouſſe. Franklin avoit des connoiſſances, mais c'étoit pour le peuple; il étoit ſans ceſſe tourmenté de l'idée de ſon ignorance et du devoir de l'éclairer. Il ne ſongeoit qu'aux moyens de baiſſer le prix des livres, afin de pouvoir les multiplier par-tout. — En un mot, génie, ſimplicité, bonté, tolérance, modeſtie, ardeur infatigable pour le travail, amour du peuple, voilà ce que Franklin me repréſente; voilà ce qu'il faut réunir pour prétendre à des autels comme lui.

Les moindres détails qui concernent ce grand homme méritent d'être connus; les retracer ſoulage une ame affligée du tableau des imperfections humaines, et peut engager à l'imiter ceux qui ne ſont pas trop éloignés de la philoſophie.

Senèque parle d'un philoſophe, Baſſus Aufidius, luttant contre la vieilleſſe et les infirmités, qui voyoit approcher ſa mort du même oeil qu'il auroit vu celle d'un étranger; voilà le tableau des derniers jours de Franklin, et c'étoit en lui, comme dans Aufidius, le réſultat d'une longue habitude de la philoſophie et de la contemplation journalière de la mort.

Trois jours avant de mourir, il demanda qu'on fit ſon lit, afin, diſoit-il, de mourir *d'une manière décente.* — Sa fille lui répondit qu'elle eſpéroit de le voir ſe rétablir, et vivre encore de longues années. Je ne l'eſpère pas, répartit-il avec une fermeté réelle.

Les douleurs exceſſives que lui cauſoit la pierre et qui le tourmentoient depuis douze mois, pouvoient lui faire déſirer la fin de ſa carrière. Pour les tempérer, il prenoit ſouvent de l'opium. Dans les intervalles de repos qu'elles lui laiſſoient, il reprenoit ſa gaîté ordinaire, cauſant avec ſes amis ou ſa famille, ſe livrant ou aux affaires publiques, ou même à des affaires particulières, ne laiſſant échapper aucune occaſion de faire le bien, et il le faiſoit avec *volupté*, c'étoit ſon

ca-

caractère; il animoit même ses conversations par ces jeux d'esprit, ces bons mots, ces anecdotes, qui rendoient ses entretiens si délicieux.

Seize jours avant sa mort, il fut attaqué de la fièvre. Il sentit des douleurs dans les poumons, et une grande difficulté de respirer. Ces douleurs lui arrachoient quelquefois des plaintes. Sa crainte étoit de ne pouvoir les supporter convenablement. Il exprimoit dans les termes les plus vifs, sa reconnoissance pour le Ciel, qui, avec des moyens si petits, et d'une condition si disproportionnée, l'avoit élevé à ce degré de gloire et de fortune dont il jouissoit.

Comme la difficulté de respirer étoit insensiblement disparue, sa famille espéroit encore le conserver; mais il n'avoit plus cet espoir. Il pria ses amis de mettre sur sa tombe l'épitaphe qu'il avoit composée lui-même, et dans laquelle il témoignoit sa croyance de la vie future.*) — Son véritable mal se découvrit, c'étoit un abcès dans les poumons: il créva: mais ses organes affoiblis n'étant plus assez forts pour rejetter au dehors la matière, sa respiration s'embarassa, il tomba en léthargie, et mourut le 17 Avril.

Les funérailles de ce grand homme furent accompagnées de tous ces honneurs que doit rendre un peuple libre à un de ses libérateurs et à un des bienfaiteurs du genre humain. Tous les vaisseaux qui étoient dans le port, même les Anglois, hissèrent leurs pavillons à moitié. Le gouverneur, tout le conseil, l'Assemblée législative, les juges et toutes les sociétés politiques et savantes accompagnèrent son corps au tombeau. Jamais on ne vit un si grand concours de citoyens. On comptoit plus de 20,000 spectateurs. Leur gravité, leur

*) *Epitaphe du docteur Franklin, composé par lui, quarante ans avant sa mort.*

„Le corps de Benjamin Franklin, Imprimeur, comme la couverture d'un vieil livre, dont les feuillets sont usés, et dont les ornemens et la dorure sont effacés, gît ici, la pâture des vers, et cependant l'ouvrage ne sera pas perdu; mais il paroîtra de nouveau dans une nouvelle et belle édition, corrigée et revue par l'auteur."

leur ſilence, la douleur peinte preſque ſur toutes les figures annonçoient combien ils regrettoient leur perte.

Son teſtament à été ouvert, et il a partagé la fortune conſidérable, qu'il a laiſſée, entre le public et ſa famille. Il a fait des legs aux villes de Boſton, de Philadelphie, à des Académies, des Univerſités, etc.

Ces legs portent l'empreinte de ſon caractère et de ſes principes ſur l'économie; car il veut que les capitaux en ſoient appliqués pour faire étudier les jeunes gens pauvres, ou pour prêter à des citoyens qui s'établiſſent et qui ne ſont pas avancés.

Brissot.

* * *

Ce philoſophe, qui préparoit la félicité de ſon pays en éclairant les hommes pour en former des citoyens, étoit deſtiné à lui rendre des ſervices plus directs et non moins utiles. Le temps n'étoit plus, où la pauvreté des colonies angloiſes ſuffiſoit pour empêcher les guerres de l'Europe de s'étendre juſqu'à elles. Déjà elles pouvoient tenter l'avidité d'un ennemi; et il devenoit également dangereux pour leur repos et pour leur liberté d'être abandonnées par la Grande-Bretagne, ou défendues par ſes ſoldats. Mr. Franklin, qui depuis 1736 étoit ſecrétaire de l'aſſemblée de Penſylvanie, jugea qu'il falloit profiter d'un moment de guerre, où l'Angleterre étoit intéreſſée à permettre aux Penſylvaniens de prendre pour la défenſe de leur territoire ces armes, qui deviendroient un jour néceſſaires contre elle-même pour le maintien de leurs droits; et en 1744 il forma le plan d'une milice nationale. Le peuple l'accepta. Dix mille hommes furent armés: Philadelphie ſeule en fournit mille. On offroit à Mr. Franklin, de les commander; il refuſa, et ſervit comme ſoldat ſous Mr. Laurence, que lui-même avoit propoſé pour général. Il falloit bâtir des forts, et on manquoit d'argent; il y pourvut par une loterie, dont il donna le projet.

Le ſuccès de ces meſures éprouvoit une difficulté ſingulière. Les Quakers ſont en grand nombre dans la

Pen-

Penſylvanie; et dans la pureté des principes de leur ſecte, ils regardent comme un péché de contribuer, même de leur argent, à une guerre défenſive. L'effet naturel d'une morale exagérée, adoptée par enthouſiaſme, eſt de mettre ſes ſectateurs dans la néceſſité d'en violer les préceptes, ou d'y ſacrifier les conſeils de la raiſon. Alors ils cherchent à éluder leurs propres loix, ils en diſſimulent la violation par des diſtinctions ſubtiles, par d'adroites équivoques. Par-là ils évitent de ſoulever contre eux les fanatiques ou les hypocrites de leur ſecte, et ils ne bleſſent point le peuple. L'indulgence philoſophique de Mr. Franklin, et l'adreſſe de ſon eſprit lui ſervirent ſouvent à concilier le patriotiſme des Quakers avec les bienſéances de leur ſecte.

Jamais un homme d'un eſprit plus élevé, d'une ame plus indépendante, ne ſut reſpecter avec plus de ſcrupule les foibleſſes religieuſes et les petiteſſes d'une conſcience trompée; il avoit pour les eſprits débiles et malades ces ſoins delicats, ces recherches d'égards, que les hommes d'une bonté commune ont pour l'infirmité et l'enfance.

L'éducation de Mr. Franklin ne lui avoit pas ouvert la carrière des ſciences, mais la nature lui en avoit donné le génie. Ses premiers eſſais ſur l'électricité annoncent, qu'il connoiſſoit très-peu même cette partie de la phyſique. Loin de l'Europe, il n'avoit que des machines imparfaites. Cependant il devina bientôt la cause immédiate des phénomènes électriques. Bientôt après il apperçoit entre les effets du tonnerre, et ceux de l'électricité une analogie qui le frappe. Il imagine un appareil, au moyen duquel il propoſe d'interroger le ciel; on tente l'expérience, et la réponſe confirme ſes conjectures. Ainſi la cauſe de la foudre eſt connue. Ses effets ſi variés, ſi bizarres en apparence, ſont non ſeulement expliqués, mais imités: ſeule preuve vraiment démonſtrative des théories, qui ne ſont pas encore réduites à des loix calculées. On ſait enfin, pourquoi le tonnerre ſuit paiſiblement certains corps, et en diſperſe d'autres avec fracas; pourquoi il fond les métaux, et tantôt briſe avec éclat, tantôt ſemble reſpecter les ſubſtances, qui les environnent. Mais c'étoit peu de pouvoir imiter la foudre;

dre; Mr. Franklin conçoit l'audacieuse idée, d'en détourner les coups. Il imagine, qu'une barre de fer pointue, dont la base s'unissant à la terre humide pourroit établir une communication entre un nuage et le globe, préviendroit l'explosion de la foudre; et garantiroit les objets, qui avoisinent le conducteur. Le succès répond à son attente, et l'homme tient dans ses mains le p uvoir de désarmer le ciel.

Cette découverte étoit trop brillante et trop singulière, pour ne pas réunir contre elle les nombreux ennemis de tout ce qui blesse les idées communes. Cependant l'Amérique, l'Angleterre adoptèrent d'abord l'usage des conducteurs; mais au commencement de la guerre on vit des physiciens anglois chercher par de trompeuses expériences, à jetter des doutes sur l'utilité de ces moyens, et tenter de ravir une déconverte à Mr. Franklin, pour le punir de leur avoir fait perdre treize provinces.

Il est malheureusement plus aisé d'égarer une nation sur ses intérêts, que d'en imposer à des savans sur une expérience; et le même crédit, qui avoit pu entraîner les Anglais dans une guerre injuste et funeste, ne put réussir à leur faire changer la forme des conducteurs électriques. Ils se multiplièrent dans la France, lorsqu'elle devint alliée de l'Amérique; à la vérité on y opposa dans quelques villes des sentences de police, comme on y avoit opposé en Italie des décisions de casuistes, mais avec aussi peu de succès. Dans les pays libres les loix suivent l'opinion; dans les autres l'autorité publique la contrarie souvent, mais finit par se soumettre docilement à son influence. Aujourd'hui l'usage de ce préservatif est devenu commun chez presque toutes les nations, mais sans y être général. Une longue suite d'expériences ne permet plus de douter de son efficacité. Si les édifices, qui en sont munis, ont encore quelques dangers à redouter, c'est qu'entre les efforts de l'homme toujours si bornés et les forces de la nature, il ne peut jamais s'établir qu'une lutte inégale. Mais quelle immense carrière ce succès n'ouvre-t-il pas à nos espérances? Pourquoi ne verroit-on pas un jour la funeste activité de tous les fléaux céder, comme celle de

la

la foudre, au pouvoir du génie s'exerçant dans l'immenſité des ſiècles; et toutes les rigueurs de la nature déſarmées par un uſage heureux de ſes dons, ne plus nous laiſſer ſentir, que ſes bienfaits? — —

CONDORCET.

XXVI.

ÉLOGE DE MARC-AURÈLE.

Après un règne de vingt ans, Marc-Aurèle mourut a Vienne. Il étoit alors occupé à faire la guerre aux Germains. Son corps fut rapporté à Rome où il entra au milieu des larmes et de la déſolation publique. Le Sénat en deuil avoit été au-devant du char funèbre. Le Peuple et l'Armée l'accompagnoient. Le fils de Marc-Aurèle ſuivoit le char. La pompe marchoit lentement et en ſilence. Tout-à-coup un vieillard s'avança dans la foule. Sa taille étoit haute, et ſon air vénérable. Tout le monde le reconnut: c'étoit Apollonius, Philoſophe Stoicien, eſtimé dans Rome, et plus reſpecté encore par ſon caractère que pour ſon grand âge. Il avoit toutes les vertus rigides de ſa ſecte, et de plus avoit été le maître et l'ami de Marc-Aurèle. Il s'arrêta près du cercueil, le regarda triſtement; et tout-à-coup élevant ſa voix:

Romains, dit-il, vous avez perdu un grand homme, et moi j'ai perdu un ami. Je ne viens pas pleurer ſur ſa cendre; il ne faut pleurer que ſur celle des méchans, car ils ont fait le mal et ne peuvent plus le réparer. Mais celui qui a été ſoixante ans vertueux, et qui, vingt ans de ſuite, a été utile aux hommes; celui qui, dans tout le cours de ſa vie, n'a point eu d'erreur, et qui, ſur le trône, n'a point eu de foibleſſe; celui qui a toujours été bon, juſte, bienfaiſant, généreux, pourquoi le plaindre! Romains, la pompe funèbre de l'homme juſte eſt le triomphe de la vertu qui retourne à l'Etre ſuprême. Conſacrons cette Fête par nos éloges; je ſais que la vertu n'en a pas beſoin; mais ils feront l'hommage de notre reconnoiſſance. — Et toi qui es ici préſent, toi ſon ſucceſſeur et ſon fils, écoute les vertus et les actions de ton père; tu vas régner, la flatterie t'attend pour te corrompre. Une voix libre, pour la dernière fois peut-être, ſe fait entendre à toi. Ton père, tu le ſais, ne m'a point accoutumé à parler en eſclave.

Il

Il aimoit la vérité: la vérité va faire ſon éloge. Puiſſe-t-elle de même un jour faire le tien!

Toutes les fois qu'on loue les morts on commence par les louer de leurs ancêtres, comme ſi le grand homme avoit beſoin d'une origine, comme ſi celui qui ne l'eſt pas, étoit relevé par un mérite qui n'eſt point à lui. Gardons-nous, Romains, d'outrager la vertu juſqu'à croire qu'elle ait beſoin de la naiſſance. Votre famille de Céſars vous a donné quatre Tyrans de ſuite; et Veſpaſien qui le premier releva votre Empire, étoit le petit-fils d'un Centurion.

Remercions les Dieux, de ce que Marc-Aurèle ne fut point d'abord déſigné pour le trône. Le rang ſuprême a plus corrompu d'ames qu'il n'en a élevé. Né pour être un ſimple citoyen, il devint grand. Peut-être, s'il fut né Prince, n'eût-il été qu'un homme vulgaire. —

L'héritier avare compte avec plaiſir tous ceux qui lui ont tranſmis des richeſſes. Marc-Aurèle plus avancé en âge, comptoit tous ceux à qui, dans ſon enfance, il avoit dû l'exemple d'une vertu. Mon père, nous diſoit-il, m'apprit à n'avoir rien de lâche ni d'efféminé; ma mère, à éviter juſqu'à la penſée du mal; mon ayeul, à être bienfaiſant; mon frère, à préférer la vérité à tout. Voilà de quoi, Romains, il rend grace aux Dieux à la tête de l'ouvrage où il a dépoſé tous les ſentimens de ſon coeur. Bientôt des maîtres lui enſeignèrent tous les devoirs de l'homme, mais en les pratiquant. On ne lui diſoit pas: Aime les malheureux, mais on ſoulageoit devant lui ceux qui l'étoient. Perſonne ne lui dit: Mérite d'avoir des amis, mais il vit l'un de ſes maîtres ſacrifier ſa fortune à un ami opprimé. J'ai vu un guerrier qui, pour lui donner des leçons de valeur, lui montra ſon ſein tout couvert de bleſſures. C'eſt ainſi qu'on lui parloit de douceur, de magnanimité, de juſtice, de fermeté dans ſes deſſeins.

Il n'étoit pas encore ſorti de l'enfance, que déjà l'enthouſiaſme de la vertu étoit dans ſon coeur. A douze ans, il s'étoit conſacré au genre de vie le plus auſtère: à quinze, il avoit cédé à ſa ſoeur unique tout le [illegible]en de ſon père: à dix-ſept, il fut adopté par Antonin;

nin; et (je ne vous rapporte que ce que j'ai vu moi-même) il pleura ſur ſa grandeur. O jour qui, après quarante années, m'eſt encore préſent. Il ſe promenoit dans les jardins de ſa mère; j'étois auprès de lui; nous parlions enſemble des devoirs de l'homme, lorſqu'on vint lui annoncer ſon élévation; je le vis changer de couleur, et il parut long-temps inquiet et triſte. Sa maiſon cependant l'environnoit avec des tranſports de joie. Etonnés de ſa douleur, nous lui en demandames la cauſe. Pouvez-vous me la demander? dit-il; je vais régner.

Antonin dès-lors devint pour lui un nouveau maître qui l'inſtruiſoit à de plus grandes vertus. Le ſang des hommes reſpectés, les lois floriſſantes, Rome tranquille, l'univers heureux, telles furent les nouvelles leçons que Marc-Aurèle reçut pendant vingt ans.

Elles ſuffiſoient pour former un grand homme, mais ce grand homme devoit avoir un caractère qui le diſtinguât de tous vos Empereurs; et c'eſt la Philoſophie ſeule qui le lui a donné. — Regardez ce tombeau; celui que vous pleurez, étoit un Sage: la Philoſophie ſur le trône a fait vingt ans le bonheur du monde.

Votre Empereur, dès ſon enfance, fut paſſionné pour elle. Il ne chercha point à s'égarer dans des connoiſſances inutiles à l'homme. Il vit bientôt que l'étude de la Nature étoit un abyme, et rapporta la Philoſophie toute entière aux moeurs. D'abord il promena ſes regards ſur les différentes ſectes qui étoient autour de lui; il en diſtingua une qui apprenoit à l'homme à s'élever au-deſſus de lui-même. Elle lui découvrit, pour ainſi dire, un monde nouveau, où le plaiſir et la douleur ſont comme anéantis, où les ſens ont perdu tout leur pouvoir ſur l'ame, où la pauvreté, les richeſſes, la vie, la mort ne ſont rien, où la vertu exiſte ſeule. Romains, c'eſt cette Philoſophie qui vous a donné Caton et Brutus. C'eſt elle qui les ſoutint au milieu des ruines de la liberté. Cette mâle Philoſophie fut faite de tout temps pour les ames fortes. Marc-Aurèle s'y livra avec tranſport: dès ce moment il n'eut qu'une paſſion, celle de ſe former aux vertus les plus pénibles. Tout ce qui pouvoit l'aider dans ce deſſein, étoit pour

lui

lui un bienfait du ciel. Pour mieux affermir la vertu dans fon coeur, il voulut pénétrer lui-même jufqu'à la fource de fes devoirs. Ici, Romains, va s'offrir à vous tout le développement de l'ame de Marc-Aurèle, l'enchaînement de fes idées, les principes fur lesquels il appuya fa vie morale. Ce n'eft pas moi qui vous offrirai ce tableau, c'eft Marc-Aurèle lui-même. Je vais vous lire un écrit qu'il a tracé de fes mains, il y a plus de trente ans. Il n'étoit point encore Empereur. Tiens, me dit-il, Apollonius, prends cet écrit, et fi jamais je m'écarte des fentimens que ma main à tracés; fais-moi rougir aux yeux de l'univers. Romains, et toi fon Succeffeur et fon fils, vous allez juger fi Marc-Aurèle a conformé fa conduite à ces grandes idées, et s'il s'eft écarté une feule fois du plan qu'il a cru lire dans la Nature.

Ici le Philofophe s'arrêta un moment. La foule innombrable des citoyens qui l'écoutoient, fe ferra pour l'entendre de plus près. A un grand mouvement fuccéda bientôt un grand filence. Seul entre le peuple et le Philofophe, le nouvel Empereur étoit inquiet et penfif. Apollonius avoit une main appuyée fur la tombe; de l'autre il tenoit un papier écrit de la main de Marc-Aurèle. Il reprit la parole, et lut ce qui fuit.

Entretien de Marc-Aurèle avec lui-même.

„Je méditois pendant la nuit. Je cherchois en „quoi confifte ce qui eft bon; fur quoi eft fondé ce „qui eft jufte. Marc-Aurèle, me difois-je, jufqu'à „préfent tu as été vertueux, où du moins tu as „voulu l'être, mais qui te garantit que tu le voudras „toujours? Qui t'a dit même, que ce que tu nommes vertu, l'eft en effet? Je fus effrayé de ce doute, „et réfolu de remonter, s'il étoit poffible, jufqu'aux „premiers principes, pour m'affurer de moi-même et „connoître la route que l'homme doit fuivre. Le „lieu et le temps favorifoient mes réflexions. La „nuit étoit profonde et calme. Tout repofoit autour „de moi. J'entendois feulement près de mon Palais „les eaux du Tibre un peu agitées. Mais ce bruit „continu et fourd, étoit lui-même favorable à la „penfée et je me livrai aux méditations."

„J'a-

„J'avois reconnu quelle étoit ma place dans l'univers: je regardai quelle étoit ma place dans la ſociété; je vis avec effroi que j'y occupois le rang de prince. Marc-Aurèle, ſi tu étois confondu dans la foule, tu n'aurois à répondre à la Nature que de toi; mais des millions d'hommes t'obéiront un jour: le degré de bonheur dont chacun peut jouir, eſt marqué; tout ce qui manquera par tes fautes à ce bonheur, ſera ton crime. Si dans le monde entier il coule une larme que tu ayes pu prévenir, tu es coupable. La Nature indignée te dira: Je t'ai confié mes enfans pour les rendre heureux; qu'en as-tu fait? Pourquoi ai-je entendu des gémiſſemens ſur la terre? Pourquoi les hommes ont-ils levé leurs mains vers moi, pour me prier d'abréger leurs jours? Pourquoi la mère a-t-elle pleuré ſur ſon fils qui venoit de naître? Pourquoi la moiſſon que j'avois deſtinée à nourrir le pauvre, a-t-elle été arrachée de ſa cabane? Que répondras-tu? Les maux des hommes dépoſeront contre toi, et la juſtice qui t'obſerve, gravera ton nom parmi les noms des mauvais princes."

Ici le peuple ſe mit à crier, *jamais, jamais*. Mille voix s'élevèrent enſemble. L'un diſoit: *Tu as été notre père;* un autre: *Tu ne ſouffris jamais d'oppreſſeurs;* d'autres: *Tu as ſoulagé tous nos maux;* et des milliers d'hommes à la fois: *Nous t'avons béni, nous te béniſſons. O ſage, ô clément, ô juſte Empereur, que ta mémoire ſoit ſainte, qu'elle ſoit adorée à jamais!* Elle le ſera, reprit Apollonius, et le ſera dans tous les ſiècles: mais c'eſt en s'effrayant lui-même des maux qu'il auroit pu vous cauſer, qu'il eſt parvenu à vous rendre heureux, et à mériter ces acclamations qui retentiſſent ſur ſa tombe. Ecoutez ce qu'il ajoute.

„Pour empêcher que ton nom ne ſoit flétri, connois tes devoirs; ils renaiſſent à chaque heure et à chaque inſtant. La mort ſeule d'un citoyen finit tes obligations envers lui; mais la naiſſance de chaque citoyen t'impoſe un nouveau devoir. Tu dois travailler le jour, parce que le jour eſt deſtiné à l'action pour l'homme; ſouvent tu dois veiller la nuit, parce que le crime veille, tandis que le prince dort. Il faut protéger la foibleſſe; il faut enchaîner la force. Marc-Aurèle, ne parle pas de délaſſemens; il n'y en a plus pour toi, que lorſqu'il n'y aura plus ſur la terre de malheureux, ni de coupables."

Enfin, je me demandai, ſi j'étois ſûr de ma volonté. Demande-toi donc, ſi tout ce qui t'environne n'a pas de priſe ſur ton ame pour la corrompre ou l'égarer? Marc-Aurèle, (et ici Apollonius fixa un moment les yeux ſur le nouvel Empereur,) tremble ſurtout quand tu ſeras ſur le trône. Des milliers d'hommes chercheront à t'arracher ta volonté, pour te donner la leur; ils mettront leurs paſſions viles à la place de tes paſſions généreuſes. Que ſeras-tu alors? Le jouet de tous. Tu obéiras en croyant commander: tu auras le faſte d'un Empereur, et l'ame d'un eſclave. Oui, ton ame ne ſera plus à toi, elle ſera à l'homme mépriſable et hardi qui voudra s'en ſaiſir."

„Ces réflexions me jettèrent preſque dans le déſeſpoir. O Dieu, m'écriai-je, puiſque la race des hommes que tu as jettée ſur la terre, avoit beſoin d'être gouvernée, pourquoi ne leur as-tu donné que des hommes pour régner ſur eux? Etre bienfaiſant, je réclame ici ta pitié pour les princes: ils ſont peut-être plus à plaindre que les peuples; car il eſt plus affreux ſans doute de faire le mal que de le ſouffrir. Dans ce moment, je délibérai ſi je ne renoncerois pas à ce pouvoir dangereux et terrible; et je fus un inſtant réſolu, oui je fus réſolu, d'abdiquer l'empire. ..."

A ces mots, les Romains qui écoutoient dans un profond ſilence, parurent effrayés comme s'ils étoient menacés de perdre leur Empereur; ils oublioient que ce grand homme n'étoit plus. Bientôt cette illuſion ſe diſſipa. On eût dit qu'alors ils le perdoient une ſeconde fois. Dans un mouvement tumultueux, ils s'inclinèrent tous vers ſa tombe; femmes, enfans, vieillards, tout ſe précipite de ce côté; tous les coeurs étoient émus, tous les yeux verſoient des larmes; un bruit confus de douleur erroit ſur cette immenſe aſſemblée. Apollonius lui-même ſe troubla; le papier qu'il tenoit, tomba de ſa main; il embraſſa le cercueil. La vue de ce vieillard déſolé parut augmenter le trouble général. Peu à peu le murmure ſe rallentit. Apollonius ſe releva comme un homme qui ſortoit d'un ſonge; et l'oeil encore à demi égaré par la douleur, il reprit le papier ſur la tombe, et continua ainſi d'une voix altérée.

„Je ne m'arrêtai pas long-temps à ce projet de renoncer à l'empire. Je vis que l'ordre des Dieux m'appelloit à ſervir la patrie, et que je devois obéir. Eh quoi! me dis-je, on punit de mort un ſoldat qui quitte ſon poſte, et toi, tu quitterois le tien? Eſt-ce la néceſ-

ceſſité d'être vertueux ſur le trône, qui t'épouvante? Alors je crus entendre une voix ſecrète qui me dit: quoique tu faſſes, tu ſeras toujours un homme: mais conçois-tu bien à quel degré de perfection un homme peut s'élever? Vois la diſtance qui eſt d'Antonin à Néron. Je repris courage; et je réſolus de chercher tous les moyens d'agrandir mon ame, c'eſt-à-dire, de perfectionner ma raiſon et d'affermir ma volonté. Je trouvai ces moyens dans l'idée même de mes devoirs. Marc-Aurèle, quand Dieu te met à la tête du genre humain, il t'aſſocie pour une partie au gouvernement du monde. Elève-toi juſqu'à lui: médite ce grand Etre; vas puiſer dans ſon ſein l'amour de l'ordre et du bien général; que l'harmonie de l'univers t'apprenne, quelle doit être l'harmonie de ton empire. Les préjugés et les paſſions qui dominent tant d'hommes et de princes, s'anéantiront pour toi. Tu ne verras plus que tes devoirs et Dieu, et cette raiſon ſuprême qui doit être ton modèle et ta loi." —

„Je dompterai mes paſſions, et de toutes la plus terrible, parce qu'elle eſt la plus douce, l'amour des voluptés. La vie eſt un combat; il faut lutter ſans ceſſe. Je fuirai le luxe, parce que le luxe énerve l'ame par tous les ſens: je le fuirai, parce que chez un prince le luxe épuiſe des tréſors pour ſatisfaire des caprices. Je vivrai de peu, comme ſi j'étois pauvre: quoique prince, je n'ai que les beſoins d'un homme. Je ne donnerai au ſommeil que le temps que je ne pourrai lui ravir. Que les travaux ſeuls ſoient le délaſſement de mes travaux. Si l'étude et les affaires rempliſſent toutes mes heures le plaiſir n'en trouvera aucune de vuide pour s'en emparer."

Ici Commode, d'une voix émue, interrompit Apollonius: Eh quoi! tous les plaiſirs ſont-ils interdits à un Prince? Ton père s'eſt dit la même choſe, reprit le Philoſophe; et voici ce qu'il s'eſt répondu.

„Non, Marc Aurèle, tu ne ſeras pas privé de tous les plaiſirs; et les Dieux t'ont réſervé les plus touchans et les plus purs. Tes plaiſirs ſeront de conſoler la douleur, d'adoucir l'infortune. Tes plaiſirs ſeront de ſoulager d'un mot une province, de pouvoir tous les jours

rendre deux cents nations heureuſes. Chaque inſtant eſt marqué par un devoir; chaque devoir doit être pour toi la ſource d'un plaiſir." Prince, telle fut la réponſe de ton père à la queſtion que tu m'as faite.

Il s'arrêta. Il avoit tâché de fortifier ſon ame contre tous les obſtacles qui pourroient un jour la retarder dans ſa marche. Alors il éleva ſes mains vers le ciel, et dit, (et toi auſſi, jeune Empereur, dis avec lui:)

„O Dieu, tu n'as pas fait les Rois pour être oppreſſeurs, ni les peuples pour être opprimés. Je ne te demande pas que tu me rendes meilleur: n'ai-je pas une volonté active pour me perfectionner, me combattre et me vaincre? Mais je te demande ce que je ne puis me donner à moi-même, de connoître et d'entendre la vérité. Je te demande le bien le plus néceſſaire aux Rois, des amis. Fais que Marc-Aurèle meure avant de ceſſer d'être juſte."

Il revint à lui-même; il s'apperçut que la nuit étoit écoulée, et que le ſoleil s'élevoit ſur l'horiſon. Déjà le peuple en foule rempliſſoit les rues de Rome. Déjà il entendoit les acclamations qui annonçoient qu'Antonin marchoit vers la place publique.

„Je ſortis, ajoute-t-il, pour m'aller joindre à mon père. Dans tout le cours de ſes actions, je vis qu'il pratiquoit ce que j'avois réſolu de faire, et je me ſentis encore plus encouragé à la vertu."

Les Romains avoient écouté dans un profond ſilence. Pendant cette lecture, leurs coeurs étoient remplis tour-à-tour de regrets, d'admiration et de tendreſſe. Ils avoient vu agir ce grand homme; ils avoient été pendant quarante ans témoins de ſes vertus; mais ils ignoroient ſes principes. Leurs yeux, avec plus de douleur, ſe fixèrent ſur ſa cendre; et bientôt, comme par un mouvement involontaire, ſe portèrent preſqu'en même-temps ſur le fils de Marc-Aurèle, qui devoit être trop indigne de ce nom, et qui baiſſa la vue.

Fils de Marc-Aurèle, s'écria Apollonius, ces regards tournés ſur toi, te demandent ſi tu ſeras ſemblable à ton père; n'oublie pas les larmes que tu vois couler. *(Et ſe tournant vers le peuple:)* Suſpendons nos regrets pour achever de rendre hommage à ſes vertus. Je ne vous ai offert que la moitié de lui-même: il faut le voir fidèle à ſes principes, ſuivre le plan qu'il s'eſt tracé, et appliquer pendant vingt ans au bon-

bonheur du monde, les idées de morale que la philosophie lui avoit suggérées loin du trône. —

Marc-Aurèle, armé de toute la force du despotisme, s'en dépouille librement. Pour ne pas abuser de sa puissance, il la limite de toute part. Il augmente l'autorité des loix, que trop d'Empereurs avoient voulu anéantir; il fait valoir celle des magistrats, qui trop souvent n'avoient été que des fantômes ou des esclaves. Jamais sous son Empire un Sénateur, jamais un lâche citoyen osa-t-il avancer que le Prince n'étoit pas soumis aux loix? Malheureux, lui auroit dit „Marc-Aurèle, que t'ai-je fait pour que tu m'avilisses? „Apprends que cette soumission m'honore; apprends „que le pouvoir de faire ce qui est injuste, est foiblesse." Romains, je ne crains pas de le dire, jamais dans les plus beaux temps de Rome, jamais sous vos Consuls même, vos ancêtres n'ont été plus libres que vous. Qu'importe d'être gouverné ou par un seul, ou par plusieurs? Rois, Dictateurs, Consuls, Décemvirs, Empereurs, tous ces noms différens n'expriment qu'une même chose, les ministres de la loi. La loi est tout: la constitution des Etats peut changer: les droits du citoyen sont toujours les mêmes; fondés sur la Nature, ils sont inaltérables comme elle.

Je puis donc vous attester tous, et vous demander si Marc-Aurèle a jamais opprimé un citoyen. S'il y en a un seul, qu'il se lève, et qu'il me démente.

Tout le peuple se mit à crier: *aucun, aucun.*

Vous l'avez vu, dans des besoins pressans, remettre tout ce qui étoit dû, quand il en crut la levée trop onéreuse. C'est dans les temps où se multiplioient les besoins, qu'il multiplia les bienfaits envers les peuples. Mais je rougis d'employer, en parlant de Marc-Aurèle, le langage que la flatterie a consacré pour les princes. Ce que j'appelle des bienfaits, il l'appelloit une justice. — Il donne un plus grand exemple. Placé entre des ennemis ardens et des peuples accablés, c'est sur lui-même, Romains, qu'il lève les impositions que vous n'auriez pu payer sans vous appauvrir. On lui demande, où sont les trésors pour la guerre: les voici, dit-il, en montrant les meubles de son palais. Dépouil-

pouillez ces murs; enlevez ces ſtatues et ces tableaux; portez ces vaſes d'or ſur la place publique; que tout ſoit vendu au nom de l'Etat: que ces vains ornemens, qui ſervoient de décoration au palais des Empereurs, ſervent à la défenſe de l'Empire. J'étois auprès de lui dans le temps qu'il donnoit et qu'on exécutoit ces ordres; je partis étonné. Il ſe tourna vers moi: „Apol„lonius, me dit-il, eh quoi! tu admires auſſi comme le „peuple! Faudroit-il donc, au lieu de ces vaſes d'or, „faire vendre l'argile du pauvre, et le bled qui nourrit „ſes enfans? Mon ami, me dit-il un moment après, „peut-être toutes ces richeſſes ont-elles coûté des lar„mes à vingt nations: cette vente ſera une foible ex„piation des maux faits à l'humanité." Romains, ces appartemens dépouillés, ces murailles preſque nues avoient pour vous plus d'éclat et de grandeur que les palais d'or de vos tyrans. La maiſon de Marc-Aurèle, dans cet état, reſſembloit à un temple auguſte qui n'a d'autre ornement que la Divinité qui l'habite.

C'eſt peu de ſe dépouiller lui-même: il eut le courage de refuſer aux autres ce qu'il n'avoit point le droit de donner. Il apprit à ſe défendre de cette généroſité qui eſt quelquefois la maladie des grandes ames, ſéduction d'autant plus dangereuſe qu'elle reſſemble à la vertu, mais qui pour le bonheur d'un homme, fait quelquefois le malheur de deux mille.

Les mauvais Empereurs corrompoient les camps pour s'en faire un appui contre Rome. Marc-Aurèle eût rougi d'acheter les armées de l'Empire contre l'Empire même. Il leur accorde au nom de l'Etat tout ce que l'Etat leur doit, mais il ne leur donne rien au nom du Prince; il ne veut pas qu'enrichis par ſes mains, ils s'accoutument à ſéparer la qualité de citoyens de celle de ſoldats.

Apollonius alloit pourſuivre, lorſqu'un Centurion, qui étoit près de lui, l'interrompit tout-à-coup.

Philoſophe, dit-il, permets à un ſoldat de citer ſur notre grand Empereur un trait que tu ignores peut-être. Nous étions en Germanie, et il venoit de remporter une victoire. Nous lui demandâmes une diſtribution d'argent; voici ce qu'il nous répondit. Je m'en ſouviens; c'étoit ſur le champ de bataille, et il tenoit à la main ſon caſque percé de javelots. „Mes „amis

„amis, nous dit-il, nous avons vaincu; mais s'il faut vous „donner la dépouille des citoyens, qu'importe à l'Etat votre „victoire? Tout ce que je vous donnerai au-delà de ce qui „vous est dû, sera tiré du sang de vos proches et de vos pè-„res." Nous rougîmes et nous ne demandâmes plus rien.

Je savois cette réponse de Marc-Aurèle, dit le vieillard au soldat; mais j'aime mieux que ce soit toi qui l'ait apprise au peuple Romain. Alors Apollonius reprit son discours: il parla de la justice et de la manière dont Marc-Aurèle la faisoit exécuter dans Rome. Qu'importe, dit-il, que le chef ne soit ni oppresseur, ni tyran si les citoyens oppriment les citoyens? Le despotisme de chaque particulier, s'il étoit sans frein, ne seroit pas moins terrible que le despotisme du Prince. Partout l'intérêt personnel attaque l'intérêt de tous; toutes les fortunes se nuisent: toutes les passions se choquent: c'est la justice qui combat et qui prévient cette anarchie. — Sous lui la justice ne fut ni vénale, ni corrompue, ni trop précipitée, ni trop lente; il ne fallut point l'acheter par des présens; il ne fallut point l'arracher par des importunités.—

O vous qui n'êtes ni patriciens, ni sénateurs, ni riches, mais qui êtes des citoyens et des hommes, je ne crains pas que vos imprécations secrètes se mêlent aux louanges dont j'honore la mémoire de votre Empereur! Sa bonté compatissante ne voyoit dans tous les ordres de l'état qu'une société nombreuse de frères, de parens et d'amis.

Sous lui, le nom le plus obscur ne fut point une exclusion aux charges et aux dignités de l'Empire. Des mains qui avoient conduit le soc de la charrue, ont guidé sous lui les gardes prétoriennes; et pour choisir un époux à sa fille, il jetta les yeux sur Pompéjen, qui au lieu d'ancêtres, n'avoit que du mérite: l'alliance avec la vertu, disoit-il, ne peut déshonorer le maître du monde.

Dans ce moment Apollonius, en promenant ses regards sur l'assemblée du peuple Romain, apperçut Pertinax. C'étoit un guerrier célèbre par des victoires, et son mérite devoit l'élever un jour à l'Empire. Il venoit de rentrer dans Rome avec une partie de l'armée, accompagnant le corps de Marc-Aurèle. Il étoit un peu éloigné de la foule, les mains appuyées sur sa lance et adossé tristement contre une colonne. Tout-à-coup Apollonius lui adressant la parole:

C'est

C'eſt toi que j'atteſte encore, ô Pertinax, dit-il; tu as le courage d'avouer que ton père avoit été eſclave, et mourut affranchi; tu n'en as que plus de droit à nos reſpects. J'oſe te rappeller ici une diſgrace qui ne t'honore pas moins que ton Empereur. Tu fus accuſé, il fut ſurpris et tu parus coupable. Bientôt ton innocence éclata; Marc-Aurèle fut aſſez grand pour te pardonner l'outrage qu'il t'avoit fait. Il te nomma ſénateur et conſul; des hommes qui ſe croyoient tes rivaux, oſèrent dire que la gloire du conſulat étoit avilie par ta naiſſance. „Eh quoi! „s'écria Marc-Aurèle, la place des Scipions avilie par „un guerrier qui leur reſſemble!"

Celui qui élevoit ainſi les plébeiens illuſtres, ne pouvoit oublier la nobleſſe de l'Empire; mais il veut qu'elle appuie ſes titres par ſes actions. Si elle n'eſt que faſtueuſe, il la dédaigne; ſi elle a des vertus, il l'honore; ſi elle eſt pauvre, il la ſoutient: il ne veut point que dans une ville corrompue par le luxe, des ames dont le devoir eſt d'être généreuſes, deſcendent à des moyens honteux de s'enrichir.

La bonté faiſoit le caractère de ce grand homme; elle étoit dans ſes diſcours, dans ſes actions; elle étoit peinte ſur tous les traits de ſon viſage. Que dis-je? elle fut l'objet de ſon culte. Voyez ce capitole où ſa main lui a élevé un temple. O Dieu de l'univers, dans preſque tous les pays du monde on t'a outragé, même en t'adorant! Par-tout la ſuperſtition barbare a eu ſes autels où elle t'offroit, pour t'appaiſer, les gémiſſemens et les cris de victimes humaines. Marc-Aurèle t'invoquoit ſous l'idée d'un être bon; il te peignoit aux hommes, comme tu étois peint dans ſon coeur.

Dans cette aſſemblée du peuple Romain, étoit une foule d'étrangers et de citoyens de toutes les parties de l'Empire. Les uns ſe trouvoient depuis long-temps à Rome; les autres avoient ſuivi des différentes provinces le char funèbre, et l'avoient accompagné par honneur. Tout-à-coup l'un d'eux (c'étoit le prémier magiſtrat d'une ville ſituée aux piés des Alpes) éleva ſa voix:

„Orateur, dit-il, tu nous as parlé du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux: parle-nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations en-

entières. Souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos femmes et de nos enfans qui nous demandoient du pain. Nos campagnes stériles et nos marchés déserts ne nous offroient plus de ressource. Nous avons invoqué Marc-Aurèle; et la famine a cessé. — Alors il approcha, il toucha la tombe, et dit: J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Italie."

Un autre homme parut. Son visage étoit brûlé par un soleil ardent; ses traits avoient je ne sais quoi de fier, et sa tête dominoit sur toute l'assemblée. C'étoit un Africain. Il éleva sa voix, et dit:

„Je suis né à Carthage. J'ai vu un embrasement général dévorer nos maisons et nos temples. Echappés de ces flammes et couchés plusieurs jours sur des ruines et des monceaux de cendre, nous avons invoqué Marc-Aurèle: Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Carthage a remercié une fois les Dieux d'être Romaine. Il approcha, toucha la tombe et dit: J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique."

Trois des habitans de l'Asie s'avancèrent. Ils tenoient d'une main de l'encens, et de l'autre des couronnes de fleurs. L'un d'eux prit la parole:

„Nous avons vu dans l'Asie le sol, qui nous portoit, s'écrouler sous nos pas, et nos trois villes renversées par un tremblement de terre. Du milieu de ces débris nous avons invoqué Marc-Aurèle; et nos villes sont sorties de leurs ruines. Ils posèrent sur la tombe l'encens et les couronnes, et dirent: Nous apportons à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de l'Asie."

Enfin il parut un homme des rives du Danube. Il portoit l'habillement des barbares, et tenoit une massue à la main. Son visage cicatrisé étoit mâle et terrible; mais ses traits à demi sauvages sembloient adoucis dans ce moment par la douleur. Il s'avança, et dit:

Romains, la peste a désolé nos climats. On dit qu'elle avoit parcouru l'univers, et qu'elle étoit venue des frontières des Parthes jusqu'à nous. La mort étoit dans nos cabanes; elle nous poursuivoit dans nos forêts. Nous ne pouvions plus ni chasser ni combattre: tout périssoit. Dans cette désolation nous avons invoqué Marc-Aurèle: Marc-Aurèle a été nôtre Dieu conservateur. — Il approcha, posa sa massue sur la tombe,

et

et dit: J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt nations que tu as ſauvées."

Vous entendez, Romains, reprit Apollonius; ſes ſoins s'étendoient ſur toutes les parties du monde. Dans l'eſpace de vingt ans la terre éprouva tous les fléaux: mais la nature avoit donné Marc-Aurèle à la terre. — Et ce grand homme a eu des ennemis! — Romains, vos meilleurs Empereurs ont vu les poignards aiguiſés contr'eux. Nerva s'eſt vu attaquer dans ſon palais. On a conſpiré contre Titus. Antonin et Trajan ont été obligés de pardonner à des conjurés; et Marc-Aurèle, oui Marc-Aurèle a combattu pour ſa vie. —

Après avoir tout pacifié dans Rome, il marche en Aſie pour raffermir les provinces ébranlées; il va montrer partout ce maître bienfaiſant, ce prince philoſophe, dont quelques villes coupables avoient oſé méconnoître l'Empire. On lui préſente les papiers des rebelles; il les brûle ſans les lire. Je ne veux pas, dit-il, être forcé de haïr. Tout tombe à ſes pieds; il pardonne aux villes et aux provinces; les rois de l'Orient viennent lui rendre hommage; il maintient ou rétablit la paix, et fait partout admirer cette philoſophie digne du trône. Enfin après huit ans, il reparut ſur les bords du Tibre. Avec quels tranſports il fut reçu! Jamais tant de vertus enſemble n'avoient paru dans Rome: il uniſſoit aux lumières d'Adrien l'ame de Titus; il avoit gouverné comme Trajan, pardonné comme Antonin; le peuple étoit heureux, le ſénat étoit grand; ſes ennemis même l'adoroient; les guerres étrangères étoient terminées par la victoire, la guerre civile par la clémence; du Danube à l'Euphrate, et du Nil à la Grande Bretagne, les troubles avoient ceſſé; tout étoit calme; l'Europe, l'Aſie et l'Afrique repoſoient en paix. Alors il triompha pour la ſeconde fois. Les hommes de toutes les nations et les ambaſſadeurs de tous les rois relevoient cette pompe; le ſang des victimes couloit dans tous les temples: l'encens fumoit ſur tous les autels; le peuple entouroit à grands cris ſes ſtatues et les ornoit de fleurs; tout retentiſſoit d'acclamations; et lui au milieu de tant d'éclat, dans la marche du triomphe, tranquille et ſans faſte, jouiſſoit en ſilence de la félicité de Rome et de l'Empire,

re, et du haut du capitole sembloit jetter un oeil serein sur l'univers. Qui de vous, Romains, ne faisoit alors des voeux, pour que ce grand homme fût immortel, ou que les Dieux lui accordassent du moins une longue vieillesse? — Quoi! les ames bienfaisantes sont si rares, et la terre en jouit si peu! Quoi! les maux nous environnent, ils nous assiègent, et lorsqu'il s'élève un prince dont l'unique soin est de les adoucir; quand le genre humain flétri par l'infortune, se relève et commence à retrouver le bonheur: l'appui qui le soutenoit lui échappe, et avec un homme périt la félicité d'un siècle! Marc-Aurèle resta encore deux ans parmi nous; quand les ennemis éternels de cet Empire le rappellèrent au fond de la Germanie. Alors, malgré une santé languissante, il retourna aux rives du Danube. C'est au milieu de ces travaux que nous l'avons perdu. Ses derniers momens (j'en ai été témoin et je puis vous en rendre compte) ont été ceux d'un grand homme et d'un sage. La maladie dont il fut attaqué ne le troubla point. Accoutumé depuis cinquante ans à méditer sur la nature, il avoit appris à connoître ses loix et à s'y soumettre. Je me souviens qu'un jour il me disoit: „Apollonius, tout change autour de moi; l'univers d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier, et celui de demain ne sera point le même. Parmi tous ces mouvemens, puis-je seul rester immobile? Il faut aussi que le torrent m'entraîne. Tout m'avertit qu'un jour je cesserai d'être. Le sol où je marche a été foulé par des milliers d'hommes qui ont disparu. Les annales des Empires, les ruines des villes, les urnes, les statues, qu'est-ce que tout cela que des images de ce qui n'est plus? Ce soleil que tu vois ne luit que sur des tombeaux..." Ainsi ce prince philosophe exerçoit d'avance et affermissoit son ame. Quand le dernier terme approcha, il ne fut donc point étonné. Je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste; il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ses mains défaillantes qu'avec respect; et le lit funèbre où il attendoit la mort, me sembloit une

une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée étoit consternée; le soldat gémissoit sous ses tentes; la nature elle-même sembloit en deuil; le ciel de la Germanie étoit plus obscur; des tempêtes agitoient la cime des forêts qui environnoient le camp, et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin, il nous fit appeller. Tous les amis de ce grand homme et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui. Il étoit pâle, ses yeux presqu'éteints et ses lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi: sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui; il leur recommanda ta jeunesse. Servez-lui de père, leur dit-il: ah! servez-lui de père. Alors il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devoit les donner à son fils, et bientôt après Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots tout le peuple Romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut; ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle; il le serra long-temps entre ses bras; et se relevant tout-à-coup: ....

Mais toi, qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle: ô mon fils! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître et qui t'a tenu enfant dans ses bras; songe au fardeau que t'ont imposé les Dieux; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. On te dira bientôt que tu es tout-puissant: on te trompera; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Ecoute: quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avoit sauvé Rome; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut aux temples remercier les Dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par les respects. Si tu n'as pas des vertus, on te rendra des hommages et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abu-

n'abuſe point les peuples; la juſtice outragée veille dans tous les coeurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'eſtimer. O fils de Marc-Aurèle pardonne; je te parle au nom des Dieux, au nom de l'univers qui t'eſt confié, je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne ſeras point inſenſible à une gloire ſi pure. Je touche au terme de ma vie; bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juſte, puiſſé-je vivre encore aſſez pour contempler tes vertus! Si tu devois un jour. . . .

Tout-à-coup Commode, qui étoit en habit de guerrier, agita ſa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard ſe voila le viſage. La pompe funèbre qui avoit été ſuſpendue, reprit ſa marche. Le peuple ſuivit conſterné, et dans un profond ſilence; il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

THOMAS.

XXVII.

ÉLOGE DE FRÉDÉRIC.

F*rédéric* monte à vingt-neuf ans ſur le trône; et voilà enfin un grand génie que la fortune et le hazard ont mis à ſa place. Mais ce génie ne connoiſſoit pas lui-même toute ſon étendue. Quelque préparé qu'on ſoit par ſa deſtinée à occuper ces premières places du monde, l'imagination ne peut jamais en repréſenter la réalité, et au moment où un ſi grand éclat, un ſi abſolu pouvoir, un ſi peſant fardeau, deſcendent ſur la tête d'un prince, qui, quoique héritier d'un trône, n'a cependant que les facultés d'un homme, ſa penſée doit éprouver une étrange fermentation. A-t-il des talens et du caractère, il s'élève, il s'enflamme et tire, de la grandeur de ſa poſition, des facultés nouvelles. Eſt-il ſans talens et ſans caractère, il chancelle, il ſe trouble, il s'aveugle, il devient encore inférieur à lui-même. Enfin quel qu'il ſoit, ſes premières paroles, ſes premiers pas,

pas, ſes premiers choix annoncent preſque toujours le ſort de ſes peuples et les deſtins de ſon règne.

Quel ſera donc le début de *Frédéric?* Son pays attend avec inquiétude. Dans une monarchie abſolue, où la volonté du maître peut tout bouleverſer, un nouveau règne eſt toujours menaçant; les gens de bien tremblent, et il n'y a que les vices qui eſpèrent. L'Europe toute entière a auſſi les yeux ouverts ſur Frédéric. Depuis qu'un ſyſtème général de politique a lié tous les États, depuis qu'aucun d'eux ne peut être ébranlé ſans que le contre-coup ne ſoit univerſel, ou qu'il ne peut être affoibli ſeulement ſans que l'équilibre ne ſoit deplacé ou rompu, l'avènement d'un nouveau Souverain n'eſt indifférent à aucun peuple. C'eſt un aſtre qui s'avance ſur l'horizon, et dont le lever, ſerein ou nébuleux, peut préſager la paix ou la guerre. La renommée a publié juſques-là que Frédéric étoit ami des lettres, du luxe et des plaiſirs; on s'attend que l'armée du père va faire place à une cour, à des ſpectacles, à tous les abus de la molleſſe, ſoixante et dix mille ſoldats de moins dans la balance du Nord, vont peut-être faire changer la face des nations.

Pendant pluſieurs jours *Frédéric* ſe tait; il s'inſtruit en ſilence des détails de ſon armée, de ſes finances, de ſes moyens. Un de ſes miniſtres croyant flatter ſes penchans, lui donne un plan pour s'entourer de grandeur, d'étiquette et de faſte, comme les autres rois. *Frédéric* ne répond rien: concentré dans ſes méditations, il étudie ſa poſition, il embraſſe le paſſé, le préſent, l'avenir; il voit ſes provinces éparſes, ſes reſſources foibles et diviſées, ſa puiſſance précaire et entourée de voiſins formidables; ſa maiſon n'eſt plus à la vérité reſſerrée dans les ſables du Brandebourg, comme elle l'étoit il y a un ſiècle; elle a jetté de tous côtés, et de près et au loin, des rameaux étendus; il a des poſſeſſions ſur la mer Baltique, ſur le Veſer, ſur l'Oder, ſur l'Elbe, ſur le Rhin, juſqu'aux frontières de la France et de la Suiſſe; mais preſque toutes ces poſſeſſions ſans liaiſon, ſans communication, ſans rapport entr'elles, ſont plutôt des élémens de grandeur et des occaſions de guerre, que des moyens de force. La maiſon d'Autriche

che et la Ruſſie touchent ſes Etats par les deux extrémités, et ce ſont des coloſſes avec lesquels il ne peut ſe meſurer. La Saxe tient au Brandebourg, et ce bel électorat, renforcé de la Pologne, ſeroit à lui ſeul, s'il étoit bien gouverné, une puiſſance capable de lui en impoſer. La Suède gêne ſes frontières du côté de la Poméranie; et les Suédois toujours vaincus par ſon aïeul le Grand-Electeur, ont à leur tour fait trembler ſon grand-père, ſous un Charles XII, que la nature peut reproduire. En Allemagne, la Maiſon d'Autriche a la longue poſſeſſion de la principale influence, et la Pruſſe, loin d'oſer penſer à la lui diſputer, lui a été preſque toujours dévouée. Quand l'Empire s'allarme ſur ſa conſtitution et réclame ces auguſtes traités de Weſtphalie, qui en ſont la baſe, il ne cherche pas des protecteurs dans ſon ſein; c'eſt la France qui s'eſt emparée du rôle de défendre la liberté Germanique; et s'il y avoit dans l'Empire une maiſon qui pût prétendre à cette noble garantie, la Maiſon d'Hannovre qui vient de monter ſur le trône d'Angleterre, et qui peut apporter dans la balance tous les moyens de cette puiſſante nation, y paroît encore plutôt deſtinée que celle de Brandebourg.

Telle eſt autour de *Fréderic* la ſituation de l'Europe. Tout autre eſprit que le ſien pourroit en être abattu, tout autre caractère découragé; mais où les hommes médiocres ſubiſſent, même avec une ſorte de ſatisfaction intérieure, la loi des circonſtances et de la néceſſité, parce qu'elle ſert de prétexte et de voile à leur foibleſſe: l'homme de génie ſe roidit, s'élève, et ſe dit qu'il faut combattre la fortune, et faire naître un ordre des choſes plus favorable.

Après avoir examiné les circonſtances locales et politiques, *Fréderic* obſerve comment ſont occupés les trônes qui l'environnent; car il y a deux manières de meſurer la puiſſance des nations: l'une par ce qu'elles ſont elles-mêmes, l'autre par ce que ſont leurs gouvernemens ou leurs chefs; et ce ſecond tableau plus conſolant que le premier, ranime ſon courage et ſes eſpérances.

En Ruſſie la mort de *Pierre I.* a laiſſé tous ſes travaux imparfaits, et tous ſes plans interrompus. Deux fem-

femmes et un enfant ont jusques là succédé à ce génie rigoureux, et le trône, sans base, y paroît encore destiné à des révolutions nouvelles, révolutions sans grandeur, comme toutes celles qui ont lieu chez un peuple esclave, et qu'une intrigue, appuyée de quelques soldats, consomme dans l'enceinte d'un palais, tandis que la nation, dans un calme stupide, attend à genoux, qu'on lui proclame un maître. *Anne*, nièce de *Pierre*, portée sur le trône par un de ces coups de fortune, au préjudice du malheureux *Ivan*, y pense moins à régner qu'à semer sa vie de fleurs. Elle est comme toutes les femmes, quand un jeu de la nature n'en fait pas des êtres hors des proportions de leur sexe, soit par de grandes qualités soit par de grands vices, bienfaisante, généreuse, humaine, amie de la paix, ennemie des affaires, quelquefois sensible à la gloire, mais par saillie plus que par caractère, et se passionnant plutôt pour celle des romans que pour celle de l'histoire. Anne pourra donc être gagnée ou contenue, et elle n'apportera pas dans la balance de l'Europe toute l'influence que peut avoir son vaste empire.

En Saxe et en Pologne, *Auguste III* a remplacé son père. Son élection a été l'objet d'une guerre sanglante, dans laquelle il n'a pas combattu. *Auguste*, en voulant être le *Louis XIV* du Nord, a laissé à son malheureux fils des palais, des diamans, des porcelaines, des tableaux, mais des revenus obérés, la Saxe épuisée et toute ouverte, de médiocres troupes couvertes d'or, et par dessus celà, le fardeau d'une couronne élective chez une nation libre et foible, qui acceptera ses pensions, et qui ne prendra jamais part à ses affaires. Frédéric au second examen ne voit donc plus dans *Auguste III*, qu'un voisin heureusement placé, dont il se fera, suivant les circonstances, un allié dépendant, ou un ennemi qu'il pourra envahir.

Le nouveau gouvernement que s'est donné la Suède, la rend sans influence et sans vigueur. Ruinée par l'héroïsme insensé de *Charles XII*, elle a voulu mettre un frein à l'ambition de ses rois; mais comme l'équilibre des pouvoirs est difficile à établir avec sagesse, en dépouillant ses rois trop entièrement de toute autorité, elle

elle leur a ôté toute énergie et toute vertu. *Frédéric Adolphe*, qui a reçu cette ombre de couronne, n'a aucune des qualités qui pourroient la relever. Il a épousé la soeur de *Frédéric*, princesse spirituelle et éclairée. Ainsi tout ce que l'adresse et le crédit pourront acquérir d'influence au trône, est par-là dévoué à la Prusse. *Frédéric* est donc tranquille du côté de la Poméranie, et il peut plutôt espérer de reculer cette frontière, qu'il ne doit craindre pour elle.

George II, Roi d'Angleterre et Electeur d'Hannovre, n'a pas, comme le fameux Prince d'Orange, le talent et l'ambition de diriger l'Europe, en mêlant l'Angleterre dans toutes les affaires du continent. Son esprit est porté à la prudence et à la paix. Il n'a point pris part à la guerre de 1734. Veiller sur la maison de *Stuart*, qui avoit encore un grand parti, et augmenter sourdement son autorité, paroit toute sa politique. Celle de la nation angloise est de veiller, à son tour, sur la maison d'Hannovre, qu'elle a appellée an trône: ainsi quand George voudroit augmenter son influence en Allemagne, elle ne lui fourniroit ni son sang ni ses trésors.

Parmi les princes de l'Empire, assez considérables pour aggrandir leur fortune, aucun ne s'en montre capable; aucun, dans l'occasion, n'aura le talent de rallier des esprits divisés, et de diriger des forces séparées. La maison de *Bavière* et la branche *Palatine* sont anciennes, riches et puissantes: mais elles sont catholiques, et cela leur aliène les Protestans; elles sont séparées par l'éloignement de leurs possessions, elles le sont encore plus dans leurs vues par les intérêts particuliers, qui les gouvernent. Elles se sont toujours mal trouvé d'avoir voulu prendre part aux affaires générales, parce que quand de petits princes se mêlent dans les affaires des grandes puissances, sans être appuyés par du génie et par des talens, il faut nécessairement qu'ils en deviennent les victimes. Le défaut de concurrens, la religion, l'avantage d'être le seul qui soit respectablement armé, et qui puisse entrer en action sans avoir besoin de secours, tout appèle donc *Frédéric* à se faire en Allemagne le chef du parti protestant et le contrepoids de

 la

la Maiſon Impériale. Il ne lui faut plus pour s'emparer de ce rôle éclatant, que ce qui captive les hommes et fixe leur confiance, des ſuccès et une renommée.

En France c'eſt le Cardinal de *Fleury*, qui règne; on vante ſa ſageſſe: mais la ſageſſe du miniſtre d'un grand empire doit-elle être paſſive? peut-elle ſe paſſer d'énergie et de prévoyance? Il a laiſſé tomber la marine dans le néant; il entretient médiocrement les forces de terre; il croit qu'il ne faut à la France que le régime qui convient à l'épuiſement, tandis qu'un corps robuſte, mais miné par des principes vicieux, ne peut être regénéré qu'à l'aide d'un traitement vigoureux et actif. Enfin, ce qui durera par de-là ce vieillard qui eſt ſur le bord de la tombe, ce dont Frédéric calcule l'influence pour l'avenir, c'eſt que le jeune Roi, qui eſt ſous la tutèle du Cardinal, élevé dans le dégoût des affaires, et dans l'inſouciance des événemens, ne donnera jamais plus de mouvement à ſon beau royaume, et qu'ainſi, pendant le ſommeil ou l'affaiſſement de cette puiſſance formidable, c'eſt aux Etats ſecondaires à profiter de la prépondérance qu'elle leur abandonne et à tâcher de s'élever et de s'accroître.

Mais ce qui frappe, ce qui attache ſurtout ſes regards, parce que c'eſt-là l'époque qui doit commencer ſon agrandiſſement; c'eſt la mort, vraiſemblablement très-prochaine, de l'Empereur *Charles VI*. En lui finit toute la lignée mâle de la Maiſon d'Autriche. Il ne va reſter de cette tige ſi floriſſante, et qui naguères ombrageoit l'Europe, qu'une ſeule fille douée de tous les charmes de la jeuneſſe, et de tout l'éclat de la beauté, fragiles appuis pour ſoutenir le fardeau de cet immenſe héritage, et pour le défendre avant de le poſſéder. En vain *Charles VI* a-t-il tâché de le lui aſſurer tout entier par la Pragmatique Sanction, que toute l'Europe a garantie. Ces grands teſtamens des rois ſans héritiers ſont, dans notre politique moderne, le jouet des événemens, et c'eſt toujours dans des torrens de ſang qu'ils e confirment ou s'anéantiſſent. *Charles VI* ne laiſſera point à ſa fille les ſeuls garans ſolides, des tréſors, de grands généraux et une armée formidable. La gloire des armes autrichiennes a déjà pâli dans les dernières

nières années du prince Eugène, et elle semble être descendue au tombeau avec lui. En Prusse l'art a fait quelques progrès, la discipline est devenue sévère, l'infanterie s'est perfectionnée. En France il y a du moins quelques branches de la guerre habilement cultivées; celle des sièges y est approfondie: mais en Autriche, tout est resté en arrière ou s'est abâtardi. L'ambition de Frédéric s'enflamme donc par de justes espérances; il dévora déjà en silence une des plus belles portions de la succession de *Charles VI:* la Silésie, province presque égale en richesse et en population à la moitié de toutes les siennes réunies, et qui, en arondissant et fortifiant son royaume, lui donnera une place stable parmi les puissances de l'Europe. Il a pour la réclamer, des prétentions auxquelles ses ancêtres ont renoncé, parce qu'ils étoient foibles: il les renouvellera, parce qu'il sera fort, et que la circonstance sera favorable; et la victoire qui légitime tout, en fera des droits.

Tel est le vaste champ des méditations de Frédéric pendant les premiers jours de son règne, et de ces méditations naît soudain, avec cette régulière harmonie qui prouve la conception d'un grand système, le plan de sa conduite publique et privée pour le reste de sa vie. Dès-lors plus de faste, plus de luxe, plus aucun de ces goûts frivoles, dont il n'avoit pas été exempt étant prince royal, parce qu'il n'étoit pas encore à sa place; mais qu'une ame élevée rejette si loin d'elle, quand de grands devoirs et des pensées d'un certain ordre s'en emparent. Il se montre à ses soldats, il parle à ses officiers en roi qui veut être guerrier; il prend l'uniforme de son armée, et il ne le quittera plus jusqu'au tombeau. Ses journées, ses heures, ses travaux d'administration, ses audiences, ses voyages, les revues de ses troupes, leurs camps d'instruction, tout jusqu'à ses plaisirs et ses goûts littéraires, qui ne deviennent plus que des délassemens, se règle et se soumet à un ordre invariable. C'est une plus grande qualité qu'on ne pense dans les rois que ce saint respect pour le temps; soit qu'on envisage les peuples qu'ils gouvernent, soit qu'on les considère eux-mêmes; car quel vuide devroit rester à des hommes chargés d'une tâche aussi immense?

L'amour de la gloire et l'ambition ont enfanté quelquefois dans d'autres princes de ces révolutions subites et marquées. *Louis XIV* à la mort de Mazarin sécoua brillamment les chaines, qui avoient prolongé son enfance; *Charles XII* devint un héros en lisant la vie d'Alexandre: mais dans *Frédéric* cette révolution appartient plus à la réflexion qu'au sentiment; rien de jeune, rien de passionné, rien de gigantesque ne s'y mêle: c'est un grand parti pris par un grand caractère, et une ambition saine, développée par le génie.

Il n'y a pas six mois que Frédéric est sur le trône, et on diroit déjà que c'est une vieille administration maniée par un roi consommé, et dirigée par une longue constance des mêmes principes. Chacun est mis à sa place, chacun est circonscrit dans ses limites, chacun a ses instructions, et presque tout ce que Frédéric a prescrit une fois, durera tout son règne. Il a la sagesse de ne pas faire beaucoup de changemens. Un pays tel que le sien, n'est pas comme nos grandes monarchies qui, depuis long-temps, nourrissent de grands vices, et sont menées avec la négligence des grandes fortunes; il n'est susceptible ni de beaucoup de réformes, ni de beaucoup d'améliorations. Eclairer les détails, surveiller les sous-ordres, resserrer, pour tous, les liens de leurs devoirs et les obligations de leurs emplois, voilà ce dont il s'occupe: mais il y a du génie, quand on arrive jeune au trône, à ne pas confondre son pays avec un autre, et à ne lui appliquer ni les exemples souvent trompeurs de ce qui se fait ailleurs, ni les rêves dangereux des faiseurs de projets, ni les chimères plus séduisantes encore de sa propre imagination.

Trois projets principaux attirent surtout l'attention de Frédéric: l'économie dans ses finances, l'augmentation de ses forces militaires et l'instruction de son armée; ce sont-là les bases de tous ses projets. Sans elles, en effet, il ne feroit que se former des illusions et se préparer des malheurs.

Son père lui a laissé ses revenus libres, et une épargne d'environ 80 millions, mais qu'est-ce qu'une somme pareille pour mettre une armée en campagne, et

et pour ſoutenir une guerre, quand d'ailleurs on a des Etats ſans commerce, ſans capitaux, ſans crédit, et où par conſéquent les impôts ne peuvent être augmentés, ni les emprunts ſuppléer aux impôts? Toutes les reſſources d'une grande économie ſemblent avoir été épuiſées par ſon père; mais il reſte celles d'une économie éclairée, qui vont plus loin encore. Il y avoit quelques abus dans la perception: il les corrige; quelques branches de revenus ſuſceptibles d'augmentation: il la leur donne. Les fleuves ſe greſſiſſent aiſément, quand il n'y a pas un filet d'eau qui s'égare. Il reſtoit une ombre de Cour: il la réforme; une repréſentation de parade pour les occaſions d'étiquette: il la ſupprime. Il fait du palais qu'il habite, la maiſon d'un ſimple citoyen, ou, pour rappeller un modèle plus analogue à Frédéric, et qu'il avoit peut-être pris en ſecret, celle de Pyrrhus au milieu de ſon armée. Quand la guerre arrivera, ſon ſyſtême ſera celui de tous les grands capitaines de l'antiquité; il en portera le théâtre hors de ſon pays; il préviendra l'ennemi, il fondra ſur lui comme la foudre; il débutera par des batailles, parce que les batailles gagnées rendent maître de grands eſpaces; enfin, il ſe pénètre d'avance de la néceſſité d'un autre art, qui fut auſſi celui des anciens, et qui parmi les modernes n'a guère été connu que de Guſtave-Adolphe; l'art de faire ſervir ſes ſuccès à l'entretien de ſon armée, de nourrir, comme diſoit Caton dans le ſénat de Rome, la guerre par la guerre, et on verra combien, dans ce genre, il devint ſupérieur à ſes maîtres.

Mais pour prévenir ainſi ſon ennemi, pour frapper avant l'éclair, il faut être toujours prêt; il faut avoir, non des troupes déſunies et dépourvues de tout ce qui eſt néceſſaire pour la guerre, non les élémens d'une armée; mais une armée toute équipée, toute organiſée, toute inſtruite aux grandes évolutions, toute accoutumée à ſes généraux, comme ſes généraux le ſont à elle, toute diſpoſée, en un mot, à marcher et à combattre. Voilà ce qu'aucune puiſſance n'avoit alors en Europe, et ce que le Roi de Pruſſe créa chez lui dès la première année de ſon règne. — —

Avant

* * *

Avant de parler de la mort de Frédéric, il ne me reſte plus maintenant qu'à jetter les yeux ſur le beau tableau de la vie privée de ſa vieilleſſe. Ainſi que tous les intervalles de ſa jeuneſſe, qu'il pût dérober aux affaires, ſes vieux jours ſe paſſèrent dans la retraite, et dans la culture de la philoſophie et des lettres, ces grands et intariſſables biens de la vie. Il y joignit le goût des jardins et de la nature. Il aimoit paſſionnément les fruits, il en mangeoit dans toutes les ſaiſons, et il entretenoit pour cet effet de vaſtes et de magnifiques ſerres. Cette ſenſualité, qui s'attache à des fruits et à des fleurs, et qui s'environne du printems et de l'été, au milieu des frimats, eſt peut-être la ſeule qui ſoit compatible avec la ſimplicité de la philoſophie; elle n'a du moins rien que d'innocent, et elle n'eſt qu'un hommage de plus qu'on rend à la nature, en cherchant à prématurer ou à prolonger la jouiſſance de ſes plus douces et de ſes plus riantes productions. O que tout voyageur, adorateur de la gloire et du génie, approchoit avec reſpect de la retraite de Frédéric! En ſortant de Potsdam, où tout reſpiroit la diſcipline et la guerre, une allée preſque toujours ſolitaire conduiſoit à Sans-Souci. Là jamais on ne rencontroit, comme ſur le chemin des cours, ce fracas, ce tumulte, ce mouvement perpétuel de la grandeur déſoeuvrée, de l'orgueil qui va porter des chaines, et de l'intrigue agiſſante. Là, l'eſpérance, l'avidité, l'ambition, toutes ces paſſions plus ſouvent malheureuſes que ſatisfaites, ne venoient pas affliger les regards. On pouvoit croire arriver à la demeure d'un ſimple citoyen. Aux approches du palais, trois ou quatre ſoldats déſarmés, pour toute garde, ne changeoient pas beaucoup cette idée. A peine quelques domeſtiques épars ça et là s'offroient-ils aux yeux. Tout paroiſſoit déſert, et tout n'en étoit que plus auguſte, ainſi que dans ces temples où la ſolitude, bien mieux que le concours, avertit de la préſence de la divinité, et appelle l'adoration. On parcouroit ce palais, et l'immenſité ſolitaire, la magnificence qui ſembloit étalée plutôt pour la curioſité, que pour l'uſage, le petit appartement ou Frédéric

léric ſe concentroit, auroient pu faire croire que c'étoit un Roi qui, en conſervant ſon palais, avoit abdiqué ſa couronne. On ſe promenoit dans les jardins, et on jouiſſoit de tous les détails dont Frédéric compoſoit ſes délaſſemens. On s'aſſeyoit avec vénération ſous les mêmes ombrages. On ſe plaiſoit à voir un temple qu'il a élevé à l'amitié; ce monument prouvoit qu'il l'avoit ſentie, ou qu'il avoit ſoupiré vers elle. Une belle colonnade de marbre, dans l'intérieur de la quelle il avoit raſſemblé la précieuſe collection d'antiques du Cardinal *de Polignac*, témoignoit ſon goût pour les arts; et on leur ſavoit gré de l'intérêt qu'ils répandoient ſur ſa vie. Mais le voyoit-on (et jamais Prince fut-il plus acceſſible? jamais Prince eut-il comme lui, pour tout homme diſtingué, de quelque pays, de quelque rang, de quelque profeſſion qu'il fût, l'affabilité de la vraie grandeur, et même l'intérêt de la curioſité?) le voyoit-on, on n'oublioit plus ce viſage à la fois noble et doux, ce regard plein de feu et de grace, cette phyſionomie ſi mobile et ſi prodigieuſe, qu'à chaque inſtant, ſuivant les ſituations, les perſonnes, les converſations, les penſées, elle changeoit d'expreſſion, et de nuance, cette majeſté qui ne conſiſtoit ni dans la beauté des formes, ni dans une attitude d'apprêt, ni dans l'habitude d'un grand rôle, ni dans un extérieur de magnificence; mais qui avec le maintien le plus ſimple, malgré un coſtume quelquefois négligé juſqu'au cyniſme, venoit toute de ſon ame, de ſon caractère, et ſans doute auſſi de ce preſtige de gloire qui, comme une vapeur divine, étoit répandu ſur ſa perſonne et l'environnoit toute entière.

Sa converſation étoit ſouvent en queſtions; telle eſt inévitablement celle de tous les Rois, puiſque le reſpect qu'on a pour eux, les condamne toujours à l'embarras de parler les premiers, ou à l'ennui du ſilence. Mais ſes queſtions n'étoient jamais ni vuides ni oiſeuſes, et quand il étoit entré dans un ſujet, il donnoit au dialogue ce mouvement et cette liberté qui ſont les reſſorts de la diſcuſſion et les moyens de l'analyſe. Jamais il ne cherchoit à mettre mal à l'aiſe par l'aſcendant du trône; mais peut-être abuſoit-il quelquefois

de

de celui de ſon eſprit, ſorte de vexation qui n'eſt guère plus généreuſe. Peut-être ſe plaiſoit-il trop à tendre des pièges à la prétention, et à écraſer la médiocrité. Il avoit contracté à l'école de Voltaire le goût et l'art du ſarcaſme; mais Voltaire lui avoit auſſi enſeigné cette grace et cette politeſſe qu'il avoit lui-même puiſées dans les brillans reſtes des ſociétés du ſiècle de Louis XIV. Enfin ſi la deſtinée n'en eût pas fait le plus grand des Rois, il eût certainement été par-tout un des hommes les plus diſtingués et les plus aimables.

Peut-être auſſi *Frédéric*, pour un homme qui, planant ſur les objets de ſi haut, doit en dédaigner beaucoup de détails, ſe laiſſoit-il trop aller à jouir de toutes les ſottiſes, et de toutes les erreurs répandues ſur le globe. Peut-être verſoit-il avec trop de complaiſance le ſel de ſes épigrammes ſur les autres cours, et ſur leurs intrigues ou ſur leurs petiteſſes. Il eût été plus grand à lui de ne pas appuyer ſur un contraſte que ſa perſonne et ſa vie faiſoient aſſez ſentir. Mais il avoit du moins la juſtice de ne pas s'offenſer à ſon tour de ce qu'on diſoit ou qu'on imprimoit ſur ſon compte. Il règnoit dans Berlin une grande liberté de propos; celle de la preſſe y alloit preſque juſqu'à la licence. Jamais aucun Prince n'a eſſuyé plus de libelles, et jamais il n'en a puni aucun. Le Roi de Pruſſe pouvoit faire châtier les auteurs, et il l'a dédaigné; c'eſt qu'il étoit doux par caractère, et tolérant par principe; c'eſt qu'il ſavoit auſſi que la vengeance accrédite les libelles, et qu'elle en fait naître de nouveaux; parce que les méchans redoublent leurs coups, dès qu'ils voient qu'ils ont frappé leur victime à l'endroit ſenſible.

Si on étoit étonné de trouver un Roi ſans cour, ſans gardes, ſans faſte perſonnel; vivant en ſage, et ne s'étant réſervé du trône, que les devoirs et la puiſſance: combien l'étonnement redoubloit en voyant, avec quelle ſimplicité, avec quelle facilité, avec quel petit nombre de reſſorts, il gouvernoit. Dans nos monarchies puiſſantes, les adminiſtrations ſont de grandes machines prodigieuſement compliquées. Elles en impoſent de loin par un appareil immenſe de rouages, de leviers, d'inſtrumens de tout genre; tout s'agite, tout

ſe

se presse, tout y paroit en action; mais s'approche-t-on d'elles, on n'apperçoit plus que des efforts perdus ou contrariés, du frottement, de la résistance, enfin, des traces de vice, ou d'imperfection; passe-t-on aux résultats, qu'ils sont petits et bornés! Ce sont, comme à Marly, quelques minces filets d'eau portés à frais énormes au haut de la montagne. Chez *Frédéric*, au contraire, sous lui, autour de lui, à peine entend-on, à peine voit-on quelques intermédiaires; tout marche, tout s'avance vers le but, sans entraves, sans confusion, sans perte de temps, avec un mouvement si uniforme, si calme, si insensible, que le travail de Frédéric donne plutôt des idées d'ordre que de contention, et de surveillance que de force. Tel Milton nous peint ces intelligences célestes qui dirigent, en silence, le cours des sphères.

Et qu'on ne croie pas que cette marche si simple et si facile tienne à des procédés plus arbitraires que dans d'autres monarchies; qu'on ne croie pas que les expéditions y soient plus lentes, que les particuliers y soient moins admis à recourir au souverain; chaque jour, chaque courier, les affaires de chaque jour, de chaque courier, lui sont présentées. Il ne lui est pas adressé un placet; il ne lui est pas écrit une lettre, que dans la journée ou dès le lendemain il n'y réponde; et pour s'expliquer la possibilité d'un ordre de choses si opposé au courant de nos idées, il suffit de faire réflexion, qu'où le temps est employé, le temps est respecté, et que quand un Roi gouverne lui-même, et par conséquent établit des règles, et fait connoître ses principes, les sollicitations abusives, les demandes inutiles, redoutent sa clairvoyance ou son caractère, et n'osent plus que bien rarement s'approcher du trône.

Je terminerai ce que j'ai à dire de Frédéric, par un trait remarquable, c'est qu'il paroît que cet homme prodigieux fut bien plus son propre ouvrage que celui de la nature. Il étoit né avec une santé foible, et il l'a fortifiée par ses travaux: il aimoit une vie voluptueuse et recherchée, et dès qu'il fut sur le trône, il se l'imposa régulière et laborieuse; il ne pouvoit dans sa jeunesse supporter les détails militaires, et par systême il se

fit

fit à la fois le premier des gens de guerre et le premier des généraux. On a dit qu'à ſa première bataille, à la bataille de *Molwitz*, il s'étoit retiré, de ſa perſonne, après la défaite de ſa cavallerie, ſans attendre l'évènement du combat, que ſon infanterie avoit rétabli et gagné ſans lui. En admettant ce fait, ſoit comme médiſance, ſoit comme calomnie, c'eſt un prodige de plus à admirer, que ce courage qu'il déploya depuis, et cette force de reſſort qui le rendit un héros le reſte de ſa vie. Qu'il eſt en effet honorable pour l'humanité, que c'eſt une belle rivalité du génie avec la nature, que ce caractère que la méditation a peut-être réformé ou aggrandi en ſilence, que cet enfantement d'un ſyſtême qui a tracé la conduite, et qui a réglé toute la vie! Alors auſſi, il n'a ni variation, ni décadence, et l'homme qui s'eſt ainſi fait ou perfectionné lui-même, deſcend tout entier et toujours le même au tombeau. C'eſt ce qui eſt arrivé à Frédéric; il n'a ceſſé de régner et d'être capable de régner, qu'en ceſſant de vivre.

Le Roi de Pruſſe étoit ſujet à la goutte, et pluſieurs fois elle l'avoit mis en danger. Ce ne fut pas cependant cette maladie qui termina ſa vie. Depuis un an, ſa ſanté s'affoibliſſoit viſiblement, et une hydropiſie de poitrine commençoit à ſe manifeſter: il luttoit contre le mal avec courage, le ſurmontoit quelquefois; gouvernoit toujours, et ſe remontroit en public par intervalle. On dit qu'au milieu de ce dépériſſement, il lui eſt arrivé de ſe barbouiller bruſquement les joues de rouge, pour ne pas paroître trop défait devant ſes troupes; noble et touchante foibleſſe d'un grand homme qui, juſqu'à ſon dernier moment, ne veut pas ſe montrer déchu au-deſſous de lui-même. Enfin il fut obligé de renoncer à faire ſes revues du printems, et ce ne fut qu'alors qu'on put le croire mortellement atteint. Inſenſiblement ſon état empira, mais ſon eſprit et ſon ame ne s'affoiblirent pas. Ne pouvant aſſiſter à ſes camps, il dreſſa de ſa main les inſtructions pour les généraux qui les commandoient, et il en dirigea les manoeuvres. Sa penſée avoit encore l'influence de l'action, et ſes mains défaillantes tenoient, ſans les laiſſer flotter, les rênes de tout. Frédéric penſoit ſans doute com-

comme Vefpafien, qu'il convenoit à un fouverain de mourir debout; car prefque jufqu'à fon dernier jour il fe leva et il s'habilla comme de coutume. Peu de temps avant fa mort un officier françois, avide de l'appercevoir feulement et d'emporter ce grand fouvenir, pénètre dans les jardins de fon palais; il s'avance pas à pas, et à la faveur d'une paliffade, il voit, près de l'appartement du Roi, fur les marches du périftile, un homme feul et affis. Cet homme étoit vêtu en uniforme, et à demi recouvert d'un manteau, il étoit coëffé d'un grand chapeau à plumet; une feule de fes jambes étoit bottée, l'autre étoit allongée et il paroiffoit en fouffrir, il careffoit un chien et il fe ranimoit aux rayons du foleil levant. Cet homme étoit *Fréderic;* et ce coftume, dont l'originalité même a quelque chofe de grand, ce tableau, dans lequel on voit tout enfemble le héros qui difpute à la mort les reftes d'une vie qui peut être utile encore, et le philofophe qui s'approche avec fimplicité de fa fin, font piquants à tranfmettre à la poftérité. Jufqu'à fon dernier jour auffi, Fréderic ne ceffa de fe livrer à ce qui avoit toujours fait fes plaifirs et fes délaffemens, la lecture et la converfation. La poftérité ne doit pas ignorer que les derniers livres qu'il fe fit lire furent la vie de Henri IV et celle des XII Céfars. La contemplation de l'hiftoire, le fpectacle de ce grand théâtre, où tout ne fait que paffer et s'anéantir, font en effet ce qui doit le détacher de la vie, et même de la gloire.

Nous touchons aux derniers inftans de *Fréderic*, et ces derniers inftans reffemblent à fa vie entière; ils font encore remarquables. Quand on meurt entouré de témoins, il eft prefque toujours aifé de mourir avec l'apparence de courage. Il fuffit alors de quelques mots dits avec effort, et peut-être préparés par des fentimens factices; ainfi mourut Louis XIV; ainfi meurent ordinairement tous les Princes: c'eft pour eux la dernière fcène d'un grand rôle, et la vanité préfide à leur mort, comme elle gouverna leur vie; mais il y a peut-être un plus grand courage et une dignité plus vraie à fe mettre feul en préfence avec la mort, et à écarter tous ces faux appuis, dont l'étiquette, l'ufage, la bienféance,

les

les préjugés, et juſqu'aux petits et fugitifs ſentimens de la ſociété, aſſiègent les mourans. La nature auroit-elle excepté l'homme de cette loi générale, qu'elle ſemble avoir impoſée à tous les êtres, de rechercher les lieux les plus ſombres et les plus déſerts, quand ils ſentent les approches de la mort? Enfin, ſoit que l'ame ait à ſe fortifier contre la terreur du néant; ſoit qu'elle ait à s'élancer par l'opinion de l'immortalité, au ſein d'un Dieu conſolateur; ſoit que le coeur ait beſoin de courage pour briſer des liens déchirans; ſoit qu'il veuille s'abymer dans une ſeule penſée, et conſacrer à un ſeul objet ſon dernier ſoufle; ſoit qu'on craigne de donner à ſes amis le ſpectacle de la nature dégradée, et qu'on préfère de laiſſer dans leur ſouvenir une image qui les attache, plutôt qu'un tableau qui les repouſſe: c'eſt encore dans le recueillement, c'eſt toujours dans la ſolitude qu'on devroit préférer de mourir. Telle étoit, ſans doute, l'opinion de Frédéric, car dans ſes derniers momens il voulut reſter abandonné à lui-même. Un valet-de-chambre et un des houſſards attachés à ſa perſonne, voilà ce qui lui tient lieu de tout cet appareil qui environne la couche funèbre des Rois. Pluſieurs fois il perd la parole et la connoiſſance, et quand il les recouvre, il ne demande, il n'appelle perſonne. A minuit, il tombe dans une angoiſſe douloureuſe; on lui relève la tête avec des couſſins: *Cela va bien*, dit Frédéric, *la montagne eſt paſſée.* Ce que la mort doit avoir de terrible, ce dernier combat de la vie avec le mal qui l'anéantit, étoit ſans doute fini, l'épanchement ſe conſommoit, il retombe dans l'aſſoupiſſement; enfin le 17 d'Août 1786, à trois heures du matin, s'arrêtèrent tout-à-coup, ſuivant les expreſſions du médecin qui le ſoignoit, et qui a fait imprimer la relation de ſa maladie, les reſſorts qui animoient ce génie extraordinaire. Frédéric ceſſa de vivre, et l'éternité commença pour ſon nom.

C'eſt cette carrière glorieuſe ſous tant de rapports, c'eſt ce règne d'un demi-ſiècle, c'eſt ce règne, exemple preſqu'inoui dans les annales du monde, ſans enfance, ſans jeuneſſe, ſans décadence, enfin, mûr, éclatant, et vigoureux juſqu'à la fin, que l'hiſtoire aura la ſublime

tâche

tâche de décrire à la postérité. La mienne a été moins difficile. Je n'ai fait que suspendre au mausolée de ce grand homme, les images de ses exploits, et les titres de son immortalité. J'ai apporté en tribut à cette cendre illustre, les hommages de tout ce qui sait sentir et admirer. Je lui ai apporté particulièrement ceux de tous les guerriers de l'Europe, qui ont perdu en lui leur maître et leur modèle.

Maintenant analysez cette vie, ô vous, que la louange importune, et qui ne pouvez supporter le poids de l'admiration! O vous, qui cherchez à tout atténuer et à tout obscurcir, qui appellez cela aimer la vérité, et se dégager de l'aveuglement de l'enthousiasme, et qui n'avez, dans le fond, que le but criminel de dégrader la gloire! O vous encore, qui croirez obliger les Rois, en rabaissant un prince qui honora le trône, et qui, pour l'injure que vous leur faites par une semblable opinion, ne mériteriez d'eux qu'indignation et mépris: analysez cette vie, tâchez de surprendre, dans la jeunesse de Frédéric, quelques dérèglemens: dans son administration quelques fautes, dans son caractère, quelques tâches! Opposez à de grands résultats quelques exceptions; à une conduite habituellement forte, noble et raisonnée, quelques inconséquences ou quelques contrastes! Que montreront vos tristes efforts? l'inévitable tribut de l'héroïsme à l'humanité! Eh! n'y a-t-il pas des liens invisibles, par lesquels des défauts et des petitesses même entrent quelquefois dans la composition des meilleurs esprits et des plus grands caractères? N'est-ce pas ainsi peut-être, qu'il existe des contradictions et des dissonances nécessaires dans les plus réguliers et les plus harmoniques ouvrages de la nature? C'est à l'ensemble, c'est à l'effet total qu'il faut s'attacher. Les détails se perdent dans les masses, et ce n'est qu'en grand qu'il faut juger les grands hommes. Que font aujourd'hui à la renommée de César, les anecdotes de Suétone? Ah! ce qu'il faut dire à tous les souverains, c'est que le plus haut degré de gloire n'excuse ni les vices ni les fautes, mais que de grandes qualités les couvrent; et qu'une seule chose fait haïr ou mépriser la mémoire des Rois, c'est quand ils ont des vices,

et

et qu'ils font des fautes, ſans mettre en oppoſition rien qui en dédommage.

GUIBERT.

XXVIII.

LETTRES DE FRÉDÉRIC A VOLTAIRE.

(1)

Mon cher ami, mon ſort a changé, et j'ai aſſiſté aux derniers momens d'un Roi, à ſon agonie et à ſa mort. En parvenant à la royauté, je n'avois pas beſoin aſſurément de cette leçon pour être dégoûté de la vanité et des grandeurs humaines. J'avois projeté un petit ouvrage de métaphyſique; il s'eſt changé en mes mains en ouvrage de politique. Je croyois joûter avec l'aimable Voltaire, et il me faut eſcrimer avec le vieux Machiavel. Enfin, mon cher Voltaire, nous ne ſommes point maîtres de notre ſort. Le tourbillon des évènemens nous entraîne, et il faut ſe laiſſer entraîner. Ne voyez en moi, je vous prie, qu'un citoyen zélé, un philoſophe un peu ſceptique, mais un ami véritablement fidèle. Pour Dieu! ne m'écrivez qu'en homme, et mépriſez avec moi les titres, le nom et l'éclat extérieur.

Juſqu'à préſent il me reſte à peine le temps de me reconnoître. J'ai des occupations infinies, et je m'en donne encore davantage; mais malgré tout ce travail il me reſte toujours du temps aſſez pour admirer vos ouvrages, et pour puiſer chez vous et des inſtructions et des délaſſemens. Adieu mon cher Voltaire. Si je vis, je vous verrai, et cela même cette année. Aimez-moi toujours, et ſoyez toujours ſincère avec votre ami.

Charlottenbourg, ce 6 Juin 1740.

Mon

(2)

Mon cher Voltaire, vos lettres me font toujours un plaisir infini: non par les louanges que vous me donnez, mais par la prose instructive et les charmans vers qu'elles contiennent. Vous voulez que je vous parle de moi-même, comme l'éternel Abbé de Chaulieu; qu'importe? il faut vous contenter.

Voici donc la gazette de Berlin, telle que vous me la demandez: J'arrivai Vendredi au soir à Potsdam, où je trouvai le Roi défunt dans une situation qui me fit augurer que sa fin étoit prochaine; il me témoigna mille amitiés et me parla plus d'une grosse heure sur les affaires tant internes qu'étrangères avec toute la justesse d'esprit et le bon sens imaginable; il me parla de même le Samedi, le Dimanche et le Lundi, paroissant très-tranquille et très-résigné quant à sa personne, et soutenant ses souffrances infinies avec toute la fermeté imaginable; il résigna la régence entre mes mains le Mardi matin à 5 heures, prit tendrement congé de mes frères, de tous les officiers de marque et de moi. La Reine, mes frères et moi, nous l'avons assisté dans ses dernières heures, où il a montré le stoïcisme de Caton dans ses angoisses; il est mort avec la curiosité d'un physicien, sur ce qui se passoit en lui dans l'instant de sa mort, et avec l'héroïsme d'un grand homme, nous laissant à tous des regrets sincères de sa perte, et sa mort courageuse comme un exemple à suivre.

Le travail infini qui m'est échu en partage depuis sa mort, m'a laissé à peine le temps de me livrer à ma juste douleur. J'ai cru que depuis la perte de mon père, je me devois entièrement à ma patrie; et dans cet esprit j'ai travaillé autant qu'il a été en moi, pour prendre les arrangemens les plus prompts, qu'il m'étoit possible, pour le bien public. J'ai d'abord commencé par augmenter les forces de l'Etat de 16 bataillons, de 5 escadrons de houssards, et d'un escadron de gardes du corps. J'ai posé les fondemens de notre nouvelle académie. J'ai établi un nouveau collège pour le commerce et les manufactures; j'engage des peintres et des sculpteurs, et je pars pour la Prusse, pour y recevoir l'hom-

l'hommage ſans la ſainte ampoule, et ſans les cérémonies inutiles et frivoles, que l'ignorance a établies et que la coutume favoriſe.

Mon genre de vie eſt aſſez peu réglé quant au préſent; car la faculté a trouvé à propos de m'ordonner *ex officio* de prendre les eaux de Pyrmont; je me lève à 4 heures, je prends les eaux juſqu'à 8, j'écris juſqu'à 10, je vois les troupes juſqu'à midi, j'écris juſqu'à 5 heures, et le ſoir je me délaſſe en bonne compagnie. Lorſque les voyages ſeront finis mon genre de vie ſera plus tranquille et plus uni, mais juſqu'à préſent j'ai le cours ordinaire des affaires, et j'ai les nouveaux établiſſemens de plus; avec cela beaucoup de complimens inutiles à faire, et d'ordres circulaires à donner. Ce qui me coûte le plus, eſt l'établiſſement de magaſins aſſez conſidérables dans toutes les provinces, pour qu'il s'y trouve une proviſion de grains d'une année et demie de conſommation pour tout le pays. — —

Charlottenbourg, ce 27 Juin 1740.

---

(3)

Je m'apperçois avec regret qu'il y a près de vingt années que vous êtes parti d'ici. Votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étois alors; cependant ſi vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté des nouvelles. Les obſervateurs ont cru s'appercevoir que le grand nombre des vieux militaires finiſſent par radoter, et que les gens de lettres ſe conſervent mieux. Le grand Condé, Marlborough, le Prince Eugène ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps; je pourrois bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'Homère, Varron, Fontenelle et tant d'auteurs ont atteint un grand âge, ſans éprouver les mêmes infirmités. Je ſouhaite que vous les ſurpaſſiez tous par la longueur de votre

vie et par les travaux de l'eſprit, ſans m'embarraſſer du ſort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'exiſtence qui diſparoiſſent devant l'éternité.

On va faire la dédicace de l'égliſe catholique de Berlin; ce ſera l'évêque de Warmie qui la conſacrera. Cette cérémonie étrangère pour nous attire un grand concours de curieux. C'eſt dans le diocèſe de cet évêque que ſe trouve le tombeau de Copernic, auquel, comme de raiſon, j'érigerai un mauſolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandoit de ſon temps, il s'eſt trouvé le ſeul, qui enſeignât quelques vérités utiles: il fut heureux, il ne fut point perſécuté.

J'en reviens à ce Roi de Pologne dont vous me parlez. Je ſais que l'Europe croit aſſez généralement que le partage, qu'on a fait de la Pologne, eſt une ſuite de manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'eſt plus faux. Après avoir propoſé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences ſont trompeuſes et le public ne juge que par elles; ce que je vous dis eſt auſſi vrai que les 48 propoſitions d'Euclide.

Vous vous étonnez que l'Empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient. C'eſt au Prince Kaunitz à vous répondre pour l'Empereur; il vous révélera les ſecrets de ſa politique: pour moi je concours depuis long-temps aux opérations des Ruſſes par les ſubſides que je leur paye, et vous devez ſavoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps, et je ne ſuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'Impératrice de Ruſſie; quant à ma perſonne, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philoſophes. J'ai lu l'article Guerre, Queſtions encyclopédiques Tome VI, et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes ſont habillées d'un gros drap bleu et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire, ſans mériter le titre honorable de chef de brigands? Avez-vous oublié que la guerre eſt un

 fléau,

fléau, qui, les rassemblant tous, y ajoute encore tous les crimes possibles? Vous voyez bien, qu'après avoir lu ces sages maximes, un homme, pour peu qu'il ait sa réputation à coeur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils scélérats. Vous saurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a jusqu'à présent empéché qu'il n'y ait eu de discorde entre les deux Etats, et qu'il faut qu'un souverain soit condamnable à mort, (s'il étoit particulier) pour qu'en conscience un autre souverain ait le droit de le détrôner. Lisez Puffendorf et Grotius, vous y ferez de belles découvertes. Il y a cependant des guerres justes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige la propre défense, sont incontestablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs est dure et même barbare, je confesse que surtout la Grèce est de tous les pays de cette domination le plus à plaindre: mais souvenez-vous de l'injuste sentence de l'Aréopage contre Socrate; rappellez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui ayant gagné une bataille navale ne purent dans une tempête enterrer leurs morts. Vous dites vous-même que c'est peut-être en punition de ces crimes qu'ils sont assujettis et avilis par les barbares. Est-ce à moi de les délivrer? Sais-je si le terme posé à leur pénitence est fini? ou combien elle doit durer? Moi qui ne suis que cendre et que poussière, dois-je m'opposer aux arrêts de la Providence? Que de raisons de maintenir la paix dont nous jouissons! Il faudroit être insensé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuisé par ce que j'ai marqué ci-dessus; ne le pensez pas: une raison, aussi valable que celles que je viens d'alléguer, est, qu'on est persuadé en Russie qu'il est contre la dignité de cet empire de faire usage de secours étrangers, lorsque les forces des Russes sont seules suffisantes pour terminer heureusement cette guerre. Un léger échec qu'a reçu l'armée de Romanzow ne peut entrer en aucune comparaison avec une suite de succès non interrompus qui ont signalé toutes les campagnes des Russes. Tant que cette armée se tiendra sur la rive gau-

gauche du Danube, elle n'a rien à craindre; la difficulté confiſte à paſſer ce fleuve avec ſureté; elle trouve à l'autre bord un terrain exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter; ce n'eſt qu'un déſert et des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople; la difficulté d'amaſſer des magazins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe; mais comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'Impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement à fin une auſſi pénible expédition.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent, dont je demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-Quaker juſqu'à préſent; quand je le ſerai comme Guillaume Penn, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers. En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé faire mention de projets de campagne en vous écrivant: c'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière que le philoſophe de Sans-Souci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des voeux pour le patriarche de Ferney. Vale.

Charlottenbourg, le 9 Octobre 1773.

---

(4)

Je ne me haſarde pas encore à porter mon jugement ſur Louis XVI. Il faut avoir le temps de recueillir une ſuite de ſes actions, il faut ſuivre ſes démarches, et cela pendant quelques années: ou, pour s'être précipité, et avoir décidé à la hâte, on ſe trompe. Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir ſur le ſujet de la cour des anecdotes que j'ignore. Si le parti de la ſuperſtition l'emporte ſur celui de la philoſophie, je plains les pauvres Welches; ils riſqueront d'être gouvernés par quelque caffard en froc ou en ſoutane, qui leur donnera la diſcipline d'une main et les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts et les hautes ſciences: la rouille de la ſuperſtition achevera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, et né pour

la ſociété; mais il n'eſt pas ſûr que cette triſte folie religieuſe ſecoue ſes grelots ſur le trône des Capets.

Laiſſez en paix les mânes de Louis XV. Il vous a exilé de ſon royaume, il m'a fait une guerre injuſte. Il eſt permis d'être ſenſible aux torts qu'on reſſent; mais il faut ſavoir pardonner. Cette paſſion ſombre et atrabilaire de la vengeance n'eſt pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'exiſtence. Nous devons réciproquement oublier nos ſottiſes, et nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appellez infernal, vous vivrez, et je ne croirai votre fin prochaine que lorſque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'Etat, à des héros qui riſquent leur ſanté, leurs membres et leur vie pour conſerver celle de leurs concitoyens. Puiſque nous vous perdrions, ſi vous ne lâchiez de ces ſarcaſmes contre les guerriers, je vous accorde le privilège excluſif de vous égayer ſur leur compte. Mais repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney, ne regarderiez-vous pas comme votre Dieu ſauveur le brave qui défendroit vos poſſeſſions et qui écarteroit cet ennemi de vos frontières? Je prévois votre réponſe: vous avancerez qu'il eſt juſte de ſe défendre, mais qu'il ne faut attaquer perſonne: exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes, de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs ſouverains leur donnent. Si Turenne et Louvois ont mis le Palatinat en cendres; ſi le Maréchal de Belle-Isle dans la dernière guerre oſa propoſer de faire un déſert de la Heſſe; ces ſortes d'excès ſont l'opprobre éternel de la nation françoiſe, qui, quoique très-polie, s'eſt quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares. Obſervez cependant que ce Louis XV rejetta la propoſition du Maréchal de Belle-Isle, et qu'en cela il ſe montra ſupérieur à Louis XIV. Mais je ne ſais où je m'égare. Eſt-ce à moi à ſuggérer des réflexions à ce philoſophe ſolitaire qui de ſon cabinet fournit toute l'Europe de réflexions? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira votre eſprit inépuiſable; il vous dira ſans doute qu'autant vaut-il déclamer contre

la

la neige et la grêle que contre la guerre; que ce ſont des maux néceſſaires, et qu'il n'eſt pas digne d'un philoſophe d'entreprendre des choſes inutiles. On demande d'un médecin, qu'il guériſſe la fièvre et non qu'il faſſe une ſatire contre elle. Avez-vous des remèdes? donnez-nous-les. N'en avez-vous point? compâtiſſez à nos maux.

Vos héros Ruſſes en attendant entaſſent victoire ſur victoire ſur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du Sultan; ils liſent vos libelles et vont ſe battre; et votre Impératrice, comme vous l'appelez, a fait paſſer une nouvelle flotte dans la Méditerranée. Et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, ſi vous pouvez, ces contraires, et ayez la bonté de m'en envoyer la concordance. Vale.

Charlottenbourg, ce 30 Juillet 1774.

---

(5)

Je n'ai point été fâché que les ſentimens que j'annonce au ſujet de votre ſtatue dans une lettre à Mr. d'Alembert, ayent été divulgués: ce ſont des vérités dont j'ai toujours été intimément convaincu, et que Maupertuis ni perſonne n'ont effacées de mon eſprit. Il étoit très-juſte que vous jouiſſiez vivant de la reconnoiſſance publique, et que je me trouvaſſe avoir quelque part à cette démonſtration de vos contemporains, en ayant tant eu au plaiſir que m'ont fait vos ouvrages. Les bagatelles que j'écris ne ſont pas de ce genre; elles ſont un amuſement pour moi, je m'inſtruis moi-même en penſant à des matières de philoſophie, ſur lesquelles je griffonne quelquefois trop hardiment mes penſées. Je ne veux ſcandaliſer perſonne: ma maxime conſtante eſt de ménager la délicateſſe des oreilles ſuperſtitieuſes, de ne choquer perſonne, et d'attendre que le ſiècle ſoit aſſez éclairé pour qu'on puiſſe impunément penſer tout haut.

Je

Je n'entends plus parler des Grecs modernes; fi jamais les fciences refleuriffent chez eux, ils feront jaloux, qu'un Gaulois par fa Henriade ait furpaffé leur Homère, que ce même Gaulois l'ait emporté fur Sophocle, fe foit égalé à Thucydide, laiffant loin derrière lui Platon, Ariftote et toute l'école du Portique. Pour moi je crois que les barbares, poffeffeurs de ces belles contrées, feront obligés d'implorer la clémence de leurs vainqueurs et qu'ils trouveront dans l'ame de Cathérine autant de modération à conclure la paix que d'énergie à pouffer vivement la guerre. Mon occupation principale eft de combattre l'ignorance et les préjugés dans les contrées que le hazard de la naiffance me fait gouverner, d'éclairer les efprits, de cultiver les moeurs et de rendre les hommes auffi heureux, que le comporte la nature humaine et que le permettent les moyens que j'y puis employer.

A préfent je ne fais que de revenir d'une longue courfe. J'ai été en Moravie, où j'ai revu cet Empereur qui fe prépare à jouer un grand rôle en Europe. Né dans une cour bigotte, il en a fecoué la fuperftition; élevé dans le fafte, il a adopté des moeurs fimples: nourri d'encens, il eft modefte; enflammé du défir de la gloire, il facrifie fon ambition au devoir filial, qu'il remplit avec fcrupule; et n'ayant eu que des maîtres pédans, il a affez de goût pour lire Voltaire et pour en eftimer le mérite. Si vous n'êtes pas fatisfait du portrait fidèle de ce prince, j'avoue que vous êtes difficile à contenter. Outre ces avantages, il poffède très-bien la littérature italienne: il m'a cité prefque un chant entier du *Paftor fido*, et quelques vers du Taffe. Il faut toujours commencer par-là; après les belles lettres vient la philofophie dans l'âge de la réflexion, et quand nous l'avons bien étudiée, nous fommes obligés de dire comme Montaigne: que fais-je? Ce que je fais certainement, c'eft que j'aurai une copie de ce bufte auquel Pigale travaille, ne pouvant pofféder l'original. C'eft fe contenter de peu, lorfqu'on fe fouvient, qu'autrefois on a poffédé ce divin génie même. La jeuneffe eft l'âge des bonnes aventures; quand on devient

vient vieux et décrépit, il faut renoncer aux beaux esprits. Conservez-vous toujours, pour éclairer encore, sur vos vieux jours, la fin de ce siècle qui se glorifie de vous posséder, et qui sait reconnoître le trésor qu'il possède.

XXIX.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE MON TEMPS.

A la mort de Frédéric Guillaume, Roi de Prusse, les revenus de l'Etat ne montoient qu'à sept millions quatre cent mille écus. La population dans toutes les provinces pouvoit aller à trois millions d'ames. Le feu Roi avoit laissé dans ses épargnes huit millions sept cent mille écus, point de dettes, les finances bien administrées, mais peu de ressources; la balance du commerce perdoit annuellement un million deux cent mille écus, qui passoient dans l'étranger. L'armée étoit forte de soixante et seize mille hommes, dont à peu près vingt six mille étrangers; ce qui prouve que c'étoit un effort, et que trois millions d'habitans ne pouvoient pas fournir à recruter même cinquante mille hommes, surtout en temps de guerre. Le feu Roi n'étoit entré en aucune alliance, pour laisser à son successeur les mains libres sur le choix de celles qu'il voudroit former et qui après sa mort seroient les plus avantageuses à l'Etat.

L'Europe étoit en paix, à l'exception de l'Angleterre et de l'Espagne, qui se faisoient la guerre dans le nouveau monde pour deux oreilles Angloises que les Espagnols avoient coupées, et qui dépensoient des sommes immenses pour des objets de contrebande bien indignes des grands efforts que faisoient ces deux nations. L'Empereur Charles VI venoit de faire la paix avec les Turcs à Belgrad par la médiation de Mr. de Villeneuve, Ministre de France à Constantinople. Par cette paix l'Empereur cédoit à l'Empire Ottoman le royaume de Servie, une partie de la Moldavie et l'importante ville de Belgrad. Les dernières années du règne de Charles

les VI avoient été si malheureuses, qu'il s'étoit vu dépouiller du royaume de Naples, de la Sicile et d'une partie du Milanois par les François, les Espagnols et les Sardes. Il avoit de plus cédé à la France par la paix de 1737 le Duché de Lorraine, que la maison du Duc son gendre avoit possédé de temps immémorial. Par ce traité l'Empereur donnoit des provinces et la France de vaines garanties, à l'exception de la Toscane, qui doit être envisagée comme une possession précaire. La France garantissoit à l'Empereur une loi domestique qu'il avoit publiée pour sa succession, si connue en Europe sous le nom de la *pragmatique Sanction.* Cette loi devoit assurer à sa fille l'indivisibilité de sa succession. On a sans doute lieu d'être surpris en trouvant la fin du règne de Charles VI si inférieure à l'éclat qu'il jetta à son commencement. La cause des infortunes de ce Prince ne doit s'attribuer qu'à la perte du Prince Eugène. Après la mort de ce grand homme il n'y eut personne pour le remplacer. L'Etat manqua de nerf et tomba dans la langueur et dans le dépérissement. Charles VI avoit reçu de la nature les qualités qui font le bon citoyen; mais il n'en avoit aucune de celles qui font le grand homme: il étoit généreux, mais sans discernement; d'un esprit borné et sans pénétration; il avoit de l'application, mais sans génie, de sorte qu'en travaillant beaucoup, il faisoit peu; il possédoit bien le droit germanique; parlant plusieurs langues et surtout le latin dans lequel il excelloit; bon père, bon mari, mais bigot et superstitieux. On l'avoit élevé pour obéir et non pour commander. Ses Ministres l'amusoient à juger les procès du Conseil aulique, à s'attacher ponctuellement aux minuties du cérémonial et de l'étiquette de la maison de Bourgogne; et tandis qu'il s'occupoit de ces bagatelles, ou que ce Prince perdoit son temps à la chasse, ses ministres, véritablement maîtres de l'Etat, disposoient de tout despotiquement.

La fortune de la maison d'Autriche avoit fait passer à son service le Prince Eugène de Savoie dont nous venons de parler. Ce Prince avoit porté le petit collet en France. Louis XIV lui refusa un bénéfice: Eugène demanda une compagnie de Dragons; il ne l'obtint pas

pas non plus, parce qu'on méconnoiſſoit ſon génie et que les jeunes Seigneurs de la Cour lui avoient donné le ſobriquet de Dame Claude. Eugène voyant que toutes les portes de la fortune étoient interdites, quitta ſa mère, Madame de Soiſſons, et la France, pour offrir ſes ſervices à l'Empereur Léopold: il devint colonel et reçut un régiment; ſon mérite perça rapidement. Les ſervices ſignalés qu'il rendit et la ſupériorité de ſes talens l'élevèrent dans peu aux premiers grades militaires. Il devint Généraliſſime, Préſident du Conſeil de guerre, et enfin premier Miniſtre de l'Empereur Charles VI. Ce Prince ſe trouva donc chef de l'armée impériale; il gouverna non ſeulement les provinces Autrichiennes, mais l'Empire même; et proprement il étoit Empereur. Tant que le Prince Eugène conſerva la vigueur de ſon eſprit, les armes et les négociations des Autrichiens proſpérèrent; mais lorſque l'âge et les infirmités l'eurent affoibli, cette tête, qui avoit ſi long-temps travaillé pour le bien de la maiſon Impériale, fut hors d'état de continuer ce même travail, et lui rendre les mêmes ſervices. Quelles réflexions humiliantes pour notre vanité! Un Condé, un Eugène, un Marlborough voient l'extinction de leur eſprit précéder celle de leur corps, et les plus vaſtes génies finiſſent par l'imbécillité! Pauvres humains, enſuite glorifiez-vous, ſi vous l'oſez! La décadence des forces du Prince Eugène fut l'époque des intrigues de tous les Miniſtres Autrichiens. Le Comte de Zinzendorff acquit le plus de crédit ſur l'eſprit de ſon maître; il travailloit peu, il aimoit la bonne chère. C'étoit l'Apicius de la Cour impériale, et l'Empereur diſoit que les bons ragoûts de ſon Miniſtre lui faiſoient de mauvaiſes affaires. Ce Miniſtre étoit haut et fier; il ſe croyoit un Agrippa, un Mécène. Les Princes de l'Empire étoient indignés de la dureté de ſon gouvernement; en cela bien différent du Prince Eugène, qui n'employant que de la douceur, avoit ſu mener plus ſûrement le Corps germanique à ſes fins. —

Une méſintelligence ouverte régnoit entre les Miniſtres; la jalouſie diviſoit les Généraux, et l'Empereur lui-même découragé par tant de mauvais ſuccès, étoit dé-

dégoûté de la vanité des grandeurs. Cependant l'empire Autrichien, malgré ses vices et ses foibles cachés, figuroit encore l'année 1740 en Europe au nombre des puissances les plus formidables: l'on considéroit ses ressources, et qu'une bonne tête y pouvoit tout changer; en attendant sa fierté suppléoit à sa force, et sa gloire passée à son humiliation présente.

Il n'en étoit pas de même de la France. Depuis l'année 1672 ce royaume ne s'étoit pas trouvé dans une situation plus brillante; il devoit une partie de ses avantages à la sage administration du Cardinal de Fleury. Louis XIV avoit placé ce Cardinal, alors ancien Evêque de Fréjus, en qualité de précepteur auprès de son petit-fils. Les prêtres sont aussi ambitieux que les autres hommes et souvent plus raffinés. Après la mort du Duc d'Orléans, Régent du royaume, Fleury fit exiler le Duc de Bourbon qui occupoit cette place, pour la remplir lui-même. Il mettoit plus de prudence que d'activité dans sa manière de gouverner: il ne vouloit que des Evêques orthodoxes, et cependant dans une grande maladie qu'il fit, il refusa les sacremens de l'Eglise. Richelieu et Mazarin avoient épuisé ce que la pompe et le faste peuvent donner de considération. Fleury fit par contraste consister sa grandeur dans la simplicité. Ce Cardinal ne laissa qu'une assez mince succession à ses neveux; mais il les enrichit par d'immenses bienfaits que le Roi répandit sur eux. Ce Premier-Ministre préféroit les négociations à la guerre, parcequ'il étoit fort dans les intrigues et qu'il ne savoit pas commander les armées: il affectoit d'être pacifique, pour devenir l'arbitre plutôt que le vainqueur des Rois; hardi dans ses projets, timide dans leur exécution; économe des revenus de l'Etat et doué d'un esprit d'ordre; qualités qui le rendirent utile à la France, dont les finances étoient épuisées par la guerre de succession et une administration vicieuse. Il négligea trop le militaire, et fit trop de cas des gens de finance; de son temps la marine étoit presque anéantie, et les troupes de terre si fort négligées, qu'elles ne purent pas tendre leurs tentes la première campagne de l'année 1733. Avec quelques bonnes parties pour l'administration intérieure,

re, ce Miniſtre paſſoit en Europe pour foible et fourbe. Cependant la bonne économie de ce Cardinal avoit procuré au royaume les moyens de ſe libérer d'une partie des dettes immenſes contractées ſous le règne de Louis XIV. Il répara les déſordres de la régence; et à force de temporiſer, la France ſe releva du bouleverſement qu'avoit cauſé le ſyſtême de Law. —

Philippe V, que Louis XIV avoit placé en ſe ruinant ſur le trône d'Eſpagne, y régnoit encore. Ce Prince avoit le malheur d'être ſujet à des attaques d'une mélancolie noire, qui approchoit aſſez de la démence: il avoit abdiqué l'année 1726 en faveur de ſon fils Louis et il reprit le gouvernement l'année 1727 après la mort de ce Prince. Cette abdication s'étoit faite contre la volonté de la Reine Eliſabeth Farnèſe, née Princeſſe de Parme: elle auroit voulu gouverner le monde entier; elle ne pouvoit vivre que ſur le trône.

La Reine, pour empêcher le Roi de prendre déſormais des dégoûts pour le trône, l'y retint en entreprenant continuellement de nouvelles guerres, ſoit avec les barbareſques, ſoit avec les Anglois, ſoit avec la maiſon d'Autriche. La fierté d'un Spartiate, l'opiniâtreté d'un Anglois, la fineſſe Italienne et la vivacité Françoiſe, formoient le caractère de cette femme ſingulière: elle marchoit audacieuſement à l'accompliſſement de ſes deſſeins; rien ne pouvoit l'arrêter. —

Les Eſpagnols ne ſont pas auſſi riches en Europe qu'ils pourroient l'être, parce qu'ils ne ſont pas laborieux. Les tréſors du nouveau monde ſont pour les nations étrangères, qui ſous des noms eſpagnols ſe ſont approprié ce commerce. Les François, les Hollandois et les Anglois jouiſſent proprement du Pérou et du Mexique. L'Eſpagne eſt devenue un entrepôt d'où les richeſſes s'écoulent, et les plus habiles les attirent en foule. Il n'y a pas aſſez d'habitans en Eſpagne pour cultiver les terres; la police a été négligée juſqu'ici, et la ſuperſtition range ce peuple ſpirituel au rang des nations les plus foibles.

Alors l'Eſpagne étoit en guerre avec l'Angleterre, qui protégeoit des contrebandiers: deux oreilles angloiſes, coupées à un matelot de cette nation, allumèrent

ce

ce feu, et les armemens coûtèrent des sommes immenses aux deux nations: leur commerce en souffrit, et comme de coutume, les marchands et les particuliers expièrent les sottises des grands. Le Cardinal de Fleury n'étoit pas mécontent de cette guerre; il s'attendoit bien à jouer le rôle de médiateur ou d'arbitre pour augmenter les avantages du commerce de la France.

Le Portugal ne figuroit point en Europe. Don Juan n'étoit connu que par sa passion bizarre pour les cérémonies de l'Église. Il avoit obtenu par un bref du Pape le droit d'avoir un patriarche, et par un autre bref, de dire la messe, à la consécration près. Ses plaisirs étoient des fonctions sacerdotales; ses bâtimens, des couvens; ses armées, des moines.

De toutes les nations de l'Europe l'Angloise étoit la plus opulente: son commerce embrassoit tout le monde; ses richesses étoient excessives; ses ressources presque inépuisables: et pourvue de tous ces avantages, elle ne tenoit pas entre les puissances le rang qui sembloit lui convenir.

George II, Electeur de Hanovre, gouvernoit alors l'Angleterre. Il avoit des vertus, du génie, mais les passions vives à l'excès; ferme dans ses résolutions, plus avare qu'économe, capable de travail, incapable de patience; violent, brave, mais gouvernant l'Angleterre par les intérêts de l'électorat, et trop peu maître de lui-même, pour diriger une nation qui fait son idole de sa liberté.

Quoique les sciences et les arts se fussent enracinés dans ce royaume, la douceur de leur commerce n'avoit pas fléchi la férocité des moeurs nationales. Le caractère dur des Anglois vouloit des tragédies sanglantes; ils avoient perpétué ces combats de gladiateurs qui font l'opprobre de l'humanité; ils avoient produit le grand Newton, mais aucun peintre, aucun sculpteur, ni aucun bon musicien. La ville de Londres l'emportoit sur celle de Paris en fait de population de 200,000 ames. Les habitans des trois royaumes montoient à près de 8,000,000. L'Ecosse, encore pleine de Jacobites, gémissoit sous le joug de l'Angleterre, et les catho-

catholiques d'Irlande se plaignoient de l'oppression sous laquelle la haute Eglise les tenoit asservis.

A la suite de cette puissance se range la Hollande, comme une chaloupe qui suit l'impression d'un vaisseau de guerre, auquel elle est attachée. Depuis l'abolition du Stadhouderat, cette république avoit pris une forme aristocratique. Le grand pensionnaire, assisté du greffier, propose les affaires à l'assemblée des Etats-Généraux, donne des audiences aux Ministres étrangers et en fait le rapport au conseil. Les délibérations de ces assemblées sont lentes; le secret est mal gardé, parce qu'il faut communiquer les affaires à un trop grand nombre de députés. Les Hollandois, comme citoyens, abhorrent le Stadhouderat qu'ils envisagent comme un acheminement à la tyrannie; et comme marchands, ils n'ont de politique que leur intérêt. Leur gouvernement par ses principes les rend plus propres à se défendre qu'à attaquer leurs voisins.

La Suède n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois. Ce royaume ne pouvoit avoir qu'une foible influence dans les affaires générales de l'Europe; aussi avoit-il perdu beaucoup de sa considération.

La Suède a pour voisine une puissance des plus redoutables. Depuis le Septentrion, en prenant de la mer glaciale jusqu'aux bords de la mer noire, et de la Samogitie jusqu'aux frontières de la Chine, s'étend le terrain immense qui forme l'Empire de Russie, ce qui produit 800 milles d'Allemagne en longueur sur 3 ou 400 en largeur. Cet Etat, jadis barbare, avoit été ignoré en Europe avant le Czar Iwan Basilide. Pierre I, pour policer cette nation, travailla sur elle comme l'eau forte sur le fer: il fut et le législateur et le fondateur de ce vaste empire; il créa des hommes, des soldats et des Ministres; il fonda la ville de Petersbourg; il établit une marine considérable et parvint à faire respecter sa nation et ses talens singuliers à l'Europe entière. Anne Iwanowna, nièce de Pierre I, gouvernoit alors ce vaste empire: elle avoit succédé à Pierre II. Le règne d'Anne fut marqué par une foule d'événemens mémorables, et par quelques grands hommes dont elle eut l'habileté de se servir; ses armes donnèrent un roi à la Pologne.

Elle

Elle envoya au ſecours de l'Empereur Charles VI 10,000 Ruſſes au bord du Rhin, pays où cette nation avoit été peu connue. La guerre qu'elle fit aux Turcs, fut un cours de proſpérités et de triomphes; et lorſque l'Empereur Charles VI envoyoit ſoliciter la paix juſqu'au camp des Turcs, elle dictoit des lois à l'Empire Ottoman. Elle protégea les ſciences dans ſa réſidence; elle envoya même des ſavans à Kamtchatka, pour trouver une route plus abrégée, qui favoriſât le commerce des Moſcovites avec les Chinois. Cette Princeſſe avoit des qualités qui la rendoient digne du rang qu'elle occupoit; elle avoit de l'élévation dans l'ame, de la fermeté dans l'eſprit; libérale dans ſes récompenſes; ſévère dans ſes châtimens; bonne par tempérament; voluptueuſe ſans déſordre.

Elle avoit fait Duc de Courlande Biron, ſon favori et ſon Miniſtre. Les Gentilshommes, ſes compatriotes, lui diſputoient juſqu'à l'ancienneté de ſa nobleſſe. Il étoit le ſeul qui eût un aſcendant marqué ſur l'eſprit de l'Impératrice; il étoit de ſon naturel, vain, groſſier et cruel; mais ferme dans les affaires, ne ſe refuſant point aux entrepriſes les plus vaſtes. Son ambition vouloit porter le nom de ſa maîtreſſe juſques au bout du monde; d'ailleurs auſſi avare pour amaſſer que prodigue en ſes dépenſes; ayant quelques qualités utiles, ſans en avoir de bonnes ni d'agréables. —

L'influence de la Ruſſie s'étendoit plus directement ſur la Pologne que ſur ſes autres voiſins. Cette république fut forcée après la mort d'Auguſte I, d'élire Auguſte II, pour le placer ſur le trône que ſon père avoit occupé. La nation étoit pour Stanislas; mais les troupes Ruſſes firent changer les voeux de la nation à leur gré. Ce royaume eſt dans une anarchie perpétuelle: les grandes familles ſont toutes diviſées d'intérêt; ils préfèrent leur avantage au bien public, et ne ſe réuniſſent qu'en uſant de la même dureté pour opprimer leurs ſujets, qu'ils traitent moins en hommes qu'en bêtes de ſomme. Les Polonois ſont vains; hauts dans la fortune; rampans dans l'adverſité; capables de tout pour amaſſer de l'argent, qu'ils jettent auſſitôt par les fenêtres lorſqu'ils l'ont; frivoles ſans jugement, toujours diſpoſés

posés à prendre et à quitter un parti sans raison, et à se précipiter par l'inconséquence de leur conduite, dans les plus mauvaises affaires. Ils ont des lois; mais personne ne les observe faute de justice coërcitive. La cour voit grossir son parti lorsque beaucoup de charges viennent à vaquer: le Roi a le privilège d'en disposer et de faire à chaque gratification de nouveaux ingrats. —

FRÉDÉRIC.

XXX.

SUR LOUIS XIV.

Rappellons quelques traits de la vie privée de *Louis XIV*, qui le feront mieux connoître que des portraits tracés par la passion pour ou contre lui. Sa taille, son port, sa beauté dans sa jeunesse, la noblesse de ses traits dans un âge plus avancé, ses graces naturelles, la dignité de ses propos, la majesté de sa personne, l'auroient fait distinguer au milieu de toutes les cours. Tel fut l'extérieur de Louis XIV, dont j'ai vu les restes dans mon enfance. Voyons son intérieur. Ce prince avoit l'esprit droit, un jugement sain, un goût naturel pour le beau et pour le grand, le désir du vrai et du juste. Une éducation soignée pouvoit étendre son esprit par des connoissances: on ne pensa qu'à le resserrer; fortifier son jugement par l'usage des affaires: on ne chercha qu'à l'obscurcir, en l'écartant du travail; développer ou rectifier son caractère: on désiroit qu'il n'en eût point. Une mère aussi avide qu'incapable de gouverner, subjuguée par le Cardinal *Mazarin*, s'appliquoit à perpétuer l'enfance de son fils, qui ne fut jusqu'à vingt-trois ans, que la représentation de la royauté. Elevé dans la plus grossière ignorance, il n'acquit pas les qualités qui lui manquoient, et ne conserva pas tout ce qu'il avoit reçu de la nature.

A la mort du Cardinal *Mazarin*, Louis annonça qu'il alloit gouverner par lui-même; et dès qu'il ne fut plus ostensiblement asservi, il crut régner. En butte alors à tous les genres de séduction, il se laissa persuader

der qu'il étoit parfait, et dès ce moment, il fut inutile de l'inſtruire. Il céda toujours aux impulſions de ſes maîtreſſes, de ſes miniſtres ou de ſon confeſſeur. Il croyoit voir une obéiſſance ſervile à ſes volontés, et ne voyoit pas que ſes volontés lui étoient ſuggérées. Quelquefois les choſes n'en allèrent pas plus mal. Par exemple, Colbert fait ſupprimer la charge de Sur-Intendant des finances, et le roi croit les gouverner, parce qu'il ſe charge de toutes les ſignatures que faiſoit Fouquet. Cependant Colbert s'empare heureuſement de la véritable adminiſtration. Il égale la recette à la dépenſe, forme une marine, étend le commerce, établit et multiplie, peut-être trop, les manufactures, encourage les lettres, les ſciences et les arts. Tout fleurit, c'eſt alors le ſiècle d'Auguſte: voici le contraſte.

Louvois, d'un génie puiſſant, d'un ame féroce, jaloux des ſuccès et du crédit de *Colbert*, excite la guerre, dont il a le département. Il perſuade au roi de s'emparer de la Franche-Comté et des Pays-Bas eſpagnols, au mépris des renonciations les plus ſolemnelles. Cette guerre en amène ſucceſſivement d'autres, que *Louvois* avoit le malheureux talent de perpétuer. Celle de 1688 dut la naiſſance à un dépit de l'orgueilleux miniſtre. Le Roi faiſoit bâtir *Trianon; Louvois*, qui avoit ſuccédé à *Colbert* dans la Sur-intendance des Bâtimens, ſuivoit le Roi qui s'amuſoit dans ces travaux. Ce prince s'apperçut qu'une fenêtre n'avoit pas autant d'ouverture que les autres, et le dit à *Louvois;* celui-ci n'en convint pas, et s'opiniâtre contre le Roi qui inſiſtoit, et qui, fatigué de la diſpute, fit meſurer les fenêtres. Il ſe trouva qu'il avoit raiſon, et comme il étoit déjà ému de la diſcuſſion, il traita durement *Louvois* devant tous les ouvriers. Aman*) humilié, rentra chez lui, la rage dans le coeur, et là exhalant ſa fureur devant ſes familiers: *Je ſuis perdu*, s'écria-t-il, *ſi je ne donne de l'occupation à un homme qui ſe tranſporte ſur des miſères. Il n'y a que la guerre pour le tirer de ſes bâtimens; et par dieu! il en aura puiſqu'il en faut à lui ou à moi.*

La

*) C'eſt ſous ce nom que *Racine* a déſigné *Louvois* dans la tragédie d'*Eſther*.

La ligue d'Augsbourg qui se formoit, pouvoit être désunie par des mesures politiques. Louvois souffla le feu qu'il pouvoit éteindre; et l'Europe fut embrasée, parce qu'une fenêtre étoit trop large ou trop étroite. Voilà les grands événemens par les petites causes. On doit distinguer deux hommes dans Louvois, ce fondateur du despotisme des secrétaires d'état. C'étoit, sans doute, un Ministre supérieur pour conduire une guerre; mais si on le considère comme citoyen, c'étoit un monstre. Il eût immolé l'état à son ambition, à son humeur, au moindre élan de l'amour propre. Eh! que nous importent des talens, dont on auroit pu nous épargner le malheureux emploi! En lisant l'histoire, je ne rencontre point d'éloge ampoulé d'un Prince ou d'un Ministre, que je ne m'attende à quelque disgrace pour l'état. Nous admirons quelques-unes de leurs opérations, et nous n'entendons plus les gémissemens des malheureux qu'ils ont faits et qui étoient nos pères. Préférons à ces météores brillans et destructeurs l'administration d'un honnête homme, qui regarde un état comme une famille dont il fait partie, et meurt sans laisser aux historiens une matière intéressante pour les lecteurs. Le chancelier le Tellier, père de Louvois, qui connoissoit les talens de son fils et l'opinion que le Roi avoit des siens, l'avoit proposé à ce prince comme un jeune homme d'un bon esprit, quoiqu'un peu lent, mais propre au travail et capable de s'instruire, si Sa Majesté prenoit la peine de le diriger. Louis flatté d'être créateur, donna des leçons à Louvois, qui les recevoit en novice. Les progrès furent graduels, mais rapides. Le Roi s'étant une fois persuadé que c'étoit lui qui faisoit tout, le Ministre fit bientôt faire tout ce qu'il vouloit lui-même: il se rendit maître absolu du militaire, et comme l'extérieur de la puissance en procure souvent la réalité, il s'attribua des honneurs et des priviléges jusqu'alors inconnus. Il assujettit les généraux à lui rendre compte directement. Le Vicomte de Turenne fut le seul qui, ayant par lui-même une trop forte existence pour s'y soumettre, conserva avec le Roi une correspondance directe, ce qui n'empêchoit pas le Ministre de voir toutes les lettres, et de concerter avec le Roi les réponses.

De la part d'un Miniſtre puiſſant, une prétention vaut un droit; et l'uſurpation le confirme au point que le plus mince des ſucceſſeurs, dans quelque département que ce ſoit, en jouït et en peut librement abuſer.

La plus digne action de *Louvois* donna la première atteinte à ſa faveur. *Louis XIV* lui ayant communiqué peu de temps après la mort de la Reine, le deſſein d'épouſer Madame *de Maintenon*, il n'oublia rien pour l'en détourner; et voyant que c'étoit un parti pris, il tira du moins parole du Roi, que le mariage ne ſeroit jamais déclaré. La cérémonie ſe fit dans une chapelle des cabinets par l'Archevêque de Paris (Harlay), en préſence de Louvois, de Montchevreuil et de Bontems, premier valet de chambre, qui ſervit la meſſe, dite par le Père de la Chaiſe.

Quelque temps après, Louvois ſut que le mariage alloit ſe déclarer. Il en donna avis à l'Archevêque, qui avoit auſſi reçu la parole du Roi, et le pria de venir s'unir à lui, pour repréſenter les engagemens pris avec eux. Avant même l'arrivée du Prélat, *Louvois*, ſe jettant aux pieds du Roi, le conjura de lui ôter la vie, plutôt que de faire cet affront à la couronne. *Louis* voulut l'écarter; mais *Louvois*, lui ſerrant les genoux, ne le quitta point qu'il n'en eût obtenu une ratification de ſa parole; et l'Archevêque, qui vint enſuite, la fit confirmer. Madame *de Maintenon* employa inutilement tous les reſſorts de la ſéduction; le Roi la pria de ne lui en plus parler. On conçoit le reſſentiment qu'elle en conſerva: elle réſolut de perdre *Louvois*, d'en préparer les moyens, et d'en ſaiſir les occaſions.

Les fureurs exercées dans le *Palatinat* en 1689, excitèrent une indignation générale. Madame de Maintenon n'eut pas beſoin d'en exagérer l'atrocité; la religion étoit inutile, l'humanité ſuffiſoit pour ſervir de texte. *Louvois*, après avoir fait incendier *Worms et Spire*, eut encore la barbarie de propoſer de brûler *Trèves*, pour empêcher les ennemis, d'en faire leur place d'armes. Le Roi en fut révolté et le lui défendit. Deux jours après, Louvois revint à la charge et dit au Roi, qu'une délicateſſe de conſcience l'empêchoit ſans doute, de conſentir à la deſtruction de Trèves; mais

que

que guerre et pitié ne s'accordant pas, lui, Louvois, pour en décharger la conscience du Roi, avoit pris le tout sur soi, et venoit d'envoyer l'ordre de cette exécution militaire. Le Roi, ordinairement si maître de lui, se transporte de colère, saisit les pincettes, et veut en frapper *Louvois*. Madame *de Maintenon* se jette au-devant et laisse échapper le Ministre effrayé. Le Roi le rappelle et les yeux enflammés: *Dépêchez un courier; qu'il arrive à temps; s'il y a une seule maison de brûlée, votre tête en répondra.* Il ne fallut point de second courier, le premier n'étoit pas parti. Les dépêches étoient prêtes; mais *Louvois*, déjà sur ses gardes, par la façon dont la première proposition avoit été reçue, avoit suspendu le départ, jusqu'à ce qu'il eût le succès de sa tentative. Le premier courier passa, dans l'esprit du Roi, pour avoir porté l'ordre sanguinaire; et le second pour en avoir empêché l'exécution. — —

Pendant que Louis XIV éprouvoit toutes les disgraces de la guerre, il eut à soutenir les plus grands malheurs domestiques. Il vit en moins d'un an s'éteindre trois générations. Le Dauphin, son fils unique, meurt le 14 Avril 1711. Le Duc de Bourgogne, devenu Dauphin, meurt l'année suivante, le 18 Février, n'ayant survécu que six jours à sa femme, morte le 12. Trois semaines après, le Duc de Bretagne, l'aîné de leurs fils, les suit au tombeau. Paris vit le même char funèbre renfermer le père, la mère et l'enfant. Le Duc d'Anjou (Louis XV), unique rejetton de la ligne directe, fut à deux doigts de la mort. La Duchesse de Ventadour, sa gouvernante, par un amour d'autant plus courageux, qu'elle osoit se charger de l'événement, éloigna les médecins, et pleine des idées funestes qui naissoient de tant de morts précipitées, lui donna du contrepoison. Que ce remède ait été nécessaire ou non, on eut le bonheur de conserver un enfant si précieux à l'état.

Le public ne trouva rien que de naturel dans la mort du premier Dauphin, attaqué de la petite vérole: mais il n'en fut pas ainsi de la mort du Duc, de la Duchesse de Bourgogne et du Duc de Bretagne. Enlevés tous trois presqu'au même instant, on ne doutoit point que ce ne fût l'effet du poison. Fagon, premier médecin

decin du Roi, et Boudin, médecin des enfans de France, le difoient fourdement avec une timidité apparente et concertée qui n'en étoit que plus perfuafive. Maréchal, premier chirurgien, foutenoit le contraire, et citoit plufieurs exemples récens de pareilles maladies; mais il paroiffoit moins perfuadé lui-même, que chercher à confoler le Roi, en écartant des images noires. Le jeune Duc d'Anjou foible et languiffant, qu'on difoit arraché à la mort par un antidote, fembloit prouver que le père et la mère avoient péri par le poifon. On ajoutoit, que le premier accès de la maladie de la Ducheffe de Bourgogne avoit été une douleur vive à la tempe, fuivie de la fièvre, après une prife de tabac d'Efpagne; que fur cette déclaration de la princeffe, on avoit inutilement cherché la tabatière, qui ne s'étoit plus trouvée.

Ces foupçons répandus dans tout le royaume, tomboient uniquement fur le Duc d'Orléans, depuis Régent, et formèrent bientôt un cri d'accufation publique. Il en fut fi confterné, qu'il demanda au Roi de fe conftituer prifonnier avec Humbert, célèbre chymifte, dont il avoit pris des leçons, jufqu'à ce que la calomnie fût démontrée et détruite. Le Roi, prévenu par les ennemis de fon neveu, fut près d'accepter fa propofition; mais il en fut détourné par Maréchal qui eut le courage de repréfenter, qu'un tel éclat ne ferviroit qu'à tourner en certitude dans l'imagination du peuple des foupçons qui fe détruiroient d'eux-mêmes, au-lieu que la juftification du Duc d'Orléans laifferoit toujours à fa réputation la tache d'une accufation indigne de lui, et que la démonftration de fon innocence pafferoit encore pour l'indulgence d'un roi qui ne veut pas déshonorer fon fang.

L'affaire en refta là; mais les foupçons ont fubfifté long-temps. —

Madame de Maintenon, voulant perdre le Duc d'Orléans dans l'efprit du public, n'y trouvoit que trop de facilité. Ce prince, incapable d'une action noire ou baffe, avoit à force d'imprudences, d'indifcrétions et de moeurs crapuleufes, donné de lui la plus mauvaife opinion, que l'idée même qu'on avoit de fon efprit, aggravoit

voit encore. On parloit ſouvent alors d'empoiſonnemens, et les ſoupçons, ayant été une fois dirigés contre le Duc d'Orléans, ſe réveilloient à chaque occaſion. —

Louis Dauphin, fils unique de Louis XIV, avoit dans le caractère de la douceur et de la bonté, ſon éloge ne s'étend pas plus loin. Né avec un eſprit borné, il n'y ſuppléa par aucunes connoiſſances acquiſes. Elevé par Boſſuet et Montauſier il prouva que la culture produit peu ſur un fond ingrat; ſans vices ni vertus d'éclat, il paſſoit ſa vie auſſi obſcurément que ſon rang le pouvoit permettre, n'ayant de reſſource contre l'ennui que la table et la chaſſe. C'étoit enfin le meilleur des hommes et le plus médiocre des princes. Il reſpectoit et craignoit beaucoup le Roi qu'il croyoit aimer, et qu'il traitoit plus en roi qu'en père, comme il en étoit traité plus en ſujet qu'en fils. Le Dauphin étoit chéri du peuple, parce qu'il étoit très-populaire, et que n'ayant aucun crédit, on ne pouvoit lui imputer aucun des maux, dont on étoit affligé.

A la mort du premier Dauphin, le Roi en fit prendre le titre au Duc de Bourgogne. Si ce prince eût régné, c'eût été le règne de la juſtice, de l'ordre et des moeurs. Pour le faire complétement connoître, peut-être même pour en relever le mérite, je ne diſſimulerai pas les travers de ſa première jeuneſſe; on ne peut les imputer qu'à l'éducation de ſon enfance, âge où la foibleſſe même des organes rend les impreſſions ſi fortes, qu'elles ſubſiſtent ſouvent pendant tout le cours de la vie. Ces premières et précieuſes années des princes ſont abandonnées à des femmes ignorantes, foibles, préſomptueuſes, adulatrices, et ne leur parlant que de leur puiſſance future. Quand les enfans de l'état paſſent entre les mains des hommes, ces gouverneurs, s'ils ſont dignes de leur place, trouvent plus à détruire qu'à édifier dans leur élève.

Le jeune prince élevé au milieu d'une cour ſuperſtitieuſe, où la dévotion et encore plus l'hypocriſie commençoit à être à la mode, ne fut inſtruit que des pratiques d'une dévotion minutieuſe, qu'on ſubſtitua à des principes de vertu. Telles furent les leçons de ſon enfance. Il paſſa heureuſement entre les mains des hommes;

mes; il y en avoit alors, et quand les rois les cherchent, ils les trouvent ou les font naître. Le ſage Beauvilliers, le vertueux Fénelon, l'un gouverneur, l'autre précepteur, éprouvèrent combien il eſt difficile d'effacer les premières impreſſions. Leur élève, avec toutes ſes habitudes dévotes, ne laiſſoit voir que hauteur, dureté, inapplication, mépris de tous les devoirs qui ne ſe rempliſſoient pas à l'égliſe.

Enfin les germes d'un bon naturel, preſqu'étouffés par la première éducation, ſe développèrent tout-à-coup. La régénération fut ſi prompte, que le Duc de Bourgogne la dut principalement à lui-même.

Socrate ſe glorifioit d'avoir rectifié par la philoſophie le caractère vicieux qu'il tenoit de la nature. Le Duc de Bourgogne auroit pu ſe donner le même éloge; mais il attribuoit ſon changement à un principe qui lui défendoit de s'en glorifier; il en donnoit tout l'honneur à la religion; ce qui lui faiſoit une vertu de plus qu'à Socrate. Il étoit né intempérant, colère, violent, orgueilleux, mépriſant, faſtueux, diſſipé. Il ſe fit tempérant, indulgent, patient, modeſte, humain, économe, appliqué à ſes devoirs.

Ses maximes étoient, que les rois ſont faits pour les ſujets, et non les ſujets pour les rois; qu'ils doivent punir avec juſtice, parce qu'ils ſont les gardiens des loix; donner des récompenſes, parce que ce ſont des dettes; jamais des préſens, parce que n'ayant rien à eux, ils ne peuvent donner qu'aux dépens des peuples. Ces paradoxes étoient l'effet de ſon diſcernement, et il avoit le courage de les avancer au milieu de la cour.

Plein de reſpect pour le Roi et de retenue ſur le gouvernement, il n'en faiſoit la critique que par ſa conduite. Les libertins auroient pu craindre ſon règne; les philoſophes l'auroient béni; les prêtres n'auroient peut-être pas été les plus contens d'un prince qui auroit mis les intérêts de la religion avant les leurs.

Le Roi reconnoiſſant de jour en jour les qualités ſupérieures de ſon petit-fils, ordonna aux Miniſtres d'aller travailler chez lui. Inſenſiblement il ſe trouva à la tête de toutes les affaires, et s'attira de la part de ſon

aïeul

aïeul même, ce respect personnel qui est dû à la vertu. Les puissances étrangères espéroient que ce Prince, en faisant respecter la France sans la faire redouter, pourroit assurer la paix et le bonheur de l'Europe. Sa mort fut donc un malheur pour l'humanité entière.

La Duchesse n'avoit précédé que de six jours son mari au tombeau. Jamais princesse n'eut plus qu'elle l'art de plaire. Séduisante par mille agrémens, elle gagna bientôt l'amitié du Roi et de Madame de Maintenon. N'osant par discrétion, donner le nom de mère à la vieille Sultane, elle la nommoit sa tante. A la faveur des caresses, elle hasardoit souvent des plaisanteries assez fortes. *Savez-vous bien, ma tante*, disoit-elle un jour devant le Roi, *pourquoi les reines en Angleterre gouvernent mieux que les rois? C'est que les hommes gouvernent sous le règne des femmes, et les femmes sous celui des rois.* —

Depuis que le Roi avoit prétendu gouverner par lui-même, il n'avoit admis dans ses conseils aucun prince du sang. Il ne vouloit élever que ceux qu'il pouvoit anéantir comme il les avoit créés. Un Ministre étoit tout dans sa faveur, et rien après sa chûte. Le premier Maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XIV, tenoit à ce sujet, un propos, qui, pour être bas, n'en étoit que plus expressif. Il faut, disoit-il, tenir le pot de chambre aux Ministres, tant qu'ils sont en place, et le leur verser sur la tête, quand ils n'y sont plus. Il ajoutoit: Quelque Ministre des finances, qui vienne en place, je déclare d'avance que je suis son serviteur, son ami et même un peu son parent. Voilà de grandes qualités de courtisan; je doute que ce soient celles d'un homme propre à élever un roi.

Louis n'aimoit que l'esprit qui pouvoit contribuer à l'agrément de sa cour, à ses plaisirs, à ses fêtes, à la gloire de son règne, l'esprit, enfin, dont il ne pouvoit être ni embarrassé ni jaloux. Il protégea Molière contre les faux dévots; mais la dévotion, vraie ou fausse, n'avoit pas encore alors percé à la cour. A l'égard de ceux qui l'approchoient et qui pouvoient le juger, il préféroit la soumission aux lumières, et disoit quelquefois, *qu'il craignoit les esprits;* crainte assez ordinaire aux prin-

ces

ces, et à la plupart de ceux qui les repréſentent, à moins qu'ils n'aient eux-mêmes aſſez d'eſprit pour ne pas craindre le parallèle. Il goûtoit une ſatisfaction puérile à voir baiſſer les yeux à ceux qu'il regardoit. Tout fléchiſſoit devant un Monarque, dont la plus forte paſſion étoit d'être abſolu et de le paroître. Son fils, ſans aucun crédit, fut toujours devant lui autant dans la crainte que dans le reſpect. Son frère (Monſieur), ayant remporté une victoire à Caſſel, reçut un froid éloge, et ne commanda plus. Il n'oublioit rien de ce qui inſpiroit une ſorte de vénération pour ſa perſonne. Lorſque Monſieur venoit lui faire ſa cour au dîner, il y reſtoit debout, juſqu'à ce que le Roi lui ordonnât de s'aſſeoir ſur un tabouret, et quelquefois le faiſoit mettre à table, pourvu qu'il arrivât avant que le Roi fût aſſis. Si *Louis* faiſoit ſentir ſa majeſté aux grands de ſa cour, il la dépoſoit dans ſa domeſticité intérieure. Nul maître ne fut plus aiſé à ſervir; il laiſſoit volontiers prendre à ſes valets une eſpèce de familiarité, et pluſieurs en uſoient avec beaucoup d'adreſſe; il n'étoit pas indifférent de les avoir pour amis. Ils ont élevé ou renverſé bien des fortunes.

Tout ce qui pouvoit rappeller à Louis XIV un temps de foibleſſe dans le gouvernement, révoltoit ſon ame. C'eſt ce qui lui rendit toujours déſagréable le ſéjour de la capitale, d'où il avoit été obligé de ſortir dans ſon enfance pendant les troubles de la Fronde. Cette répugnance pour Paris, a coûté des milliards au royaume pour les bâtimens du ſuperbe et triſte Verſailles qu'on nommoit alors un favori ſans mérite; aſſemblage de richeſſes et de chefs-d'oeuvre de bon et de mauvais goût. En fuyant le peuple, dont la miſère n'auroit bleſſé que ſes yeux, il voulut que ſa cour fût également nombreuſe et brillante. Il remarquoit exactement l'aſſiduité et les abſences des courtiſans.

Si Louis n'habita pas ſa capitale, il vouloit être inſtruit de tout ce qui s'y paſſoit et les rapports ténébreux de la police étoient ſouvent des délations. Une autre eſpèce d'inquiſition, dont *Louvois* fut l'inventeur, et qui s'eſt conſervée, eſt la violation du ſecret de la poſte, attentat contre la foi publique. Tout citoyen

toyen eſt comptable de ſes actions; le gouvernement a le droit de les éclairer: mais il n'en a aucun ſur la penſée, et une lettre eſt la penſée écrite. On ne doit pas entendre ce qui ſe dit à l'oreille d'un ami. On ne peut donner atteinte à cet égard à la liberté du citoyen, que lorſqu'il s'eſt rendu juſtement ſuſpect à l'état. —

Tant que le Roi avoit été occupé de ſes amours, la cour avoit été galante; auſſi-tôt que le confeſſeur s'en fut emparé, elle devint triſte et hypocrite. On s'étoit empreſſé aux fêtes, aux ſpectacles: on courut à la chapelle; mais le Roi étoit toujours le dieu, à qui s'adreſſoit un nouveau culte.

Le Roi ayant commencé à tourner vers la dévotion, Madame de Maintenon l'y porta de plus en plus. Ce n'étoit plus que par-là qu'elle pouvoit s'aſſurer du Roi. Née dans la miſère, elle avoit ſouvent été obligée, pour en ſortir, de ſe plier aux différens caractères; cette habitude lui fut d'un grand ſecours auprès du Roi. Elle ſavoit que le foible de ce prince, jaloux de ſon autorité, étoit de paroître tout faire par lui-même; elle en tiroit juſqu'aux moyens de le faire vouloir ce qu'elle déſiroit. Toujours dans la contrainte, d'abord pour ſubſiſter, enſuite pour s'élever, enfin pour régner, elle ne fut jamais heureuſe, et n'a mérité l'excès ni des ſatyres ni des éloges, dont elle a été l'objet.

Le travail des miniſtres et des généraux avec le Roi, ſe faiſoit chez elle et en ſa préſence. Ils comprirent qu'ils ne lutteroient pas de crédit contr'elle; ne pouvant la renverſer, ils ſe ſoumirent, et diſcutoient avec elle les affaires avant de les rapporter devant le Roi. Jamais elle ne prenoit la parole qu'il ne l'interrogeât, et elle répondoit avec une réſerve, un air de déſintéreſſement qui écartoit toute apparence de concert entr'elle et le miniſtre. Si le Roi venoit à ſoupçonner quelqu'intérêt de leur part, il prenoit le parti oppoſé, et s'ils oſoient inſiſter, il leur faiſoit une ſortie terrible. Il ſe repaiſſoit alors de l'opinion de ſon indépendance, et quand il avoit bien ſavouré cette idée, femme, miniſtre ou confeſſeur avoient pour longtemps la faculté de lui faire adopter les leurs.

Si

Si le Roi étoit flatté de l'air ſoumis de Madame *de Maintenon* dans les affaires, il l'en dédommageoit par plus de marques de reſpect et de galanteries, qu'il n'en avoit jamais témoigné à la Reine. Aux promenades de Marly, enfermée dans une chaiſe pour éviter les moindres impreſſions de l'air, elle voyoit le Roi marcher à côté, ſe découvrant chaque fois qu'il ſe baiſſoit pour lui parler. C'étoit encore ainſi qu'on la vit placée ſur une éminence au camp de Compiègne, entourée de toute la cour, le Roi debout à côté, pour répondre à ſes queſtions, et la Ducheſſe de Bourgogne aſſiſe ſur un des bâtons de la chaiſe.

Dans l'appartement, il étoit encore moins poſſible de méconnoître une reine; aſſiſe dans une eſpèce de confeſſional elle ſe levoit un inſtant, quand Monſeigneur ou Monſieur entroient. Elle ne ſe dérangeoit nullement pour les princes et princeſſes du ſang, qui n'y étoient admis que par audiences demandées, ou lorſqu'elle les envoyoit chercher pour quelque ſèche réprimande. Jamais elle n'appella la Ducheſſe de Bourgogne que *mignonne*, et celle-ci ne la nommoit que *ma tante*.

La révocation de l'édit de Nantes fut l'acte le plus terrible de la dévotion fanatique du Roi. Louis prétendoit règner ſur les conſciences. La France déjà ruinée par la guerre, le luxe et les fêtes, fut dépeuplée par les proſcriptions; et les étrangers ſe ſont enrichis de nos pertes. Louis ne fut que l'inſtrument aveugle de tant de barbarie. On lui peignoit des couleurs les plus noires ces hérétiques, à qui ſon aïeul Henri devoit principalement la couronne; on ne lui parloit point de la Ligue. Madame de Maintenon, née dans le ſein du Calviniſme craignoit de rendre ſa foi ſuſpecte en intercédant pour ſes premiers frères. Louvois qui frémiſſoit de devenir inutile, s'il n'entretenoit comme un feu ſacré celui de la guerre, eſpéroit enflammer tout le Proteſtantiſme de l'Europe. Il n'eut pas même pour excuſe l'aveuglement du fanatiſme; il ne fut que barbare. D'autre part des moines ignorans, des prêtres forcenés, des Evêques ambitieux, crioient qu'il ne falloit qu'un Dieu, un roi, une religion, et perſuadoient à un prince enivré

enivré de sa gloire, que ce prodige lui étoit réservé. Une telle entreprise passe le pouvoir des rois. Les esprits se séduisent, les coeurs s'avilissent; mais les consciences se révoltent.

Les gémissemens des vrais chrétiens étoient étouffés par des acclamations de louanges fanatiques. La fureur du panégyrique avoit passé du théâtre dans les chaires. Les Jésuites, surtout, se signalèrent, en exaltant la puissance et la piété de Louis; ils flattoient son orgueil et prévenoient ses remords. On ne lui parloit que de conversions opérées à sa voix: et des dragons étoient ses missionnaires, portant le feu et la flamme. Il se croyoit un apôtre, et se voyoit canonisé au milieu des monumens de ses adultères.

Tel fut ce prince surnommé le Grand, titre si prodigué aux princes, tant qu'ils vivent, et que la postérité confirme si rarement. Louis le dut à ses premières prospérités, au concours des hommes célèbres en tous genres, qui ont illustré son règne. Quand il n'en seroit que l'époque, un prince en recueille la gloire; et l'on peut en rapporter beaucoup à Louis XIV. Son ardeur pour la gloire, son goût pour le grand et le noble, le désir de lui plaire, les récompenses, les distinctions qu'il accorda souvent au mérite; tout concourut à rendre son règne le plus brillant qu'il y ait eu depuis Auguste. Les lettres, les sciences, les arts, tous les talens naissoient à sa voix, et portoient son nom au de-là de l'Europe; ses bienfaits allèrent chercher le mérite chez les étrangers. On se glorifioit alors d'être François, ou d'être connu en France. Les louanges idolâtres que des gens de lettres lui prodiguoient, n'étoient pas absolument fausses de leur part, et pourroient être excusées. La majesté de sa personne, le faste même de sa cour, le culte qu'ils lui voyoient rendre, saisissoient leurs imaginations; l'enthousiasme devenoit contagieux; l'encens des adorateurs les enivroit eux-mêmes.

Cependant les rayons qui partent du trône, n'échauffent que ceux qui en approchent. Ils éblouissent au loin et n'y portent point cette chaleur vivifiante, qui anime une nation. Tout fleurissoit à la cour, et la subsistance du peuple étoit l'aliment du luxe. Les graces, di-

difons mieux, la reconnoiſſance du monarque, ne s'étendoit point ſur un peuple, dont il tiroit ſa force et ſon éclat; ſur les cultivateurs, genre d'hommes plus précieux que des artiſtes, des poëtes et des orateurs. Malheureuſement ceux-ci flattent l'orgueil des princes, leur diſpenſent la gloire, trompent la poſtérité et preſque les contemporains. On ne connoîtroit pas la vérité, ſi des écrivains déſintéreſſés, amis de l'humanité, n'avoient le courage de réclamer pour les hommes contre leurs oppreſſeurs. Je crois remplir ce devoir ſacré. Je ſuis très-éloigné de vouloir dépriſer les talens par leurs abus. C'eſt le premier, le plus beau, le ſeul luxe utile d'un grand état; mais dans un édifice on ne doit pas préférer les ornemens à la baſe.

Je n'ai diſſimulé ni les bonnes qualités, ni les défauts de Louis XIV; mais il ſeroit injuſte de lui reprocher toutes ſes fautes. Nous avons vu le peu d'éducation qu'il avoit reçu. Ajoutons le ſoin qu'on avoit pris d'altérer les vertus qu'il pouvoit avoir; et voyons ce qu'on doit imputer à ceux qui l'approchoient. Jamais prince n'a été l'objet de tant d'adorations. Les hommages qu'on lui rendoit, étoient un culte, une émulation de ſervitude, une conſpiration d'éloges, qu'il ne rougiſſoit pas de recevoir, puiſqu'on ne rougiſſoit pas de les lui donner. La dédicace de ſa ſtatue à la place des Victoires fut une apothéoſe. Les prologues d'Opéra l'enivroient de l'encens le plus infect, au point qu'il les chantoit naïvement lui-même. L'Evêque de Noyon (Clermont-Tonnère), ſi glorieux et ſi bas, fonde un prix à l'académie, pour célébrer à perpétuité les vertus de Louis XIV, comme un ſujet inépuiſable. Ce n'étoit point à ſon inſu; on alloit ſans pudeur lui communiquer le ſujet de chaque éloge.

Faut-il s'étonner qu'au milieu d'une cour d'empoiſonneurs, *Louis* ait pu tomber dans un délire d'amour-propre et d'adoration de lui-même? Les maladies ſeules pouvoient lui rappeller qu'il étoit un homme. Il ne concevoit pas qu'on pût ſéparer l'Etat de ſa perſonne; on ne lui avoit pas appris que, pour accoutumer les ſujets à confondre ces deux idées, le prince ne doit jamais ſéparer leur intérêt du ſien. *Louvois* en inſpirant à

Louis

Louis XIV un esprit de conquête, lui avoit persuadé qu'il pouvoit disposer des biens et du sang de ses peuples. De-là sortirent ces armées immenses, qui forcèrent nos ennemis d'en opposer de pareilles; mal qui s'est étendu, et qui continue de miner la population de l'Europe.

DUCLOS.

XXXI.

AVILISSEMENT DES MOLDAVES.

Le Pruth sépare le Pachalik de Kotchim d'avec la Moldavie. Ali-Aga, mon Mikmandar*) avoit passé la veille à la nâge à l'autre rive, avoit rassemblé à coups de fouet près de trois cents Moldaves des environs, les avoit occupé toute la nuit à former avec des troncs d'arbres un mauvais radeau, et s'en étoit servi pour repasser de notre côté; mais tout cela n'en garantissoit pas la solidité. Cependant je me disposai à sacrifier, s'il le falloit, et ma voiture et tout ce dont elle étoit chargée. Je n'en retirai que mon porte-feuille, et je me promis bien de ne me pas exposer à courir personnellement un risque qui paroissoit évident, d'en garantir aussi mes gens, que je réservai pour un second envoi, si le premier réussissoit. Mon conducteur, pendant ce temps, fier d'avoir parfait un si bel ouvrage, m'invitoit à remonter dans ma voiture. Et comment, lui dis-je avec impatience, la ferez-vous seulement descendre jusqu'à la rivière? Comment la ferez-vous ensuite rester sur votre méchant radeau, qui peut à peine la contenir, et qui plongera sous son poids? Comment? me dit-il; avec ces deux outils, en me montrant son fouet et plus de cent paysans bien nerveux qu'il avoit amenés de l'autre rive: n'ayez point d'inquiétude, je leur ferois porter l'univers sur leurs épaules; et si le radeau enfonce, tous ces gail-

*) Officier chargé d'aller au-devant des Ambassadeurs ou autres personnes que la Porte fait voyager à ses frais.

gaillards ſavent nager, ils le ſoutiendront: ſi vous perdiez une épingle, ils ſeroient tous perdus.

Tant d'ignorance et de barbarie me révoltèrent ſans me tranquilliſer; mais j'avois pris mon parti; je lui dis que je ne paſſerois avec mes gens qu'à un ſecond voyage, qu'ainſi il eût à faire ce qu'il jugeroit à propos. Je m'aſſis ſur le bord de l'eſcarpement, pour mieux juger de cette belle manoeuvre, et jouir au moins d'un ſpectacle dont je comptois payer chèrement les fraix.

Le nom de Dieu prononcé d'abord et ſuivi de pluſieurs coups de fouet, fut le ſignal des travailleurs. Ils dételèrent et amenèrent à bras ma voiture juſques ſur le bord du précipice, où quelques coups de pioche donnés à la hâte, montroient à peine un leger deſſein de talus. Je les vis alors et non ſans frémir au moment d'être écraſés par le poids de ma berline, qu'ils deſcendoient ſur le radeau; elle ne put y être placée que ſur la diagonale; et pour la contenir dans cette aſſiette, on fit coucher quatre de ces malheureux ſous les roues, dont le moindre mouvement eût conduit tout l'équipage au fond de la rivière. Après cette opération, il fallut travailler à mettre à flot le radeau; les cent hommes en vinrent encore à bout; enſuite ils l'accompagnèrent, partie en touchant terre, partie à la nâge, et le dirigèrent avec de longues perches juſqu'à l'autre bord, où des buffles préparés à cet effet enlevèrent ma voiture, que je vis en un clin d'oeil ſur le haut de l'eſcarpement oppoſé. Je reſpirai alors plus librement, et le radeau qui fut bientôt de retour tranſporta nos perſonnes ſans ombre d'inconvénients et de difficultés.

On juge bien ſans doute qu'Ali-Aga étoit triomphant et que je ne partis pas ſans donner une cinquantaine d'écus aux travailleurs; mais ce qu'on ne jugera pas ſi aiſément, ce que je n'avois pas prévu moi-même, c'eſt que mon conducteur, attentif à toutes mes actions, attentif à mes moindres geſtes, reſta quelque temps en arrière pour compter avec les malheureux ouvriers du petit ſalaire que je leur avois donné.

Il reparut une heure après, et nous devança ſur le champ pour aller préparer le déjeûner à trois lieuës du Pruth, où nous le joignîmes dans le temps qu'il raſſembloit

bloit des vivres avec le même outil dont il construisoit des radeaux. A cela près qu'il en faisoit à mon gré un usage trop fréquent, Ali-Aga m'avoit paru un garçon fort aimable, et j'entrepris de le rendre un peu moins battant.

LE BARON.

Votre dextérité au passage du Pruth, et la bonne chère que vous nous faites, ne me laisseroit rien à désirer mon cher Ali-Aga, si vous battiez moins ces malheureux Moldaves, ou si vous ne les battiez que lorsqu'ils vous désobéissent.

ALI-AGA.

Que leur importe, que ce soit avant ou après? puisqu'il faut les battre, ne vaut-il pas mieux en finir que de perdre du temps?

LE BARON.

Comment perdre du temps? Est-ce donc en faire un bon emploi, que de battre sans raison des malheureux dont la bonne volonté, la force et la soumission exécutent l'impossible?

ALI-AGA.

Quoi, Monsieur, vous parlez Turc, vous avez habité Constantinople, vous connoissez les Grecs, et vous ignorez que les Moldaves ne font rien qu'après qu'on les a assommés? Vous croyez donc aussi que votre voiture auroit passé le Pruth sans les coups que je leur ai donnés toute la nuit et jusqu'à votre arrivée au bord de la rivière?

LE BARON.

Oui, je crois que sans les battre, ils auroient fait tout cela par la seule crainte d'être battus; mais quoi qu'il en soit, nous n'avons plus de rivière à passer, la poste nous fournit des chevaux, il ne nous faut que des vivres, et c'est l'article qui m'intéresse, car je vous l'avouerai, mon cher Ali, les morceaux que vous me procurez à coups de bâton, me restent au gosier, laissez-les-moi payer, c'est tout ce que je désire.

ALI-AGA.

Certainement vous prenez le bon moyen pour n'avoir pas d'indigestion; car votre argent ne vous procurera pas même du pain.

LE

Le Baron.

Soyez tranquille, je payerai ſi bien, que j'aurai tout ce qu'il y a de meilleur et plus ſûrement que vous ne pourriez vous le procurer vous-même.

Ali-Aga.

Vous n'aurez pas de pain vous dis-je; je connois les Moldaves, ils veulent être battus. D'ailleurs, je ſuis chargé de vous faire défrayer par-tout et ces coquins d'infidèles ſont aſſez riches pour ſupporter de plus fortes charges; celle-ci leur paroit légère et ils ſeront contents, pourvu qu'on les batte.

Le Baron.

De grace, mon cher Ali-Aga, ne me refuſez pas. Je renonce à être défrayé, et je garantis qu'ils renonceront à être battus pourvu qu'on les paie; je m'en charge; laiſſez-moi faire.

Ali-Aga.

Mais nous mourrons de faim.

Le Baron.

C'eſt un eſſai dont je veux me paſſer la fantaiſie.

Ali-Aga.

Vous le voulez, j'y conſens: faites une expérience dont il me paroit que vous avez beſoin pour connoître les Moldaves; mais quand vous les aurez connu, ſongez qu'il n'eſt pas juſte que je me couche ſans ſouper; et lorſque votre argent ou votre éloquence auront manqué de ſuccès, vous trouverez bon, ſans doute, que j'uſe de ma méthode.

Le Baron.

Soit, et puiſque nous ſommes d'accord, il faut qu'en arrivant auprès du village où nous devons coucher, je trouve ſeulement le Primat *) afin que je puiſſe traiter amicalement avec lui pour nos vivres, et qu'il y ait un bon feu auprès de quelque abri, où nous puiſſions paſſer la nuit, ſans nous mêler avec les habitans, et ſans inquiétude ſur la peſte, qui vient de ſe manifeſter en Moldavie.

En ce cas, dit Ali-Aga, je puis me diſpenſer d'aller en avant. Il ordonne en même temps à un de ſes gens, d'exé-

*) Primat: ce titre équivaut à celui de Maire.

d'exécuter l'ordre que je venois de donner, et me répéta en ſouriant, qu'il ne vouloit pas ſe coucher ſans ſouper.

Le chemin qui nous reſtoit à faire, ne nous permit d'arriver qu'après le ſoleil couché et notre gîte nous fut indiqué par le feu qu'on y avoit préparé.

Fidèle à ſon engagement mon conducteur en mettant pied à terre fut ſe chauffer, et s'aſſit le coude appuyé ſur ſa ſelle, ſon fouet ſur ſes genoux, de manière à jouïr du plaiſir que j'allois lui procurer. Je ne fus pas moins empreſſé, de m'aſſurer celui de tenir ma nourriture de l'humanité qui échange les beſoins. Je demandai le Primat: on me le montra à quelques pas, et m'étant approché de lui pour lui donner vingt écus que je mis à terre, je lui parlai Turc, et puis Grec, en ces termes fidèlement traduits.

LE BARON (en Turc).

Tenez, mon ami, voilà de l'argent, pour m'acheter les vivres dont nous avons beſoin; j'ai toujours aimé les Moldaves, je ne puis ſouffrir qu'on les maltraite, et je compte que vous me procurerez promptement un mouton*) et du pain; gardez le reſte de l'argent pour boire à ma ſanté.

LE MOLDAVE (feignant de ne pas ſavoir le Turc).

Il ne ſait pas.

LE BARON.

Comment, il ne ſait pas! eſt-ce que vous ne ſavez pas le Turc?

LE MOLDAVE.

Non Turc, il ne ſait pas.

LE BARON (en Grec).

Eh bien, parlons Grec; prenez cet argent, apportez-moi un mouton et du pain, c'eſt tout ce que je vous demande.

LE MOLDAVE (feignant toujours de ne pas entendre, et faiſant des geſtes pour exprimer qu'il n'y a rien dans ſon village et qu'on y meurt de faim:)

Non pain, pauvres, il ne ſait pas.

LE

*) Un mouton vivant et de bonne qualité, ne vaut qu'un écu.

S

LE BARON.

Quoi, vous n'avez pas du pain?

LE MOLDAVE.

Non, pain, non.

LE BARON.

Ah, malheureux, que je vous plains; mais au moins vous ne ferez pas battus: c'est quelque chose; il est sans doute aussi fort dur de se coucher sans souper; cependant vous êtes la preuve qu'il y a bien des honnêtes gens à qui cela arrive. (Au conducteur:) Vous l'entendez, mon cher Ali, si l'argent ne fait rien ici, au moins vous conviendrez, que les coups auroient été inutiles. Ces malheureux n'ont rien, et j'en suis plus fâché que de la nécessité où je me trouve moi-même, de manquer de tout pour le moment: nous en aurons meilleur appétit demain.

ALI-AGA.

Oh! je défie que pour mon compte, il puisse être meilleur qu'aujourd'hui.

LE BARON.

C'est votre faute: pourquoi nous faire arrêter à un mauvais village, où il n'y a pas même du pain? Vous jeûnerez: voilà votre punition.

ALI-AGA.

Mauvais village, Monsieur, mauvais village! Si la nuit ne vous le cachoit pas, vous en feriez enchanté; c'est un petit bourg: tout y abonde; on y trouve jusqu'à de la canelle *).

LE BARON.

Bon! je parie que voilà votre envie de battre qui vous reprend.

ALI-AGA.

Ma foi, non, Monsieur, ce n'est que l'envie de souper, qui ne me quittera sûrement pas; et pour la satisfaire, et vous prouver, que je me connois mieux que vous en Moldaves, laissez-moi parler à celui-ci.

LE

*) Les Turcs sont très-friands de cette écorce, qu'ils mettent à toute sauce; ils la comparent à ce qu'il y a de plus exquis.

LE BARON.

En aurez-vous moins faim, quand vous l'aurez battu?

ALI-AGA.

Oh, je vous en réponds, et si vous n'avez pas le plus excellent souper dans un quart d'heure, vous me rendrez tous les coups que je lui donnerai.

LE BARON.

A ce prix j'y consens; je vous prends au mot; mais souvenez-vous-en: si vous battez un innocent, je le ferai de bon coeur.

ALI-AGA.

Tant qu'il vous plaira; mais soyez aussi tranquille spectateur que je l'ai été pendant votre négociation.

LE BARON.

Cela est juste: je vais prendre votre place.

ALI-AGA (après s'être levé, mis son fouet sous son habit, et s'être avancé nonchalamment auprès du Grec, lui frappe amicalement sur l'épaule).

Bon jour, mon ami, comment te portes-tu? Eh bien, parle donc; est-ce que tu ne reconnois pas Ali-Aga, ton ami? allons, parle donc.

LE MOLDAVE.

Il ne sait pas.

ALI-AGA.

Il ne sait pas! Ah, ah, cela est étonnant! quoi, mon ami, sérieusement, tu ne sais pas le Turc?

LE MOLDAVE.

Non, il ne sait pas.

ALI-AGA (d'un coup de poing jette le Primat à terre, et lui donne des coups de pied pendant qu'il se relève).

Tiens, coquin, voilà pour t'apprendre le Turc.

LE MOLDAVE (en bon Turc).

Pourquoi me battez-vous? Ne savez-vous pas bien que nous sommes de pauvres gens, et que nos Princes nous laissent à peine l'air que nous respirons?

ALI-AGA (au Baron).

Eh bien, Monsieur, vous voyez que je suis un bon maître de langue; il parle déjà Turc à ravir. Au moins pouvons-nous causer actuellement, c'est quelque chose.

(Au

(Au Moldave en s'appuyant sur son épaule). Actuellement que tu sais le Turc, mon ami, dis-moi donc comment tu te portes, toi, ta femme et tes enfans?

LE MOLDAVE.

Aussi-bien que cela se peut, quand on manque souvent du nécessaire.

ALI-AGA.

Bon, tu plaisantes; mon ami, il ne te manque que d'être rossé un peu plus souvent; mais cela viendra: allons actuellement au fait. Il me faut sur le champ deux moutons, douze poulets, douze pigeons, cinquante livres de pain, quatre oques*) de beurre, du sel, du poivre, de la muscade, de la canelle, des citrons, du vin, de la salade, et de bonne huile d'olive, le tout à suffisance.

LE MOLDAVE (en pleurant).

Je vous ai déjà dit que nous étions des malheureux qui n'avions pas de pain: où voulez-vous que nous trouvions de la canelle?

ALI-AGA (tirant son fouet de dessous son habit, et battant le Moldave jusqu'à ce qu'il ait pris la fuite).

Ah, coquin infidèle, tu n'as rien! Eh bien, je vais t'enrichir comme je t'ai appris le Turc: (Le Grec s'enfuit, Ali-Aga revient s'asseoir auprès du feu). Vous voyez, Monsieur, que ma recette vaut mieux que la vôtre.

LE BARON.

Pour faire parler les muets, j'en conviens; mais non pas pour avoir à souper: aussi je crois bien avoir quelques coups à vous rendre; car votre méthode ne procure pas plus de vivres que la mienne.

ALI-AGA.

Des vivres! Oh, nous n'en manquerons pas; et si dans un quart d'heure, montre sur table, tout ce que j'ai ordonné, n'est pas ici, tenez, voilà mon fouet, vous pourrez me rendre tous les coups que je lui ai donnés.

En effet, le quart d'heure n'étoit pas expiré, que le Primat, assisté de trois de ses confrères, apporta toutes les provisions, sans oublier la canelle.

Après

*) Poids Turc qui équivaut à peu près quarante-deux onces.

Après cet exemple, comment ne pas avouer que la recette d'Ali valoit mieux que la mienne? En effet j'avois un tort inconcevable, mais évident : ce fut assez pour me soumettre; et en dépit de moi-même, je laissai désormais à mon conducteur le soin de me nourrir, sans le chicaner sur les moyens.

Le sol que nous parcourions, attira toute mon attention. De nouveaux tableaux, également intéressants par une riche culture et par une grande variété d'objets, se présentoient à chaque pas, et je comparerois la Moldavie à la Bourgogne, si cette principauté Grecque pouvoit jouir des avantages inestimables qui résultent d'un gouvernement modéré.

Régis depuis long-temps par leurs Princes sur la foi des traités, ces peuples ne devroient encore connoître le despotisme, que par la mutation de leurs souverains, au gré de la Porte Ottomane. La Moldavie, soumise dans l'origine à une très-petite redevance, ainsi que la Valachie, jouissoit alors d'une ombre de liberté. Elle offroit dans la personne de ses Princes, sinon des hommes de mérite, au moins des noms illustres, que le vainqueur considéroit, et dans ces mêmes Princes la nation Grecque aimoit à connoître encore ses anciens maîtres; mais tout fut bientôt confondu. Les Grecs assujettis ne se virent plus que comme des esclaves; ils n'admirent plus de distinction entre eux; leur mépris mutuel accrut leur avilissement, et sous cet aspect le Grand-Seigneur lui-même ne distingua plus rien dans ce vil troupeau. Le marchand fut élevé à la Principauté, tout intriguant s'y crut des droits, et ces malheureuses provinces, mises fréquemment à l'enchère, gémirent bientôt sous la vexation la plus cruelle.

Le Baron de Tott.

XXXII.

EMILE OU DE L'ÉDUCATION.

(1)

Rendez votre élève attentif aux phénomènes de la nature, bientôt vous le rendrez curieux; mais pour nourrir ſa curioſité, ne vous preſſez jamais de la ſatisfaire. Mettez les queſtions à ſa portée, et laiſſez les lui réſoudre. Qu'il ne ſache rien parce que vous le lui avez dit, mais parce qu'il l'a compris lui-même: qu'il n'apprenne pas la ſcience; qu'il l'invente. Si jamais vous ſubſtituez dans ſon eſprit l'autorité à la raiſon, il ne raiſonnera plus; il ne ſera plus que le jouet de l'opinion des autres.

Vous voulez apprendre la Géographie à cet enfant, et vous lui allez chercher des globes, des ſphères, des cartes. Que de machines! Pourquoi toutes ces repréſentations? Que ne commencez-vous par lui montrer l'objet même, afin qu'il ſache au moins de quoi vous lui parlez.

Une belle ſoirée, on va ſe promener dans un lieu favorable, où l'horizon bien découvert laiſſe voir à plein le ſoleil couchant, et l'on obſerve les objets qui rendent reconnoiſſable le lieu de ſon coucher. Le lendemain, pour reſpirer le frais, on retourne au même lieu avant que le ſoleil ſe lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paroît tout en flammes: à leur éclat on attend l'aſtre long-temps avant qu'il ſe montre: à chaque inſtant on croit le voir paroître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit auſſi-tôt tout l'eſpace: le voile des ténèbres s'efface et tombe: l'homme reconnoit ſon ſéjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naiſſant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réſeau de roſée, qui réfléchit à l'oeil la lumière et les couleurs. Les oiſeaux en choeur ſe réuniſſent et ſaluent de concert le père de la vie; en ce moment pas un

un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée, il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là un quart-d'heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste: un spectacle si grand, si beau, si délicieux, ne laisse aucun de sang-froid.

Plein de l'enthousiasme qu'il éprouve, le maître veut le communiquer à l'enfant: il croit l'émouvoir, en le rendant attentif aux sensations dont il est ému lui-même. Pure bêtise! C'est dans le coeur de l'homme qu'est la vie du spectacle de la Nature! pour le voir, il faut le sentir. L'enfant apperçoit les objets; mais il ne peut appercevoir les rapports qui les lient, il ne peut entendre la douce harmonie de leur concert. Il faut une expérience qu'il n'a point acquise, il faut des sentimens qu'il n'a point éprouvés pour sentir l'impression composée qui résulte à la fois de toutes ces sensations. S'il n'a long-temps parcouru des plaines arides, si des sables ardens n'ont brûlé ses pieds, si la réverbération suffoquante des rochers, frappés du soleil, ne l'oppressa jamais, comment goûtera-t-il l'air frais d'une belle matinée? Comment le parfum des fleurs, le charme de la verdure, l'humide vapeur de la rosée, le marcher mol et doux sur la pelouse, enchanteront-ils ses sens? Avec quels transports verra-t-il naître une si belle journée, si son imagination ne sait pas lui peindre ceux dont on peut la remplir? Enfin comment s'attendrira-t-il sur la beauté du spectacle de la Nature, s'il ignore quelle main prit soin de l'orner?

Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre. Point de descriptions, point d'éloquence, point de figures, point de poësie. Il n'est pas maintenant question de sentiment ni de goût. Continuez d'être clair, simple et froid; le temps ne viendra que trop tôt de prendre un autre langage.

Elevé dans l'esprit de nos maximes, accoutumé à tirer tous ses instrumens de lui-même, et à ne recourir jamais à autrui qu'après avoir reconnu son insuffisance, à chaque nouvel objet qu'il voit, il l'examine long-temps

sans

ſans rien dire. Il eſt penſif et non queſtionneur. Contentez-vous donc de lui préſenter à propos les objets; puis quand vous verrez ſa curioſité ſuffiſamment occupée faites-lui quelque queſtion laconique qui le mette ſur la voye de la réſoudre.

Dans cette occaſion, après avoir bien contemplé avec lui le ſoleil levant, après lui avoir fait remarquer du même côté les montagnes et les autres objets voiſins, après l'avoir laiſſé cauſer là-deſſus tout à ſon aiſe, gardez quelques momens le ſilence, comme un homme qui réve, et puis vous lui direz: je ſonge qu'hier au ſoir le ſoleil s'eſt couché là, et qu'il s'eſt levé là ce matin. Comment cela ſe peut-il faire? N'ajoutez rien de plus; s'il vous fait des queſtions n'y répondez point; parlez d'autre choſe. Laiſſez-le à lui-même, et ſoyez ſûr qu'il y penſera.

Pour qu'un enfant s'accoutume à être attentif, et qu'il ſoit bien frappé de quelque vérité ſenſible, il faut qu'elle lui donne quelques jours d'inquiétude avant de la découvrir. S'il ne conçoit pas aſſez celle-ci de cette manière, il y a moyen de la lui rendre plus ſenſible encore, et ce moyen, c'eſt de retourner la queſtion. S'il ne ſait comment le ſoleil parvient de ſon coucher à ſon lever, il ſait au moins comment il parvient de ſon lever à ſon coucher; ſes yeux ſeuls le lui apprennent. Eclairciſſez donc la première queſtion par l'autre: ou votre élève eſt abſolument ſtupide, ou l'analogie eſt trop claire pour lui pouvoir échapper. Voilà ſa première leçon de Coſmographie.

---

(2)

Depuis long-temps nous nous étions apperçus, mon élève et moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiroient les pailles, et que d'autres ne les attiroient pas. Par hazard nous en trouvons un qui a une vertu plus ſingulière encore: c'eſt d'attirer à quelque diſtance, et ſans être frotté, la limaille et d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuſe ſans que nous puiſſions y rien voir de plus? Enfin, nous trouvons qu'elle ſe communique au fer même ai-

aimanté dans un certain ſens. Un jour nous allons à la foire ; un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant ſur un baſſin d'eau. Fort ſurpris, nous ne diſons pourtant pas, c'eſt un ſorcier; car nous ne ſavons ce que c'eſt qu'un ſorcier. Sans ceſſe frappés d'effets dont nous ignorons les cauſes, nous ne nous preſſons de juger de rien, et nous reſtons en repos dans notre ignorance, juſqu'à ce que nous trouvions l'occaſion d'en ſortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter: nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de ſorte que l'aiguille traverſe le corps et que la tête faſſe le bec. Nous poſons ſur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard ſuit la clef, préciſément comme celui de la foire ſuivoit le morceau de pain.

Dès le même ſoir nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches, et ſitôt que le joueur de gobelets a fait ſon tour, mon petit docteur, qui ſe contenoit à peine lui dit que ce tour n'eſt pas difficile, et que lui-même en fera bien autant: il eſt pris au mot. A l'inſtant il tire de ſa poche le pain où eſt caché le morceau de fer: en approchant de la table, le coeur lui bat; il préſente le pain preſque en tremblant; le canard vient et le ſuit; l'enfant s'écrie et treſſaillit d'aiſe. Aux battemens de mains, aux acclamations de l'aſſemblée, la tête lui tourne, il eſt hors de lui. Le Bateleur interdit, vient pourtant l'embraſſer, le féliciter, et le prie de l'honorer encore le lendemain de ſa préſence, ajoutant qu'il aura ſoin d'aſſembler plus de monde encore pour applaudir à ſon habileté. Mon petit naturaliſte enorgueilli veut babiller; mais ſur le champ je lui ferme la bouche et l'emmène comblé d'éloges.

L'enfant juſqu'au lendemain compte les minutes avec une viſible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre; il voudroit que tout le genre humain fût témoin de ſa gloire: il attend l'heure avec peine; il la devance: on vole au rendez-vous; la ſalle eſt déjà pleine.

F

En entrant ſon jeune coeur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder; le joueur de gobelets ſe ſurpaſſe et fait des choſes ſurprenantes. L enfant ne voit rien de tout cela : il s'agite, il ſue, il reſpire à peine : il paſſe ſon temps à manier dans ſa poche ſon morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin ſon tour vient ; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire ſon pain.... Nouvelle viciſſitude des choſes humaines! le canard, ſi privé la veille, eſt devenu ſauvage aujourd'hui, au lieu de préſenter le bec, il tourne la queue et s'enfuit; il évite le pain et la main qui le préſente, avec autant de ſoin qu'il les ſuivoit auparavant. Après mille eſſais inutiles et toujours hués, l'enfant ſe plaint, dit qu'on le trompe, que c'eſt un autre canard qu'on a ſubſtitué au premier, et défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets ſans répondre, prend un morceau de pain, le préſente au canard : à l'inſtant le canard ſuit le pain et vient à la main qui le retire : l'enfant prend le même morceau de pain ; mais loin de réuſſir mieux qu'auparavant, il voit le canard ſe moquer de lui et faire des pirouettes tout autour du baſſin ; il s'éloigne enfin tout confus et n'oſe plus s'expoſer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avoit apporté et s'en ſert avec autant de ſuccès que du ſien ; il en tire le fer devant tout le monde ; autre riſée à nos dépens ; puis de ce pain ainſi vuidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même choſe avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce ; il en fait autant avec ſon gant, avec le bout de ſon doigt. Enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, et d'un ton d'emphaſe propre à ces gens-là, déclarant que ſon canard n'obéira pas moins à ſa voix qu'à ſon geſte, il lui parle et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite et il va à droite, de revenir et il revient ; de tourner et il tourne ; le mouvement eſt auſſi prompt que l'ordre. Les applaudiſſemens redoublés ſont autant d'affronts pour nous ; nous nous évadons ſans être apperçus et nous nous renfer-

mons

mons dans notre chambre ſans aller raconter nos ſuccès à tout le monde, comme nous l'avions projetté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte; j'ouvre; c'eſt l'homme aux gobelets. Il ſe plaint modeſtement de notre conduite; que nous avoit-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ſes jeux et lui ôter ſon gagne-pain? Qu'y a-t-il donc de ſi merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la ſubſiſtance d'un honnête homme? Ma foi, Meſſieurs, ſi j'avois quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierois guères de celui-ci. Vous deviez croire, qu'un homme qui a paſſé ſa vie à s'exercer à cette chétive induſtrie, en ſait là-deſſus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques momens. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'eſt qu'il ne faut pas ſe preſſer d'étaler étourdiment ce qu'on ſait; j'ai toujours ſoin de conſerver mes meilleurs tours pour l'occaſion, et après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiſcrets. Au reſte, Meſſieurs, je viens de bon coeur vous apprendre ce ſecret, qui vous a tant embarraſſés, vous priant de n'en pas abuſer pour me nuire, et d'être plus retenus une autre fois.

Alors il nous montre ſa machine, et nous voyons avec la dernière ſurpriſe qu'elle ne conſiſte qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché ſous la table faiſoit mouvoir ſans qu'on s'en apperçût.

L'homme replie ſa machine, et après lui avoir fait nos remercimens et nos excuſes, nous voulons lui faire un préſent; il le refuſe. „Non Meſſieurs, „je n'ai pas aſſez à me louer de vous pour accepter „vos dons: je vous laiſſe obligés à moi malgré vous; „c'eſt ma ſeule vengeance. Apprenez qu'il y a de „la généroſité dans tous les états; je fais payer mes „tours et non mes leçons."

En ſortant, il m'adreſſe à moi nommément et tout haut une réprimande. J'excuſe volontiers, me dit-il, cet enfant; il n'a péché que par ignorance. Mais vous, Monſieur, qui deviez connoître ſa faute, pourquoi la lui avoir laiſſé faire? Puiſque vous vivez enſemble, comme le plus âgé vous lui devez vos ſoins, vos conſeils; votre

ex-

expérience eſt l'autorité qui doit le conduire. En ſe reprochant, étant grand, les torts de ſa jeuneſſe, il vous reprochera ſans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti. *)

Il part, et nous laiſſe tout deux très-confus. Je me blâme de ma molle facilité: je promets à l'enfant de la ſacrifier une autre fois à ſon intérêt, et de l'avertir de ſes fautes avant qu'il en faſſe; car le temps approche où nos rapports vont changer, et où la ſévérité du maître doit ſuccéder à la complaiſance du camarade: ce changement doit s'amener par degrés; il faut tout prévoir, et tout prévoir de fort loin.

Le lendemain nous retournons à la foire, pour revoir le tour dont nous avons appris le ſecret. Nous abordons avec un profond reſpect notre Bateleur-Socrate; à peine oſons-nous lever les yeux ſur lui: il nous comble d'honnêtetés, et nous place avec une diſtinction qui nous humilie encore. Il fait ſes tours comme à l'ordinaire; mais il s'amuſe et ſe complaît long-temps à celui du canard, en nous regardant ſouvent d'un air aſſez fier. Nous ſavons tout et nous ne ſoufflons pas. Si mon élève oſoit ſeulement ouvrir la bouche, ce ſeroit un enfant à écraſer.

Tout le détail de cet exemple importe plus qu'il ne ſemble. Que de leçons dans une ſeule! Que de ſuites mortifiantes attire le premier mouvement de vanité! Jeune maître, épiez ce premier mouvement avec ſoin. Si vous ſavez en faire ſortir ainſi l'humiliation, les diſgraces; ſoyez ſûr qu'il n'en reviendra de long-temps un ſecond. Que d'apprêts, direz-vous! j'en conviens; et le tout pour nous faire une bouſſole qui nous tienne lieu de méridienne.

---

(3)

Suppoſons que, tandis que j'étudie avec mon élève le cours du ſoleil et la manière de s'orienter, tout-à-coup il

*) Ai-je dû ſuppoſer quelque lecteur aſſez ſtupide, pour ne pas ſentir dans cette réprimande un diſcours dicté mot-à-mot par le gouverneur pour aller à ſes vues? A-t-on dû me ſuppoſer aſſez ſtupide moi-même pour donner naturellement ce langage à un bateleur?

il m'interrompe pour me demander à quoi ſert tout cela. Quel beau diſcours je vais lui faire! De combien de choſes je ſaiſis l'occaſion de l'inſtruire en répondant à ſa queſtion, ſur-tout ſi nous avons des témoins de notre entretien! Je lui parlerai de l'utilité des voyages, des avantages du commerce, des productions particulières à chaque climat, des moeurs des différens peuples, de l'uſage du calendrier, de la ſupputation du retour des ſaiſons pour l'agriculture, de l'art de la navigation, de la manière de ſe conduire ſur mer et de ſuivre exactement ſa route ſans ſavoir où l'on eſt. La politique, l'hiſtoire naturelle, l'aſtronomie, la morale même et le droit de gens, entreront dans mon explication de manière à donner à mon élève une grande idée de toutes ces ſciences, et un grand déſir de les apprendre. Quand j'aurai tout dit, j'aurai fait l'étalage d'un vrai pédant, auquel il n'aura pas compris une ſeule idée. Il auroit grande envie de me demander comme auparavant à quoi ſert de s'orienter; mais il n'oſe, de peur que je ne me fâche. Il trouve mieux ſon compte à feindre d'entendre ce qu'on l'a forcé d'écouter. Ainſi ſe pratiquent les belles éducations.

Mais notre Emile plus ruſtiquement élevé, et à qui nous donnons avec tant de peine une conception dure, n'écoutera rien de tout cela. Du premier mot qu'il n'entendra pas, il va s'enfuir, il va folâtrer par la chambre et me laiſſer pérorer tout ſeul. Cherchons une ſolution plus groſſière; mon appareil ſcientifique ne vaut rien pour lui.

Nous obſervions la poſition de la forêt au nord de Montmorenci, quand il m'a interrompu par ſon importune queſtion: *à quoi ſert cela?* Vous avez raiſon, lui dis-je, il faut y penſer à loiſir; et ſi nous trouvons que ce travail n'eſt bon à rien, nous ne le reprendrons plus, car nous ne manquons pas d'amuſemens utiles. On s'occupe d'autre choſe, et il n'eſt plus queſtion de géographie du reſte de la journée.

Le lendemain matin je lui propoſe un tour de promenade avant le déjeûner: il ne demande pas mieux pour courir, les enfans ſont toujours prêts, et celui-ci a de bonnes jambes. Nous montons dans la forêt, nous

par

parcourons les champeaux, nous nous égarons, nous ne ſavons plus où nous ſommes, et quand il s'agit de revenir, nous ne pouvons plus retrouver notre chemin. Le temps ſe paſſe, la chaleur vient: nous avons faim, nous nous preſſons, nous errons vainement de côté et d'autre, nous ne trouvons par-tout que des bois, des carrières, des plaines, nul renſeignement pour nous reconnoître. Bien échauffés, bien recrus, bien affamés, nous ne faiſons avec nos courſes que nous égarer davantage. Nous nous aſſeyons enfin pour nous repoſer, pour délibérer. Emile, que je ſuppoſe élevé comme un autre enfant, ne délibère point, il pleure; il ne ſait pas que nous ſommes à la porte de Montmorenci, et qu'un ſimple taillis nous le cache: mais ce taillis eſt une forêt pour lui, un homme de ſa ſtature eſt enterré dans des buiſſons.

Après quelques momens de ſilence, je lui dis d'un air inquiet: Mon cher Emile, comment ferons-nous pour ſortir d'ici?

EMILE, *en nage, et pleurant à chaudes larmes.*

Je n'en ſais rien: je ſuis las; j'ai faim; j'ai ſoif; je n'en puis plus.

JEAN-JACQUES.

Me croyez-vous en meilleur état que vous, et penſez-vous que je me fiſſe faute de pleurer ſi je pouvois déjeûner de mes larmes? Il ne s'agit pas de pleurer, il s'agit de ſe reconnoître. Voyons votre montre; quelle heure eſt-il?

EMILE.

Il eſt midi, et je ſuis à jeûn.

JEAN-JACQUES.

Cela eſt vrai; il eſt midi, et je ſuis à jeûn.

EMILE.

Oh! que vous devez avoir faim!

JEAN-JACQUES.

Le malheur eſt que mon dîné ne viendra pas me chercher ici. Il eſt midi? c'eſt juſtement l'heure où nous obſervions hier, de Montmorenci, la poſition de la forêt; ſi nous pouvions de même obſerver de la forêt la poſition de Montmorenci?...

EMILE.

EMILE.

Oui; mais hier nous voyions la forêt, et d'ici nous ne voyons pas la ville.

JEAN-JACQUES.

Voilà le mal.... Si nous pouvions nous passer de la voir pour trouver sa position....

EMILE.

O mon bon ami!

JEAN-JACQUES.

Ne disions-nous pas que la forêt étoit....

EMILE.

Au nord de Montmorenci.

JEAN-JACQUES.

Par conséquent Montmorenci doit-être....

EMILE.

Au sud de la forêt.

JEAN-JACQUES.

Nous avons un moyen de trouver le nord à midi.

EMILE.

Oui, par la direction de l'ombre.

JEAN-JACQUES.

Mais le sud?

EMILE.

Comment faire?

JEAN-JACQUES.

Le sud est l'opposé du nord.

EMILE.

Cela est vrai; il n'y a qu'à chercher l'opposé de l'ombre. Oh! voilà le Sud! Sûrement Montmorenci est de ce côté; cherchons de ce côté.

JEAN-JACQUES.

Vous pouvez avoir raison; prenons ce sentier à travers le bois.

Emile frappant des mains, et poussant un cri de joie.

Ah! je vois Montmorenci! le voilà tout devant nous, tout à découvert. Allons déjeûner, allons dîner; courons vîte: l'astronomie est bonne à quelque chose.

Prenez garde que s'il ne dit pas cette dernière phrase, il la pensera; peu importe, pourvu que ce ne soit pas moi qui la dise. Or soyez sûr qu'il n'oubliera de

de ſa vie la leçon de cette journée; au lieu que ſi je n'avois fait que lui ſuppoſer tout cela dans ſa chambre, mon diſcours eût été oublié dès le lendemain. Il faut parler tant qu'on peut par les actions, et ne dire que ce qu'on ne ſauroit faire.

---

(4)

De toutes les occupations qui peuvent fournir la ſubſiſtance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état de nature, eſt le travail des mains: de toutes les conditions, la plus indépendante de la fortune et des hommes eſt celle de l'artiſan. L'artiſan ne dépend que de ſon travail, il eſt auſſi libre que le laboureur eſt eſclave: car celui-ci tient à ſon champ, dont la récolte eſt à la diſcrétion d'autrui. L'ennemi, le Prince, un voiſin puiſſant, un procès lui peut enlever ce champ; par ce champ on peut le vexer en mille manières: mais partout où l'on veut vexer l'artiſan, ſon bagage eſt bientôt fait; il emporte ſes bras et s'en va. Toutefois l'agriculture eſt le premier métier de l'homme; c'eſt le plus honnête, le plus utile, et par conſéquent le plus noble qu'il puiſſe exercer. Je ne dis pas à Emile: apprend l'agriculture; il la ſait. Tous les travaux ruſtiques lui ſont familiers; c'eſt par eux qu'il a commencé, c'eſt à eux qu'il revient ſans ceſſe. Je lui dis donc: cultive l'héritage de tes pères; mais ſi tu perds cet héritage, ou ſi tu n'en as point, que faire? — Apprends un métier.

Un métier à mon fils! mon fils artiſan! Monſieur, y penſez vous? J'y penſe mieux que vous, Madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un Lord, un Marquis, un Prince, et peut-être un jour moins que rien; moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puiſſe perdre, un rang qui l'honore dans tous les temps; je veux l'élever à l'état d'homme; et quoi que vous en puiſſiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue et l'eſprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour ſavoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le mépriſent. Vous ne ſerez jamais

jamais réduit à travailler pour vivre. Eh! tant-pis, tant-pis pour vous! Mais n'importe, ne travaillez point par néceſſité, travaillez par gloire. Abaiſſez-vous à l'état d'artiſan pour être au-deſſus du vôtre. Pour vous ſoumettre la fortune et les choſes, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner ſur elle.

Souvenez-vous que ce n'eſt point un talent que je vous demande; c'eſt un métier, un vrai métier, un art purement méchanique, où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en paſſer. Dans des maiſons fort au-deſſus du danger de manquer de pain, j'ai vu des pères pouſſer la prévoyance juſqu'à joindre au ſoin d'inſtruire leurs enfans celui de les pourvoir de connoiſſances, dont, à tout événement, ils puſſent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyans croyent beaucoup faire: ils ne font rien; parce que les reſſources qu'ils penſent ménager à leurs enfans, dépendent de cette même fortune, au-deſſus de laquelle ils les veulent mettre. En ſorte qu'avec tous ces beaux talens, ſi celui qui les a, ne ſe trouve dans des circonſtances favorables pour en faire uſage, il périra de miſère comme s'il n'en avoit aucun.

Mais au lieu de recourir, pour vivre, à ces hautes connoiſſances qui ſont faites pour nourrir l'ame et non le corps, ſi vous recourez au beſoin, à vos mains et à l'uſage que vous en ſavez faire, toutes les difficultés diſparoiſſent, tous les manèges deviennent inutiles; la reſſource eſt toujours prête au moment d'en uſer; la probité, l'honneur, ne ſont plus un obſtacle à la vie; vous n'avez plus beſoin d'être lâche et menteur devant les grands, ſouple et rampant devant les fripons, vil complaiſant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui eſt à peu près la même choſe, quand on n'a rien: l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à perſonne, point de ſot à flatter, point de Suiſſe à fléchir, point de courtiſanne à payer, et, qui pis eſt, à encenſer. Que des coquins mènent les grandes affaires; peu vous importe: cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obſcure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez

dans la première boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage: compagnon, mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner: si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours: vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste: ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

Je veux absolument qu'Emile apprenne un métier. Un métier honnête au moins, direz-vous. Que signifie ce mot? Tout métier utile au public, n'est-il pas honnête? Je ne veux point qu'il soit bordeur, ni doreur, ni vernisseur; je ne veux qu'il soit ni musicien, ni comédien, ni faiseur de livres*). A ces professions près, et celles qui leur ressemblent, qu'il prenne celle qu'il voudra; je ne prétends le gêner en rien. J'aime mieux qu'il soit cordonnier que poëte; j'aime mieux qu'il pave les grands chemins que de faire des fleurs de porcelaine. Mais, direz-vous, les archers, les espions, les bourreaux sont des gens utiles. Il ne tient qu'au gouvernement qu'ils ne le soient point: mais passons, j'avois tort; il ne suffit pas de choisir un métier utile, il faut encore qu'il n'exige pas des gens, qui l'exercent, des qualités d'ame odieuses et incompatibles avec l'humanité. Ainsi revenant au premier mot, prenons un métier honnête: mais souvenons-nous toujours qu'il n'y a point d'honnêteté sans l'utilité.

Mais peut-être donnons-nous ici trop d'importance au choix d'un métier. Puisqu'il ne s'agit que d'un travail des mains, ce choix n'est rien pour Emile; et son apprentissage est déjà plus d'à moitié fait, par les exercices dont nous l'avons occupé jusqu'à présent. Que voulez-vous qu'il fasse? Il est prêt à tout: il sait déjà manier la bêche et la houe; il sait se servir du tour, du marteau, du rabot, de la lime; les outils de tous les métiers lui sont déjà familiers. Il ne s'agit plus que d'ac-

*) Vous l'êtes bien, vous; me dira-t-on. Je le fus pour mon malheur, je l'avoue; et mes torts, que je pense avoir assez expiés, ne sont pas pour autrui des raisons d'en avoir de semblables. Je n'écris pas pour excuser mes fautes, mais pour empêcher mes lecteurs de les imiter.

d'acquérir de quelqu'un de ces outils un ufage affez prompt, affez facile pour égaler en diligence les bons ouvriers qui s'en fervent; et il a fur ce point un grand avantage par deffus tous, c'eft d'avoir le corps agile, les membres flexibles, pour prendre, fans peine, toutes fortes d'attitudes, et prolonger, fans effort, toutes fortes de mouvement. De plus, il a les organes juftes et bien exercés; toute la méchanique des arts lui eft déjà connue. Pour favoir travailler en maître, il ne lui manque que de l'habitude; et l'habitude ne fe gagne qu'avec le temps. Auquel des métiers, dont le choix nous refte à faire, donnera-t-il donc affez de temps pour s'y rendre diligent? Ce n'eft plus que de cela qu'il s'agit.

Donnez à l'homme un métier qui convienne à fon fexe, et au jeune homme un métier qui convienne à fon âge. Toute profeffion fédentaire et cafanière, qui efféminе et ramollit le corps, ne lui plaît ni ne lui convient. Jamais jeune garçon n'afpira de lui-même à être tailleur; il faut de l'art pour porter à ce métier de femmes le fexe pour lequel il n'eft pas fait*). L'aiguille et l'épée ne fauroient être maniées par les mêmes mains. Si j'étois fouverain, je ne permettrois la couture et les métiers à l'aiguille qu'aux femmes et aux boiteux réduits à s'occuper comme elles.

J'interdis à mon élève les métiers mal-fains, mais non pas les métiers pénibles, ni même les métiers périlleux; ils exercent à la fois la force et le courage; ils font propres aux hommes feuls, les femmes n'y prétendent point: comment n'ont-ils pas honte d'empiéter fur ceux qu'elles font? En Italie, on ne voit point de femmes dans les boutiques; et l'on ne peut rien imaginer de plus trifte que le coup d'oeil des rues de ce pays-là, pour ceux qui font accoutumés à celles de France et d'Angleterre. En voyant des marchands de modes vendre aux Dames des rubans, des pompons, du rézeau, de la chenille, je trouvois ces parures délicates bien ridicules dans de groffes mains, faites pour fouffler

 la

*) Il n'y avoit point de tailleurs parmi les anciens: les habits des hommes fe faifoient dans la maifon par les femmes.

la forge et frapper ſur l'enclume. Je me diſois : dans ce pays les femmes devroient, par repréſailles, lever des boutiques de fourbiſſeurs et d'armuriers. Eh! que chacun faſſe et vende les armes de ſon ſexe. Pour les connoître, il les faut employer.

Jeune homme, imprime à tes travaux la main de l'homme. Apprends à manier d'un bras vigoureux la hache et la ſcie, à équarrir une poutre, à monter ſur un comble, à poſer le faîte, à l'affermir de jambes-de-force et d'entraits; puis crie à ta ſoeur de venir t'aider à ton ouvrage, comme elle te diſoit de travailler à ſon point-croiſé.

J'en dis trop pour mes agréables comtemporains, je le ſens; mais je me laiſſe quelquefois entraîner à la force des conſéquences. Si quelque homme que ce ſoit a honte de travailler en public, armé d'une doloire et ceint d'un tablier de peau, je ne vois plus en lui qu'un eſclave de l'opinion, prêt à rougir de bien faire, ſitôt qu'on ſe rira des honnêtes gens. Toutefois cédons au préjugé des pères tout ce qui ne peut nuire au jugement des enfans. Il n'eſt pas néceſſaire d'exercer toutes les profeſſions utiles pour les honorer toutes; il ſuffit de n'en eſtimer aucune au-deſſous de ſoi. Quand on a le choix, et que rien d'ailleurs ne nous détermine, pourquoi ne conſulteroit-on pas l'agrément, l'inclination, la convenance entre les profeſſions de même rang? Les travaux des métaux ſont utiles, et même les plus utiles de tous. Cependant, à moins qu'une raiſon particulière ne m'y porte, je ne ferai point de votre fils un maréchal, un ſerrurier, un forgeron; je n'aimerois pas à lui voir, dans ſa forge, la figure d'un cyclope. De même, je n'en ferai pas un maçon, encore moins un cordonnier. Il faut que tous les métiers ſe faſſent; mais qui peut choiſir, doit avoir égard à la propreté; car il n'y a point là d'opinion: ſur ce point les ſens nous décident. Enfin je n'aimerois pas ces ſtupides profeſſions, dont les ouvriers, ſans induſtrie et preſque automates, n'exercent jamais leurs mains qu'au même travail: les tiſſerands, les faiſeurs de bas, les ſcieurs de pierre. A quoi ſert d'employer à ces métiers des hommes de ſens? C'eſt une machine qui en mène une autre.

Tout

Tout bien considéré, le métier que j'aimerois le mieux qui fût du goût de mon élève, est celui de ménuisier. Il est propre, il est utile, il peut s'exercer dans la maison; il tient suffisamment le corps en haleine; il exige, dans l'ouvrier, de l'adresse et de l'industrie; et dans la forme des ouvrages que l'utilité détermine, l'élégance et le goût ne sont pas exclus.

---

(5)

Je hais les livres; ils n'apprennent qu'à parler de ce qu'on ne sait pas. On dit qu'Hermès grava sur des colonnes les élémens des sciences, pour mettre ses découvertes à l'abri d'un déluge. S'il les eût bien imprimées dans la tête des hommes, elles s'y seroient conservées par tradition. Des cerveaux bien préparés sont les monumens où se gravent le plus sûrement les connoissances humaines.

N'y auroit-il point moyen de rapprocher tant de leçons éparses dans tant de livres, de les réunir sous un objet commun qui pût être facile à voir, intéressant à suivre; et qui pût servir de stimulant, même à cet âge? Si l'on peut inventer une situation où tous les besoins naturels de l'homme se montrent d'une manière sensible à l'esprit d'un enfant, et où les moyens de pourvoir à ces mêmes besoins se développent successivement avec la même facilité; c'est par la peinture vive et naïve de cet état, qu'il faut donner le premier exercice à son imagination.

Philosophe ardent, je vois déjà s'allumer la vôtre. Ne vous mettez pas en frais; cette situation est trouvée, elle est décrite, et sans vous faire tort, beaucoup mieux que vous ne la décririez vous-même; du moins avec plus de vérité et de simplicité. Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile: seul il composera durant long-temps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaire. Il servira d'épreuve durant

rant nos progrès à l'état de notre jugement; et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote, est-ce Pline, est-ce Buffon? Non; c'est Robinson Crusoé.

Robinson Crusoé dans son isle, seul, dépourvu de l'assistance de ses semblables et des instrumens de tous les arts, pourvoyant cependant à sa subsistance, à sa conservation, et se procurant même une sorte de bien-être; voilà un objet intéressant pour tout âge, et qu'on a mille moyens de rendre agréable aux enfans. Cet état n'est pas, j'en conviens, celui de l'homme social; vraisemblablement il ne doit pas être celui d'Emile; mais c'est sur ce même état qu'il doit apprécier tous les autres. Le plus sûr moyen de s'élever au dessus des préjugés, et d'ordonner ses jugemens sur les vrais rapports des choses, est de se mettre à la place d'un homme isolé, et de juger de tout comme cet homme en doit juger lui-même en égard à sa propre utilité.

Ce roman, débarrassé de son fatras, commençant au naufrage de Robinson près de son isle, et finissant à l'arrivée du vaisseau qui vient l'en tirer, sera tout-à-la-fois l'amusement et l'instruction d'Emile. Je veux que la tête lui en tourne, qu'il s'occupe sans cesse de son château, de ses chèvres, de ses plantations; qu'il apprenne en détail, non dans des livres, mais sur les choses, tout ce qu'il faut savoir en pareil cas; qu'il pense être Robinson lui-même; qu'il se voye habillé de peaux, portant un grand bonnet, un grand sabre, tout le grotesque équipage de la figure, au parasol près dont il n'aura pas besoin. Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre, si ceci ou cela venoit à lui manquer; qu'il examine la conduite de son héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avoit rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas; car ne doutez point qu'il ne projete d'aller faire un établissement semblable; c'est le vrai château en Espagne de cet heureux âge, où l'on ne connoît d'autre bonheur que le nécessaire et la liberté.

Quelle

Quelle ressource que cette folie pour un homme habile, qui n'a su la faire naître qu'afin de la mettre à profit! L'enfant pressé de se faire un magasin pour son isle, sera plus ardent pour apprendre, que le maître pour enseigner. Il voudra savoir tout ce qui est utile, et ne voudra savoir que cela; vous n'aurez plus besoin de le guider, vous n'aurez qu'à le retenir. Au reste, dépêchons-nous de l'établir dans cette isle, tandis qu'il y borne sa félicité; car le jour approche où, s'il y veut vivre encore, il n'y voudra plus vivre seul.

(6)

Nous ne voyageons point en couriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis et comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse et dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité de les contempler à notre gré quand il nous plaît. Emile n'entra jamais dans une chaise de poste, et ne court guères en poste s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Emile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je et de faire du bien quand il le peut? Non, car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une rivière? je la côtoye; un bois touffu? je vais sous son ombre; une grotte? je la visite; une carrière? j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes; je passe par-tout où un homme peut

passer,

passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir; et ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais temps m'arrête et que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je suis las.... mais Emile ne se lasse guères; il est robuste; et pourquoi se lasseroit-il? Il n'est point pressé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte par-tout de quoi s'amuser. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ses bras pour reposer ses pieds.

Voyager à pied, c'est voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philosophe peut se résoudre à voyager autrement, et s'arracher à l'examen des richesses qu'il foule aux pieds, et que la terre prodigue à sa vue. Qui est-ce qui, aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulières au climat des lieux qu'il traverse, et la manière de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrain sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets? Ils ont des colifichets, savent des noms et n'ont aucune idée de la nature. Mais le cabinet d'Emile est plus riche que ceux des Rois; ce cabinet est la terre entière. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable manière de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; et les piétons toujours gais, légers, et contens de tout. Combien le coeur rit quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

J'étois

(7)

J'étois allé paſſer quelques jours à la campagne chez une bonne mère de famille, qui prenoit grand ſoin de ſes enfans et de leur éducation. Un matin que j'étois préſent aux leçons de l'aîné, ſon Gouverneur, qui l'avoit très-bien inſtruit de l'Hiſtoire ancienne, reprenant celle d'Alexandre, tomba ſur le trait connu du Médecin Philippe. Le Gouverneur, homme de mérite, fit ſur l'intrépidité d'Alexandre pluſieurs réflexions qui ne me plurent point, mais que j'évitai de combattre, pour ne pas le décréditer dans l'eſprit de ſon élève. A table, on ne manqua pas, ſelon la méthode françoiſe, de faire beaucoup babiller le petit bon-homme. La vivacité naturelle à ſon âge, et l'attente d'un applaudiſſement ſûr, lui firent débiter mille ſottiſes, tout-à-travers lesquelles partoient de temps en temps quelques mots heureux qui faiſoient oublier le reſte. Enfin vint l'hiſtoire du Médecin Philippe: il la raconta fort nettement et avec beaucoup de grace. Après l'ordinaire tribut d'éloges qu'exigeoit la mère et qu'attendoit le fils, on raiſonna ſur ce qu'il avoit dit. Le plus grand nombre blâma la témérité d'Alexandre; quelques-uns, à l'exemple du Gouverneur, admiroient ſa fermeté, ſon courage: ce qui me fit comprendre qu'aucun de ceux qui étoient préſent, ne voyoit en quoi conſiſtoit la véritable beauté de ce trait. Pour moi, leur dis-je, il me paroît que s'il y a le moindre courage, la moindre fermeté dans l'action d'Alexandre, elle n'eſt qu'une extravagance. Alors tout le monde ſe réunit, et convint que c'étoit une extravagance. J'allois répondre et m'échauffer, quand une femme, qui étoit à côté de moi, et qui n'avoit pas ouvert la bouche, ſe pencha vers mon oreille, et me dit tout bas: Tais-toi, Jean-Jacques; ils ne t'entendront pas. Je la regardai, je fus frappé, et je me tus.

Après le dîné, ſoupçonnant ſur pluſieurs indices, que mon jeune Docteur n'avoit rien compris du tout à l'hiſtoire qu'il avoit ſi bien racontée, je le pris par la main, je fis avec lui un tour de parc, et l'ayant queſtionné tout à mon aiſe, je trouvai qu'il admiroit plus que per-

personne le courage si vanté d'Alexandre. Mais savez-vous où il voyoit ce courage? uniquement dans celui d'avaler d'un seul trait un breuvage de mauvais goût, sans hésiter, sans marquer la moindre répugnance. Le pauvre enfant, à qui l'on avoit fait prendre médecine il n'y avoit pas quinze jours, et qui ne l'avoit prise qu'avec une peine infinie, en avoit encore le déboire à la bouche. La mort, l'empoisonnement ne passoient dans son esprit que pour des sensations désagréables; et il ne concevoit pas pour lui d'autre poison que du séné. Cependant il faut avouer que la fermeté du héros avoit fait une grande impression sur son jeune coeur, et qu'à la première médecine qu'il faudroit avaler, il avoit bien résolu d'être un Alexandre. Sans entrer dans des éclaircissemens qui passoient évidemment sa portée, je le confirmai dans ces dispositions louables, et je m'en retournai riant moi-même de la haute sagesse des pères et des maîtres qui pensent apprendre l'histoire aux enfans.

Quelques lecteurs mécontens du *tais-toi Jean-Jacques*, demanderont, je le prévois, ce que je trouve enfin de si beau dans l'action d'Alexandre? Infortunés! s'il faut vous le dire, comment le comprendrez-vous? c'est qu'Alexandre croyoit à la vertu; c'est qu'il y croyoit sur sa tête, sur sa propre vie; c'est que sa grande ame étoit faite pour y croire. O que cette médecine avalée étoit une belle profession de foi! Non jamais mortel n'en fit une si sublime: s'il est quelque moderne Alexandre, qu'on me le montre à de pareils traits.

Rousseau.

XXXIII.

LETTRES SUR L'ITALIE.

(1)

A Rome.

Je suis arrivé hier au soir, fort tard.

Je n'ai pu fermer l'oeil de la nuit. Toute la nuit, cette idée alloit dans mon ame: *tu es à Rome.* Les siècles,

ſiècles, les Empereurs, les nations, tout ce que ce vaſte mot de Rome contient de grand, d'impoſant, d'intéreſſant, d'effrayant en ſortoit ſucceſſivement ou à la fois, et environnoit mon ame.

Il me tardoit que les premiers rayons du jour montraſſent à mes yeux cette ancienne capitale de l'univers.

Enfin je vois Rome. Je vois ce théâtre où la nature humaine a été tout ce qu'elle pourra être, a fait tout ce qu'elle pourra faire, a déployé toutes les vertus, a étalé tous les vices, a enfanté les héros les plus ſublimes et les monſtres les plus exécrables, s'eſt élevée juſqu'à Brutus, a deſcendu juſqu'à Néron, eſt remontée juſqu'à Marc-Aurèle.

Cet air que je reſpire à préſent, c'eſt cet air que Cicéron a frappé de tant de mots éloquens; les Céſars, de tant de mots puiſſans et terribles; les papes, de tant de mots enchantés.

Sur cette terre a donc coulé tant de ſang! Dans ces murs ont donc coulé tant de larmes! Horace et Virgile ont récité ici leurs beaux vers!

Allons. Mais, où aller? Je ſuis au milieu de Rome, comme au milieu de l'Océan; trois Romes, comme trois parties du monde, ſe préſentent, en même temps, à mes regards; la Rome d'Auguſte, la Rome de Léon X, et la Rome du Pape actuel.

Laquelle viſiterai-je d'abord? Elles m'appellent toutes à la fois. Où eſt le Capitole? Où eſt le Muſée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère! Comment choiſir à Rome? Peut-on y arrêter ſes regards?

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour uſer cette première impatience de voir, qui m'empêcheroit toujours de regarder.

Je ſuis donc à Rome! Je ſuis donc dans cette ville que tout l'univers regarde. Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connoiſſance précieuſe; qui ne puiſſe ſervir à bâtir l'hiſtoire de Rome et des arts; ſachez les interroger; car elles parlent,

---

Hier,

(2)

A Rome.

Hier, en ſortant du Panthéon, j'ai été au Capitole.

Cet endroit, qui a dominé l'univers; où Jupiter avoit ſon temple, et Rome avoit ſon ſénat; d'où jadis les aigles romaines s'envoloient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revoloient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de Céſar, couroit parmi les nations menacer la liberté, et faire la deſtinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république reſpiroient, après leur mort, dans des ſtatues qui exerçoient encore ſur l'univers une autorité romaine: eh bien! ce lieu ſi renommé a perdu ſes ſtatues, ſon ſénat, ſa citadelle, ſes temples; il n'a conſervé que ſon nom tellement cimenté par le ſang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en déſunir les ſyllabes immortelles: il s'appelle encore le Capitole.

C'eſt au Capitole, que l'on voit bien tout ce peu que ſont les choſes humaines, et tout ce qu'eſt, au contraire, la fortune.

Je cherche la place où étoit la citadelle.

La roche Tarpéyenne eſt plus de trois-quarts enterrée.

On ne peut ſe conſoler des ravages qui ont détruit tant de grands monumens, que dans un muſée, qui en eſt tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la ſtatue équeſtre de Marc-Aurèle.

Cette ſtatue eſt de bronze: elle eſt la plus belle qui ſoit reſtée des anciens; Michel-Ange lui a fait un piédeſtal. On a beaucoup critiqué cette ſtatue, et ce n'eſt pas ſans fondement. Ce cheval, j'en conviendrai, eſt court, lourd, épais; mais il vit, il va, il paſſe....

Je

(3)

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le musée. Il me tarde d'entrer dans *le forum.*

Il doit être près d'ici. Il s'étendoit entre le mont Palatin, où Rome est née, et le mont Capitolin, où Rome est ensévelie.

Quoi! ce *forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions qui d'abord ont changé l'univers par Rome; c'est-là lui!

Adossé à la muraille où les tables des loix étoient attachées; debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter tonnant, je regarde .... et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapiteaux, d'entablemens, de pilastres qui la plupart ont perdu et leur forme et leur nom: il passe sur six colonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de Jupiter Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *forum*, monte, isolée.

Quels changemens! Dans ces lieux où Cicéron parloit, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appelloit, dans l'univers, le *forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches! *)

Je ne pouvois me lasser de parcourir cette étendue du *forum;* j'allois d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime-Sévère à celui de Titus; je m'asseyois ici sur un fût, là sur un fronton, plus loin sur un pilastre. J'avois du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine; j'aimois à marcher sur Rome.

Au

*) *Campo vaccino.*

(4)

Au sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption, à minuit.

J'ai tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille, que j'ai frappée, pour constater mon voyage, pour rappeller, un jour, à ceux de mes enfans, qui viendroient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, par ce souvenir, un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Résina*, petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres, tantôt montent, et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une lave immense. Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans. Elle fit pâlir toute la ville de Naples. Mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là. Quoiqu'arrêtée et éteinte, elle effraie encore, et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes, qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes, que lui avoit prescrit la nature, et souvent les a franchies.

Là il fallut gravir péniblement des monceaux de scories, qui s'écrouloient sous mes pas.

Je

Je m'arrêtai un moment, pour contempler.

Devant moi les ombres de la nuit et les nuages s'épaississoient de la fumée du volcan, et flottoient autour du mont; derrière moi le soleil précipité au-delà des montagnes couvroit de ses rayons mourans la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que sur l'isle de Caprée la lune à l'horison paroissoit; de sorte qu'en cet instant je voyois les flots de la mer étinceler à la fois des clartés du soleil, de la lune, du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jettai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan, qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendre, une immense gerbe de feux: ce sont des millions d'étincelles: ce sont des milliers de pierres, que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent: en voilà une, qui roula à cent pas de moi. L'abîme tout-à-coup se referme; puis tout-à-coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie: cependant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule.... et sillonne en longs ruisseaux de feu les flancs noirs de la montagne.

J'étois vraiment en extase. Ce désert! Cette hauteur! Cette nuit! Ce mont enflammé! Et j'étois-là!

J'aurois voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans. Mais le vent, qui souffloit avec impétuosité, m'avoit déjà glacé; je descendis: avec quel chagrin! il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier!

Adieu

Adieu Véſuve, adieu lave, adieu flamme, dont reſplendit et ſe couronne ce profond abîme! Adieu, enfin, mont ſi redoutable et ſi peu redouté! Si tu dois ſubmerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne ſoit pas du moins dans le moment, où mes enfans y ſeront!

Mes guides avoient allumé leurs flambeaux. Je deſcendis, ou plutôt, je roulai, enfoncé dans la cendre juſqu'à mi-jambes: je roulai ſi vîte (on ne peut faire autrement), que je ne mis qu'une demi-heure à deſcendre un eſpace, que j'avois mis plus de trois heures à gravir. Un de mes ſouliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre, à l'endroit, où j'avois quitté les mulets. En deſcendant je rencontrai des Anglois, qui montoient au cratère: nous nous arretâmes; nous parlâmes du Véſuve; nous troublâmes un moment, de la clarté de nos flambeaux la nuit étendue ſur ce fleuve de lave, et du ſon de nos voix, ce profond ſilence.

Nous nous dîmes adieu, et je pourſuivis ma route. Enfin j'arrivai à Portici, bien haraſſé; je me couchai en arrivant, et dormis d'un profond ſommeil.

Mais à ſix heures du matin je me réveillai, en retrouvant le ſommet du Véſuve et ſon cratère, et ſon incendie et ſa lave, devant mon imagination. Mon ame frémiſſoit encore de toutes les émotions, qu'elle avoit éprouvées la veille.

L'éruption du Véſuve eſt un de ces ſpectacles, que ni le pinceau, ni la parole ne ſauroient reproduire, et que la nature ſemble s'être réſervé de montrer ſeule à l'admiration de l'homme, comme le lever du ſoleil, comme l'immenſité des mers.

Du Paty.

Erklärung

der schwerern und seltnern Wörter.

d. bedeutet daher. E. Eigentlich. h. hier.

Abandon, m. Hülflosigkeit.
Abâtardir, (s') ausarten. E. 227.
Abcès, m. Geschwür. 201.
Abolition, die Abschaffung. 252.
Abreuver (auch abbr.) tränken. s'a. trinken, zechen. 147.
Absorbé, ganz versunken. 81.
Accaparement, m. Aufkaufung gewisser Waaren, um sie für einen hohen Preis verkaufen zu können. 127.
Accoler, umhalsen, umarmen. 147.
Accoupler, zusammenspannen, zusammenkuppeln. 104.
Accumuler, anhäufen. 106.
Acharné, erhitzt auf etwas. 190.
Acre, m. 92. ein Feldmaaß, Akker, anderthalb Arpent oder Morgen Landes.
Acte, m. Urkunde, gerichtliches Instrument. 39.
Adossé, angelehnt. 301.
Aduler, auf eine kriechende Art schmeicheln. 129.
Adultère, m. der Ehebruch.
Adversité, f. Widerwärtigkeit, Unglück.
Affaissement, m. Ermattung. 226.
Agent, m. eine handelnde, wirkende Kraft. 6. — Sonst: ein Geschäftsträger. 104. 106.
Agonie, f. Todeskampf. 238.
Aide cuisine, Unterkoch. 129.
Aides, pl. f. Steuer, Auflage. 28.
Aïeul, Großvater. 185. 266. — überhaupt Ahnherr. 223.
Aigrefin, m. S. 130. terme de mépris, *escroc* (doch nicht so stark und verächtlich, als escroc), chevalier de bonne fortune. Windbeutel, Beutelschneider.
Aimant, m. Magnet. 5.
Aimanter, mit dem Magnet bestreichen. 281.
Airain, m. das Erz.
Aise, f. Zufriedenheit. 9.
Aliéner, veräußern. 91.
Alignement, m. gerade Richtung. 151.
Alléger, erleichtern. 41. 112.
Alléguer, anführen, erwähnen. 242.
Allumette, f. Schwefelhölzchen. 134.
Allure, f. Gang, Schritt. 116.
Alonger, verlängern.
Altérer, E. verändern. d. 2) verfälschen. 7. 147. 3) bestürzt machen. 7.

Alternative, f. die Abwechselung, die Wahl zwischen zwei Dingen. 5.
Amas, m. der Haufe.
Ambulant, herumziehend. 139.
Amélioration, Verbesserung. 228.
Amende, f. Strafe, Geldbuße, Schadenersatz. 105.
Amonceler, anhäufen. 127.
Amortir, schwächen, abstumpfen. 149.
Ampoule, f. Fläschchen. la sainte a. heilige Flasche zur Salbung der Könige von Frankreich zu Rheims. 240.
Ampoulé, hochtrabend. 257.
Angoiſſe, f. Beklemmung. 239.
Année littéraire, 33. ein berühmtes gelehrtes Journal von Fréron, einem Gegner von Voltaire.
Aparté, was man vor sich und bei Seite spricht: ein Theaterausdruk, vom Ital. a parte, bey Seite. 1.
Apologiste, m. Vertheidiger.
Apologue, *histoire feinte pour instruire et pour corriger.* 186.
Apoplectique, vom Schlagfluß gelähmt. 48.
Apothéose, f. die Vergötterung. 268.
Appareil, m. die Zurüstung. 2) Gepränge. 186.
Appréhension, die Besorgnis. 73.
Apprécier, taxiren, schätzen.
Apprêt, m. Zurüstung — attitude d'apprêt, gekünstelte, ausstudirte Stellung. 231.
Apreté, f. Rauheit, Unfreundlichkeit. 199.
Aptitude, Geschik. 113.
Arbitre, m. Schiedsrichter. 252.
Arêne, Kampfplatz, Laufbahn. 133.
Aréopage, m. der Areopagus, ein bekannter Kriminalgerichtshof im alten Athen.
Argile, f. Thon, Töpfergeschirr. 214.
Argot, Rothwelsch, Spitzbubensprache. 146.
Aride, dürre.
Armoiries, f. Wappen. 32. 137.
Armurier, Waffenschmidt. 292.
Arpent, ein Feldmaaß: ein Morgen Landes. 7.
Arpenter une terre, ein Feld messen. 31. — arpenter les rues, in den Straßen herumlaufen. 146.
Arrêt, m. Dekret, Sentenz. 51.
Arrête, und arête, Fischgräte. 97.
Arroger (s') sich anmaßen. 97.
Articuler, *déduire par articles,* pünktlich vortragen. 10.
Artiser, zierlich, künstlich zurecht machen. 131.
Ascendant, Ansehen, Herrschaft über den Geist eines andern. 5. 231.
Assiduité, f. Beflissenheit, fleißige Aufwartung. 264.
Assiette, f. Lage, daher: Stimmung des Geistes. 78.
Assimiler, ähnlich machen, in einerlei Klasse setzen. 39.
Assommer, zerprügeln. 271.
Assorti, zusammenpassend. 61.
Assoupir, einschläfern. 190.
Assoupissement, m. Betäubung, Schlaf. 236.
Atrabilaire, schwarzgallicht. 244.
Attelier, m. Werkstäte. 58.
Attirail, m. Geräthe, Geschleppe. 36.
Augurer, Vermuthung schöpfen, ahnen. 135.
Aventurer qch. wagen, aufs Spiel setzen 78 — des propos, sich allerlei Reden aufs Gerathewohl erlauben. 141.
Avenue, f. Zugang, Eingang. 152.

Bagne, m. Sklavenkerker. 82.
Baillon, m. ein Knebel. 106.
Ba-

Cachot, m. Kerker. 52.
Cacique, m. Benennung der Fürsten der kleinen amerikanischen Völkerschaften.
Cacophonie, Uebelklang. 140.
Cadeau, E. ein Ehrengelag. d. 2) ein Geschenk zum Beweis der Hochachtung. 26.
Caduc, *adj.* hinfällig. 240.
Caffard, Heuchler, Andächtler. 243.
Cahos, m. einerlei mit Chaos. 31.
Cahoter, stoßen, schüttern (wie ein Wagen). 35.
Caillou, m. der Kiesel. 296.
Canard, m. der Erpel, die männliche Ente.
Candeur, f. Reinheit der Seele, Offenheit, Redlichkeit.
Capitation, Kopfsteuer. 28.
Capitoul, Schöffe, obrigkeitliche Würde in Toulouse. 48.
Carrefour, Kreuzstraße, Straßenekke. 129. ꝛc.
Carrière, f. Steinbruch. 153. 286. 295. 2) Laufbahn. 204.
Casanier, *adj.* zu Hause sitzend. 291.
Case, f. der Schriftkasten in der Drukkerei. 192.
Casque, m. Helm. 172.
Castor, m. der Biber.
Casuiste, *théologien qui résoud les cas de conscience,* der Kasuist. 39.
Catafalque, m. Trauergerüste. 48.
Célibataire, m. lediger Mann. 189.
Chaire, f. Kanzel. 267.
Chaise, f. eine Sänfte. 266.
Chambrée, f. Haufen Leute, die in Einem Zimmer wohnen, Stubengesellschaft. 146.
Chameau, m. das Kameel.
Champeaux, (wenig gebräuchlich.) Wiesen. 286.
Chance, f. Glück, Zufall. 141.
Chanceler, wanken, taumeln. 221.
Chapiteau, m. Kapitäl einer Säule. 300.
Charge, f Verpflichtung. 97. — revenir à la charge, noch einmal ansetzen, einen neuen Versuch machen. 258.
Charité, f. Kloster der barmherzigen Brüder. 9. 10.
Charron, m. Stellmacher, Wagner. 137.
Charrue, f. Pflug. 215.
Château en Espagne, Luftschloß. 294.
Chauderon, m. Küchenkessel. 28.
Chaumière, f. Strohhütte. 181.
Cheminer, gehen, wandern. 6.
Chenil, m. Hundestall. 128.
Chenille, f. Art seidener Borten. 291.
Chétif, *adj.* verächtlich, elend. 9. 283.
Chevelure, f. das Haupthaar.
Chevet, m. Kopfseite des Bettes. 53.
Cheville, f. Zapfen, Pflock. 107.
Chiffon, m. Lumpen.
Chiffonnier, m. Lumpensammler, Lumpenkrämer, Trödler. 146.
Chiffrer, rechnen. 16.
Choc, m. der Stoß.
Choeur, m. das Chor. 112.
Choir, (wenig gebr.) fallen. 132.
Chopine, Nösel, boire chopine, zechen. 147.
Cicatrisé, genarbt. 217.
Cime, f. der Gipfel. 220.
Cimenté, verkittet, befestigt. 300.
Circonscrire, beschränken, in Grenzen einschließen. 228.
Ciseau, m. der Meißel. 175.
Claie, f. geflochtene Hürde. 109. d. 2) Schleife, um Missethäter nach dem Richtplatz zu schleppen. 48.
Coactif, *adj*, zwingend. 135.
Coërcitif, zu zwingen berechtigt. 255.

Co-

Cohue, f. lärmende Gesellschaft, Schwarm. 132.
Colifichet, m. unbedeutender Zierrath, Spielerei. 296.
Collatéral, ein Seitenverwandter.
Collé, E. angeleimt; b. fest angedrükt. 7.
Collet, m. Halskragen. 145. le petit collet, der Ueberschlag, Kragen eines Geistlichen, eines Abbees. 248.
Colporteur, m. umhergehender Verkäufer, Hausirer. 140. 199.
Comble, m. der Gipfel, b. der Giebel, auch das Dach. 292.
Combler, zuschütten, ausfüllen. 136.
Combustion, E. Verbrennung, b. 2) Zerrüttung, Zwiespalt. 61.
Commenter, über etwas Anmerkungen machen. 188.
Commerçable, handelbar, was ein Gegenstand des Handels werden kann. 106.
Commettant, m. Kommittent; dessen Geschäfte man führt. 104.
Commuer, (eine Strafe in eine andre) verwandeln. 114.
Communicatif, der sich gern mittheilt, vertraulich. 195.
Compas, m. das Instrument, womit ein Kreis gemacht wird, der Zirkel. 58.
Compte, m. Rechnung. à compte, auf Abschlag; un à compte, Bezahlung auf Abschlag. 137.
Comptoir, m. der Zähltisch. 25.
Concilier, verschaffen, erwerben. 90 — 2) durch einen Vergleich ausmachen. 92. 3) vereinigen. 203.
Concourir, zusammentreffen. 43.
Concours, Mitwirkung. 92, — concours de prix, Preisbewerbung, Preisvertheilungstag. 5.
Concussion, *action par laquelle une personne publique exige plus, qu'il ne lui est dû;* Bedrükkung, Erpressung.
Concussionnaire, *celui qui fait des concussions.* 127.
Condamnation. passer condamnation, sich selbst Unrecht geben, sein Unrecht eingestehn. 30.
Conducteur, m. elektrischer Ableiter. 204.
Confessional, m. Beichtstuhl. 266.
Conformation, f. Bildung, Leibesgestalt. 161.
Confrérie, f. andächtige Brüderschaft bei den Katholiken. 48.
Consommation, Consumtion der Nahrungsmittel, Verzehrung.
Contagieux, anstekkend.
Contemplateur, der Betrachter. 122.
Contempler, betrachten.
Contestation, f. Streit. 50.
Continent, m. das feste Land. 94 — in Rücksicht auf Großbritannien, das übrige Europa. 225.
Contracter, sich zuziehen, annehmen (eine Gewohnheit rc.) 134. 232.
Contrefaire, nachmachen, nachdrukken. 53. not.
Contretems, m. Unzeit, ein zur ungelegenen Zeit sich ereignender Vorfall. 83.
Conversion, Bekehrung.
Convertisseur, m. Bekehrer, Proselytenmacher.
Conviction, Ueberzeugung. 55.
Coquillage, m. Muschelwerk 96.
Cortège, m. Begleitung, Gefolge.
Corvée, f. Frohnarbeit, Frohndienst. 103.
Coton, m. Baumwolle. 8. 96.

Co-

Dextérité, f. Geschiklichkeit.
Diligences. faire ses dil. seine (vornehmlich gerichtliche) Maaßregeln nehmen. 34.
Dime, f. der Zehende. 90.
Diocèse, *certaine étendue de pays sous la jurisdiction d'un Evêque*, Bischöflicher Kirchsprengel. 39.
Diplomatique, *adj*. E. was Bezug auf Urkunden hat; nachher alles was sich auf politische Negotiationen bezieht; rôle diplomatique, Rolle eines Gesandten. 187.
Disette, f. Mangel, Hungersnoth. 62. 101.
Dithyrambe, Loblied auf den Bacchus im höchsten lyrischen Schwung. 159
Diversion, *action par laquelle on détourne*. faire div. à qch. etwas unterbrechen, einer Sache eine andere Richtung geben. 1.
Doloire, Böttchermesser, Hobel. 292.
Dorénavant, *adv*. in Zukunft.

Eau forte, f. Scheidewasser. 253.
Ebranler, erschüttern. 123.
Ecacher, zerquetschen, zerschmettern. 42.
Echec, m. E. Schach, d. 2) Unfall im Kriege, Schlappe. 242.
Echoir, (P. échu), zufallen, zu Theil werden. 239.
Eclabousser, mit Koth besprüzen. 117.
Eclat, m. abgesprungnes Stük. Splitter. 8. — Schimmer, Glanz. 278.
Eclore, hervorwachsen. faire éclore, ausbrüten.
Ecorce, f. die Rinde.
Ecorner qch. eine Ekke von etwas abschlagen. 296.
Ecot, m. Zeche. 146.
Ecrouler (s'), einstürzen. 217.
Ecume, f. Abschaum. 102.
Effaré, erschrokken, außer sich. 34.
Effréné, zügellos.
Elan, m. ein Sprung, Schwung, Ansatz. 257.
Elargir, erweitern 120. — aus dem Verhaft lassen. 51.
Eluder, *éviter avec adresse*, vereiteln. 90. 105. 203.
Emaner, herfließen. herkommen. 166.
Embûche, f. Hinterhalt, Fallstrik. 79.
Emétique, m. Brechmittel. 49.
Eminence, Anhöhe, Hügel. 151. 266.
Emphase, f. Nachdruk im Sprechen oder Schreiben. 282.
Empiéter sur qch. Eingrif in etwas thun, sich anmaßen. 291.
Empirer, verschlimmern. 8. 2) sich verschlimmern. 234.
Emplacement, Raum, Bezirk. 158.
Emportement, Ungestüm, Heftigkeit. 121.
Empreint, geprägt. Part. von empreindre, 185.
Empreinte, f. Gepräge. 95.
Encan, m. Auktion. 165.
Enceinte, f. Umkreis. 151.
Encens, m. Weihrauch. 217.
Encenser qn. jemanden räuchern, schmeicheln. 289.
Enchère, *offre qu'on fait au-dessus de quelqu'un pour une chose qui se vend au plus offrant*. mettre à l'enchère, dem Meistbietenden verkaufen. 277.
Enclume, m. Ambos. 292.
Endosser, E. auf den Rükken nehmen, d. 2) anziehen, umhängen. 119.
Enduire, überziehen. 147.
Enfantement, m. Geburt.
Enflé, angeschwollen. 50.
Enfreindre, verletzen, übertreten.

Engloutir, verschlingen.
Engrenure, das Eingreifen der Räder in einer Maschine. 6.
Entablement, Gebälke über den Säulen, Hauptgesims. 301.
Entortiller, einwikkeln. 38.
Entrait, Spannriegel, Bindebalken, Kehlbalken, der zwei Sparren am Dach verbindet. 292.
Entraves, pl. f. Fesseln, Spannkette, d. jedes Hindernis. 233.
Entrelacer, durchflechten, in einanderflechten. 303.
Entrepôt, Niederlage von Waaren, Stapel. 251.
Entrepreneur, m. der Lieferant.
Entrevoir, undeutlich, von weitem erblikken. 151. merken. 101. 133.
Envahir, überfallen, anfallen. 224.
Envenimer, E. vergiften, d. 2) (von Wunden) sehr verschlimmern. 9.
Epagneul, eine Art zottiger Hunde, — Schooßhund. 145.
Epanchement, m. der Ausguß, Vergießung. 236.
Epanouir (s'), aufblühen, sich öfnen. 282.
Epars, se, zerstreut. 160. 293.
Eperdu, außer sich (vor Freude). 36.
Eperdûment, heftig. 34.
Epicerie, Spezerei, Gewürz. 136.
Epier qn. belauschen, belauern. 82.
Epithalame, m. das Hochzeitgedicht. 33.
Epithète, f. das Beiwort.
Equarrir, viereckig machen, vierseitig behauen. 292.
Equivaloir, gleichen Werth, gleiche Bedeutung haben. 272.
Escalader, E. eine Festung mit Leitern ersteigen; h. hinaufklettern. 123.
Escarpé *adj.* steil, jäh. 96.
Escarpement, der Abhang eines Walls, steiles Ufer. 270.
Escrimer, fechten, sich herumschlagen. 278.
Escroc, listiger Betrüger, Gauner. 129.
Espadonner, um sich hauen. 16.
Esquisse, f. Skizze, Entwurf. 165. 188.
Essaim, Schwarm (E. von Bienen). 115.
Etamé, verzinnt. 36.
Etancher, stillen, (den Durst.) 191.
Evénement, m. der Ausgang, Erfolg. 259.
Evolution f. 17. *mouvement que font les troupes pour prendre une nouvelle disposition.*
Exagérer, übertreiben. 2.
Exemtion, f. Befreiung von Lasten, Auflagen u. s. w. 155.
Expatrié, aus seinem Vaterlande entfernt. 113.
Exploiter, bearbeiten, nutzen: ein Bergwerk. 99. — das Feld. 108. 115.
Extorquer, erpressen.

Factice, *adj.* erkünstelt, nicht natürlich. 115. 134.
Factum, m, (Latein.) Species Facti, umständliche Erzählung einer Sache, gerichtliche Darlegung. 55.
Fagot, m. Reisbündel. 134.
Fainéant, faul.
Faite, m. der Giebel. 292.
Falsifier, verfälschen.
Fanfare, f. Trompetenstoß. 4.
Fantassin, Infanterist. 99.
Fasciner, bezaubern, verblenden, 88.
Fastidieux, beschwerlich, ekelhaft. 132.
Fastueux, prunkhaft, prahlend.
Fatras, m. Plunder, unnütz Zeug. 32. 294.

Fau-

sam

sam die Figur einer Garbe formiren. 302.
Germe, m. der Keim.
Glacer, f. frieren machen, den Umgang frostig machen.
Glaive, m. Schwert. 100.
Gobelet, Becher, joueur de gobelets, Taschenspieler. 281.
Gonflé, aufgeblasen. 130.
Gosier, m. Kehle. 139.
Gousset, m. Geldbeutel. 140.
Goutte, f. Podagra. 234.
Grabat, *mauvais lit*. 135.
Grand-pensionnaire, der Großpensionnär, d. i. erster Minister in Holland.
Grange, f. die Scheune.
Grasseyer, schnarren, lispeln. 161. (prononcer certaines consonnes et surtout l'r avec difficulté.)
Gravir, klettern, klimmen.
Gredin, gemeiner Kerl, Lumpenhund. 29.
Grelot, m. Schelle. 244.
Grenier, m. der Boden. 2) Dachstube.
Grès, Sandstein, woraus man auch Krüge u. dergl. macht. 144.
Gréver, belasten, beschweren. 123.
Guet, m. Schaarwache, Nachtwache. 147.
Guenille, f. schlechtes, zerrissenes Zeug, Lumpen. 25. 38. 145.
Gymnase, ein Platz zu den körperlichen Uebungen der griechischen Jugend. 158.

Haillon, m. Lumpen. 20.
Hameau, m. kleines Dorf. 152.
Harasser, abmatten. 191.
Harpon, Harpune, Wurfspieß, um die Wallfische zu tödten. 174.
Herboriser, Kräuter suchen. 296.
Hideux, gräßlich.
Hisser, hissen, (die Segel) in die Höhe ziehen. 201.
Hola, holla. mettre le hola, Friede gebieten (bei Schlägereien.) 147.
Houe, Hakke, Karst. 290.
Huer qn. auszischen, laut auslachen. 282.
Huée, f. das Hohngelächter. 282.
Huissier, m. Gerichtsdiener. 34.
Humeur, f. Laune, öfters: üble Laune. 45. 168.
Hurlement, m. das Geheul.
Hydropisie, f. Wassersucht. 234.
Hypocrite, heuchlerisch 198.

I. (Voyelle.)

Idiôme, m. Mundart, Sprache. 139. ꝛc.
Illicite, unerlaubt.
Illusoire, täuschend, nichtig. 141.
Imperceptible, unmerklich.
Imposteur, m. der Betrüger.
Imprécation, f. Verwünschung, Fluch.
Imputer, zurechnen.
Inanition, Erschöpfung wegen Mangel an Nahrung.
Incontestable, unbestreitbar, unleugbar.
Inconvénient, Nachtheil, Unbequemlichkeit.
Infect, stinkend, unrein. 268.
Inférer, folgern. 53.
Ingambe, *adj*. flink, hurtig. 10.
Inhumer, beerdigen. 48.
Inique, unbillig.
Iniquité, f. Unbilligkeit.
Initié, eingeweiht.
Injection, (in der Anatomie) Einspritzung einer Materie in die Blutgefäße, um sie sichtbar zu machen. 45.
Inné, angeboren. 136.
Insomnie, f. Schlaflosigkeit. 45.
Instance, f. dringende Bitte.
Insu. à son insu, ohne es selbst zu wissen. 142.

In-

Intarissable, was niemals austroknet. 136.
Interlocuteur, m. sprechende Person in einem Gespräch. 160.
Investir, umringen. 123. 130.
Issu, entsprungen, entsprossen. 155.

J. (Consonne).

Jacobin, ein Dominikanermönch. 52.
Jambe-de-force, f. Unterbauung von starkem Holze, um große Balken zu tragen.
Jarretière, f. Strumpfband.
Javelot, m. Wurfspies. 214.
à Jeun, der noch nicht gegessen hat. 8.
Joûter, kämpfen, eine Lanze brechen. 258.

Laisse, f. das Leitseil, Koppelriemen. 7.
Laitue, f. Lattich, Salat. 139.
Lambeau, m. Lappen 145. 146.
Lame, f. Klinge. 172.
Latitude, f. die geographische Breite. Entfernung eines Orts vom Aequator.
Légataire, m. Erbe durch ein Testament; dagegen héritier ein natürlicher Erbe, Intestaterbe. 39
Légende, f. Unterschrift einer Münze. 64.
Legs, m. ein Legat, Vermächtniß. 40.
Légumes, m. Hülsenfrüchte.
Levain, m. Sauerteig. 102.
Levée, f. Erhebung (von Auflagen). 213
Levier, m. ein Hobel. 232.
Liard, m. ein Pfennig, (4 liards machen einen Sou). 141.
Licence, Ausgelassenheit, Uebermuth. 99.
Lie, f. Hefen. — lie du peuple, der niedrigste Pöbel. 144. 165.
Limaille, f. Eisenfeilstaub. 280.
Linceul, (wenig gebr.) Betttuch, Leichentuch. 128.
Livide, schwarzgelb. 10.
Longue, à la longue, mit der Zeit. 32.
Lot. m. Antheil an einem zu theilenden Ganzen (z. B. einer Erbschaft). 18.
Lucratif, vortheilhaft, die Einkünfte vermehrend. 194.
Lutte, f. der Kampf. 294.
Lutter, kämpfen. 165. ꝛc.

Main. prêter main forte, mit gewaffneter Hand beistehen. 41.
Maire, m. in den Städten der Burgemeister, in den Dörfern der Schulze. 272. not.
Maitriser qn. E. beherrschen: b. beseelen. 122.
Majeur, mündig, majorenn.
Mandement, Verordnung, Ausschreiben. 122.
Manège, E. die Reitbahn; b. Ränke, Kunstgriffe. 289.
Mânes. pl. (Lat. Manes), der abgeschiedne Geist. 199.
Manie, f. Tollheit, Thorheit. 89.
Manier, befassen, handhaben. 16. 160 282.
Manigance, *intrigue* (du stile familier). 241.
Manioc, m. Brotwurzel. 109.
Maquereau, m. Makrele, eine Art Seefisch. 139.
Marâtre, böse Stiefmutter. 63.
Maréchal, m. Hufschmied. 292.
Marée, frischer Seefisch. 139.
Marin, m. Seemann. 90.
Marinier, m. Seemann.
Marmiton, Küchenjunge. 129.
Marque. officier de marque, ein angesehener Offizier. 139.
Massue, f. Keule. 97. 217.
Mays, m. Mais, türkischer Weizen. 96.
Mendicité, f. der Zustand des Bettelns, der Bettelstab. 35.

Mé-

Point-nommé, bestimmter Zeitpunkt. 34.
Pomper, auspumpen. 138.
Pompons; petits ornemens que les femmes ajoutent à leur coëffure. 291.
Port, m. Haltung des Leibes. 155.
Porte-cochère, f. Thorweg. 137.
Porte-faix, m. Lastträger. 140.
Portière, f. an einer Kutsche der Schlag oder die Thüre. 16. 140.
Pourvoir (se) (Rechtsausdruk) seine Sache anhängig machen. 56.
Pragmatique-Sanction, *acte qui contient la disposition que fait le souverain, concernant ses états et sa famille.* 248.
Pratique, Kundschaft.
Précaire, prekär, nicht auf festen Gründen, sondern auf zufälligen Umständen beruhend. 110.
Prépondérance, f. das Uebergewicht.
Présage, Ahnung. 103.
Presbytère, das Pfarrhaus. 41.
Prestige, Zauber. 231.
Prétorien, garde prétorienne, Leibwache der römischen Kaiser.
Prieur, m. der Prior, Vorsteher eines Klosters bei gewissen Mönchsorden. 9.
Prise de corps, Verhaftung. 34.
Privation, Beraubung, Entbehrung. 115.
Privauté: *mot qui dit plus que familiarité.* 28. Vertraulichkeit.
Privé, zahm. 280.
Proche, Verwandte. 39.
Procuration, f. die Vollmacht.
Professer, sich öffentlich wozu (z. B. zu einer Religion) bekennen. 193.
Proscription, *condamnation sans forme judiciaire.* 75.
Prosterner (se), niederfallen, niederknien. 10.

Quai, m. Kai, Straße zwischen einem Flusse und den daran liegenden Häusern. 129.
Qualifié, *homme de qualité. — considérable.*
Quantième, der wievielste, (Monatstag). 170.
Quarteron, Viertelpfund. 145.
Question, f. die Folter. 55.
Quiétude, f. die Ruhe. 144.

Rabot, m. Hobel. 290.
Radeau, m. Floß. 269.
Radoteur, m. Salbader, alberner Schwätzer. 160.
Rajeunir, verjüngen. 2.
Rapporter, s'en r. à qu. es auf jemand ankommen lassen, sich auf jemand verlassen. 43.
Rebondi, dik, wohlgenährt. 35.
Rebut, Ausschuß, Schofel. 38. Auswurf. 102.
Récalcitrer, widerstreben. 147.
Recette, f. Einnahme. 2) ein Rezept. 277.
Recoin, *coin plus caché.* 174.
Reconnoître, erspähen, recognosciren. 96.
Recru, abgemattet. 296.
Reçu, m. Quittung. 38.
Reculé, entlegen. 107.
Recuser, einen Richter verwerfen, etwas gegen ihn einwenden. 50.
Redevable, Schuldner, der noch nicht alles bezahlt hat. 22.
Redevance, Grundzins, Tribut. 92. 277.
Redingote, f. mot tiré de l'Anglais, *riding-hood,* casaque propre pour aller à

che

cheval, E. Reitrock, — Ueberrock. 144.
Refondre, umgießen. 150.
Régent, Schullehrer. 3.
Régime, m. Diät. 189. 226.
Régisseur, Verwalter. 22.
Régorger, überfließen, Ueberfluß haben. 129. 135.
Réhabiliter, wieder herstellen. 43. 56.
Relâcher, (Seeausdruk): irgendwo einlaufen. 118.
Religieux, m. der Mönch.
Renchérir, überbieten. 10.
Rênes (les) f. die Zügel. 90.
Repaire, m. E. Höhle eines Thiers, b. eine elende Wohnung. 79.
Repaître (se) sich speisen; b. sich ergötzen. 265.
Repartie, f. *réponse vive et prompte*. 171.
Repréfenter, vortragen. 130.
Réprobation, f. Verwerfung. 39.
Répugnance, f. das Sträuben.
Répugner, sich sträuben.
Requête, f. Supplik. maîtres des requêtes, *magistrats, qui rapportent les requêtes des parties au Conseil du Roi, où ils ont voix délibérative.*
Réseau, Netz. 298 netzförmige Arbeit von Seide; Filet. 291.
Résipiscence, Verbesserung seines Fehlers. 43.
Ressort, m. Triebwerk, innere Kraft. 113.
Restaurer, erquikken, stärken. 147.
Réticence, Verhehlung eines Umstands (Rechtsausdruk). 95.
Retirer, einnehmen, aufnehmen in sein Haus. 20.
Retraite, f. Pension eines Verabschiedeten. 19.
Revendeur, m. Aufkäufer, Höker. 146.
Réverbération, f. das Zurückprallen der Strahlen.
Revers, Rückseite einer Münze. 64. — 2) Unfall. 184.
Rézeau, s. réseau.
Rhétorique, f. E. die Theorie der Beredsamkeit. b. 2) die Klasse eines Gymnasiums, worin die Rhetorik gelehrt wird, gewöhnlich die zweite (die erste heißt Philosophie). 5.
Ricaner, *rire à demi, soit par sottise soit par malice*. 25.
Rit, m. Kirchengebrauch, Ritual. 89.
River, vernieten. 107.
Rixe, f. Zank. 145.
Robe, Rock der Gerichtspersonen, sodann: der Stand der Juristen. 33. 117.
Roidir, starr, steif machen, abhärten. 94.
Rosée, f. Thau.
Rosser, durchprügeln. 276.
Roturier, m. unadlich.
Rouage, m. Räderwerk. 232.
Rouille, f. der Rost. 243.
Ruelle, f. *petite rue*. 2) espace entre un des côtés du lit et la muraille. Fig. Passer sa vie *dans les ruelles*, être souvent *chez les dames*, se plaire à leur conversation 296.
Rugir, brüllen. 42.
Rustique, ländlich.
Rustiquement, bäurisch. 285.

Sacerdoce, m. das Priesterthum.
Saillie, sortie qui se fait avec impétuosité mais avec interruption. 224.
Saisissement, Bestürzung, Betäubung. 4.
Sanctuaire, das Heiligthum. 220.
Sapper, untergraben. 113.
Sarcasme, m. bittrer, spöttischer Witz.

Satellite, m. Trabant, Gerichtsdiener. 77.
Savetier, m. Schuhflikker. 147.
Savourer, qch. *goûter avec attention et avec plaisir* 150. 265.
Savoureux, schmackhaft. 124. 296.
Scellé, m. das gerichtliche Siegel.
Scie, f. Säge.
Scieur, Säger. 292.
Scorie, f. Schlakke. 303.
Sculpter, in Stein hauen, mit dem Meißel eingraben, 128.
Seau, m. Eimer. 75.
Secondaire, vom zweiten Rang. 226.
Sédentaire, sitzend. 291.
Séminaire, m. das Seminarium, Pflanzschule junger Geistlichen. 59.
Semonce, f. Ermahnung. 135.
Séné, Senesblätter, eine bekannte Arznei.
Sens, m. Seite oder Richtung eines Körpers. 281.
Sentir (se) de qch. so beschaffen sein, daß man einem etwas anmerkt. 279.
Serre, f. Gewächshaus. 230.
Serrurier, m. Schlösser.
Service, m. hohe Seelmesse. 48.
Silloner, Furchen ziehen.
Sobriquet, m. Ekelname, Spottname. 249.
Soc, m. Pflugschaar. 215.
Soeurette, f. Schwesterchen, Mädchen. 38.
Sol, m. Boden, Land. 109.
Solder, abzahlen, eine Rechnung abschließen. 137.
Solemniser, feiern.
Solitaire, m. der Einsiedler.
Soliciter, um etwas anhalten, ansuchen. 33.
Solution, Auflösung einer Aufgabe. 285.
Somme, Saum, Last. bête de somme Lastthier. 254.
Sonde, f Senkblei. 95.
Sortie, f. Ausgang, d. Ausfall, Angriff. 265.
Sourdement, heimlich, unvermerkt. 113.
Sous-ordre, m. Subaltern. 228.
Soutane, f. langer Priesterrok. 243.
Spectre, m. das Gespenst.
Spolier, berauben.
Stadhoudérat, Statthalterwürde in den vereinigten Niederlanden. 253.
Stupéfait, betdubt, in hohem Grade bestürzt.
Subit, plötzlich, unerwartet.
Subvenir, E. zu Hülfe kommen, Rath schaffen. 23.
Suffoquer, erstikken.
Suffrage, Stimme (bei Wahlen.) enlever tous les suffrages, allgemeinen einstimmigen Beifall erhalten. 185.
Suggérer, an die Hand geben.
Suicide, m. Selbstmord. 46.
Suisse, E. Schweizer, d. Pförtner, Portier. 289.
Supputation, f. Berechnung.
Surannè, alt, veraltet.
Surface, f. die Oberfläche.
Surfaire, *demander plus qu'il ne faut*, übersetzen (im Handel). 141.
Surveille, f. der vorgestrige Tag. 145.
Susceptible, empfänglich, fähig. 196.
Syncope, f. Ohnmacht. 116.

Tablier, Schürze, Schurzfell. 38. 292.
Tact, m. das Gefühl. On le dit figurément de l'esprit. 126.
Taille, f. Vermögensteuer. 25. 28.
Taillis, m. Schlagholz, junges Gehölze. 286.

Tail-

Vexer, bedrükken.
Vibration, f. Schwingung. 111.
Visionnaire, m. Schwärmer, Grillenfänger; *qui a des idées chimeriques*. 94.
Vivifier, lebendig machen.
Vogue, f. Lauf eines durch Ruder getriebenen Schiffs. Fig. Beifall, Achtung.
Voiturer (*du stile familier*) fahren, kutschiren. 124.
Volatil (nicht volatile) flüchtig (wie Spiritus), d. leichtsinnig, 198.
Volée, f. Flug. à la volée, im Fluge. 144.
Vue. à vue de pays, auf den ersten Anblick, *sans beaucoup examiner*. 38.
Vulgaire, m. das gemeine Volk. 75.

Warmie, Ermeland, Bisthum in Westpreußen.
Welches (les) die Welschen, d. i. die Franzosen.

Inhalt.

Inhalt.

Page.

XVIII.



Gedruckt bei Johann Friedrich Starcke.

